

Natasha Preston

# La CAVE



NATASHA PRESTON

# La CAVE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR AXELLE DEMOULIN ET NICOLAS ANCIEN

hachette  
ROMANS

Couverture : © 2014 by Sourcebooks, Inc./Elsie Lyons/  
Evgeny Karandaev/Shutterstock ImagesCover iCover

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Axelle Demoulin et Nicolas Ancion

L'édition originale de cet ouvrage a paru en langue anglaise chez  
Sourcebooks Fire, an imprint of Sourcebooks, Inc., sous le titre :

THE CELLAR

© Natasha Preston, 2014, pour le texte.

© Hachette Livre, 2017, pour la traduction française.  
Hachette Livre, 58 rue Jean-Bleuzeu, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01625466-0

# 1 SUMMER

SAMEDI 24 JUILLET 2010

J'ai jeté un œil par la fenêtre de ma chambre, c'était une journée d'été maussade, typiquement anglaise. Les épais nuages rendaient le ciel trop sombre pour un mois de juillet. Mais ce n'est pas ça qui allait gâcher ma soirée. Pour fêter la fin de l'année scolaire, j'allais assister à un concert donné par un groupe de l'école et j'avais bien l'intention de m'éclater.

— Tu pars à quelle heure ? m'a demandé Lewis.

Il est entré dans ma chambre en coup de vent – comme d'habitude – et s'est installé sur mon lit. Nous étions ensemble depuis plus d'un an, il était donc très à l'aise chez moi. Parfois, je regrettais l'époque où Lewis ne m'expliquait pas qu'il allait raccrocher le téléphone parce qu'il devait filer aux toilettes ou celle où il ramassait les caleçons sales sur le sol de sa chambre *avant* mon arrivée. Ma mère avait raison : plus on reste longtemps avec un mec, plus il devient dégueu. Je n'aurais pourtant échangé Lewis pour rien au monde : c'est important d'accepter la personne qu'on aime telle qu'elle est, avec son désordre et tout le reste.

J'ai haussé les épaules, puis j'ai examiné mon reflet dans le miroir. Mes cheveux ne ressemblaient à rien : ils étaient plats et ne se mettaient jamais comme je voulais. Même le look décoiffé, je n'y arrivais pas. Pourtant, les tutos dans les magazines semblaient ultra simples. Tu parles.

— Dans une minute, ai-je enfin répondu en commençant à me brosser les cheveux. Tu me trouves comment ?

On dit que le plus attirant, c'est la confiance en soi. Mais, si on en manque, on se débrouille comment ? On ne peut pas faire semblant sans que ça se remarque. Je n'étais ni canon comme un top model ni sexy comme une fille de *Playboy* et je n'avais pas super confiance en moi. En gros, c'était mal barré et j'avais une chance de dingue que Lewis soit miro au point de ne pas voir mes

défauts.

Il a esquissé un demi-sourire et a levé les yeux au ciel avec son air qui sous-entend *ça y est, elle recommence*. Au début, ça l'embêtait, mais je crois qu'au bout d'un moment ça a fini par l'amuser.

— Tu sais que je te vois dans le miroir ? lui ai-je lancé en le fusillant du regard.

— Tu es très belle, comme toujours. Tu es sûre que tu ne veux pas que je te dépose ?

J'ai soupiré. *Encore !* Le club où avait lieu le concert était à peine à deux minutes de marche de chez moi. J'avais parcouru ce trajet tellement de fois que j'aurais pu m'y rendre les yeux bandés.

— Non, merci. Ça ne me dérange pas d'y aller à pied. Toi, tu pars à quelle heure ?

Il a haussé les épaules en faisant la moue que j'adore.

— Quand ton paresseux de frère sera prêt. Tu es sûre à cent pour cent ? On peut te déposer en route.

— Je t'assure que ça va ! Je file maintenant. Si tu attends que Henry soit prêt, tu en as encore pour un bout de temps.

— Tu ne devrais pas te promener toute seule le soir, Sum.

J'ai soupiré bruyamment et j'ai laissé ma brosse à cheveux retomber sur la commode en bois.

— Lewis, je me balade toute seule depuis des lustres. Pendant l'année, j'allais à l'école et je rentrais à la maison à pied tous les jours. Et je le ferai encore l'année prochaine.

Je me suis tapoté les jambes pour donner plus d'emphase à mon discours :

— Elles fonctionnent à merveille.

Le regard de Lewis s'est attardé sur mes cuisses et son visage s'est éclairé.

— Je vois ça.

Je l'ai repoussé sur le lit en souriant et je me suis assise sur ses genoux.

— Tu peux retirer ton costume de petit ami surprotecteur et m'embrasser ?

Lewis a ri et ses yeux bleus se sont illuminés quand ses lèvres ont effleuré les miennes. Même après dix-huit mois, ses baisers me faisaient fondre. J'avais onze ans quand j'ai commencé à m'intéresser à lui. Il revenait chez nous chaque semaine avec Henry après l'entraînement de foot, pendant que sa mère était au travail. Au début, je croyais que c'était une amourette stupide : j'avais aussi flashé sur Usher à cette époque. Mais quatre ans plus tard, comme mon cœur s'accélérait encore en le voyant, j'ai compris que c'était plus que ça.

— Vous êtes dégueulasses !

Je me suis écartée d'un bond en reconnaissant la voix grave et énervante de

mon frère.

J'ai levé les yeux au ciel.

— La ferme, Henry.

— La ferme, Summer, a-t-il répliqué.

— M'en fiche, je file.

J'ai quitté les bras de Lewis, je lui ai collé un dernier baiser et je suis sortie de ma chambre.

— Imbécile, a marmonné Henry.

*Imbécile immature*, ai-je pensé. On s'entendait bien – *parfois* – et c'était le meilleur grand frère que je puisse imaginer, mais il me rendait dingue. J'étais sûre qu'on se prendrait la tête jusqu'à la fin de nos jours.

— Summer, tu pars maintenant ? a demandé maman depuis la cuisine.

*Non, j'ouvre la porte pour m'amuser !*

— Oui.

— Sois prudente, chérie, m'a crié papa.

— Promis. Salut ! me suis-je empressée de répondre en sortant avant qu'ils ne puissent me retenir.

Ils me traitaient encore comme si j'étais à l'école primaire et que je n'avais pas le droit de me balader seule. Notre ville était sans doute – non, *sûrement* – l'endroit le plus ennuyeux de la terre. Il ne se passait *jamaïs rien* d'intéressant.

Le truc le plus extraordinaire c'était il y a deux ans, quand la vieille Mme Heinz – oui, comme le ketchup – avait disparu. Toute la ville s'était lancée sur sa piste et elle avait été retrouvée des heures plus tard au milieu d'un troupeau de moutons : elle cherchait son mari décédé. Je me souviens encore de l'agitation parce qu'il se passait enfin quelque chose.

Je me suis mise à marcher sur le trottoir que je connaissais par cœur, en direction du sentier qui longeait le cimetière. Les cimetières, ce sont les seuls coins que je n'aime pas quand je me balade sans personne. Ils sont flippants dans ce cas, c'est la pure vérité. Je jetais des regards discrets autour de moi. J'étais mal à l'aise, même après l'avoir dépassé. Nous avions emménagé dans ce quartier quand j'avais cinq ans et je m'y étais toujours sentie en sécurité. J'avais passé mon enfance à jouer dans la rue avec mes copains et, plus tard, je traînais au parc ou au club. Je connaissais cette ville et ses habitants comme ma poche, mais le cimetière me fichait toujours la frousse.

J'ai serré ma veste et j'ai accéléré. Je verrais bientôt le club, après le croisement.

J'ai encore jeté un œil par-dessus mon épaule et j'ai poussé un cri étouffé en voyant une silhouette jaillir d'un buisson.

— Désolé. Je t'ai fait peur ?

J'ai lâché un soupir de soulagement en reconnaissant le vieux Harold Dane. J'ai fait non de la tête.

— Ça va.

Il a hissé un gros sac noir qui semblait très lourd et l'a jeté dans sa poubelle en poussant un grognement, comme s'il soulevait des haltères. Il était maigre et avait la peau flasque. On aurait dit qu'il allait se casser en deux s'il se penchait.

— Tu vas à la disco ?

Le mot m'a fait sourire. *Disco !* C'est sûrement ce qu'on disait quand il était ado.

— Oui, je vais retrouver mes copains là-bas.

— Amuse-toi bien, mais surveille ton verre. On ne sait pas ce que les garçons glissent dans les boissons des jolies filles de nos jours, m'a-t-il conseillé en secouant la tête comme si c'était le scandale de l'année et que tous les mecs ne pensaient qu'à droguer les nanas pour les violer.

J'ai ri et j'ai levé la main pour prendre congé.

— Je serai prudente. Bonne soirée !

— Bonne soirée.

Le club était visible depuis la maison de Harold et je me suis détendue en approchant de l'entrée. Ma famille et Lewis m'avaient rendue nerveuse : c'était ridicule. Quand je suis arrivée à la porte, Kerri m'a attrapée par le bras. J'ai sursauté et mon cœur a repris son rythme normal quand mon cerveau a enregistré le visage de ma copine et pas celui du mec de *Scream* ou de Freddy Kruger. Ma réaction l'a fait rire. Ses yeux pétillaient de bonne humeur.

— Désolée. T'as pas vu Rachel ?

— Je n'ai vu personne, je viens d'arriver.

— Merde. Elle est partie après s'être disputée une fois de plus avec l'imbécile, et son téléphone est coupé !

Ah, *l'imbécile*. Rachel n'arrêtait pas de rompre avec son petit ami, Jack, et de se remettre avec lui. Je n'ai jamais compris ce genre de relation : si c'est pour se disputer quatre-vingt-dix pour cent du temps, mieux vaut laisser tomber.

— Il faut qu'on la trouve...

*Pourquoi ?* J'espérais une chouette soirée entre amis, j'avais pas envie de courir après une fille qui aurait dû larguer depuis longtemps son loser de mec. J'ai soupiré et je me suis résignée :

— Bon, d'accord. Par où est-ce qu'elle est partie ?

Kerri m'a regardée comme si j'étais débile.

— Si je le savais, Summer...

J'ai levé les yeux au ciel, je l'ai tirée par la main et on est retournées vers la route.

— Bon, je prends à gauche, toi à droite.

Kerri m'a répondu par un petit salut militaire et s'est éloignée vers la droite. Je suis partie en riant de mon côté. Rachel avait intérêt à ne pas être loin.

J'ai traversé le terrain de sport par le milieu pour rejoindre la barrière du fond et voir si elle avait pris le raccourci qui menait chez elle. L'air est devenu plus froid et je me suis frotté les bras. Même si Kerri m'avait dit que le téléphone de Rachel était coupé, j'ai tenté de l'appeler. Évidemment, je suis tombée tout de suite sur la messagerie. Si elle ne voulait parler à personne, pourquoi est-ce qu'on s'entêtait à la retrouver ?

Je lui ai laissé un message, mal à l'aise – je déteste les messageries –, et j'ai franchi la barrière en direction de la rampe de skate au fond du parc. Les nuages se sont déplacés en formant un tourbillon gris dans le ciel. C'était moche, un peu flippant et assez joli en même temps. Une brise fraîche m'a fouetté le visage, et mes cheveux blond miel – comme dit Rachel, qui veut devenir coiffeuse –, se sont rabattus devant mes yeux, tandis qu'un frisson me parcourait l'échine.

— Lilas ? a demandé derrière moi une voix grave que je ne reconnaissais pas.

Je me suis retournée et j'ai reculé en voyant approcher un grand type aux cheveux foncés. Mon estomac s'est noué. Est-ce qu'il s'était caché derrière les arbres ? Qu'est-ce qu'il fichait là ? Il était si près que je distinguais son sourire triomphant et sa coiffure impeccable malgré le vent. Combien de kilos de laque est-ce qu'il avait mis ? Si je n'avais pas été aussi paniquée, je lui aurais demandé quel produit il utilisait, parce qu'il avait l'air assez efficace pour dompter mes cheveux.

— Lilas, a-t-il répété.

— Non, désolée.

J'ai dégluti et fait un nouveau pas en arrière en examinant les alentours, espérant qu'un de mes amis serait tout près.

— Je ne suis pas Lilas, ai-je marmonné en me redressant et en le regardant droit dans les yeux pour me donner de l'assurance.

Il était penché vers moi et me toisait de son regard d'une noirceur effrayante.

Il a secoué la tête.

— Non, tu es Lilas.

— Je m'appelle *Summer*. Vous vous trompez de personne.

*Quel mec chelou !* J'entendais mon pouls battre dans mes oreilles. Quelle



bêtise de lui avoir donné mon vrai prénom. Il continuait à me fixer en souriant. Ça me rendait dingue. Pourquoi me prenait-il pour cette Lilas ? J'espérais juste que je ressemblais à sa fille ou un truc du genre et que ce n'était pas un malade mental.

J'ai encore reculé en cherchant un endroit par où je pourrais m'enfuir au besoin. Le parc était grand et j'étais toujours au fond, juste à la lisière des arbres. Personne ne pouvait nous voir. Cette pensée a suffi à me donner envie de pleurer. Pourquoi est-ce que je m'étais aventurée ici toute seule ? Je me serais bien hurlé dessus d'avoir été aussi bête.

— Tu es Lilas, a répété l'inconnu.

Avant que je n'aie le temps de réagir, il a tendu les bras et m'a attrapée. J'ai voulu crier, mais il a plaqué une main sur ma bouche. Qu'est-ce qu'il fichait ? Je me suis débattue tant que je pouvais. *Oh non, il va me tuer.* Les larmes se sont mises à couler. Mon cœur battait à tout rompre. Je sentais des picotements électriques au bout de mes doigts et mon estomac était noué par la peur. *Je vais mourir. Il va me tuer.*

L'inconnu m'a tirée avec une telle force que je me suis cognée contre lui et que j'en ai eu le souffle coupé. Il m'a retournée pour coller mon dos contre son torse. Sa main, plaquée sur le bas de mon visage, m'empêchait de respirer. Je n'arrivais plus à bouger. Je ne savais pas si c'était parce qu'il me serrait comme un étau ou parce que la peur me tétanisait. Il me maintenait de force et il pouvait faire ce qu'il voulait : j'étais incapable de bouger le moindre muscle. Il m'a poussée pour franchir la barrière au fond du parc en direction du terrain de sport. J'ai encore tenté d'appeler au secours, mais avec sa paume collée contre ma bouche, aucun son n'est sorti. Il n'arrêtait pas de murmurer « Lilas » en me traînant vers une camionnette blanche. Les oiseaux volaient au-dessus de nous pour se poser sur les branches. Autour de moi, le monde continuait à tourner normalement. Il fallait que je parvienne à m'enfuir.

J'ai senti son bras s'enfoncer dans mon estomac. Dès qu'il a relâché son emprise pour ouvrir la porte arrière de la camionnette, j'ai appelé à l'aide.

— La ferme ! m'a-t-il ordonné en me poussant à l'intérieur du véhicule.

Je me suis débattue et ma tête a heurté la paroi.

— Je vous en prie, laissez-moi partir. S'il vous plaît. Je ne suis pas Lilas. Par pitié !

Je le suppliais en serrant ma tempe meurtrie. Je tremblais de tout mon corps et j'essayais d'avaler un maximum d'air pour soulager mes poumons.

Ses narines ont frémi et ses yeux se sont écarquillés.

— Tu saignes. Nettoie ça tout de suite, a-t-il ordonné d'une voix menaçante qui m'a fait trembler encore plus.

Il m'a tendu un mouchoir et du désinfectant. *Quoi ? J'avais tellement la trouille et j'étais tellement perdue que j'arrivais à peine à bouger.*

— Nettoie ça tout de suite ! a-t-il hurlé.

J'ai sursauté, puis j'ai porté le mouchoir à ma tempe et j'ai essuyé le sang. Mes mains tremblaient si fort que j'ai failli renverser le gel antibactérien en pressant le flacon dans ma paume pour badigeonner la plaie. J'ai serré la mâchoire quand ça a commencé à piquer, puis j'ai grimacé de douleur. L'homme m'examinait de près en respirant bruyamment. Il semblait dégoûté. Ce gars était dingue.

De nouvelles larmes ont roulé sur mes joues, me brouillant la vue. Il a pris le mouchoir en faisant bien attention de ne pas toucher la partie ensanglantée, il l'a jeté dans un sac en plastique qu'il a glissé dans sa poche. Puis il s'est lavé les mains avec le désinfectant. Je le regardais, horrifiée. Mon cœur battait si fort que j'ai cru que ma poitrine allait exploser. Est-ce que cette scène était *vraiment* en train de se passer ?

— Donne-moi ton téléphone, Lilas, a-t-il exigé calmement en tendant la paume.

Je l'ai sorti de ma poche en sanglotant et je le lui ai donné.

— C'est bien.

Il a claqué la portière, me laissant dans le noir. *Non !* J'ai martelé le battant en hurlant. Quelques instants plus tard, j'ai entendu le grondement du moteur et la camionnette a démarré en cahotant. Il roulait. Il m'emmenait quelque part. Pour quoi faire ?

— À l'aide !

Je répétais mes appels en tambourinant sur la porte à coups de poing. C'était inutile, elle ne bougerait pas, mais il fallait que j'essaie. Dès que le véhicule tournait, je tombais et je me cognais contre la paroi, mais toujours je me relevais pour hurler et frapper de plus belle. Je me suis bientôt retrouvée à bout de souffle. J'ai tenté de reprendre ma respiration, mais j'avais l'impression que l'air n'atteignait plus mes poumons.

L'inconnu continuait à rouler. À chaque instant qui passait, je sentais mes espoirs s'évaporer. J'allais mourir. La camionnette s'est enfin immobilisée et mon corps s'est figé. *Ça y est. C'est ici qu'il va me tuer.*

Au bout de quelques horribles secondes d'attente, consacrées à écouter le bruit de ses pas dehors, la porte s'est ouverte. Je me suis mise à gémir. Je voulais dire quelque chose, mais ma voix refusait d'obéir. Il m'a souri et s'est penché à l'intérieur pour m'attraper par le bras avant que j'aie le temps de reculer. Nous étions au milieu de nulle part. Un sentier en pierre aboutissait à une grosse bâtisse en briques rouges encerclée de hauts buissons et de grands

arbres. Qui me trouverait ici ? Je ne reconnaissais rien. C'était une rue de campagne pareille à mille autres à l'extérieur de la ville. Je ne savais pas pourquoi il m'avait emmenée ici.

Quand il m'a tirée et poussée vers la maison, j'ai voulu résister, mais il était trop fort. J'ai hurlé pour appeler à l'aide et, cette fois, il m'a laissée faire. C'était encore plus flippant : il était convaincu que personne ne m'entendrait.

J'ai répété *Je t'aime, Lewis* dans ma tête en me préparant à mourir... et à ce qu'il avait prévu de me faire subir avant. Mon cœur s'est serré. Qu'allait-il m'infliger ? Il m'a poussée dans un long couloir. J'ai tenté de tout mémoriser – la couleur des murs, l'emplacement des portes – dans l'espoir de m'échapper, mais l'état de choc dans lequel je me trouvais m'empêchait de retenir quoi que ce soit. L'entrée m'a semblé étonnamment lumineuse et chaleureuse. Mon sang s'est glacé et j'ai ressenti une douleur au bras là où ses doigts s'enfonçaient dans ma peau, formant quatre cratères.

Il m'a encore poussée et je me suis cognée contre un mur vert menthe. Je me suis pelotonnée dans un coin en tremblant de tous mes membres, priant pour qu'il change miraculeusement d'avis et me laisse partir. *Fais ce qu'il te dit*, me suis-je ordonné.

Si je restais calme et que j'arrivais à lui parler, je pourrais peut-être le convaincre de me libérer et ensuite m'enfuir.

Avec un grognement, il a écarté une étagère qui lui arrivait à l'épaule, révélant une poignée. Il a ouvert une porte en métal dérobée et j'ai étouffé un cri en découvrant un escalier en bois qui descendait vers un sous-sol. Ma tête s'est mise à tourner. C'était là en bas qu'il allait mettre à exécution son horrible programme. Je me représentais une pièce sale et minable avec une table d'opération, des plateaux couverts d'instruments pointus et un évier envahi par la moisissure.

J'ai retrouvé ma voix et j'ai hurlé, cette fois sans m'arrêter, même quand ma gorge s'est mise à brûler.

— Non, non ! répétais-je à pleins poumons.

Ma poitrine s'est soulevée dès que j'ai repris ma respiration. *C'est un cauchemar. Je vais me réveiller. Je vais me réveiller.*

D'une poigne de fer, il m'a tirée sans difficulté, malgré mes tentatives désespérées pour lui échapper. C'était comme si je ne pesais rien pour lui. Il m'a poussée contre un mur aux briques apparentes à côté de la porte. Il m'a de nouveau empoignée par le bras, en serrant plus fort encore, et m'a balancée au bas des marches. Je suis restée immobile après la chute, paralysée par le choc.

J'ai observé les lieux, les yeux écarquillés. Je me trouvais dans une grande pièce peinte d'un ton bleu clair bien trop joyeux pour la salle de torture d'un

malade. Une petite cuisine était installée dans le fond de la pièce. Dans un coin, un canapé en cuir marron et un fauteuil faisaient face à une télé. Trois portes fermées encadraient la cuisine. J'étais abasourdie et soulagée à la fois.

Cela ne ressemblait pas à une cave. C'était trop propre, trop bien rangé. J'ai remarqué qu'une forte odeur de citron me piquait les narines. Quatre vases étaient disposés bien en vue sur une desserte à côté d'une table de salle à manger : le premier contenait des roses, le deuxième des violettes et le troisième des iris. Le quatrième était vide.

Je me suis effondrée sur la dernière marche en me cramponnant au mur pour ne pas tomber. La porte s'est refermée avec un claquement qui m'a fait frissonner. J'étais prise au piège. J'ai laissé échapper un cri de surprise et j'ai bondi contre le mur en voyant trois jeunes femmes accourir au bas de l'escalier. L'une d'elles, une jolie brune qui me faisait penser à ma mère quand elle avait une vingtaine d'années, m'a adressé un sourire chaleureux et triste à la fois en me tendant la main :

— Viens, Lilas.



## 2 SUMMER

SAMEDI 24 JUILLET 2010

Elle a fait quelques pas vers moi, la main tendue, comme si elle croyait vraiment que j'allais la saisir.

— Viens, Lilas, tout va bien.

Je n'ai pas bougé. J'en étais incapable. Elle a encore avancé. Mon cœur a paniqué et je me suis collée au mur, près des marches pour tenter de fuir.

Qu'est-ce qu'elles me voulaient ?

— Je... je ne suis pas Lilas. Je vous en prie, dites-le-lui. *Je ne suis pas Lilas.* Il faut que je sorte d'ici. Par pitié...

Je les suppliais en remontant les escaliers à reculons pour rejoindre la porte. Là, je me suis tournée et j'ai tambouriné sur le métal, ignorant la douleur qui me transperçait le poignet.

— Lilas, arrête ! Laisse-moi t'expliquer.

En regardant par-dessus mon épaule, j'ai vu que la jeune femme brune me tendait de nouveau la main. Elle ne comprenait pas que je ne veuille pas la toucher ? Elle délirait, si elle s'imaginait que j'allais lui faire confiance.

Je me suis retournée et j'ai poussé un petit cri en découvrant à quel point elle était proche. Elle a levé les mains, en signe de bienveillance, et a gravi une nouvelle marche.

— Tout va bien, nous ne te ferons pas de mal.

Des larmes roulaient sur mes joues et j'ai fait non de la tête.

— S'il te plaît, viens t'asseoir. Nous allons tout t'expliquer.

Elle m'indiquait le canapé en cuir. Je l'ai regardé en évaluant les possibilités qui s'offraient à moi. Il fallait que je comprenne ce qui se passait et qui elles étaient. J'ai posé ma main dans la sienne. Mon corps s'est raidi. J'avais mal aux muscles à force de contrôler mes tremblements. Pourquoi est-ce que je n'étais pas restée avec Kerri ? Je n'aurais jamais dû me promener dans le parc seule le

soir. J'aurais dû écouter Lewis quand il me faisait la leçon. Je le trouvais trop protecteur. Il l'était, mais je n'aurais jamais cru qu'il avait raison. Long Thorpe était une ville où il ne se passait jamais rien. *Était.*

— Bon, Lilas...

— Arrête de m'appeler Lilas. Je m'appelle Summer, ai-je rétorqué sèchement.

Je me fichais pas mal de savoir qui était Lilas ; je voulais juste qu'elles comprennent que ce n'était pas moi et qu'elles me laissent partir.

— Ma chérie, a repris doucement la fille qui m'avait aidée à descendre, comme si elle parlait à un enfant. Tu es Lilas maintenant. Ne t'obstine jamais à lui dire le contraire.

Je suis restée interloquée quelques secondes, avant de demander :

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Dis-lui de me libérer, par pitié.

J'ai avalé une bouffée d'oxygène. J'avais l'impression que mes poumons avaient rétréci.

— Pourquoi est-ce que vous ne m'écoutez pas ?

— Je suis désolée, tu ne peux pas t'en aller. Aucune de nous ne peut partir. C'est moi qui suis ici depuis le plus longtemps... bientôt trois ans. Je m'appelle Rose.

Elle a haussé les épaules.

— Avant c'était Shannen, mon nom. Voici Iris, qui était Becca. Et là c'est Violette : c'était Jennifer... avant.

Qu'est-ce que c'était que ce bordel ? C'était de la folie. Elle était enfermée ici depuis trois ans ?

— A... avant quoi ? ai-je balbutié.

— Avant Trèfle.

J'ai secoué la tête en essayant de comprendre.

— C'est qui Trèfle ? Lui ?

*Ça doit être le taré obsédé par Lilas,* ai-je pensé.

— Je vous en prie, expliquez-moi ce qui se passe. Qu'est-ce qu'il va me faire ?

— Nous devons l'appeler Trèfle. Si tu fais tout ce qu'on te dit, tout ira bien, d'accord ? Ne le contredis jamais et ne lui dis pas ton vrai nom. Tu es Lilas maintenant. Summer n'existe plus.

Elle m'a souri, l'air de s'excuser. Un sanglot étranglé s'est échappé de ma gorge et je me suis retenue de vomir. *Je ne peux pas rester ici.* Elle a posé la main sur mon épaule et l'a massée doucement.

J'avais envie de hurler, de la repousser, mais je n'en avais pas l'énergie.

— Ça va aller.

— Je... je veux rentrer à la maison. Je veux retrouver Lewis.

*Et mes parents casse-pieds, mon frère énervant et ma vie ordinaire.*

Une des deux autres filles, celle qu'on m'avait présentée comme Iris, a secoué la tête.

— Je suis vraiment désolée, Lilas. Tu devrais oublier Lewis. Crois-moi, c'est plus facile comme ça.

L'oublier ? Comment pourrais-je l'oublier ? Me représenter son visage était la seule chose qui m'aidait à tenir. Savoir qu'il était là et qu'il allait se lancer à ma recherche m'empêchait de m'effondrer.

— Il faut qu'on s'évade. Pourquoi est-ce que vous n'essayez pas ?

D'un coup, elles ont toutes les trois fixé le sol au même moment, comme si elles avaient répété le geste.

— Quoi ?

— Certaines ont essayé, a murmuré Rose.

Mon sang s'est glacé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je connaissais déjà la réponse, mais j'avais besoin de l'entendre.

— Tu es la deuxième Lilas depuis que je suis ici. C'est pour ça que tu dois faire exactement ce qu'on te dit. S'enfuir n'est pas une possibilité... essayer de le tuer non plus.

Elle a légèrement agité la tête et s'est tue. J'avais l'impression qu'elle voulait en dire plus. Qui avait tenté de le tuer ?

Elles avaient abandonné tout espoir de s'évader : le renoncement se lisait dans leurs yeux. Mais moi, je ne baisserais pas les bras. Je sortirais de là et je retrouverais ma famille. Je ne pouvais pas imaginer de ne plus jamais entendre Lewis me dire qu'il m'aimait ou mon frère me crier de sortir de la salle de bains.

— Attends, qu'est-ce que tu veux dire par *tu es la deuxième Lilas* ?

Elle m'a saisi la main et me l'a serrée doucement.

— Il y en avait une autre. Elle était arrivée un mois avant qu'il ne me trouve. Un soir, elle a tenté de s'en prendre à lui, mais il était plus fort qu'elle, et...

Elle s'est interrompue et a pris une profonde inspiration, avant d'ajouter :

— Ne tente rien, d'accord ?

Mon cœur battait si fort dans ma poitrine que c'était douloureux. Je ne voulais pas perdre espoir, mais cette fille était là depuis trois ans ! J'ai dégluti et j'ai posé la question qui me terrifiait le plus :

— Qu'est-ce qu'il attend de nous ?

— Je ne sais pas exactement, mais je crois qu'il cherche une famille. La

famille *idéale*. Il choisit des filles qu'il trouve parfaites, comme des fleurs.

J'ai cligné des yeux sous le choc de cette dernière bombe. *Des fleurs ?* C'était pour ça qu'il rebaptisait tout le monde avec des noms de fleurs. J'étais bouche bée.

Ce type était un taré de première.

Elle a poursuivi :

— Il aime les choses pures. Il ne supporte pas le désordre ou les microbes.

Voilà pourquoi il avait été si dégoûté quand j'avais saigné et que la seule odeur que je percevais dans ce sous-sol était ce parfum entêtant, presque irritant, de citron.

— Nous devons garder la maison propre, rangée en permanence, et nous doucher deux fois par jour. Il descend prendre le petit déjeuner avec nous à huit heures précises. Nous devons être lavées, coiffées, maquillées et prêtes pour l'accueillir.

J'ai laissé échapper un rire forcé, convaincue que quelqu'un se moquait de moi. Je devais être dans une émission de télé-réalité ou une caméra cachée.

— C'est quoi son problème, putain ? ai-je hurlé en bondissant du canapé.

J'avais les jambes en coton. Rose n'a pas eu de difficulté à me faire rasseoir.

— Ne jure jamais devant lui, Lilas. S'il te plaît, écoute ce que je t'explique. Il nous apporte des fleurs fraîches avant même que les autres soient fanées...

Elle s'est tue et a tressailli en pensant à quelque chose... un mauvais souvenir ? Elle m'a fixée droit dans les yeux et a pris une profonde inspiration.

— Quand il tombera amoureux de toi, il voudra te faire l'amour.

Mon cœur a cessé de battre. J'ai secoué violemment la tête et mes yeux ont commencé à piquer. J'ai à nouveau bondi du canapé et cette fois j'ai trouvé la force d'esquiver sa main qui voulait me retenir. *Pas question* qu'il m'approche. Je préférais mourir.

— Non ! Oh, mon Dieu, il faut que je sorte d'ici.

J'ai foncé vers l'escalier, dont j'ai gravi les marches quatre à quatre.

— Lilas, Lilas. Chut, arrête, m'a implorée Rose d'un air désespéré en se précipitant derrière moi.

Elle m'a agrippée par le bras.

— Il faut que tu te calmes. Nous croyons qu'il n'entend pas, mais nous n'en sommes pas certaines, alors il faut que tu arrêtes.

J'ai été prise d'un haut-le-cœur et je me suis effondrée sur le sol en sanglotant. Comme Rose me soutenait à moitié, je ne me suis pas fait mal, mais je m'en fichais de toute façon.

— Je dois... je dois rentrer à la maison, ai-je balbutié.

Mon corps tremblait sous l'effet de la panique. Je ne voulais pas qu'il



m'approche. Je n'avais jamais couché qu'avec Lewis et je voulais que cela reste ainsi. L'idée que quelqu'un d'autre me touche me fichait la chair de poule. Alors, imaginer que ce dingue m'approche me révoltait.

— Je te promets que tout ira bien, mais tu dois faire ce que nous te dirons. Nous voulons t'aider, Lilas, m'a assuré Rose.

Cela m'a pris quelques secondes, mais je suis parvenue à me calmer un peu. Rose avait raison : je devais faire ce qu'elles me diraient, le temps de trouver un moyen de me tirer de là. Je devais rester calme et garder les idées claires, élaborer une stratégie. Sortir de là *devait* être faisable. Rien n'était impossible. Il fallait que je joue le jeu, jusqu'à trouver une idée... c'était une question de survie.

Je me suis relevée et j'ai laissé Rose me ramener jusqu'au canapé. Elle a essuyé mes larmes avec un mouchoir. Quand elle a eu terminé, j'ai rouvert les yeux et j'ai remarqué qu'elles m'examinaient à nouveau toutes les trois. Elles devaient se demander si j'allais encore péter un câble ou rester sage comme elles.

— Ça va, Lilas ? m'a demandé l'autre fille, Violette.

C'était la première fois qu'elle m'adressait la parole et c'était la question la plus débile du monde. J'ai fait non de la tête. Évidemment que ça n'allait pas.

— Je suis désolée, a-t-elle ajouté refermant sa main sur la mienne.

La porte de la cave s'est ouverte d'un coup. J'ai sursauté, puis mon cœur s'est emballé et mon corps s'est remis à trembler. Il a descendu les escaliers très lentement, comme s'il cherchait à créer un effet théâtral, et est arrivé dans la lumière. C'était la première fois que je pouvais vraiment l'examiner. J'ai dégluti. Mon cœur battait à cinq cents pulsations à la minute.

Il avait des cheveux bruns très courts coiffés de façon impeccable. Pas une mèche ne dépassait. J'étais étonnée qu'il ait une telle force parce que, même s'il était grand, il n'avait pas l'air très musclé. Il portait un jean bien coupé et un pull bleu marine sur un T-shirt blanc : une tenue trop classique et normale pour ce qu'il nous faisait subir.

Rose m'a pris la main et l'a serrée.

— Bonjour, mes fleurs. Comment se passe l'installation de Lilas ?

Il me souriait chaleureusement, comme s'il ne m'avait pas kidnappée. *C'était quoi son problème, putain ?* Comment pouvait-il jouer la comédie ainsi ?

Violette s'est levée et s'est approchée de lui. Elle a secoué la tête, les yeux plissés, bouillonnant d'une rage contenue.

— C'est mal, Trèfle, et tu le sais. Tu es allé trop loin cette fois-ci. Elle est trop jeune. Tu dois la laisser partir.

Sa voix était ferme, mais ses mains tremblantes la trahissaient. Après tout ce que Rose m'avait raconté, j'étais certaine qu'elles étaient terrorisées elles aussi. J'ai ressenti énormément de respect pour Violette d'oser prendre ma défense. Les autres n'avaient clairement pas l'intention de le faire.

Le sourire insouciant s'est effacé du visage de mon ravisseur et je me suis figée – mon pouls s'est accéléré. Son expression était si dure et tendue qu'on aurait dit quelqu'un d'autre. Il avait l'air furieux et prêt à tuer. Il a attrapé Violette d'un geste si rapide que j'ai failli ne pas le voir et l'a tirée sans ménagement.

Violette a grimacé de douleur.

— Trèfle, je t'en prie, a-t-elle murmuré.

Je ne voulais pas regarder ce qu'il faisait ou ce qu'il allait lui faire, mais mes yeux étaient rivés sur la scène. Mon cœur cognait dans ma poitrine et le bout de mes doigts me picotait.

— Tu n'es qu'une merde égoïste, a-t-il grondé en lui décochant une gifle.

*Une merde égoïste ?* Ces mots étaient tellement étranges sortant de sa bouche qu'on aurait dit qu'ils provenaient d'ailleurs. Ça ne collait pas.

Le claquement a résonné dans la pièce et Violette a soufflé entre ses dents en se tenant la joue, mais elle n'a pas émis la moindre plainte.

— Comment oses-tu me parler comme ça après tout ce que j'ai fait pour vous ? Nous formons une *famille*, ne l'oublie jamais.

Mon sang s'est glacé. Il voulait que je fasse partie de sa famille. Il allait me garder ici. J'avais déjà une famille, des parents que je n'avais pas pris la peine de saluer correctement et un frère avec lequel je m'étais disputée juste avant de partir.

Violette se tenait bien droite. Quelque chose en elle a changé. Son regard s'est assombri, elle a levé le menton et elle lui a craché en plein visage.

— Nous ne sommes pas une famille, taré, a-t-elle hurlé en dégageant son bras.

Le bruit qui s'est échappé de la mâchoire serrée de l'homme était animal et guttural ; il n'avait rien d'humain. J'aurais dû m'enfuir, mais la peur me clouait au sol. Il a poussé Violette si fort qu'elle est tombée en lâchant un cri.

— Enlevez-moi ça tout de suite ! a-t-il rugi en agitant les bras comme un fou furieux.

Mes yeux se sont écarquillés d'horreur. *C'est un affreux cauchemar, il faut que tu te réveilles tout de suite*, me suis-je ordonné.

Mais je ne me suis pas réveillée.

Iris a bondi pour attraper les mouchoirs et un flacon de désinfectant sur la table à côté de moi. J'en avais remarqué plusieurs bouteilles : une sur un

rayonnage de la bibliothèque, une autre sur le comptoir de la cuisine, une troisième sur le meuble télé. Iris a essuyé le visage du fou et lui a tendu le gel désinfectant. Il en a fait couler sur sa main tremblante et s'en est étalé partout sur la figure. Rose et Iris ont échangé un regard. Je ne savais pas ce qu'il signifiait, mais je devinais que cela ne me plairait pas.

L'homme s'est tourné vers Violette, qui, toujours à terre, s'est déplacée à reculons jusqu'à se retrouver collée contre le mur. J'ai dégluti. Qu'allait-il se passer ? Rose et Iris se sont approchées et se sont mises à mes côtés, m'encadrant comme pour me protéger. *Oh, mon Dieu.* J'ai serré les poings en tremblant. Cette scène ne pouvait pas être réelle.

Le fou a incliné la tête sur le côté, a plongé la main dans sa poche et en a sorti un couteau. Je me suis figée. Non ! Il allait la tuer. Il allait la poignarder sous nos yeux. Pourquoi les autres ne réagissaient-elles pas ? Personne ne faisait rien. Est-ce que c'était ça le regard qu'elles avaient échangé ? Est-ce qu'elles savaient ce qui allait se passer ?

— Hein ? ai-je murmuré en essayant en vain de détourner les yeux.

Pourquoi est-ce qu'on n'arrive jamais à regarder ailleurs face à un spectacle aussi horrible ? Comme si on était programmé pour se faire du mal.

— Non, Trèfle, je t'en prie. Je suis désolée, non, suppliait Violette en tendant les mains devant elle, légèrement accroupie en signe de soumission.

Il a secoué la tête. De profondes expirations s'échappaient de ses poumons. D'où j'étais, je ne voyais que son profil, mais je devinais que son expression était froide et détachée.

— Tu as raison, Trèfle, je suis désolée. Nous formons une famille. Tu es ma famille, je l'avais oublié pendant une seconde. S'il te plaît, pardonne-moi. Je n'aurais jamais dû douter de toi.

Elle s'est arrêtée une seconde avant de reprendre :

— Tu as toujours veillé sur nous. Sans toi, nous serions sans doute toutes déjà mortes. Tu nous as sauvées. Tu consacres ta vie à prendre soin de nous et je t'ai traité de façon injuste. Je suis vraiment désolée.

Il a incliné la tête et son regard s'est adouci. Il s'est redressé fièrement. Qu'est-ce qu'il venait de se passer ? Était-ce ainsi que ça marchait ? On avait une chance de s'en sortir, si on flattait son ego tordu et surdimensionné ?

J'ai retenu mon souffle. Le temps a semblé s'étirer. Le seul bruit venait de sa respiration lourde et de celle de Violette. Rose et Iris attendaient sa réaction sans bouger, les yeux écarquillés. L'atmosphère était tendue.

Rose a été la première à relâcher les épaules quand il a baissé le couteau qu'il tenait en main.

— Je te pardonne, Violette, a-t-il déclaré.

Il a tourné les talons sans ajouter un mot. Je l'ai regardé s'éloigner, les yeux comme des soucoupes, paralysée par le choc et la terreur. Mes lèvres étaient sèches et mon nez piquait à cause de l'odeur citronnée des produits désinfectants.

Rose, Iris et Violette se sont assises sur le canapé sans un mot et se sont donné la main, tandis que je restais plantée comme une idiote dans l'espoir de me réveiller enfin.



3  
SUMMER

SAMEDI 24 JUILLET 2010

— Qu'est-ce qui s'est passé ? ai-je chuchoté en regardant, du bas de l'escalier, la lourde porte de la cave.

Elle était épaisse, comme si elle avait été renforcée.

— C'est ma faute, je n'aurais pas dû le remettre en question, a déclaré Violette.

Je me suis retournée, horrifiée de ce que je venais d'entendre.

— Ta faute ? Tu avais parfaitement raison. Il allait vraiment te poignarder ?

J'avais envie qu'au moins une d'entre elles m'assure que non. Leur silence était révélateur.

— Viens t'asseoir, Lilas. Nous répondrons à toutes tes questions, m'a promis Rose en caressant la main tremblante de Violette.

Je n'étais pas sûre de vouloir savoir quoi que ce soit.

J'ai refoulé ma peur et je me suis perchée au bout du canapé. Il était juste assez large pour nous ; il devait avoir été acheté exprès. Les coussins m'ont paru étonnamment moelleux. Tout ici, à part le parfum de citron, était accueillant et confortable. Les murs peints en bleu pâle, les surfaces et la table en bois clair rendaient l'atmosphère chaleureuse. Si l'odeur du désinfectant n'avait été si forte, la pièce aurait pu être jolie. Elle détonnait dans la maison d'un psychopathe.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? m'a demandé Rose.

Ses yeux bleus étaient aussi apaisants que la teinte des murs.

— Il allait la poignarder, non ?

Rose a acquiescé d'un signe de tête.

J'ai pris une profonde inspiration.

— Parce qu'elle essayait de prendre ma défense ?

Je parlais à Rose comme si nous étions seules : à la seconde où j'étais

arrivée ici, elle m'avait tendu la main, elle avait pris les rênes. Un peu comme une grande sœur.

— Exactement.

J'ai passé ma langue sur mes lèvres sèches.

— Il l'a déjà fait ?

Le regard de Rose s'est assombri, il m'a semblé plus froid.

— Oui.

— Tu l'as vu faire ?

— Oui.

— Elles sont mortes ? ai-je murmuré d'une voix à peine audible.

Rose a hoché la tête, l'air tendu.

— Il a déjà tué, oui.

Derrière Rose, j'ai vu Violette se recroqueviller contre Iris. Il avait tué et personne à l'extérieur n'était au courant ? Comment était-ce possible ? Je n'arrivais pas à le croire.

— Comment est-ce qu'il s'en tire ?

*Une disparition, ça se remarque, non ?* Je n'avais jamais vu Rose, Iris ou Violette au journal télévisé ou sur des affiches placardées en ville.

— Il choisit *généralement* des filles qui vivent dans la rue. Comme leur disparition passe inaperçue, il n'y a pas de recherches, m'a expliqué Rose en replaçant une mèche de ses cheveux foncés derrière son oreille. J'ai fugué de chez moi quand j'avais dix-huit ans. Notre famille n'était pas soudée et nos relations étaient... tendues. Mon père...

Ses yeux se sont assombri et ses épaules affaissées.

— ... buvait et il ne nous aimait pas.

Elle était accablée par la tristesse et la terreur à la fois.

— Peu après mon dix-huitième anniversaire, j'ai quitté la maison. Je n'en pouvais plus. Je vivais dans la rue et dans des auberges de jeunesse depuis dix mois, quand Trèfle m'a trouvée. Ça fait presque trois ans que je suis ici.

Elle a haussé les épaules, comme si ce n'était rien d'être enfermée dans cette cave.

J'étais abasourdie. Comment tenait-elle le coup ? J'aurais pété un câble après trois semaines. Mon cœur s'est serré si fort que j'ai cru que j'allais m'effondrer. Cette situation insupportable n'était pas temporaire.

— S'il te plaît, ne pleure pas, Lilas. On n'est pas si mal que ça ici, m'a assuré Rose.

Je l'ai fixée avec des yeux ronds. Est-ce qu'elle avait perdu la tête ? Qu'est-ce qu'elle racontait ? Pas si mal ? Il nous avait kidnappées ! Il nous gardait enfermées dans sa cave. Il nous violerait quand il « tomberait amoureux » et, si

nous osions nous défendre, il nous tuerait... Qu'est-ce que ça avait de *pas si mal* ?

— Ne me regarde pas comme ça. Je sais ce que tu penses, mais si tu fais ce qu'il dit, tout ira bien. Il te traitera bien.

Elle était folle à lier.

— À part quand il me violera, tu veux dire ?

— N'appelle pas ça *viol* devant lui, m'a-t-elle prévenue.

Je me suis détournée. Je n'en croyais pas mes oreilles. Comment pouvait-elle trouver la situation acceptable ? Plus tordu, ce n'était pas possible. Et pourtant, elle continuait à le défendre. Elle ne pouvait pas avoir toujours pensé comme ça depuis son kidnapping. À une époque, elle avait dû se dire que c'était de la folie et le détester autant que moi. Combien de temps avait-il fallu à ce type pour lui laver le cerveau ?

Iris, Violette et Rose se sont levées au même moment et se sont dirigées de façon parfaitement synchro vers la cuisine. Elles se sont mises à parler à voix basse. Je ne distinguais pas leurs paroles, mais j'ai deviné à la façon dont Violette s'est tournée vers moi que j'étais le sujet de leur conversation. Ça m'était égal. Je n'ai même pas tenté de tendre l'oreille.

Elles pouvaient raconter ce qu'elles voulaient, je n'accepterais jamais de penser que ce n'était « pas si mal » d'être enfermée ici ou que Trèfle n'était pas un malade mental. On me retrouverait bientôt. Moi, je ne vivais pas dans la rue comme elles. J'avais une famille et des amis, des gens qui remarqueraient ma disparition. Ils appelleraient la police et les recherches commenceraient. Qui s'en rendrait compte en premier ? Mes parents en voyant que je n'étais pas rentrée ? Lewis quand je ne décrocherais pas ou que je ne répondrais pas à ses textos ? Est-ce qu'il essaierait de me contacter ce soir ? Quand nous sortions séparément avec nos amis, nous n'échangions généralement pas de textos avant de rentrer chacun chez nous. Si nous nous écrivions, c'était seulement un ou deux messages.

J'ai fermé les yeux très fort et j'ai tenté de chasser de mon esprit l'image de Lewis. Je ne me sentais même pas capable de penser à mes parents. J'ai avalé la grosse boule qui m'obstruait la gorge et j'ai enfoncé les ongles dans mes paumes. *Ne pleure pas.*

— Tu es ici depuis combien de temps, Iris ? ai-je demandé.

Elle m'a adressé un demi-sourire et a franchi les quelques pas qui séparaient la table de la cuisine du canapé. Elle s'est assise à côté de moi et a posé une main sur mon poing serré.

— Un peu plus d'un an. Mon histoire est semblable à celle de Rose. Je vivais dans la rue quand il m'a trouvée et j'avais dix-huit ans, moi aussi.

Elle était adulte. Était-ce pour cette raison que Violette s'était mise en colère ? De toute façon, nos âges n'avaient aucune importance. Elle ne connaissait pas le mien. Est-ce que j'avais l'air très jeune ? Est-ce que ça comptait pour *lui* ?

— Pourquoi est-ce qu'il m'a choisie, alors ? Ça n'a aucun sens. Je ne suis pas adulte comme vous.

S'il kidnappait même des jeunes femmes, l'âge n'avait sans doute pas d'importance, tant qu'il avait *sa famille*. J'ai secoué la tête, j'enrageais.

— Ma famille va se lancer à ma recherche. Ils nous trouveront.

— Peut-être, a reconnu Iris avec un sourire forcé.

Peu importe, elle n'était pas obligée de me croire. Je savais qu'ils ne laisseraient pas tomber. Je ne passerais pas des années ici comme elles.

J'ai sursauté en entendant la porte de la cave grincer. Mon cœur s'est emballé et mon estomac s'est soulevé. Il était de retour. Je n'avais pourtant rien entendu avant le discret dé clic de la poignée. Pourquoi ne l'avais-je pas entendu approcher du battant ? L'air a quitté mes poumons, comme si j'avais reçu un coup de poing dans le ventre. La cave était *insonorisée*.

Nous ne pouvions *rien* entendre de ce qui se passait au-delà de la porte blindée et, plus important pour lui, personne ne pouvait *nous* entendre.

Rose s'est levée et s'est précipitée au pied de l'escalier pour l'attendre. Comment pouvait-elle supporter sa présence ? Son air arrogant et son look coincé suffisaient à me donner envie de vomir.

— Je vais commander des pizzas pour le dîner, a-t-il annoncé. Nous avons tous mérité une récompense et nous nous devons d'accueillir Lilas comme il se doit dans la famille.

Mon estomac s'est à nouveau soulevé. *Il est bon à enfermer*. Il s'est tourné vers moi en souriant.

— Lilas, d'habitude, nous en prenons deux au fromage, une au pepperoni et une au poulet barbecue. Est-ce que ça te va ? Sinon, je peux te prendre autre chose, si tu préfères ?

Je l'ai dévisagé, sous le choc. Est-ce qu'il était sérieusement en train de discuter du menu, juste après m'avoir enlevée et avoir menacé Violette avec un couteau ? Il était non seulement taré, mais complètement tordu. Je ne voulais pas lui parler. *Jamais*. Iris m'a décoché un coup de coude discret pour me pousser à lui répondre.

J'ai cédé. J'ai pris une inspiration en tremblant et j'ai balbutié :

— Ça... ça ira.

Il a souri en montrant ses dents trop blanches et trop bien alignées. Tout en lui était impeccable : sa peau, ses cheveux, ses vêtements repassés avec soin,



ses maudites dents. L'image du loup déguisé en agneau lui allait comme un gant.

— C'est parfait, alors. Je savais que tu t'intégrerais à merveille. Je vais passer commande. Ça ne prendra pas longtemps.

Sans ajouter un mot, il a remonté lentement les marches.

Pendant tout le temps où il était resté en bas, la porte de la cave avait été déverrouillée.

Je l'ai regardé refermer le battant et j'ai entendu la clé tourner dans la serrure, furieuse d'avoir raté une occasion de m'évader.

— Hein ? ai-je marmonné.

Mes yeux piquaient parce que j'avais été trop abasourdie pour cligner des paupières.

C'était un cauchemar. Ça ne pouvait être que ça. Ce genre d'horreur ne m'arrivait pas. Elles n'arrivaient à personne que je connaissais.

Iris m'a souri.

— Tout va bien se passer.

J'ai fermé les yeux et j'ai respiré profondément. Ça ne se passerait bien que si je sortais d'ici avant qu'il ne pose la main sur moi.



Je me suis réveillée en sentant quelqu'un me secouer le bras d'une façon énervante qui m'était familière. J'ai ouvert les paupières en souriant, m'attendant à voir Lewis me sourire en retour. Mon cœur s'est serré quand j'ai aperçu les longs cheveux brun foncé de Rose et ses yeux bleus. Comment avais-je pu m'endormir ?

J'ai poussé un petit cri en réalisant que tout ça n'était pas un horrible cauchemar et je me suis collée contre le canapé pour m'éloigner d'elle le plus possible.

— Je suis désolée de t'avoir fait peur, Lilas. Trèfle vient d'arriver avec les pizzas, m'a-t-elle murmuré. Viens t'asseoir avec nous.

J'ai cessé de respirer. J'avais l'impression qu'un éléphant s'était assis sur ma poitrine. Je n'aurais jamais la force de m'installer à table avec lui et de manger. Mais avais-je le choix ? Rose a posé la main sur mon épaule et m'a poussée.

— Voilà, assieds-toi à côté d'Iris.

Est-ce qu'il dictait même les places à table ?

Je me suis assise, tendue. Il était juste en face de moi, parfaitement à l'aise. Comme s'il ne m'avait pas kidnappée ! Pour lui, c'était comme si j'avais toujours été là. Comme si nous formions *vraiment* une famille. Il y croyait dur comme fer. Il délirait grave.

La table était recouverte d'une nappe en coton blanc immaculé sur laquelle était posé un vase de lilas roses fraîchement coupés. Les pizzas avaient été retirées de leurs cartons et posées sur deux larges plats, de part et d'autre du bouquet, qui devait célébrer mon arrivée et mon nouveau prénom.

— Sers-toi, je t'en prie, m'a-t-il dit en montrant la nourriture.

J'aurais préféré mourir. Il disait ça comme si j'étais une invitée de marque, mais son regard glacé et le souvenir encore frais dans mon esprit du couteau qu'il avait sorti de sa poche me hurlaient le contraire. Il voulait que nous mangions en famille et je savais de quoi il était capable si je refusais.

J'ai tendu le bras et j'ai saisi la part la plus proche de moi, en retirant vite ma main pour m'éloigner de lui. Il m'a adressé un sourire chaleureux. Ses yeux brillaient à présent. J'ai baissé la tête vers mon assiette en plastique et j'ai picoré la pointe de mon morceau.

Pendant que Rose, Violette et Iris discutaient de ce que nous cuisinerions pour les dîners du reste de la semaine, je me suis forcée à manger quelques bouchées en silence. La nourriture me paraissait étrange. Je n'avais rien contre la pizza au fromage, mais celle-ci avait un goût de plastique et je devais me retenir de vomir à chaque bouchée que je tentais d'avaler.

Rose a levé la main, ce qui a attiré mon attention, même si elle ne me regardait pas.

— Oh, Trèfle, avant que j'oublie, notre stock de livres est à nouveau très bas.

Il a hoché la tête.

— Je vous en apporterai d'autres.

— Merci.

Elle a souri et a bu une gorgée d'eau. J'avais envie de lui hurler dessus. Comment ne réalisait-elle pas que c'était complètement tordu ? Elle semblait super à l'aise avec lui, son corps était légèrement tourné dans sa direction, tandis qu'Iris et Violette regardaient droit devant elles et que je tentais de disparaître dans le décor.

— Merci pour votre compagnie ce soir, les filles. À demain matin, a-t-il déclaré en se levant. Passez une bonne soirée.

J'étais engourdie comme si j'étais restée toute la journée dans la neige. J'étais raide et mes mouvements me paraissaient ralentis. Il s'est penché et a déposé un baiser sur la joue de Rose, puis sur celle d'Iris et celle de Violette.

Ma respiration s'est accélérée sous l'effet de la peur. *Pas moi. Pitié, pas moi.* J'entendais mon pouls battre dans mes oreilles et de la bile est remontée jusqu'à ma gorge. Il a incliné la tête vers moi, avant de tourner les talons et de s'en aller.

J'ai poussé un gros soupir de soulagement. Je ne pouvais pas le laisser me toucher. Il s'est arrêté en haut de l'escalier et a ouvert la porte. J'ai gardé les yeux rivés sur lui jusqu'à ce qu'il verrouille derrière lui. Je voulais être sûre qu'il était parti pour de bon.

Rose et Iris se sont levées et ont rassemblé les assiettes et les couverts en plastique pour faire la vaisselle. Il était seul et nous étions quatre. Nous pourrions le maîtriser si nous nous y mettions ensemble. Avaient-elles déjà essayé ou avaient-elles toujours eu trop peur ? Je ne savais pas si Rose serait d'accord.

— Viens regarder un film avec nous, m'a proposé Iris.

J'ai relevé la tête et j'ai réalisé qu'elles avaient déjà tout rangé et que Rose était maintenant installée devant la télé.

Je les ai rejointes sur le canapé et j'ai fixé l'écran sans rien enregistrer. J'ai serré mes jambes dans mes bras et je me suis enfoncée dans les coussins en tentant de disparaître. Plus rien ne me paraissait réel.

Plusieurs heures ont dû s'écouler parce que Rose a éteint la télé et qu'elles se sont toutes levées.

— Lilas ? a dit Violette d'une voix douce comme si elle s'adressait à un enfant. Viens, nous devons nous doucher et aller au lit. Je vais te montrer la salle de bains. Tu peux y aller en premier.

Elle m'a conduite dans la salle d'eau et m'a tendu un pyjama. Je n'ai même pas demandé pour quelle raison je devais me laver au lieu de m'effondrer sur un lit.

Et à qui était ce pyjama ?

Violette m'a laissée seule. Il n'y avait pas de verrou sur la porte. J'aurais bien aimé qu'il y en ait un pour m'enfermer, loin de tous. J'ai fait couler l'eau et j'ai attendu qu'elle soit chaude.

Pourquoi est-ce que je faisais ça ? *Parce qu'il te tuerait sans se poser de question, sans la moindre hésitation.* Je me suis déshabillée, je me suis glissée sous la douche et je me suis effondrée sur le bac. J'ai éclaté en gros sanglots. Mes pleurs sont devenus hystériques et j'avais du mal à reprendre mon souffle. J'ai attrapé mes cheveux et j'ai fermé les yeux. Mes larmes se sont mélangées à l'eau chaude.

Quand mes pleurs se sont taris, j'ai eu l'impression que ma tête allait exploser. Je me suis forcée à sortir de la douche et à m'habiller. Pleurer ne me

mènerait à rien et je ne voulais pas plus d'attention que je n'en recevais déjà. Je me suis emballée dans la serviette moelleuse. Elle sentait bon, comme si elle sortait du sèche-linge. J'ai ouvert l'armoire de la salle d'eau. J'ai remarqué qu'il n'y avait pas de rasoirs : à leur place, il y avait deux boîtes roses de bandes de cire. Rien sur les rayonnages ne pouvait causer de dégâts... à personne.

J'ai refermé la porte de l'armoire et j'ai commis l'erreur de me regarder dans le miroir. Mes yeux étaient injectés de sang et mes paupières tuméfiées. On aurait dit que je m'étais battue. Je me suis détournée, je ne voulais plus voir ma mine affreuse. Puis, j'ai enfilé le pyjama qui ne m'appartenait pas.

— Tu es prête à aller te coucher ? m'a demandé Rose quand je suis revenue dans le séjour.

J'ai répondu d'un hochement de tête et j'ai serré les bras autour de moi.

— Bien, je vais te montrer où tu vas dormir.

Je l'ai suivie jusqu'à la chambre à côté de la salle d'eau. Les murs étaient peints en rose pâle et les meubles étaient blancs. Il y avait quatre lits d'une personne avec des housses de couette roses et des oreillers assortis. Des lampes de chevet de la même couleur étaient posées sur les tables de nuit. Tout était trop coordonné, comme si les lieux avaient été décorés pour des quadruplées.

— Celui-ci, c'est le tien, m'a-t-elle annoncé en pointant du doigt le lit contre le mur sur la gauche.

*Le mien.* J'avais un lit. J'étais censée être à la maison.

J'étais trop fatiguée pour discuter. J'ai marché comme une somnambule jusqu'à l'emplacement que Rose m'avait indiqué et je me suis glissée sous la couette. J'ai fermé les paupières en priant pour que le sommeil vienne vite, qu'il m'emmène loin d'ici et que je me réveille dans *ma* chambre.



4  
LEWIS

DIMANCHE 25 JUILLET 2010

*Disparu.* Je tournais et retournais ce mot dans ma tête. *Lewis, on doit partir. Summer a disparu !* C'est ce que Henry m'avait dit. Il était pâle en m'expliquant que personne n'avait aperçu sa sœur – ma petite amie – depuis plusieurs heures.

Il était presque trois heures du matin à présent. Cela faisait quatre heures qu'on la cherchait, en voiture et à pied.

Summer n'est pas du genre à disparaître. Le plus de temps qu'elle a jamais passé sans que personne la voie ou l'entende, ce sont les dix minutes qu'elle met pour se doucher. Je ne trouvais pas une seule raison pour expliquer un départ sans un mot.

Mon frère, Theo, roulait au pas à travers les rues. Dans n'importe quelle autre circonstance, je lui aurais crié d'accélérer ou de me laisser prendre le volant. Mais là, j'avais envie de lui dire de ralentir encore. Il faisait noir comme dans un four et la faible lueur de l'éclairage public atteignait à peine le sol. Nous aurions pu passer à côté d'elle mille fois parce qu'on n'y voyait presque rien. Mais il n'était pas question de rentrer à la maison et de laisser tomber, comme l'avaient suggéré mes parents. Attendre les bras croisés m'aurait rendu fou.

— Ça va, Lewis ? m'a redemandé Theo.

Il me posait la même question idiote toutes les dix minutes. Qu'est-ce qu'il croyait ? Putain, bien sûr que non. Ça ne va pas du tout !

— Non, ai-je marmonné.

Où était-elle ? Summer n'avait pas pris la fuite. Ce n'était pas son style de fuir quoi que ce soit. Elle avait une volonté d'acier et elle était têtue comme une mule. Je ne pouvais même pas vraiment me disputer avec elle parce que, dans ces cas-là, elle s'asseyait sur mon lit et me disait de me calmer pour

qu'on puisse se parler et régler notre différend. Elle prenait les problèmes à bras-le-corps. C'était à la fois ce que j'aimais et ce que je détestais chez elle. Parfois, j'avais juste envie d'être fâché, mais elle s'arrangeait toujours pour qu'on se réconcilie.

— On va la retrouver, Lewis.

— Ouais.

Je l'espérais plus que tout, mais j'avais un horrible pressentiment dont je n'arrivais pas à me débarrasser.

— Elle pourrait être n'importe où, maintenant.

Cela faisait plus de sept heures que personne ne l'avait croisée et depuis, rien. Comme si elle s'était envolée.

— J'imagine mal Summer fuguer, m'a rassuré Theo.

Mon cœur s'est serré. *Je sais.*

— C'est bien ça qui me fait peur. Elle ne fugerait jamais... Ça veut dire qu'elle a dû être *enlevée*.

— Ne dis pas des trucs comme ça, Lewis. On ne sait encore rien.

Il avait raison. Je n'en étais pas sûr, mais je connaissais Summer.

— Tu veux qu'on continue vers le centre-ville ou tu veux faire demi-tour et repartir dans l'autre sens ?

— Dans l'autre direction.

D'après Kerri, Summer avait tourné à gauche après le club. Nous avions déjà cherché là en venant jusqu'ici, mais un détail avait pu nous échapper. Jeter un deuxième coup d'œil ne pouvait pas faire de mal. Et un troisième non plus. Je voulais fouiller les moindres recoins de la ville dix fois pour être certain de n'avoir rien loupé.

La police quadrillait la zone où elle avait été vue la dernière fois, mais la disparition remontait à moins de vingt-quatre heures, ils ne voulaient pas mettre trop d'agents sur l'affaire. Ça m'avait rendu furieux d'apprendre qu'il leur fallait vingt-quatre heures pour prendre une disparition au sérieux, alors qu'elle pouvait être n'importe où, en train de subir des atrocités ou je ne sais quel bordel.

Quelques voisins avaient lancé leurs propres recherches. Ils allaient de porte en porte en espérant que quelqu'un ait aperçu quelque chose. Ils connaissaient Summer ; ils savaient qu'elle ne se serait jamais enfuie. Toutes mes connaissances, à part la mère de Summer, la cherchaient. On avait conseillé à Dawn de rester à la maison au cas où Summer rentrerait ou appellerait. Je n'aurais pas voulu être à sa place.

J'ai sorti mon téléphone de ma poche et j'ai vérifié pour la millionième fois : pas d'appel manqué. J'ai soupiré et j'ai appuyé sur la touche 2 : le

raccourci pour composer le numéro de Summer. Ça a sonné, comme les fois précédentes, et j'ai retenu mon souffle. *Je t'en prie, mon cœur, décroche.* Sa voix a empli l'habitable, sa messagerie disait à tout le monde de laisser un message et que si c'était Channing Tatum, elle acceptait la demande en mariage.

— Mon cœur, je t'en supplie, rappelle-moi dans la seconde où tu entends ce message. J'ai besoin de savoir que tu vas bien. Je deviens fou, ici. Je t'aime, Sum.

J'ai raccroché et j'ai serré le portable dans mon poing. *C'est grave.*

Nous avons roulé jusqu'au petit matin. J'étais tellement fatigué que mes yeux me piquaient. Dès que les magasins ont ouvert, Theo a acheté des boissons énergisantes et de la nourriture. Je n'étais pas encore rentré à la maison depuis que nous avons reçu ce coup de fil à la boîte de nuit, je portais encore mon jean et mon T-shirt.

— Je vais m'arrêter ici, on pourra fouiller le parc et les terrains derrière à pied, ai-je expliqué à Theo.

Il a hoché la tête en enfournant le reste de son sandwich.

— T'es sûr que tu ne veux rien manger ?

J'ai fait non tandis que mon frère s'engageait sur le parking à côté de l'église.

— J'ai pas faim. Commençons par le parc.

Theo est sorti de la voiture et s'est dirigé vers la barrière. Je l'ai suivi et l'ai rapidement dépassé.

— Summer ! ai-je appelé.

Elle n'était pas là, c'était évident. Si elle y était, on l'aurait retrouvée depuis longtemps.

— Viens, Theo, ai-je lancé par-dessus mon épaule.

Il ne semblait pas être aussi paniqué que moi, mais, après tout, il n'était pas amoureux d'elle.

À chaque minute qui passait depuis sa disparition, j'étais un peu plus perdu. Je me sentais super mal et mon cœur refusait de ralentir. Je ne savais pas comment je réagissais s'il lui était arrivé quelque chose.

— Lewis, et là-bas ?

J'ai regardé la direction qu'il indiquait. Un sentier envahi de hautes herbes courait le long du parc et passait entre des hectares de terres cultivées et de champs.

Je lui ai fait signe que j'étais d'accord et je suis parti par là. Ça valait la peine de tenter le coup – aucune piste ne pouvait être délaissée. Le parc avait été fouillé avec soin, mais le sentier pas suffisamment, dans le noir. Même si je

ne savais pas ce qui était arrivé à Summer, je n'abandonnerais pas tant qu'on ne l'aurait pas retrouvée.



— Rien de neuf ? ai-je demandé à Dawn en franchissant la porte. De notre côté, rien : pas la moindre trace.

Tous mes espoirs reposaient sur Dawn. Elle a secoué la tête et a murmuré :

— Non.

Ce petit mot m'a fait l'effet d'un coup de poignard. Ses yeux étaient injectés de sang parce qu'elle n'avait pas dormi et qu'elle avait pleuré. Je me suis imaginé Summer dans le même état, attendant qu'on la retrouve. Le maquillage de sa mère avait coulé en laissant des traces sous ses yeux et le long de ses joues.

— La police va commencer les fouilles sérieuses aujourd'hui. Ils vont la trouver.

Elle a hoché la tête, comme si elle voulait s'en convaincre également.

— Bon, j'y vais, a annoncé Daniel, le père de Summer.

Il s'est arrêté en me voyant.

— Oh, Lewis, Theo. Rien ?

On a fait non.

Comme si elle s'était volatilisée. Daniel avait les épaules basses et, de la part d'un homme d'habitude si fort et si positif, ça m'a fait craindre le pire.

— Je reviens tout à l'heure, a-t-il précisé en posant un baiser rapide sur la joue de Dawn.

Il avait l'air épuisé lui aussi.

— Vous avez faim ? nous a demandé Dawn en regardant dans le vide. Votre maman est là et cuisine quelque chose, je ne sais pas quoi.

— Merci, Dawn, a répondu Theo. Si on allait dans la cuisine ?

Il a posé une main dans son dos pour la diriger, comme si elle était une vieille dame malade.

Je n'avais pas envie de rester. Je voulais juste savoir quel était le programme et repartir. Manger n'allait pas ramener Summer.

— Theo, Lewis, s'est exclamée notre mère en déposant un torchon. Asseyez-vous.

— Merci d'avoir cuisiné, Emma, a dit Dawn.

Ma mère lui a souri tristement. La peur se lisait dans ses yeux.



— Je ne veux pas m’asseoir, ai-je protesté. Je veux juste savoir ce que je dois faire. Est-ce que quelqu’un va organiser une fouille en règle ?

La police devait avoir une stratégie, ils n’allaient pas simplement envoyer tout le monde chercher au hasard ?

— Ils sont déjà venus, mon chéri, m’a expliqué ma mère. Ils vont commencer par inspecter à fond le coin où ils pensent que Summer a été vue pour la dernière...

— Comment le savent-ils ?

— Quoi ?

J’ai poussé un soupir de frustration.

— Où elle a été vue pour la dernière fois.

Ma mère a haussé les épaules.

— Je ne sais pas exactement. Ils se basent sur une combinaison de paramètres : la direction qu’elle a suivie, le chemin qu’une jeune fille emprunterait, combien de temps s’est écoulé avant que Kerri l’appelle et remarque qu’elle ne répondait pas. Avec tout ça, ils calculent quelle distance elle a pu parcourir.

— En gros, ils se contentent de *deviner* ? Ils ne connaissent même pas Summer et ils décident où elle a pu aller ?

— Lewis, calme-toi, m’a ordonné Theo.

— Non. C’est des conneries !

Les flics n’avaient pas la moindre idée d’où Summer se trouvait et, maintenant, elle pouvait être n’importe où.

Je suis parti furieux. Je ne savais pas où j’allais, mais il fallait que je sorte. Ma petite amie avait disparu et je ne savais pas où elle était ni comment la retrouver. Et la police ne semblait pas savoir par où commencer non plus.

— Lewis ! a crié Theo.

Ses pas se sont rapprochés : il me suivait.

— Attends-moi.

Il m’a attrapé par le bras et m’a tourné vers lui.

— Tu ne peux pas partir en courant comme ça. Écoute, je vais à la mairie, c’est là que les équipes de recherches sont basées. Viens avec moi, on pourra poser toutes les questions que tu veux avant de recommencer les recherches.

J’ai soupiré et ai passé la main sur mon visage.

— Theo, et si jamais elle est...

... morte.

— Ne commence pas. Je suis sûr qu’elle va bien.

— Tu n’en sais rien !

Mon cœur s’est emballé.

— Ça fait des heures et personne n'a de nouvelles. Elle ne s'en va jamais sans...

— Lewis, arrête. Ça n'aide pas Summer. Elle a besoin de toi, alors arrête tes conneries et fais quelque chose pour l'aider.

Il avait raison. J'ai hoché la tête. Mes yeux piquaient, mais je refusais de pleurer. Je devais être fort. Je ne la récupérerai pas en m'écroulant.

— Tu as raison.

J'ai senti un pincement au cœur au moment d'ajouter :

— C'est juste que je ne peux pas la perdre.

Même si ça paraissait cucul, ma plus grande peur était de perdre Summer... de n'importe quelle façon. Je l'aimais.

— Allons-y.

Theo a souri et a déverrouillé les portières de sa voiture.

— Tiens.

Il m'a tendu un truc emballé dans une serviette en papier. Un bagel au bacon.

— Mange.

Je me suis installé sur le siège passager et je me suis forcé à manger. Chaque bouchée me donnait envie de gerber, mais Theo avait raison : Summer avait besoin de moi et je devais être fort. Je ne servais à rien si j'étais une épave.

— Elle va bien tu crois ?

Theo a fait oui de la tête.

— Elle ira bien.

*Elle ira bien.* Il ne croyait pas qu'elle allait bien en ce moment, mais elle irait bien quand on la trouverait ? J'aurais dû deviner où elle était. Je l'aimais, j'aurais dû savoir ce qui lui arrivait, non ? *Sum, où es-tu ?*

Theo a manœuvré pour se ranger dans la dernière place de stationnement à la mairie. Le parking était complet. Est-ce que tout le monde était venu pour donner un coup de main ?

La salle principale était bondée. À l'avant, une longue table était couverte de cartes de la ville, de bouteilles d'eau et de gilets réfléchissants. D'où sortait tout ce matériel ? Une photo de Summer était punaisée sur un panneau d'affichage. La Terre s'est arrêtée de tourner. J'ai pris une profonde inspiration et je me suis dirigé vers les agents.

Au-dessus de la photo de Summer, il était écrit :

DISPARITION INQUIÉTANTE

SUMMER ROBINSON, 16 ANS



5  
SUMMER

DIMANCHE 25 JUILLET 2010

Je me suis redressée et j'ai essuyé mes larmes du revers de la main. Je n'étais pas chez moi ; j'étais toujours dans la chambre rose. Pourquoi est-ce que je ne pouvais pas sortir de ce cauchemar ? Tout ce que je voulais, c'était être à la maison, avec ma famille, qui me rendait dingue la moitié du temps. Promis, je ne me plaindrais plus, même si Henry courait pour occuper la salle de bains en premier ou si mon père m'imposait un couvre-feu.

— Bonjour, Lilas, m'a lancé Rose depuis le lit en face du mien.

*Bonjour*, tu parles. Cette journée n'avait rien de bon du tout... c'était un rêve horrible, dont je n'arrivais pas à m'extirper.

J'ai tenté de sourire, mais j'étais incapable de bouger les lèvres. Qu'est-ce qui allait se passer à présent ? Qu'est-ce que j'étais censée faire aujourd'hui ? J'aurais voulu poser la question à Rose, mais je n'étais pas sûre d'avoir envie de connaître la réponse. J'avais l'impression que les événements ne me touchaient pas vraiment, comme si j'étais dans un rêve ou dans un film.

Rose m'a souri d'un air compatissant et a ouvert la porte de la garde-robe à côté de mon lit.

— Tu peux emprunter des vêtements, jusqu'à ce que Trèfle t'apporte de nouvelles affaires.

J'ai blêmi. Rose a posé sur le lit un jean et un pull violet trop grands. J'ai secoué la tête. Comment est-ce qu'elle pouvait s'attendre à ce que je porte les habits d'une fille qui avait été assassinée ici ? Les vêtements de la première Lilas ? Pas question.

— Non, ai-je murmuré. Je ne peux pas.

Je refusais d'enfiler les fringues d'une morte.

— Nous n'avons que ça.

— Tu verras, on s'habitue, m'a assuré Violette.

Elle avait la même tenue en mains.

Nous étions toutes assorties. Les hauts étaient légèrement différents, mais de la même couleur. On aurait dit un groupe d'amies débiles au lycée qui croient que c'est cool de jouer les quadruplées. Encore un effort et on finirait par se faire des tresses et discuter des beaux mecs.

— Bon, je vais me doucher, a annoncé Rose en prenant ses vêtements et une serviette. Iris, Violette, vous pouvez expliquer à Lilas, s'il vous plaît ?

M'expliquer quoi ? Je n'avais aucune envie de le savoir.

Elles ont attendu que Rose soit partie, puis se sont assises sur mon lit.

— L'organisation de la matinée, a commencé Iris en repoussant ses cheveux auburn, presque bruns. Nous devons nous doucher et être prêtes pour huit heures tous les matins. C'est à ce moment-là que Trèfle descend prendre le petit déjeuner.

J'ai secoué la tête, je n'en croyais pas mes oreilles.

— Quoi ? Il faut se mettre sur son trente-et-un pour lui ?

C'était trop dingue pour être vrai.

— Quel taré !

Iris a froncé les sourcils.

— Ce n'est pas exactement ça. Il aime que nous soyons propres, coiffées et maquillées, habillées de façon respectueuse. Il veut que nous soignons notre apparence, pour lui et pour nous-mêmes.

Mon estomac s'est noué. Je ne voulais pas ressembler à sa femme idéale. Mon jean et mon T-shirt me plaisaient. Je n'aimais pas trop m'habiller de façon hyper féminine, encore moins pour plaire à un assassin malade dans sa tête.

— Je n'ai aucune envie de me faire belle pour lui. Est-ce que tu t'entends, putain ?

— Honnêtement, Lilas, moi non plus, je n'en ai pas envie. Mais crois-moi, ça vaut mieux que l'autre option.

J'ai dégluti et j'ai fermé les yeux. Même si je connaissais la réponse, j'ai posé la question comme une idiote :

— C'est quoi l'autre option ?

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas, m'a assuré Violette.

Mon cœur s'est remis à cogner à toute vitesse. Pourquoi est-ce qu'il valait mieux que je ne le sache pas ?

— Je veux rentrer chez moi.

Des larmes ont ruisselé le long de mes joues et j'ai fermé très fort les paupières :

— Je veux voir Lewis et ma famille.

— C'est ton petit ami ? a demandé Iris.

J'ai fait oui de la tête en reniflant d'une façon peu ragoûtante.

— Tu l'aimes ?

— Oui.

J'étais déjà amoureuse longtemps avant de sortir avec lui. Il était facile à vivre et drôle. Il était capable de stresser pour des bêtises et se montrait très protecteur envers les personnes auxquelles il tenait. On s'était disputés tellement de fois parce qu'il n'aimait pas que je me balade seule. Si je l'avais écouté plutôt que de me moquer de ses craintes et de lui répéter que rien ne pouvait arriver dans une ville aussi ennuyeuse que Long Thorpe, je serais peut-être à la maison en ce moment.

Elle a baissé la tête et ses cheveux sont retombés devant son visage.

— Tu as de la chance.

— Il me retrouvera, ai-je déclaré d'un ton confiant.

Lewis ne resterait pas les bras croisés. Il mettrait tout en œuvre pour me retrouver. Et ma famille aussi. Ma mère était une pro pour retrouver des trucs. Rien ne lui échappait... malheureusement pour Henry et sa pile de revues pornos.

Violette a esquissé un sourire peu convaincu.

— Espérons-le.

Violette n'était pas aussi détraquée que Rose. Quand elle parlait, on avait l'impression qu'elle avait envie de sortir d'ici. Mais est-ce que ça voulait dire qu'elle était prête à m'aider à affronter ce taré pour qu'on puisse s'échapper ? J'avais envie de lui poser la question tout de suite, mais il fallait d'abord que j'en sache plus sur elle. Je devais être convaincue qu'elle voulait vraiment s'enfuir avant d'aborder le sujet.

Iris a soupiré avant de revenir à la réalité.

— Tu dois laisser tes cheveux naturels.

Comme si je pouvais passer au magasin m'acheter une colo !

— Il n'aime pas quand ils sont trop arrangés. Et tu dois te maquiller très légèrement : vas-y mollo avec le mascara.

J'avais envie de vomir. On me disait à quoi je devais ressembler ? On ne m'avait jamais parlé comme ça.

Rose est revenue dans la chambre et s'est mise au travail. Elle a refait son lit et a redonné forme aux oreillers. Je l'ai regardée passer les mains sur la housse de couette, pour l'aplanir. Je me suis demandé si je ferais comme elle dans trois ans. Non. Il n'était pas question que je reste ici plus de trois jours. On était à ma recherche. La situation n'était que temporaire. Bientôt, la police nous découvrirait. J'en étais sûre.

J'ai pris une profonde inspiration, histoire de m'éclaircir les idées, et je me suis rendue dans la salle d'eau pour me doucher et me préparer. J'ai laissé l'eau ricocher sur mon corps pendant quelques minutes, puis je suis sortie.

Face au miroir embué, j'aurais presque pu me faire croire que j'étais à la maison pour m'apprêter avant un rendez-vous avec Lewis ou une soirée avec des copines. J'ai passé du mascara sur mes cils en me demandant quelle quantité je devais mettre. Pas trop pour ne pas ressembler à une pute, mais assez pour souligner mon regard. Est-ce qu'il me punirait parce que j'en avais mis trop ou trop peu ? Dingue. La veille, mon plus gros souci était de décider quel top porter pour aller au concert.

J'ai enfilé les vêtements que Rose m'avait donnés et je me suis séché les cheveux. En me regardant dans le miroir, je me suis à peine reconnue. J'avais l'air épuisée et je me sentais complètement crevée. Les cernes sous mes yeux me donnaient l'air beaucoup plus âgée que seize ans.

J'ai baissé la tête et je me suis retournée. Me regarder était trop déprimant. Je n'étais ici que depuis la veille au soir et je me sentais déjà différente : j'étais devenue Lilas. Quand je suis sortie de la salle d'eau, Iris a pris ma suite. C'était à son tour de se préparer.

Je me suis arrêtée dans la partie cuisine où j'ai vu Rose faire frire du bacon et des œufs. Elle s'activait avec efficacité et fredonnait en retournant les tranches. La scène m'a rappelé ma mère préparant un copieux petit déjeuner pour toute la famille le dimanche. Mon cœur s'est serré. Qu'est-ce que ma mère faisait en ce moment ? Est-ce qu'elle me cherchait ? Est-ce qu'elle attendait mon appel à côté du téléphone ou est-ce qu'elle espérait mon retour, en fixant la porte d'entrée ? Elle n'était pas occupée à cuisiner, c'était certain. Je mourais d'envie de rentrer. Je laisserais ma mère me serrer dans ses bras sans tenter de me dégager et sans lever les yeux au ciel.

Rose a pris une spatule en plastique pour retourner les œufs. Tous les ustensiles avaient été choisis avec soin, comme le mobilier et tous les accessoires. Il n'y avait pas le moindre objet pointu ou dangereux. Rien que nous puissions utiliser pour nous enfuir ou blesser notre ravisseur. La seule possibilité qui me venait à l'esprit était un empoisonnement. Les produits d'entretien ne manquaient pas. Mais il détecterait tout de suite une odeur aussi forte que celle de la Javel. Et même si nous parvenions à lui faire absorber des produits toxiques, rien ne garantirait qu'il expirerait dans cette cave. S'il succombait dans la maison, nous finirions par mourir de faim. L'opération me paraissait impossible tant que je n'avais pas Rose, Violette et Iris de mon côté, mais je n'avais pas l'intention de renoncer. Il y avait un moyen de sortir. Il *devait* y en avoir un. Il fallait juste que je me montre patiente et que je joue le

jeu le temps de mettre au point une stratégie.

Je me suis roulée en boule sur le canapé. Nous ne pouvions pas être très loin de Long Thorpe – le trajet en camionnette n'avait pas été long. La police finirait pas venir jeter un œil ici. C'est ce qu'ils faisaient en cas de disparition, non ? Ils allaient sonner à toutes les portes pour demander aux habitants s'ils n'avaient rien remarqué. J'avais vu ça au journal télé.

Une porte s'est ouverte. J'ai sursauté et mon cœur s'est à nouveau emballé. Mes épaules se sont détendues quand j'ai réalisé que ce n'était que la salle d'eau. Iris m'a adressé un petit sourire avant d'aller aider Rose à la préparation du petit-déjeuner. Je me suis demandé si Rose détestait être ici elle aussi et jouait juste très bien la comédie. Est-ce qu'elle avait peur de lui au point de dissimuler ses pensées, même en son absence, pour qu'il ne les découvre pas, ou est-ce qu'elle était vraiment convaincue que ce n'était pas si mal ? Elles ont posé les deux dernières assiettes sur la table et ont souri. Le repas sentait bon et j'étais morte de faim, mais la simple idée de manger me soulevait l'estomac.

Le grincement de la porte de la cave a résonné dans toute la pièce et je me suis figée. *Il* arrivait. J'ai respiré à fond et j'ai serré les poings pour empêcher mes mains de trembler. *Tiens bon.*

— Bonjour, les fleurs, a-t-il lancé avec un sourire chaleureux en descendant les marches.

Il serrait dans une main un magnifique bouquet de lilas rose, les mêmes fleurs que sur la table de la cuisine, mais de la taille de celles de Rose, Violette et Iris. Je me suis collée contre le dossier du canapé quand il s'est approché.

— C'est pour toi, Lilas, a-t-il déclaré en me tendant le bouquet.

J'ai ressenti des démangeaisons comme si j'étais attaquée par des fourmis. *Ne m'adresse pas la parole.*

Je me suis tournée vers Rose en la suppliant en silence de m'aider. Elle a désigné les fleurs d'un mouvement rapide du menton et j'ai compris que je devais les accepter. *Joue le jeu, Summer.* Je me suis levée et j'ai tendu ma main en tremblant pour prendre le lilas.

— Merci, ai-je articulé calmement en me cognant sur le bord du canapé.

— Ne sois pas si timide, Lilas. Nous formons une famille. Pourquoi est-ce que tu ne mets pas le bouquet dans de l'eau ?

Il a froncé les sourcils et son regard s'est assombri.

— Je ne voudrais pas que ce lilas meure, a-t-il ajouté.

Les autres filles ont rapidement détourné les yeux et se sont assises. Qu'est-ce qui se passait ? Elles étaient encore plus bizarres que la veille. Est-ce que ça signifiait quelque chose ?

Pour qu'il ne se fâche pas, j'ai pris le vase vide et je l'ai rempli d'eau. Il était

en plastique léger, mais imitait parfaitement le verre. Sans le prendre en main, on n'aurait jamais pu le deviner. J'ai jeté le bouquet dedans et j'ai posé le tout entre les iris grenat, les violettes aux couleurs vives et les roses blanches. Pourquoi des fleurs ? J'aurais voulu tout savoir sur lui pour planifier mon évasion et, en même temps, je ne voulais rien savoir du tout.

Je me suis assise à la même place que la veille – en face de *lui*. J'étais si tendue que mes muscles me faisaient mal. La douleur physique était bienvenue ; elle me faisait presque oublier la situation.

— Mangeons, alors, a proposé Violette.

La nourriture grasse n'a rien fait pour apaiser mon estomac. J'avais envie de vomir. Je sentais ses yeux sur moi. Il m'observait en permanence. Était-il en train de prendre une décision ? Choisisait-il s'il voulait me garder ou non ? J'ai picoré une tranche de pain grillé. Jamais je ne m'étais sentie examinée de la sorte. Pourquoi est-ce qu'il ne s'intéressait à rien d'autre qu'à moi ?

Je me suis concentrée sur Lewis. Penser à lui m'a emportée loin, pendant quelques minutes. Je me suis demandé ce qu'il faisait. D'habitude, à cette heure, il dormait encore, mais je doutais que ce soit le cas aujourd'hui. Le week-end, avant de faire quoi que ce soit, mes parents buvaient des litres de café. Avaient-ils préparé des thermos pour partir à ma recherche ? Je l'espérais, parce que ma mère se sentait mal si elle n'avait pas avalé sa dose de caféine et elle était d'une humeur de chien.

— Lilas ?

Une voix m'a tirée de ma rêverie.

Rose, Violette et Iris me fixaient. Et *lui* aussi. Je n'arrivais pas à déchiffrer leurs expressions.

— Désolée, ai-je chuchoté en piquant ma nourriture avec ma fourchette en plastique pour avoir l'air d'y toucher.

Est-ce qu'ils attendaient une réponse précise ou est-ce qu'ils voulaient simplement me ramener à la réalité ? Ils se sont remis à manger.

— Alors, Trèfle, qu'est-ce que tu as prévu de faire aujourd'hui ? lui a demandé Rose comme s'il n'y avait rien de plus normal.

Comme s'il allait répondre : *Oh, un peu de kidnapping, peut-être un meurtre ou deux, la routine*. Comment pouvait-elle lui poser une question pareille d'un ton aussi détaché ? Je n'étais même pas sûre qu'elle ait encore peur de lui.

Il lui a souri d'un air presque admiratif.

— Après avoir réglé une ou deux choses pour mon travail, je sortirai.

Il travaillait ? Oui, évidemment. Il devait bosser pour entretenir cinq personnes. Pourtant, il n'avait pas l'air très sociable. Et où est-ce qu'il comptait aller ?



— Et si tu parlais à Lilas de ton travail ? Elle a l’air un peu perdue.

*C’est parti. Fais comme si ce n’était pas réel et qu’il parlait d’un film.* Même si j’avais envie de me replier sur moi-même et de retourner en pensée à la maison, il était crucial de récolter un maximum d’informations.

Ses yeux se sont posés sur moi et il a souri. J’ai tenté de ne pas froncer les narines de dégoût. Il avait l’air chaleureux et amical. J’avais du mal à croire que c’était lui qui m’avait enlevée la veille et qui avait tué une jeune femme à coups de couteau. Si je l’avais croisé dans la rue, je ne me serais pas retournée sur lui et je ne me serais pas méfiée non plus. Il avait l’air tellement normal.

— Je suis comptable pour un cabinet d’avocats en ville.

J’ai réussi à me retenir de rire. Il travaillait pour des *avocats* ! C’était le comble. L’autre facette de sa personnalité – son boulot – semblait ordinaire. Qui soupçonnerait un comptable poli et bien habillé de mener une double vie sadique ? Il devait prendre place à son bureau chaque matin, papoter avec ses collègues et accomplir son travail avec zèle, avant de rejoindre les quatre jeunes femmes emprisonnées dans son sous-sol.

— Tu devrais manger, maintenant, Lilas. Il ne faudrait pas que tu maigrisses.

Il m’a fixée pendant une seconde, me défiant de lui désobéir.

J’ai chassé ma peur et j’ai découpé un petit morceau d’œuf que j’ai placé dans ma bouche. Je ne voulais pas déclencher sa colère, comme Violette, alors je me suis forcée à avaler en priant pour ne pas être malade. J’avais envie de perdre du poids, pour l’irriter, mais je ne le ferais pas. La nourriture a glissé dans ma gorge et j’ai eu un haut-le-cœur.

— Bon, les fleurs, je dois m’absenter pour mon travail. Passez une bonne journée et je vous verrai au dîner. Poulet rôti ce soir, Rose.

— Bien, Trèfle, a-t-elle répondu en hochant la tête.

Il s’est levé et a embrassé Iris, Violette et Rose sur la joue. *Pitié, pas moi.* Mon cœur battait à tout rompre.

— Au revoir, Lilas.

Il a gravi les marches et j’ai poussé un immense soupir de soulagement. Qu’est-ce que j’allais faire quand il se déciderait à m’embrasser comme elles ?

— Bon Dieu, Lewis, dépêche-toi, ai-je marmonné.

Il avait le don de tout arranger : il m’apportait mon plat préféré quand je ne me sentais pas bien, il m’aidait à étudier l’examen que j’étais sûre de rater, il arrangeait les histoires avec Henry quand il m’avait dit un truc déplacé. Je savais qu’en espérant qu’il me sorte de là, je poussais le bouchon un peu loin, mais ça m’aidait à endurer cette horreur.

Iris a haussé un sourcil.

— Vous êtes ensemble depuis combien de temps ?

— Un peu plus d'un an et demi, mais je le connais depuis une éternité.

Elle a souri et ses yeux se sont illuminés. Elle avait l'air vraiment intéressée. Je me demandais quelle était son histoire.

— Où est-ce que vous vous êtes rencontrés ?

— C'est un copain de mon frère. Ils étaient dans la même équipe de foot. Au début, il me considérait comme la petite sœur de Henry, un peu peste, mais quand nous avons mûri tous les deux, il a commencé à me considérer d'une autre façon. Heureusement.

— J'espère que tu le retrouveras, m'a-t-elle dit avec sincérité avant de s'éloigner.

*Moi aussi.*

## DIMANCHE 4 JANVIER 2009

Je suis entrée dans la chambre de Henry afin de choisir un film pour Kerri, Rachel et moi. Mon frère jouait à la PlayStation avec Lewis, comme d'habitude. J'ai soupiré en secouant la tête. Ils avaient l'air complètement absorbés par leur partie, ils tiraient sur quelque chose. Des zombies ? Quels nazes !

Lewis a levé les yeux et m'a lancé en souriant :

— Salut, Sum.

J'ai ressenti un frisson dans le creux du ventre. Je me suis mordu la lèvre. *Surtout, ne dis pas de conneries.*

— Salut !

Je tentais d'avoir l'air indifférente alors que, en pensée, je faisais des sauts de cabri. Lewis me plaisait depuis une éternité et j'avais noté que, ces derniers temps, il ne me regardait plus de la même manière. C'est en tout cas l'impression que j'avais. J'espérais juste ne pas me faire des idées... même si j'étais sûre, à presque cent pour cent, que c'était le cas.

Ses yeux vert clair se sont illuminés, ce qui m'a fait fondre. Ils tranchaient par rapport à ses cheveux foncés, presque noirs. Il a incliné la tête sur le côté.

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour toi ?

*Tu pourrais m'embrasser.*

— Lewis, on est morts à cause de toi, a glapi Henry en le fusillant du regard.

À en juger par sa réaction exagérée, on aurait cru qu'il venait vraiment de se faire tuer.

— Hein ?

Lewis s'est tourné vers l'écran qui annonçait « Game over ». Oh mon Dieu, il s'était fait massacrer parce qu'il me regardait. *Bon, tu te calmes et tu arrêtes de sourire comme une imbécile.* J'ai tenté de feindre l'indifférence. Comment est-ce que je pouvais ne pas exploser de joie alors que c'était officiellement le plus beau jour de ma vie ?

— Désolé, a marmonné Lewis en jetant la manette sur le lit.

— Qu'est-ce que tu veux, Summer ? a aboyé Henry, qui râlait toujours pour son jeu débile – *quel nul.*

Je me suis approchée de ses DVD et je me suis mise à lire les titres.

— Un film d'horreur.

— Tu n'aimes pas ça, m'a rappelé Lewis. Les autres t'obligent à en voir ?

— Ouais. Kerri et Rachel veulent passer la soirée à se cacher derrière des coussins. Ça craint.

Les films d'horreur, c'était vraiment atroce.

Lewis a affiché un large sourire. Ses dents parfaitement alignées paraissaient encore plus blanches à cause de son bronzage. Pourquoi est-ce qu'il était si craquant ? C'était injuste.

— Pourquoi vous ne venez pas le regarder ici ?

Henry a redressé la tête d'un coup, sourcils froncés. Oh, cette idée ne plaisait pas à mon grand frère.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

J'ai essayé d'effacer le sourire idiot qui me fendait le visage, mais ce n'était pas possible cette fois. Lewis voulait qu'on regarde le film avec lui. Je ne pouvais pas être plus heureuse.

— Il est nul ce jeu, de toute façon, a décrété Lewis en haussant les épaules.

Il s'ennuyait ou il avait envie de passer du temps avec moi ? Les garçons disent toujours que les filles sont compliquées, alors que ce sont eux qui sont de vraies énigmes.

— C'est bon ! Je vais leur dire de venir ici, mais c'est moi qui choisis ce qu'on regarde, a concédé Henry avec un soupir de défaite.

Il est sorti de sa chambre, en grommelant une insulte. *Loser.*

Lewis a tapoté le matelas à côté de lui sans arrêter de sourire. Mon estomac s'est noué. Il avait visiblement envie d'être avec moi. Je me suis approchée doucement et je me suis installée sur le lit en essayant de masquer mon enthousiasme. Kerri et Rachel ont débarqué dans la chambre. Elles avaient l'air ravies de regarder le film ici. Elles étaient convaincues depuis longtemps que Lewis m'aimait bien aussi. J'avais tellement envie qu'elles aient raison.

Je me suis rapprochée de Lewis pour leur laisser de la place, mais nous étions serrés comme des sardines. Ça ne me dérangeait pas du tout, vu que

j'étais collée contre Lewis. Je regrettais même que mes parents aient cédé aux caprices de mon frère et ne lui aient pas acheté un lit plus étroit.

— Oh non !

J'ai râlé lorsque le titre du film est apparu. *Massacre à la tronçonneuse*. Encore pire que ce que j'imaginai ! J'allais flipper d'un bout à l'autre et me ridiculiser devant Lewis. Génial. Je n'avais même pas un oreiller derrière lequel me cacher. J'ai relevé les jambes et j'ai posé la tête sur mes genoux.

— Heu... Sum, ça n'a même pas encore commencé, a plaisanté Lewis en cognant son épaule contre la mienne.

Je lui ai balancé un coup de coude amical et ça l'a fait rire. Du coin de l'œil, j'ai vu Kerri m'observer d'un air étonné. *Oh non, si elle dit quoi que ce soit, je meurs !*

Le film a commencé. Le moment était venu de cacher mes yeux pour ne rien apercevoir d'horrible. De tous ses films, il avait fallu que mon imbécile de frère choisisse *celui-là*. J'aurais dû me montrer courageuse, mais chaque fois qu'un taré surgissait de derrière une porte, je sursautais.

Vers le milieu de la séance, j'ai osé lever le regard. Il ne se passait pas grand-chose, mais nous en avons encore pour un bout de temps. Comment peut-on aimer ce genre de divertissement ? C'est dégueu. Un bruit soudain m'a fait sursauter et j'ai à nouveau enfoui ma tête dans mes genoux. Tant pis. J'étais un bébé, j'assumais parfaitement ce titre.

Je me suis raidie en sentant quelque chose frôler ma jambe. La main de Lewis ? J'ai cessé un instant de respirer. C'était le meilleur moyen de me faire oublier *Massacre à la tronçonneuse*. Après ça, me planquer ne marcherait plus. Je n'osais pas regarder Lewis, mais je sentais qu'il souriait.

Je n'arriverais plus à me concentrer sur l'écran, je pouvais sortir la tête de sa cachette. *Allez, regarde Lewis*. J'ai tourné les yeux vers Lewis et nos regards se sont croisés.

— Ça va ? a-t-il articulé en silence.

J'ai approuvé de la tête. Je préférais les petits cercles qu'il décrivait du bout de l'index sur ma jambe. Waouh, je ressentais des picotements dès qu'il me frôlait.

— Bouh ! a hurlé Henry à pleins poumons.

Mon cœur a bondi hors de ma poitrine et j'ai sauté en l'air en lâchant un cri strident. *Putain !*

— C'est quoi ton problème ? me suis-je emportée.

Mon frère était plié en deux de rire, le visage enfoncé dans la couette. Lewis, Kerri et Rachel n'étaient pas en reste, même s'ils avaient sursauté aussi.

— Sérieux, Henry, j'ai failli faire une crise cardiaque.

— T’es la reine des chochottes, a-t-il répliqué en levant les yeux au ciel.  
Je l’ai fusillé du regard.

Lewis était secoué de rire à côté de moi.

— Ooooh, c’était trop drôle, a déclaré Lewis en reprenant son souffle.

— Ouais, tordant, ai-je ironisé.

Mon cœur ne s’en était pas encore remis. Mon frère était un gros relou. Et tous les autres aussi.

Mon calvaire a fini par arriver à son terme et Henry est descendu chercher la carte de la pizzeria pour qu’on se commande à dîner, vu qu’aucun de nous n’était capable de cuisiner sans mettre le feu à la maison. Heureusement, papa et maman nous avaient laissé de l’argent. Ils étaient sortis manger avec le vieux copain de fac assommant de papa et sa femme tout aussi rasoir. Ils rentreraient tard.

Kerri a fait semblant de tousser.

— J’ai besoin d’un verre d’eau. Rachel, tu m’accompagnes ?

*Oh non. Bravo la discrétion !* Je lui ai jeté un regard furieux, auquel elle a répondu avec un sourire innocent. *Que la terre m’engloutisse, par pitié.*

Elles sont parties et le silence s’est installé dans la pièce. Je ne trouvais pas la moindre chose à dire. Toutes les répliques qui me venaient à l’esprit me semblaient ridicules.

— Tu ne dis rien.

Lewis avait décidé d’enfoncer les portes ouvertes.

— Toi non plus.

Il a eu un petit rire et s’est déplacé pour être face à moi.

— Le film t’a plu ?

— Absolument pas.

— Bébé.

J’ai levé les yeux au ciel et il a esquissé son demi-sourire tellement craquant. J’ai entendu Henry, Rachel et Kerri discuter au bas de l’escalier. Je râlais qu’ils reviennent si vite.

Lewis s’est mordillé la lèvre.

— Ça fait longtemps que j’ai envie de faire ça.

— Faire quoi ?

Il s’est penché et a collé sa bouche contre la mienne. Il ne s’est attardé qu’une seconde, mais j’ai cru que ma poitrine allait exploser. Il s’est écarté et m’a dévisagée. *Oh mon Dieu, Lewis vient de m’embrasser !* J’étais sur un nuage, mais lui n’avait pas l’air bouleversé. Il a croisé les jambes et s’est tourné vers la porte au moment où les autres revenaient.

— Qu’est-ce que tu as commandé comme pizza ? a demandé Lewis.

Je n'ai pas entendu la réponse de Henry. Je me moquais pas mal de savoir ce qu'il avait choisi. J'ai tenté de contenir l'énorme sourire qui me faisait mal à la mâchoire.

*J'ai embrassé Lewis, j'ai embrassé Lewis, j'ai embrassé Lewis ! Zut, pourquoi est-ce que les autres sont revenus aussi vite ?*



6  
SUMMER

DIMANCHE 25 JUILLET 2010

— Rangeons tout ça ! a suggéré Rose en frappant dans ses mains, comme si elle proposait l'activité la plus amusante du monde.

Je me suis levée pour aider, juste pour ne pas rester inactive. Rose a lavé les casseroles, les couverts et les assiettes en plastique, pendant que je les essuyais et qu'Iris les rangeait dans le placard. Nous lavions et remettions de l'ordre en silence, emplissant la pièce de cette odeur de citron qui me chatouillait les narines. J'avais un million de questions à poser.

Quand tout est redevenu impeccable, nous nous sommes assises sur le canapé. Je me suis rendu compte que je me comportais comme elles et j'ai éclaté en sanglots. Je me suis roulée en boule et j'ai hoqueté si fort que mes poumons ont commencé à brûler. Ça ne pouvait pas être ma vie ! Je ne m'étais jamais sentie aussi seule.

— Oh, Lilas, ça va aller, a tenté de me reconforter Violette en me frottant le dos.

— N... non. Ça n'ira pas.

J'ai sangloté encore plus fort. Les larmes coulaient le long de mon visage et tombaient sur mes genoux.

— Chut, a fait Rose d'un ton apaisant. Respire à fond, calme-toi. Tu n'es pas seule, Lilas.

Si.

— Nous sommes toutes ensemble, a ajouté Iris.

J'ai pris une profonde inspiration et j'ai essayé de contenir mes larmes.

— Comment peut-il ?

J'ai essuyé mes yeux et ma vision s'est éclaircie.

— Il sort ce soir après son travail. Comment peut-il nous séquestrer et être normal avec tous les autres ?

Rose a soupiré.

— Il ne va pas au café, Lilas.

— Arrête de m'appeler Lilas, me suis-je énervée.

Rose a fait comme si je ne lui avais pas parlé agressivement. Peut-être que dans son monde ça ne s'était pas passé.

— D'après ce que je sais, il n'a pas beaucoup de contacts. Il passe presque tout son temps ici ou à son travail.

— Qu'est-ce qu'il fait ce soir alors ? ai-je insisté. Et comment sais-tu ce qu'il fabrique quand il est dehors ?

— C'est quelqu'un d'assez honnête. Si tu lui poses une question, il répond franchement. Mais tu dois bien réfléchir à ce que tu lui demandes, a précisé Rose. Trèfle ne supporte pas certaines personnes et, de temps en temps, il...

Elle n'a pas terminé sa phrase. Elle fixait le vide, le front plissé.

— Il... ? l'ai-je encouragée.

— Il... se débarrasse de ceux qui font du mal.

J'en suis restée bouche bée.

— Il les assassine ?

Non, ce n'était pas possible.

— Oui, même s'il ne voit pas les choses exactement sous cet angle. Pour lui des femmes – les prostituées – font du mal... aux innocentes familles des hommes qui recourent à leurs services.

J'étais choquée.

— Tu t'entends ? ! Tu le défends.

— Non, pas du tout.

— Si. Tu en parles comme si c'était acceptable.

— Ça ne l'est pas et je ne le défends pas. J'essaie juste d'expliquer son point de vue, c'est tout.

— Et donc il passe ses soirées à éliminer des prostituées ?

Ça ne pouvait être réel. Il racontait peut-être ça pour les effrayer et qu'elles lui obéissent. Si des femmes qui faisaient le trottoir étaient assassinées, les infos en parleraient tout de même !

Rose a froncé les sourcils.

— Tu en parles comme s'il faisait ça tous les soirs. Ce n'est pas le cas.

*Comment le sais-tu ?* Peu importe, c'était impossible, de toute façon. Il ne pouvait pas éliminer des filles tous les jours sans se faire choper.

Je n'arrivais pas à croire que je parlais d'une horreur pareille avec un tel calme. Est-ce que je n'aurais pas dû péter un câble et m'acharner sur la porte ? Avais-je raison de m'inquiéter de ce que j'aurais dû penser, ressentir ou faire ?

— Comment est-ce qu'il s'en tire à chaque fois ?



— Ce sont des prostituées, Lilas. La plupart ont fugué ou sont seules depuis toujours.

C'était aberrant... Personne ne remarquait leur disparition ?

— Pour lui, elles sont sales et représentent ce qui tourne de travers dans l'humanité.

Rose a regardé Iris et Violette.

— Nous sommes convaincues qu'il lui est arrivé quelque chose quand il était plus jeune. Personne ne se met à avoir des idées pareilles sans avoir subi de traumatisme. Mais on ne lui a jamais posé la question.

Évidemment. Pas la peine de risquer sa vie pour obtenir la réponse.

— Qu'est-ce qu'il en fait ? Et combien en a-t-il éliminé ?

Cette histoire me semblait de plus en plus folle. C'était un personnage de film d'horreur.

— Je ne sais pas, a admis Violette.

— C'est dingue. C'est complètement hallucinant. Il faut qu'on sorte d'ici. Ensemble, on peut y arriver. Je le sais. Mais il faut qu'on s'y mette toutes.

— Non, Lilas, a répondu sévèrement Rose.

Elle m'a rappelé mes profs au lycée.

— On ne peut pas. Il n'y a aucun moyen de s'enfuir, il faut que tu te sortes cette idée de la tête tout de suite. Tu ne réalises pas de quoi il est capable. Il n'a aucune notion de bien et de mal. Il peut se montrer très... violent et sans la moindre pitié.

Un frisson m'a parcourue quand j'ai entendu cette mise en garde. *Violent et sans la moindre pitié*. J'avais vu comment il s'était comporté avec Violette – sa colère était tellement démesurée qu'il l'avait menacée de son couteau. Est-ce que ça pouvait être encore pire ? Je ne voulais pas laisser tomber, ce n'était pas mon genre, mais j'étais terrifiée.

Rose a respiré à fond et s'est levée :

— Bon, je vais nettoyer la salle d'eau, puis on pourra regarder un film.

J'ai séché mes larmes en repoussant la peur qui me nouait le ventre.

— Je ne peux pas rester ici. Il faut que je rentre à la maison. Pourquoi est-ce que vous ne comprenez pas ?

Iris a secoué la tête et m'a serré la main.

— J'aimerais vraiment que ça soit possible, Lilas. Je t'en prie, ne fais pas de bêtises, a-t-elle ajouté avant de se lever à son tour.

Ses paroles m'ont trotté dans la tête. *Ne fais pas de bêtises*. Je me suis immédiatement représenté une image de lui me menaçant avec un couteau et j'ai été paralysée d'effroi.

— Quel film est-ce que vous voulez ? a demandé Rose.

Violette a haussé les épaules.

— Une vieille comédie romantique.

Est-ce que ça se passerait ainsi tous les soirs ? Un poids suffocant m'a écrasé la poitrine.

Rose a mis un DVD et elles se sont installées sur le canapé près de moi. Elles ont très vite été absorbées par ce qui se passait à l'écran. Comment arrivaient-elles à s'intéresser à un film, alors que notre ravisseur était en train de traquer une pauvre fille ? Je me suis imaginé l'expression de frayeur mêlée d'incompréhension de sa victime se débattant pour tenter de lui échapper. Dans mon esprit, ses yeux étaient écarquillés d'horreur. Était-il vraiment un tueur en série ? Si ça se trouve, alors qu'il sortait simplement jouer au bingo, il racontait ces horreurs afin de se rendre plus flippant à nos yeux, pour nous faire paniquer et nous ôter toute envie de l'affronter. Impossible de savoir laquelle de ces deux versions était la bonne, bien entendu.

J'ai chassé le scénario de la prostituée de ma tête.

— Est-ce qu'on capte la télé ?

Je me demandais si on parlait de ma disparition au journal télévisé. Je devais faire les gros titres, maintenant.

Iris a secoué la tête :

— Non.

Évidemment. Nous étions coupés de tout et de tous. Nous dépendions entièrement de lui. Comme je regrettais d'être sortie la veille ! J'aurais dû écouter les recommandations de Lewis et de ma famille, les laisser me conduire au concert. Chaque fois qu'ils me répétaient qu'il n'était pas prudent de me promener seule à la nuit tombée, je les suppliais d'arrêter de raconter n'importe quoi. Avec le recul, j'avais envie de me gifler d'avoir été aussi inconsciente. Je me sentais invincible parce que j'étais naïve au point de croire que les malheurs n'arrivaient qu'aux autres.

Après un moment, Rose s'est levée.

— Il faut qu'on prépare le dîner, a-t-elle annoncé en éteignant la télé. Tu veux nous aider, Lilas ?

*Summer.*

Est-ce que j'avais le choix ?

— D'accord.

Qu'est-ce qu'il y avait d'autre pour passer le temps ? Tout était mieux que ruminer. Même si j'aimais bien penser à ma famille parce que ça m'emmenait loin d'ici, il fallait que je m'arrête de temps en temps et que je me bouge un peu, si je ne voulais pas me répéter en boucle qu'ils me manquaient affreusement. J'aurais donné n'importe quoi pour leur parler.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

Elles avaient déjà sorti tous les ingrédients et remplissaient deux casseroles d'eau. Elles travaillaient en harmonie parfaite. On aurait dit une brigade de cuisinières travaillant dans un restaurant.

— Tu veux bien peler les carottes et les pommes de terre ?

Iris m'a tendu l'économe, qui était en plastique, sauf la lame au centre. Elle n'avait pas l'air particulièrement tranchante, mais c'était une possibilité. Était-elle capable de causer des dégâts ? Comme je me savais observée par au moins l'une d'entre elles, j'ai empoigné une patate et j'ai commencé à la peler.

— Vous pensez qu'on sortira un jour d'ici ?

Rose a soupiré. Ce n'était pas de la tristesse, mais de l'impatience. Elle était énervée contre moi ?

— Non.

— Tu en as envie ?

Rose a carrément ignoré ma question.

— Violette, tu peux me sortir un plat qui va au four, s'il te plaît ?

Donc, la réponse était non. J'avais pitié d'elle. Il lui avait vraiment tordu l'esprit. Rose a posé le poulet dans le plat et l'a enfourné. Même si elle faisait semblant de ne pas m'avoir entendue, je savais qu'elle devait réfléchir à ma question. Comment aurait-il pu en être autrement ? Est-ce qu'elle réalisait qu'elle avait subi un véritable lavage de cerveau ?

Comme j'avais fini de peler et de couper les carottes et les pommes de terre, je les ai jetées dans l'eau et j'ai allumé la cuisinière électrique. J'avais officiellement battu mon record en termes de cuisine. Ma mère aurait été à la fois estomaquée et fière ; elle aurait peut-être même posé la main sur mon front pour s'assurer que je n'étais pas malade.

L'atmosphère avait changé ; on aurait pu la couper au couteau. C'était ma faute. Elles gardaient la tête baissée et se concentraient sur leurs tâches. Quelqu'un devait dire la vérité. Il fallait que Rose se rende compte – ou se rende compte à *nouveau* – que ce qu'il faisait était mal.

Je fixais l'eau dans la casserole. Quand elle est arrivée à ébullition, j'ai secoué la tête. Je venais de préparer le dîner de ce monstre, alors que je n'avais même jamais fait ça pour Lewis. J'ai souri en repensant à la seule fois où je le lui avais proposé. Il avait éclaté de rire et avait répondu qu'il ne voulait pas se retrouver empoisonné. J'avais la réputation d'être nulle aux fourneaux.

Le moment où Trèfle rentrerait approchait. Ça se devinait à leur façon de s'agiter, de vérifier que tout était parfaitement propre et rangé. Mon pouls s'est accéléré. Je ne voulais pas qu'il vienne ici, mais j'avais presque envie qu'il arrive pour mettre un terme à l'attente angoissante.

J'ai hésité à faire semblant d'être malade, mais je n'avais pas envie qu'il vienne voir comment j'allais. *Mange et reste dans ton coin jusqu'à son départ.* J'allais devoir endurer ça deux fois par jour en semaine et six fois durant le week-end, jusqu'à ce qu'on me retrouve.

Finalement, le son que je redoutais tant a résonné dans la pièce : la porte en haut de l'escalier s'est ouverte. Mes mains tremblaient et mon cœur battait à tout rompre. Violette m'a adressé un rapide sourire pour me faire comprendre que tout irait bien. Mais ça ne pouvait pas aller.

— Bonsoir, les fleurs, a-t-il lancé en nous adressant un sourire charmant et parfaitement normal.

Voilà comment il s'en tirait. Il avait l'air tellement sympa qu'il inspirait confiance... sauf à celles qui étaient enfermées ici, évidemment.

— Bonsoir, ont-elles répondu en chœur.

J'ai fait bonne figure en égouttant les légumes, tout en gardant un œil sur le nouveau venu.

— C'est presque prêt ?

— Oui, nous sommes en train de servir, a confirmé Iris.

J'ai apporté deux assiettes, en laissant les autres s'occuper du reste. Rose lui a tendu la sienne avec un grand sourire ; on aurait dit qu'elle prenait plaisir à servir ce taré.

— Mangeons, alors, a-t-il déclaré d'un ton joyeux en plantant sa fourchette dans son poulet.

Je me suis forcée à avaler une bouchée. Je ne voulais surtout pas attirer l'attention sur moi en ne mangeant pas, mais je devais contenir des haut-le-cœur. Je gardais les yeux rivés sur mon assiette et je faisais semblant de manger. Je voulais me fondre dans le décor, ne pas être remarquée. J'étais incapable de me détendre en sa présence ; j'étais tendue à un point tel que mes muscles étaient douloureux.

— Comment s'est passée ta journée, Trèfle ? a demandé Rose.

— Très bien jusqu'ici, merci. J'ai bien travaillé. Et vous ?

— Bien. Nous avons regardé plusieurs super films.

Qu'est-ce que nous aurions pu faire d'autre ? Il a acquiescé.

— Prévenez-moi quand vous en voudrez d'autres.

— Nous n'y manquerons pas, merci.

Je me suis demandé si Rose se rendait compte qu'en sa présence, elle parlait comme lui. Leurs échanges étaient tellement polis et cérémonieux que la situation était zarbie.

— Nous nous demandions si nous pourrions avoir d'autres tissus. Nous aimerions nous fabriquer des robes d'été.

J'ai immédiatement redressé la tête. Elles se faisaient des vêtements ? Il fallait des ciseaux pour couper le tissu ! J'ai commencé à élaborer un plan. Ce serait idéal s'il mourait poignardé... de la même façon que lui tuait ses victimes.

— Vous m'apprendrez ? suis-je intervenue.

Trèfle a eu un sourire triomphant, comme si je m'étais enfin habituée à sa façon de « vivre » de malade.

— C'est une idée merveilleuse, Lilas. Je suis sûr que Rose, Violette et Iris seraient ravies de t'apprendre. Pas vrai, les filles ?

— Bien sûr, a approuvé Rose.

L'espoir m'a remplie d'énergie. Un plan était déjà en train de se former dans ma tête, presque tout seul. J'ai réussi à manger un peu et à lui sourire presque poliment. J'allais y arriver. Je pouvais jouer les gentilles filles, et c'était plus simple maintenant, parce que j'entrevois une lumière au bout du tunnel. Il y avait un moyen de se tirer d'ici.

Une fois le repas terminé, je m'attendais à ce qu'il parte, mais il a pris Rose par la main et l'a conduite dans une pièce où je n'avais jamais mis les pieds. Comme elle se trouvait à moitié sous l'escalier, elle ne pouvait pas être très grande. Un placard, sans doute. Que se passait-il ?

— Où est-ce qu'ils vont ? Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? ai-je demandé en regardant la porte qu'il avait fermée sur eux.

Iris a baissé la tête et s'est mordu la lèvre.

— C'est là qu'il... a-t-elle murmuré, les yeux remplis de larmes.

— Quoi ? Là qu'il...

Je me suis interrompue en réalisant ce qu'elle essayait de dire. Mon sang s'est glacé dans mes veines. *La chambre où il nous viole.* Rose et lui s'y trouvaient en ce moment. Elle l'avait suivi de son plein gré, sans hésitation, sans le moindre signe de dégoût.

— Il faut que je rentre à la maison, ai-je murmuré, plus pour moi-même que pour elles.

— Il faut que tu arrêtes, Lilas, a tranché Iris. Tu ne rentreras *pas* chez toi. Plus vite tu l'accepteras, plus ta vie sera facile. Crois-moi. Je t'en prie.

Je n'entendais que mon pouls qui battait de façon assourdissante dans mes oreilles. *Merde.*

— Non.

Je me suis assise et j'ai tenté de réaliser ce qui se passait. Rose était en train de se faire violer dans une pièce à un mètre de moi. Mais était-ce un viol ? Avait-elle envie de faire l'amour avec lui ? Lui avait-il lavé le cerveau au point qu'elle le désire ? Une larme a roulé le long de ma joue.

— Lilas ?

Iris a posé la main sur mon épaule et j'ai sursauté.

— Désolée. Ça va ?

J'ai fait non de la tête en continuant à fixer le vide.

J'étais désespérée. Un jour, il voudrait que j'aille moi aussi dans cette chambre. Est-ce que j'y survivrais ? Je préférerais mourir plutôt que de le laisser m'approcher. Mais si je mourais, je ne reverrais jamais Lewis et ma famille. Le choix était impossible. Me faire violer pour rester en vie dans l'espoir de retrouver ceux que j'aimais, ou... mourir sans leur avoir dit au revoir, mais sans avoir été souillée par ce monstre.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée prostrée, figée comme une statue, pendant que Rose et ce type étaient dans cette pièce, mais ça ne m'a pas paru très long. La porte s'est ouverte et je me suis roulée en boule en essuyant mes larmes.

— Bonne nuit, les fleurs.

— Bonne nuit, Trèfle, ont répondu Iris et Violette à côté de moi.

J'étais incapable de lui parler ni même de le regarder. *Salopard ! Taré !*

Rose s'est assise et a allumé la télé comme si de rien n'était. Pas de larmes, rien pour laisser deviner ce qu'il lui avait fait subir. Je n'ai pas osé en parler. Je me suis collée contre l'accoudoir du canapé et j'ai tourné la tête pour que mes cheveux tombent devant mon visage et cachent les larmes que je versais pour Rose.

Après le film, il était enfin assez tard pour aller se coucher. Je voulais dormir au plus vite. J'avais besoin de cette échappatoire.

— Lilas, tu veux te doucher la première ? m'a demandé Rose.

J'ai approuvé d'un signe de tête, même si, en réalité, je n'avais même pas envie de prendre une douche.

Sans attendre, j'ai attrapé mon pyjama sur mon matelas et je suis entrée dans la salle d'eau. Pourquoi est-ce que je suivais ce rituel ? Ma deuxième douche de la journée a duré plus longtemps. J'ai laissé l'eau chaude ruisseler sur mon corps et emporter la crasse dont j'avais l'impression d'être couverte. Me sentirais-je à nouveau propre un jour ?

J'ai refermé le robinet en bâillant et je me suis séchée à la hâte. Même s'il n'était pas vraiment tard – seulement dix heures du soir –, j'étais épuisée. Mon cerveau surchauffé avait impérativement besoin d'une pause. Avoir hâte de dormir dans cet endroit horrible me paraissait étrange. En réalité, j'aurais aimé rester endormie pendant tout mon séjour dans ce sous-sol.

En allant vers la chambre, j'ai jeté un œil aux marches qui menaient à la porte. Comment allais-je réussir à sortir d'ici ? Je n'étais pas convaincue

comme elles que c'était impossible, mais je savais que je ne parviendrais jamais à m'enfuir sur un coup de tête. Je devais me montrer prudente, parce que si je ratais mon coup, il me tuerait sans hésiter.

Je me suis mise au lit et j'ai remonté la couette sur ma tête. Cette chambre aurait été jolie si elle n'avait été située au fond de l'enfer. J'ai fermé les yeux et j'ai tenté comme une idiote d'entrer en contact avec Lewis. Je priais pour qu'il m'entende par miracle. C'était évidemment impossible. *Viens, s'il te plaît*, le suppliais-je dans ma tête. Je me suis mise à pleurer en silence.

J'ai été réveillée par un *boum* énorme, suivi d'un cri strident. Mon sang s'est glacé. Que se passait-il ? J'ai rejeté la couette et j'ai couru jusqu'à la porte. Je me suis cognée contre Iris, qui m'a attrapée par le bras et m'a repoussée vers l'intérieur de la chambre.

— Qu'est-ce que c'est ? ai-je soufflé.

— Reste ici. Il voudra voir quelqu'un.

Iris a suivi Rose et Violette hors de la chambre et a refermé la porte derrière elle. J'étais seule. La lumière de ma lampe de chevet n'éclairait que faiblement la pièce. J'avais envie d'allumer les trois autres pour qu'il fasse plus clair, mais la peur me tétanisait.

— Non, non, non ! a hurlé une voix de femme que je n'avais jamais entendue.

J'ai frissonné de plus belle. Qui était-ce ?

— La ferme, a aboyé Trèfle.

Sa voix a résonné avec une telle force que mon cœur a bondi dans ma poitrine. Je l'avais déjà entendu s'énerver, mais cette fois c'était encore pire : il semblait en proie à une violente colère.

Qu'est-ce qu'il faisait et à qui s'en prenait-il ? Le silence est tombé. J'ai tourné la tête pour approcher mon oreille de la porte. J'avais envie de mieux entendre, mais je n'osais pas bouger. Je grelottais. La nouvelle venue allait-elle rester ici aussi ? Est-ce qu'elle tentait de se défendre ?

J'ai passé ma langue sur mes lèvres sèches en attendant que quelque chose se passe. Je n'entendais ni Iris, ni Violette, ni Rose, je n'avais aucune idée de ce qu'elles fabriquaient. Tout au fond de moi, une petite voix me chuchotait de sortir pour voir ce qui se tramait.



Un bruit sourd m'a fait sursauter et je me suis réfugiée sous la couette, la

tête enfoncée dans l'oreiller. Exactement comme quand j'étais seule à la maison et que j'entendais un craquement, sauf que cette fois le vacarme était bien réel.

— La ferme ! a tonné de nouveau Trèfle.

Il semblait tellement en colère que je l'imaginai les yeux écarquillés, le visage livide de rage.

Les housses fraîchement lavées sentaient la lavande, comme chez ma grand-mère. Je me suis revue petite fille, étendue au milieu du grand lit, la couette de plumes moelleuse remontée jusque sous mon menton, occupée à humer l'odeur réconfortante en m'endormant, tandis que ma grand-mère me lisait une histoire. Un cri guttural m'a forcée à sortir de ma rêverie, me rappelant en quel lieu je me trouvais.

Il ne pouvait pas faire de mal à cette pauvre fille – pas devant Rose, Violette et Iris. Elle devait tenter de s'enfuir. Il voulait certainement qu'elle reste en bas et elle résistait. Tout irait bien dès qu'il s'en irait et qu'elle resterait seule avec les filles.

Une petite voix agaçante dans ma tête m'a fait remarquer que, s'il avait voulu qu'elle reste en bas, il aurait prévu un lit pour elle. Tout était organisé pour quatre personnes. Il n'y avait pas de place pour elle. Il allait peut-être lui en faire ?

Comme quelques secondes plus tôt, un silence pesant s'est abattu sur le sous-sol. Je ne le supportais pas. C'était horrible de n'avoir aucune idée de ce qui se passait, de ce qu'il faisait et, surtout, d'où il était. Je ne voulais pas qu'il entre ici.

*Laisse-la ici et va-t'en*, l'ai-je imploré en silence. Après m'avoir jetée au bas de l'escalier et avoir ordonné à Rose de m'expliquer ce qui m'attendait, il était remonté sans attendre. Pourquoi ne s'en allait-il pas après avoir amené cette nouvelle victime ? Je suis restée parfaitement immobile, l'oreille tendue.

Ma respiration était lourde et saccadée. J'ai essayé de la calmer pour ne rien rater de ce qui se passait de l'autre côté du battant.

J'ai collé mon visage plus fort contre l'oreiller. La tension était à son comble. Mes battements de cœur étaient douloureux et mes mains tremblaient.

J'ai entendu un autre *boum* encore plus violent que le premier, qui m'a rappelé le jour où Henry s'était penché trop en arrière sur sa chaise et était tombé à la renverse. Nous étions tous montés en courant dans sa chambre, persuadés qu'il s'était évanoui ou un truc du genre. Qu'est-ce qui venait de causer un bruit pareil ? Quelqu'un était tombé ? J'ai étouffé un gémissement, tandis que mon esprit tentait de visualiser ce que je voulais ignorer. Tout allait bien. *Quelque chose* était tombé. Dans une minute, j'entendrais la porte du



sous-sol s'ouvrir et se refermer, puis les filles reviendraient avec l'inconnue.

Ma poitrine se soulevait et s'abaissait de façon impressionnante. Exactement comme je l'avais prévu, la porte du sous-sol s'est ouverte puis refermée avec un léger grincement. Les trois autres allaient revenir accompagnées d'une nouvelle prisonnière, avec laquelle l'une d'entre nous allait devoir partager son lit.

La porte de la chambre s'est ouverte et je me suis redressée. Violette était seule. Elle m'a adressé un sourire qui ne s'est pas communiqué à son regard.

— Ça va ? m'a-t-elle demandé.

— Non. Et toi ?

Pour toute réponse, elle a détourné les yeux. Où étaient Rose, Iris et la nouvelle ?

— Lilas, a fini par dire Violette, tu n'es pas comme Rose et Iris. Elles ont baissé les bras, pas toi. Et moi non plus.

J'ai froncé les sourcils. Où voulait-elle en venir et que se passait-il ?

— Quoi ?

Je n'avais écouté qu'à moitié, trop obnubilée par mes propres interrogations.

— Je ne peux plus continuer comme ça, a-t-elle avoué en grimant dans son lit.

Elle m'a tourné le dos et a tiré la couette par-dessus sa tête.

J'avais envie de lui demander ce qu'elle voulait dire et si elle allait bien, mais j'ai entendu des bruits d'eau qu'on versait et d'un spray qu'on aspergeait à dose massive. Quelques secondes plus tard, l'odeur entêtante du désinfectant au citron est venue me piquer les narines et me faire couler les yeux.

— Violette, qu'est-ce qu'elles font ? ai-je murmuré.

Au lieu de répondre, elle a tiré la couette encore plus haut et j'ai vu qu'elle était roulée en boule en dessous.

*Qu'est-ce qu'elles fabriquent ?*



# 7 SUMMER

MERCREDI 28 JUILLET 2010

Quatre jours. J'étais ici depuis quatre jours et chacun sans exception était pareil. Le matin, nous nous douchions et nous prenions le petit déjeuner. Puis, nous passions la journée à nettoyer, regarder des films et lire. Je n'avais plus entendu parler du projet de confectionner des robes et je ne voulais pas aborder le sujet, de peur d'éveiller les soupçons. La semaine était mieux – le mot est trop fort, rien n'était *bien* – que le week-end – parce qu'il ne nous rendait visite que deux fois par jour.

Le dimanche, il emmenait Rose dans la petite chambre ; le mardi, c'était Iris et, apparemment, le mercredi – aujourd'hui – c'était Violette. Je savais que le moment viendrait où ce serait à mon tour et j'hésitais entre lui céder et rester en vie, et tenter de fuir quitte à risquer ma peau. Le moment d'intimité avec moi était-il déjà fixé ? Les autres devaient savoir quel était le jour de Lilas, mais je ne voulais pas qu'elles me l'apprennent. Je ne voulais rien savoir. Peut-être que j'arriverais à me déconnecter de la réalité assez longtemps pour survivre jusqu'à ce qu'on me retrouve ? J'avais du mal à croire que la question me préoccupait vraiment.

Jusqu'à présent, il n'avait manifesté aucun intérêt pour moi en dehors de quelques échanges polis et amicaux. J'espérais de tout mon être que ça resterait ainsi.

Iris avait dit qu'il ne supportait pas le désordre. Il aimait les nombres pairs, les objets bien alignés. Personne n'avait parlé de ce qui s'était passé trois jours plus tôt. Je n'osais pas poser de questions. Tout ce dont j'étais certaine, c'est que nous n'étions toujours que quatre.

La veille, Violette m'avait confié plus clairement qu'elle voulait s'enfuir. Elle était venue dans la chambre pendant que je me préparais pour la nuit. Rose et Iris nettoyaient une dernière fois les surfaces déjà impeccables. Violette

m'avait avoué qu'elle ne pouvait plus continuer comme ça. C'étaient les mêmes mots que la nuit où il s'était passé *quelque chose*. Cette fois, quand je lui avais demandé ce qu'elle voulait dire, elle m'avait expliqué qu'il « fallait » qu'elle sorte d'ici. Il *fallait*, pas qu'elle *voulait*.

Depuis, j'avais tenté de me retrouver seule avec elle, mais c'était difficile. Rose et Iris n'étaient jamais loin. Quand j'avais croisé Violette en sortant de la salle d'eau ce matin, elle m'avait chuchoté que nous pourrions parler quand les deux autres prépareraient le déjeuner.

J'étais dans le canapé, Rose et Iris sortaient une poêle de l'armoire et des ingrédients du frigo pour le repas de midi. Violette était dans la chambre à coucher. Je ne savais pas si j'étais censée la rejoindre ou si elle allait venir me chercher. Qu'est-ce qui serait le plus discret ?

Mon cœur s'est emballé à l'idée de ce conciliabule. J'avais envie d'entendre ce qu'elle avait à dire. J'espérais qu'elle avait un plan réalisable, mais j'avais aussi peur qu'on nous surprenne et que ça mette à mal notre projet. Nous n'avions qu'une seule chance ; s'il devinait ce que nous préparions, il s'arrangerait pour que nous ne puissions jamais avoir de seconde chance. Nous ne pouvions pas prendre le risque qu'il mette en place des mesures de sécurité encore plus terribles ; je conservais l'espoir qu'il oublie un jour de verrouiller la porte.

Rose et Iris disposaient du fromage râpé sur des tranches de pain et faisaient chauffer la poêle. Des croque-monsieur ? La porte de la chambre s'est ouverte et Violette a passé la tête dehors.

— Quelqu'un peut m'aider à me coiffer ? a-t-elle demandé en tirant sur ses longues mèches noires.

C'était un signal. Je me suis levée.

— Je m'en charge, ai-je annoncé en adressant un petit sourire innocent aux deux autres.

Je voulais qu'elles pensent que j'essayais de m'intégrer en rendant service.

Elles n'ont pas réagi et se sont à nouveau concentrées sur leur préparation. Je me suis détendue ; elles ne soupçonnaient rien. Je suis entrée dans la chambre, j'ai refermé le battant derrière moi et je m'y suis adossée. Violette a noué ses cheveux en queue-de-cheval.

— C'est ce soir. On s'évade ce soir.

Mes yeux se sont écarquillés sous le choc. Je pensais qu'elle allait me proposer une stratégie mûrement réfléchie, pas juste un plan du style « allez, on fiche le camp ».

— Quoi ? Ce soir ?

Elle a dégluti et a chuchoté, le regard perdu dans le vide :

— Je ne peux plus continuer comme ça, Lilas.

C'étaient exactement les mêmes mots qu'elle m'avait déjà dits. Sa voix était chargée d'une sourde émotion qui m'a fait frissonner.

— Je n'arrive pas à nier la réalité comme elles, a-t-elle expliqué en désignant du menton – au-delà de la porte – la cuisine où se trouvaient Rose et Iris. Elles sont plus fortes que moi ; elles font ça depuis plus longtemps. Iris n'arrête pas de me répéter que je vais m'habituer à vivre ici, mais c'est invivable. « Sois Violette », c'est son conseil. « Tout ce qui arrive, c'est Violette qui le subit, pas Jennifer. » Mais je n'y arrive pas. Je n'arrive pas à éteindre Jennifer. Ce soir, il *faut* que je parte.

Était-ce pour cette raison qu'elles n'arrêtaient pas de me répéter d'accepter d'être Lilas ? Est-ce qu'elles me poussaient à abandonner Summer pour que je survive à ce qui m'attendait ? C'était pour ça, en tout cas, qu'elles ne s'appelaient jamais par leurs vrais prénoms.

— Ce soir, a-t-elle répété.

*Avant qu'il ne la viole à nouveau.*

— Combien de fois t'a-t-il emmenée dans cette pièce ?

Elle a fixé le sol et a cligné rapidement des yeux. Puis, elle s'est ressaisie et a relevé la tête.

— Trois. Il a commencé avec moi voilà quelques semaines. Je ne laisserai pas une quatrième arriver.

— Depuis combien de temps es-tu ici ?

C'était la seule des trois filles avec laquelle je n'avais jamais discuté de sa vie d'avant et elle ne m'avait jamais divulgué d'informations spontanément.

— Un peu plus de six mois.

J'avais donc environ six mois.

— Je l'ai rencontré devant chez Top Shop. D'après Rose, c'est là qu'il en a abordé quelques autres aussi. C'est un endroit que les sans-abri fréquentent parce qu'on peut s'y réchauffer.

J'ai joué avec mes doigts en me mordant la lèvre. Elle se confiait enfin.

— Comment est-ce qu'il t'a... emmenée ici ? ai-je demandé, en espérant qu'elle ne se refermerait pas.

— Il a proposé de m'offrir un café dans un endroit ouvert tard en ville. Nous n'y sommes jamais arrivés.

*Merde.* Non seulement il kidnappait des filles, mais en plus il faisait semblant de venir en aide aux plus vulnérables pour les conduire ici. Moi, il s'était contenté de m'attraper.

— Je suis désolée.

— Avant, je pensais que vivre dans la rue, seul, en ayant peur et froid, était la

pire chose au monde.

Elle a eu un petit rire amer.

— Comme je me trompais...

J'avais envie de savoir comment elle s'était retrouvée à la rue, mais ses yeux se sont remplis de larmes et elle a serré les poings. On aurait dit qu'elle allait s'effondrer.

— Comment comptes-tu t'enfuir ?

Sa posture a changé immédiatement. Elle s'est redressée et est devenue sérieuse.

— Il nous faut la clé. Il la garde dans sa poche gauche. Je l'ai vu l'y mettre plusieurs fois quand il descend les escaliers. Je vais lui donner un gros coup sur la tête avec un vase.

Elle a eu un petit rire sardonique que je n'ai pas compris. Il me manquait une information ou alors elle commençait à péter les plombs.

— J'ai ça, au cas où ça ne marcherait pas.

Elle m'a montré une paire de ciseaux. Ils étaient très courts : les lames n'étaient pas plus longues que mon pouce. Sans doute insuffisantes pour couper du tissu, mais il ne voulait sûrement pas fournir d'instruments trop grands ou trop aiguisés. De toute façon, c'était tout ce que nous avions.

— D'accord, ai-je murmuré.

Je ne le sentais pas du tout. Violette se laissait guider par ses émotions, mais je n'avais jamais été violée : je n'allais pas la juger ni tenter de l'arrêter.

— Reste au pied des marches. Quand il s'apprêtera à remonter, je l'assommerai et toi tu prendras la clé. À la seconde où il tombera par terre, cours aussi vite que tu pourras en haut de l'escalier. Je serai juste derrière toi. Ça doit marcher. Je suis à bout et je ne veux pas non plus que tu subisses ça.

Elle a secoué la tête.

— Normalement, il se contente de kidnapper des femmes perdues, pas des enfants.

J'ai plissé le front. Je ne me considérais pas comme une enfant, mais elle, clairement, si. Elle disait ça comme s'il avait franchi une nouvelle limite, pire encore que l'enlèvement, le viol et la séquestration. J'étais une mineure aux yeux de la loi, mais je n'étais pas une gamine. Et ce qui se passait ici était *mal*, quel que soit l'âge des victimes.

J'ai pris une profonde inspiration.

— D'accord, je courrai ouvrir la porte.

Elle a eu un sourire si bref que j'ai failli ne pas le remarquer.

— C'est bien. Nous sommes prêtes alors.

*Vraiment ?* Je ne me sentais pas prête du tout. J'avais un horrible

pressentiment. Du genre que mon père me disait d'écouter quand je devais prendre une décision. C'est ainsi que j'avais décidé de changer une réponse à un examen et que j'avais évité l'échec. Mais ce qui était en jeu était bien plus grave, cette fois.

— Retournons près d'elles. Elles auront bientôt fini et elles vont se demander pourquoi on traîne tant.

Violette est sortie de la chambre. J'avais envie de la retenir. On aurait dû au moins passer son plan en revue une seconde fois. Discuter de ce qui pourrait mal tourner et de ce qu'on ferait dans ce cas. Il fallait envisager d'autres scénarios. Si Rose et Iris tentaient de nous arrêter, par exemple.

Violette a laissé la porte ouverte et je l'ai vue se diriger d'un pas assuré vers la cuisine. Elle a coupé les croque-monsieur que Rose sortait de la poêle et posait sur la planche. Elle jouait mieux la comédie qu'elle ne le pensait.



Je me suis sentie mal dès je l'ai vu descendre les escaliers. Si Violette avait raison, la clé devait être en ce moment même dans sa poche gauche. Le moyen de m'évader était à moins d'un mètre de moi. Violette m'a jeté un regard et un rapide signe de tête. Je n'avais pas grand-chose à faire. C'était elle qui se chargeait de l'assommer et de lui dérober la clé. Ensuite, dès qu'il s'écroulait, je n'avais qu'à courir en haut des marches.

Elle aurait dû me confier un plus grand rôle, mais elle connaissait notre adversaire mieux que moi. Avant, je pensais être capable de me protéger, mais c'était de la naïveté. J'avais pris la décision de suivre les instructions de Violette et de m'exécuter. Le nœud dans mon estomac prenait toute la place. J'étais terrifiée à l'idée que les choses tournent mal et que je n'aie plus jamais l'occasion de m'emparer de la clé.

Il s'est posté à côté de la table, dans le coin le plus éloigné de l'escalier, et nous a saluées en souriant. Je n'ai eu aucun problème à me tenir à l'écart : il me dégoûtait. Je voulais rester le plus loin possible de lui.

Violette était appuyée contre le comptoir, la main près du manche d'une poêle. Mon cœur a bondi. *Pourvu que ça marche.*

J'avais tellement envie de rentrer à la maison que j'ignorais tous les signaux me signalant que c'était trop risqué.

Trèfle s'est tourné vers Rose.

— Comment était ta journée ?

J'ai cessé d'écouter leur conversation quand Violette a saisi le manche. *C'est parti.* J'étais censée prendre la clé et me mettre à courir dès qu'elle l'aurait frappé, mais il se tenait entre elle et l'escalier. Et s'il arrivait à l'agripper alors qu'elle tentait de fuir ? Il faudrait que je reste pour l'aider. Je pourrais lui donner des coups de pied s'il voulait se relever. Je tenterais le coup, même si je n'étais pas forte. Elle risquait tout pour notre évasion ; je voulais pouvoir lui prêter main-forte en cas de besoin.

Avant que quiconque ait le temps de dire ouf et, surtout, que Rose et Iris comprennent ce qui se passait, Violette l'a frappé à l'arrière de la tête avec la poêle. Il a plongé en avant.

Personne n'a fait le moindre bruit. Je m'attendais pourtant à ce que Rose et Iris crient, ne fût-ce que sous l'effet de la surprise. Trèfle a titubé sur deux pas et a retrouvé son équilibre juste au moment où Violette s'approchait de lui. Il lui a attrapé le bras et l'a serré comme un étou. Elle a hurlé.

## 8 SUMMER

Les yeux de Violette se sont écarquillés d'horreur quand elle a réalisé que son projet ne se déroulait pas comme prévu. *C'est pour ça qu'on aurait dû envisager tous les scénarios possibles !* lui ai-je crié dans ma tête. Désormais, nous n'aurions plus la moindre chance de nous approcher de cette clé et il vérifierait chaque fois que la porte était bien fermée.

Je me suis collée contre la rampe et j'ai enfoncé mes ongles dans le bois. Qu'est-ce que nous allions faire ? J'avais du mal à respirer, j'avais l'impression de me noyer. Les larmes me sont montées aux yeux quand j'ai compris que je ne rentrerais pas à la maison.

— Trèfle, je suis désolée, je ne sais pas...

— La ferme, a-t-il grondé en postillonnant.

Il arrivait à rester calme et maître de lui-même, détendu presque, alors que sa voix bouillonnait de rage. Qu'est-ce qu'il allait faire ? L'image du couteau dans sa poche m'est revenue à l'esprit. Il n'allait pas s'en servir, tout de même ? C'était juste pour nous faire peur.

Il l'a sorti, comme je le redoutais. La lame a brillé. J'ai dégluti. J'aurais voulu fermer les yeux jusqu'à ce qu'il s'en aille, mais j'étais incapable de détourner le regard. J'ai tenté de reculer le plus possible et l'extrémité de la rampe s'est enfoncée dans mon dos.

Violette a levé ses mains tremblantes et a secoué la tête.

— Je t'en prie, ne fais pas ça. Je suis désolée.

— Je t'ai déjà donné une seconde chance, ce que je n'accorde pas à la légère. Il n'y a *pas* de troisième chance, Violette.

Son ton était si calme qu'un frisson m'a parcouru l'échine. Aucun des deux n'a plus rien dit. Il a fait un pas en avant et a enfoncé son arme dans le ventre de Violette sans la moindre hésitation.

Mes jambes se sont dérobées sous moi et je me suis écroulée sur le sol, suspendue par une main à la rampe comme si c'était ma bouée de sauvetage.



J'ai voulu crier, mais aucun son n'est sorti quand j'ai ouvert la bouche. Des larmes coulaient sur mon visage et j'ai cligné des yeux pour éclaircir ma vue. *C'est un cauchemar, c'est un cauchemar*, me répétais-je en silence. *Réveille-toi. Réveille-toi !*

Violette a tenté en vain de respirer, puis elle s'est effondrée et n'a plus bougé. Elle était morte. Je n'avais jamais vu de cadavres sauf à la télé. J'étais sous le choc et je n'arrivais pas à détacher le regard de son corps inanimé. C'était plus rapide que dans un film.

Trèfle s'est tourné vers Rose et Iris.

— Nettoyez-moi ça tout de suite.

Puis il a tourné les talons, a remonté les marches quatre à quatre, a ouvert la porte et l'a verrouillée derrière lui.

Iris m'a relevée, m'a traînée jusqu'au canapé et a essayé de me faire asseoir.

— Chut, reste là.

Je ne risquais pas de partir. J'étais incapable de bouger d'un millimètre, comme si tous mes membres étaient paralysés. La respiration haletante, les yeux hébétés, j'ai regardé Rose et Iris rassembler un seau, un balai à franges et un deuxième seau rempli de produits d'entretien.

— Oh, mon Dieu, elle est vraiment morte, a murmuré Iris d'une voix dubitative.

Rose lui a serré l'épaule, puis a passé les doigts sur le visage de Violette pour lui fermer les yeux.

— Va chercher la housse mortuaire, Iris.

Ma gorge est devenue sèche en entendant ces mots. Cette phrase s'est immédiatement imprimée dans ma mémoire, comme si on l'avait marquée là au fer rouge. Elles avaient déjà fait ça.

Une petite flaque de sang avait commencé à se former sous le corps. Je n'arrivais pas à détacher les yeux du liquide rouge vif. Rose a pris la main de Violette et l'a embrassée.

— Au revoir, ma chérie.

J'ai été prise d'un haut-le-cœur et j'ai couru à la salle d'eau, la main plaquée sur ma bouche.

Quand je suis revenue, Rose et Iris tentaient de soulever le corps. Il n'était pas question que je leur propose mon aide pour glisser un cadavre dans une housse. Elles ont réussi à la poser à l'ouverture du sac et ont tiré sur les côtés pour remonter les bords. Même si déplacer Violette était difficile, elles ne m'ont rien demandé. Je ne sais pas si elles jugeaient que c'était encore trop tôt pour m'y contraindre ou si elles avaient deviné que je refuserais.

Elles travaillaient à l'unisson, sans la moindre fausse note, comme si c'était

la routine. Combien de fois avaient-elles dû nettoyer les traces d'un meurtre ? Un frisson m'a parcouru tout le corps et mon sang s'est glacé. Devrais-je à nouveau assister à ce genre de scène ?

Mes yeux se sont posés sur le visage de Violette que j'apercevais encore. Elle avait l'air sereine, comme si elle dormait. Rose a remonté la fermeture Éclair de la housse et mes épaules se sont détendues. J'étais soulagée et je les ai remerciées mentalement d'avoir placé un bouclier en plastique entre le visage de Violette et moi. Mais je savais que je ne l'oublierais jamais. Mon cœur battait à tout rompre et j'avais mal à la tête.

— Au revoir, a murmuré Iris en posant une main sur la housse, au niveau de la poitrine de Violette.

Je les ai regardées, horrifiée, remplir le seau d'eau. Elles allaient nettoyer les traînées de sang et feraient comme si de rien n'était. L'eau est rapidement devenue rose en se mélangeant à l'hémoglobine. Ça m'a fait penser aux cocktails dont ma mère raffole et j'ai imaginé que c'était ça. Mon estomac s'est retourné quand Iris a levé le balai à franges pour le rincer. Un filet de sang s'écoulait des lamelles en microfibre.

L'horrible odeur métallique s'est mélangée à celle du désinfectant au citron et je me suis retenue de vomir. Aussi vite qu'il était apparu sur le sol, le sang avait disparu. Elles étaient rapides et minutieuses : il ne restait pas la moindre trace. Combien de fois ont-elles fait ces gestes ?

S'il n'y avait pas eu dans un coin de la pièce cette housse mortuaire contenant la dépouille de Violette, on n'aurait jamais deviné que quelqu'un venait d'être assassiné.

C'était la scène la plus horrible et la plus terrifiante à laquelle j'avais jamais assisté et elles avaient tout nettoyé avec le même détachement que s'il s'agissait d'empreintes boueuses. Les manifestations de tristesse semblaient bien loin déjà.

— Il va revenir chercher le corps après avoir pris sa douche, a déclaré Iris à l'intention de Rose.

*Le corps.* Violette n'était même plus une personne à ses yeux. Est-ce que cette mise à distance, en considérant qu'il ne s'agissait que d'un cadavre, pas d'une personne, leur permettait de supporter ce meurtre et de rester si calmes ? J'ai tenté de me représenter Violette – son corps – sans nom et sans visage. J'ai effacé toute trace personnelle jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un morceau de viande : j'avais toujours envie de m'écrouler et de hurler jusqu'à perdre le souffle.

Je me suis assise en cherchant à contrôler le tremblement de mes mains.

— Combien de personnes a-t-il... euh... vous voyez ce que je veux dire... ?

ai-je chuchoté.

... *assassinées*.

Iris a détourné le regard. J'ai serré les dents. Violette n'était pas la première ; il avait déjà tué. C'était ce que j'avais entendu l'autre nuit. Je me suis roulée en boule sur le canapé en gémissant.

— Huit depuis que je suis ici, a répondu Rose en baissant la tête. En comptant Violette.



9  
TRÉFLE

SAMEDI 5 MARS 2005

La solitude est pire qu'une maladie mortelle. Chaque jour qui passe, on s'efface un peu plus. Depuis quatre ans, j'avais l'impression d'agoniser : j'en avais assez. Je me suis coiffé une dernière fois, j'ai glissé mon portefeuille dans ma poche arrière et j'ai pris mes clés. La chambre des filles était achevée depuis trois jours. Il ne manquait plus qu'une chose pour que tout soit prêt : leurs vêtements.

En route vers le grand magasin, je me suis arrêté chez la fleuriste pas loin de la maison pour acheter un bouquet de tulipes jaunes pour maman. C'étaient ses préférées. Je n'ai jamais aimé ces fleurs, mais leur beauté naturelle et leur pureté me touchent.

— Bonjour, Colin, a lancé Mme Koop en me souriant de derrière le comptoir couvert de fleurs coupées.

Je lui ai rendu son sourire et j'ai inhalé l'enivrant mélange de parfums végétaux.

— Bonjour.

— Comme d'habitude ?

J'ai acquiescé d'un signe de tête.

— S'il vous plaît.

— Je m'en occupe.

Elle s'est retournée et a choisi quelques tulipes aux couleurs vives qu'elle a nouées avec un ruban jaune.

— Comment allez-vous ?

— Très bien, merci. Et vous-même ?

— Oh, rien de neuf, a-t-elle répondu en m'adressant son sourire maternel. Ça fera dix livres, s'il vous plaît.

Je lui ai tendu un billet.

— Merci. Bonne journée.

— Vous aussi, madame Koop.

J'ai roulé jusqu'au cimetière en souriant tout seul. Le soleil brillait, c'était une magnifique journée pour un début de mars. Je revivrais bientôt. Je ne me noierais plus dans le silence et le vide de ma maison.

Je suis resté sur le parking une minute et j'ai caressé les pétales soyeux des tulipes. Aucun homme ne les avait altérées ou endommagées. Elles étaient pures et innocentes, ce qui était rare dans ce monde honteux de cupidité et de plaisir égoïste. Les méchants étaient protégés alors que les innocents risquaient de tomber dans la gueule du loup. J'avais envie de mettre fin à ça. Je voulais que ma famille reste à l'abri du mal. *J'empêcherai ça. Je les protégerai.* Je savais comment y parvenir et j'étais prêt à mettre mon plan en action. J'avais l'impression d'être la seule personne au monde disposée à prendre les mesures qui s'imposaient.

Je suis sorti de la voiture et j'ai emprunté le sentier familial. La tombe de maman était au fond du cimetière, dans le coin droit. Il y avait une place réservée pour moi à côté d'elle, afin que nous soyons réunis pour l'éternité. J'ai posé une couverture en patchwork sur le sol et je me suis agenouillé dessus. J'ai admiré encore une fois les pétales lisses et j'ai souri en appréciant la pureté des fleurs, la plus belle création de la nature. Puis j'ai posé le bouquet sur la tombe de maman, à l'emplacement de son cœur.

— Tu me manques, ai-je dit à voix haute. J'espère que tu ne crois pas qu'avoir la famille dont j'ai toujours rêvé altérera mes sentiments pour toi.

Je fixais les tulipes.

— Je t'aime très fort et je t'aimerai toujours. Rien ne m'empêchera ni de te rendre visite ni de te faire passer en priorité. Je n'oublierai jamais tout ce que tu m'as appris. Je te promets de continuer à essayer d'atteindre les objectifs que tu avais fixés pour ce monde. Je ne les laisserai pas gagner, maman, je te le promets.

Je me suis retourné en entendant le rire d'une fillette. Elle marchait aux côtés de ses parents et d'un garçon qui devait être son frère. Ses longs cheveux blonds tombaient sur ses épaules comme une cascade dorée. C'était pour de telles enfants que je ne cesserais jamais de me battre. De jeunes innocentes comme elle qui, dans quelques années, seraient souillées et irrécupérables.

— Non, maman, je n'aime plus les Backstreet Boys, ils sont nuls.

J'ai souri en entendant cette remarque remplie de légèreté. Elle ne devait pas avoir plus de dix ou onze ans. Il ne faudrait pas longtemps avant qu'elle ne s'intéresse aux garçons et qu'elle soit en concurrence avec d'autres pour attirer l'attention de l' élu de son cœur.

Sa mère a ri.

— Chérie, tu as acheté un poster d'eux hier.

— Ben oui. Ça, c'était hier.

Ses parents ont secoué la tête en souriant, fiers et amusés à la fois. Le garçon restait un peu en arrière, comme s'il était gêné de marcher à leurs côtés. Il tenait son portable en main et pianotait sur l'écran.

Ils ont disparu aussi vite qu'ils étaient arrivés, en franchissant la barrière. C'était exactement ça que je souhaitais : une famille. Sauf que, contrairement à ces parents, je ne laisserais pas la mienne être salie. Bientôt, leur jolie petite fille serait souillée, comme les autres.

Je me suis redressé et j'ai ramassé la couverture. J'avais envie d'aller en ville acheter les vêtements. J'ai ressenti une pointe de culpabilité à l'idée d'abandonner maman pour aller faire des courses pour d'autres femmes, mais j'en avais besoin. Je ne pouvais plus rester seul.

— Au revoir, maman. Je reviendrai te voir bientôt.

Je suis retourné à ma voiture en scrutant les alentours pour apercevoir la famille, mais ils étaient partis. J'avais le cœur serré pour cette pauvre petite fille blonde.

J'avais très souvent fait du shopping avec maman, mais cette expérience était très différente. J'étais tout excité. J'allais choisir moi-même.

Je pouvais les habiller comme je le voulais : de façon respectueuse et modeste, mais aussi contemporaine. Je suis entré dans le grand magasin et les fragrances des parfums féminins m'ont chatouillé les narines. J'ai aperçu les étagères couvertes de flacons colorés.

J'ai suivi les flèches jusqu'au rayon vêtements, en me demandant quelle odeur auraient les filles. Auraient-elles toujours chacune leur propre odeur ou celles-ci se mélangeraient-elles quand elles seraient ensemble ? Finiraient-elles par sentir le même parfum ? Et mon odeur changerait-elle pour intégrer la leur ou, à l'inverse, serait-ce la leur qui s'assimilerait à la mienne ? J'étais tellement survolté et impatient que j'avais du mal à marcher droit. J'aurais voulu que mon désir se réalise tout de suite.

J'ai eu l'attention attirée par un groupe de filles qui s'extasiaient sur la photo d'un mannequin homme. Elles étaient trois, portaient des tenues de mauvais goût, trop courtes et décolletées. Comment leurs mères leur permettaient-elles de quitter la maison ainsi ? La plus bruyante arborait un bronzage orangé et était lourdement maquillée. La société était tombée bien bas si les femmes ne voyaient rien de mal à se comporter et à s'habiller comme des petites putes répugnantes.

J'ai ravalé ma rage et j'ai tourné les talons. Je me suis arrêté au rayon prêt-

à-porter et je me suis mis à chercher des tenues parfaites.

— Je peux vous aider ? m’a demandé une vendeuse.

Elle portait une jupe beaucoup trop courte et un top très décolleté. Pas étonnant que la nouvelle génération de jeunes filles s’habille comme des traînées, si les employées du magasin s’habillent ainsi elles aussi.

J’ai souri.

— Oui, s’il vous plaît. Je cherche des jupes et des cardigans assortis.

Elle n’a pas réussi à cacher sa surprise

— Ah, d’accord. Eh bien, nous avons ceci.

Elle m’a indiqué un ensemble fleuri à côté de moi.

— Peut-être quelque chose d’un peu plus moderne. C’est pour ma... fiancée.

J’ai pris une profonde inspiration et j’ai fermé les yeux une seconde pour savourer ce mot. *Fiancée*. Est-ce que je pourrais en avoir une ? Une fiancée normale ? Non, probablement pas. Personne à part maman ne comprendrait ce que j’essayais de faire, pas tout de suite, mais je voulais partager ma vie avec une famille.

— Bien sûr. Les pièces plus à la mode sont par ici.

Je l’ai suivie jusqu’au portant suivant. C’était parfait. Des couleurs pastel roses, vertes et bleues. Elles conviendraient mieux à leur âge et leur donneraient l’air tout à fait respectable.

— Je vais prendre quatre exemplaires de ces trois-là.

— Quatre ?

— Oui, s’il vous plaît.

Elle a froncé les sourcils en passant les cintres en revue.

— Quelle taille ?

— 38, je vous prie.

38, c’était sain, pas comme le 36 auquel les filles aspirent de nos jours.

— Ce sera tout, monsieur ? m’a-t-elle demandé, les vêtements sur les bras.

J’ai acquiescé.

— Oui, merci.

J’avais commandé leurs dessous sur Internet. Je n’avais rien à faire dans un magasin de lingerie. J’ai payé mes achats en espèces.

— Merci de votre aide.

— Pas de souci. J’espère que ça plaira à votre fiancée.

— J’en suis certain.

J’ai empoigné les sacs et j’ai quitté le magasin.

Je suis rentré directement à la maison. J’étais impatient de suspendre les tenues et d’admirer mon œuvre terminée. J’ai déplacé la bibliothèque qui m’arrive à la taille pour dégager le passage et ouvrir la porte de la maison des

filles. Leur espace était beau et, même s'il n'était pas vaste, on y trouvait tout ce dont elles pouvaient avoir besoin ou souhaiter. C'était assez grand pour qu'elles vivent dans le confort et la chambre séparée en faisait un véritable appartement. J'étais fier de ce que j'avais créé à leur intention.

Je suis entré dans la chambre à coucher et j'ai suspendu un ensemble de chaque couleur dans les quatre garde-robes en souriant. J'avais consacré beaucoup de temps à cette pièce pour m'assurer qu'elle soit parfaite. J'avais pris la bonne décision. Maman serait-elle de cet avis ? Voudrait-elle que je partage ma vie avec quelqu'un d'autre ? J'ai secoué la tête. J'étais allé trop loin pour faire demi-tour. J'avais bien mérité ce qui m'attendait.

Les housses de couette étaient assorties et les lits bien alignés, deux contre un mur se faisant face. Entre eux, j'avais disposé deux tables de nuit et deux armoires à une porte. Chacune des filles avait son espace. Un an plus tôt, cette pièce n'était encore qu'une vieille cave remplie de caisses et de meubles au rebut. À présent, c'était un bel appartement prêt à accueillir quatre jeunes femmes belles et pures.

J'ai remonté les escaliers, refermé la porte derrière moi, l'ai verrouillée et j'ai remis l'étagère en place. Le battant était invisible, il était recouvert du même papier peint que le mur. Impossible de distinguer le passage. La bibliothèque dissimulait la poignée.

J'ai pris une profonde inspiration pour tenter de me calmer. Il ne faudrait plus longtemps avant que j'aie cherché Violette. Je me suis retourné et j'ai vu quelque chose qui m'a serré le cœur. Les tulipes dans le vase décoré en cristal étaient fanées. Ma respiration s'est accélérée et le bout de mes doigts s'est mis à picoter. Les fleurs étaient mortes. C'était la seule chose pure dans ce monde et elles étaient mortes.

Un brouillard rouge m'a englouti. J'étais perdu.





10  
SUMMER

JEUDI 29 JUILLET 2010

— Iris, qu'est-ce que c'est que ça ? a-t-il craché.

Ses narines frémissaient et une veine de son cou saillait. J'ai bondi face à cette crise soudaine.

De quoi parlait-il ? J'ai regardé autour de moi. Tout était impeccablement rangé. Comme toujours. Je me suis tournée vers lui pour chercher un indice et je l'ai vu fixer les iris fanés en haletant.

— Je suis désolée, Trèfle, je n'ai rien pu faire, a murmuré Iris.

Rien pu faire pour quoi ? Qu'est-ce qui se passait ? Il la toisait d'un regard si froid que mon cœur s'est congelé. Il n'allait tout de même pas la tuer ?

— Je... je suis désolée, Trèfle. Elles sont mortes.

La peur dans la voix d'Iris me terrifiait. Les fleurs étaient mortes. Évidemment, bordel ! Elles étaient dans un vase, au sous-sol. Je n'arrivais pas à croire à cette scène, c'était absurde.

Il s'est avancé lentement vers Iris en l'observant comme un prédateur.

— Tu n'as pas pris soin d'elles, a-t-il grondé.

Pris soin des fleurs ? Il était vraiment fou.

Iris a tressailli et a secoué la tête.

— Si, mais elles... euh...

— Ne marmonne pas ! a-t-il hurlé, nous faisant sursauter. Tu les as laissées périr.

— Non, pas du tout. Je le jure. Je suis désolée, Trèfle, a-t-elle chuchoté d'un air suppliant.

Il a fait un pas dans sa direction et elle s'est plaquée contre le mur. Qu'est-ce qu'il fichait ?

Rose m'a prise dans ses bras et m'a serrée.

— Ça va aller, a-t-elle murmuré discrètement.

Vraiment ? Ou allait-il la tuer pour une histoire de bouquet fané ? Comment est-ce qu'il pouvait espérer que les iris ne flétrissent pas ? Je me suis recroquevillée contre Rose.

Iris a levé les mains.

— Trèfle, je t'assure que j'ai pris soin d'elles. Elles sont mortes, c'est tout.

Ses narines ont à nouveau frémi. Il l'a giflée avec violence. Iris a posé la paume sur sa joue en gémissant.

Je n'arrivais pas à croire à la scène qui se déroulait sous mes yeux. Comment est-ce qu'il pouvait se mettre en colère pour une chose pareille ? Ça n'avait aucun sens.

Il a arraché les fleurs du vase et les a jetées par terre. Je me suis collée contre Rose et j'ai enfoui la tête dans son épaule, en regardant ce qui se passait du coin de l'œil. Juste au moment où j'ai cru qu'il allait encore s'en prendre à Iris, il a tourné les talons et s'est enfui en courant. C'est seulement quand j'ai entendu la porte de la cave claquer que je me suis écartée de Rose.

— Tout va bien, Iris, l'a rassurée Rose en lui caressant le bras.

Iris a hoché la tête en respirant à fond.

— Je vais bien. Lilas, tu trembles. C'est fini maintenant, je te le promets. Je n'ai rien.

Moi, ça n'allait pas du tout.

— Viens t'asseoir, m'a-t-elle suggéré en échangeant un regard avec Rose.

Elles allaient m'expliquer cette crise. Je me suis assise sur le canapé en serrant les jambes contre ma poitrine.

— Pourquoi est-ce qu'il a fait ça ?

— Il ne supporte pas que les fleurs fanent, a murmuré Iris.

J'ai failli éclater de rire. Assassiner des femmes ne lui posait pas de problèmes, mais il n'était pas question qu'un bouquet flétrisse !

— Il ne supporte pas que les fleurs fanent, ai-je répété en réfléchissant à chaque mot. Sérieux, quel taré !

Iris a soupiré.

— Je ne sais pas exactement pourquoi. Il dit que les fleurs sont belles et pures. Que la nature est belle et propre. Je crois que c'est pour ça qu'il fait tout ça.

Elle a indiqué d'un geste de la main la prison dans laquelle nous étions enfermées.

— C'est sa conception d'une famille parfaite et pure.

— Enfermer quatre filles et quatre bouquets dans une cave ?

Iris a esquissé un demi-sourire.

— Je ne dis pas que c'est logique. Pas pour nous, en tout cas. Ce n'est qu'une

hypothèse.

— Je pense qu'elle tient, a renchéri Rose.

J'ai secoué la tête.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez lui ?

Rose s'est gratté le cuir chevelu.

— Je ne sais pas, Lilas.

— Summer, ai-je corrigé sèchement.

Rose a tressailli et je m'en suis voulu. Ce n'était pas sa faute.

— Désolée, je n'aime pas qu'on m'appelle comme ça.

— Tu es Lilas maintenant. J'essaie juste de t'aider. Si tu continues à t'accrocher à qui tu étais avant, tu vas devenir folle. Accepte cette vie. C'est beaucoup plus facile, après.

Rose s'est levée et s'est dirigée vers la chambre. J'ai baissé la tête. Je n'accepterais jamais cette vie. *Jamais*.

Dès que Rose est sortie de la chambre avec son pyjama pour aller se doucher, j'ai couru me jeter sur mon lit. Je ne voulais plus lui parler ce soir. Iris m'a suivie et s'est assise au bout de mon matelas.

— Lilas, tu dois d'abord prendre une douche.

Je me suis glissée sous la couette et je l'ai remontée sur ma tête.

— Comment est-ce qu'il le saura ? Je m'en tape de la douche, c'est ridicule.

Je n'avais pas envie de me laver, merde ! Je voulais rentrer chez moi. J'aurais au moins voulu qu'elles aient un comportement normal et que ce soit un peu plus supportable d'être enfermée ici avec elles.

Violette avait été tuée sous mes yeux et ni Iris ni Rose n'y avaient fait la moindre allusion, en dehors du petit « au revoir » qu'elles avaient prononcé juste après.

Soit elles s'en fichaient, soit elles avaient vraiment réussi à refouler toutes leurs émotions. Je n'en étais pas capable. Chaque fois que je fermais les yeux, je revoyais le corps sans vie de Violette allongé sur le sol. Je l'entendais encore crier quand il la poignardait. Elle avait essayé de planifier notre évasion non seulement parce qu'elle n'en pouvait plus, mais aussi parce qu'elle s'inquiétait pour moi. Elle ne voulait pas que je vive le calvaire qu'il lui avait imposé trois fois.

J'étais rongée par la culpabilité. J'aurais dû me montrer plus forte, lui dire que nous devons nous emmurer psychologiquement, devenir Violette et Lilas ensemble, jusqu'à ce qu'on nous retrouve. Elle serait peut-être encore en vie. Elle me manquait beaucoup trop pour une quasi-inconnue, mais j'avais l'impression de la connaître depuis une éternité. Elle m'avait fait confiance et avait partagé des choses avec moi dont elle n'aimait pas parler ; elle avait tenté

de m'aider à fuir. Je me sentais très seule sans elle.

## VENDREDI 30 JUILLET 2010

Je me suis réveillée dans le noir complet. La couette me recouvrait une partie de la tête et j'avais trop chaud. Je l'ai repoussée en soupirant. La nuit précédente, j'avais rêvé de Lewis. Il était ici avec moi, sauf que nous n'étions pas enfermés et que je n'avais pas peur. Nous étions tous les deux étendus sur le canapé et nous regardions un film. Il jouait avec mes cheveux, comme il l'avait fait un million de fois. Trèfle n'était pas là, mais Rose et Iris, si. J'avais envie d'interpréter ce rêve comme un signe que Lewis nous retrouverait et que nous allions nous en sortir.

Je me suis forcée à me lever. En contemplant la petite chambre à la propreté malade, avec ses meubles assortis, j'ai réalisé combien j'étais loin de la maison. Ma chambre était toujours en désordre. Quand je la rangeais enfin, je ne retrouvais plus rien. J'ai tenté de contenir mes larmes. J'en avais assez de pleurer et d'être épuisée. Ça ne me menait à rien. Il fallait que je me ressaisisse et que je sois forte si je voulais parvenir à m'enfuir. Il fallait que je joue à la famille parfaite.

La porte s'est ouverte et Iris est entrée.

— Ah, tu es debout, c'est bien. Il faut que...

— ... je me douche et que je m'apprête, ai-je terminé à sa place. Oui, je sais.

Iris m'a adressé un sourire artificiel et est repartie, sans doute afin de nettoyer la cuisine pour la millième fois de la matinée. Je me suis demandé ce qu'il ferait s'il arrivait et que tout était en pagaille, si nous avions écrasé de la nourriture sur les murs et vidé les poubelles par terre. Violette aurait dû être ici aussi, à s'affairer pour que le petit déjeuner soit prêt. Rose et Iris ne semblaient même pas remarquer son absence. Elles assumaient les tâches comme si Violette – *Jennifer* – n'avait jamais été à leurs côtés.



Je suis sortie de la salle d'eau habillée et arrangée selon les instructions et je me suis installée dans le canapé. Comment n'étaient-elles pas encore devenues folles ? Des années à obéir aux instructions de ce malade, jour après jour, et elles étaient encore saines d'esprit. Je ne pouvais pas imaginer dans quel état je

serais au bout de trois ans si je restais coincée dans ce sous-sol.

— Je peux faire quelque chose ?

Rose s'est retournée et a souri en m'apercevant.

— Non, merci, nous avons terminé. Pourquoi ne viens-tu pas à table ? Il ne va plus tarder.

Elle s'exprimait toujours d'un ton détaché. *Ouvre les yeux, Rose.*

Je me suis assise et j'ai tripoté mes doigts en attendant. Les secondes s'écoulaient à l'horloge. J'étais tendue. Il allait bientôt arriver, mais je ne savais pas exactement quand. Le bruit que je redoutais tant a résonné. La clé a tourné dans la serrure et la porte s'est ouverte. Maintenant. J'ai retenu ma respiration. Mon cœur s'est accéléré.

— Bonjour, les fleurs, nous a-t-il lancé en descendant les escaliers.

— Bonjour, ont répondu Rose et Iris à l'unisson, comme s'il s'agissait d'une réplique de théâtre.

Voilà comment j'allais considérer ma situation à partir de maintenant : j'avais été engagée dans un projet théâtral. Il suffisait que je joue la comédie jusqu'à ce qu'on nous retrouve.

Il s'est arrêté au bas des marches et m'a observée.

— Bonjour, Lilas.

Son ton était ferme, il me mettait au défi. Il voulait que je lui réponde. Son visage a rougi, tandis qu'il attendait.

Je me suis levée. Mes mains se sont mises à trembler.

— Bonjour, ai-je répondu avec calme en me forçant à regarder droit dans ses prunelles brunes et froides.

Il a eu un sourire triomphant, puis m'a examinée des pieds à la tête. Son regard scrutateur me donnait la chair de poule. Je n'osais pas détourner les yeux et je ne voulais pas lui offrir la satisfaction de me mettre mal à l'aise. Je ne savais même pas si c'était ce qu'il cherchait. Est-ce qu'il en avait quelque chose à faire de ce que je ressentais ? Certainement pas.

— Tu es une très jolie jeune femme, Lilas.

Mon estomac s'est soulevé. J'ai serré les poings en enfonçant les ongles dans mes paumes. Du point de vue de la loi, j'étais encore une enfant. Je me suis sentie sale et violée quand il m'a jaugée des pieds à la tête.

— Mangeons, a-t-il fini par dire. Ça sent délicieusement bon, les filles.

J'ai laissé échapper un soupir de soulagement quand son attention s'est détournée de moi et je me suis assise. Ça sentait effectivement très bon, mais j'étais incapable d'avalier quoi que ce soit. Il a posé quelque chose au bout de la table. Un journal. Mon cœur a bondi dans ma poitrine. Est-ce qu'on y évoquait ma disparition ? Je mourais d'envie de l'attraper pour y jeter un œil, mais

j'étais tétanisée.

Nous avons mangé presque en silence, répondant juste de temps en temps à une question de notre geôlier. Le journal m'attirait irrésistiblement. J'avais envie de m'en emparer pour savoir ce qui se passait en dehors de cette prison.

— Eh bien, c'était excellent. Merci. Je vous verrai ce soir au dîner.

Il est parti sans embrasser Rose ou Iris. J'étais contente pour elles, même si ça semblait leur être égal.

Ce n'est que quand il a verrouillé la porte derrière lui que j'ai attrapé le journal. J'ai poussé un petit cri de surprise en voyant la première page. Une photo de moi s'y étalait en grand format. Elle avait été prise quelques semaines plus tôt, lors d'un dîner organisé pour l'anniversaire de ma tante. Lewis était également dessus, mais il avait été coupé pour que l'image soit centrée sur moi. J'aurais voulu qu'on l'ait laissée dans son intégralité pour que j'aperçoive son visage. On ne devinait plus qu'un petit morceau de sa tête, pas assez pour voir son œil. Mais je distinguais tout de même ses cheveux noirs.

J'ai passé la main sur l'endroit où il aurait dû se trouver et j'ai fermé les paupières. Des larmes coulaient le long de mon visage et tombaient sur le papier avec un petit bruit. Contempler cette photo et lire le récit de ma disparition était presque insupportable, mais au moins ça voulait dire qu'on me cherchait. Ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'on ne me retrouve. Mais combien de jours pourrais-je tenir ?

Iris a jeté un œil par-dessus mon épaule.

— C'est Lewis avec toi ?

J'ai fait oui de la tête. Je ne me sentais pas capable de répondre. Elle a posé une main sur mon bras et l'a légèrement serré.

— Je suis désolée, Lilas.

*Summer.*

— On regardera un film ce soir, d'accord ?

*Super, ça nous changera !* Elle proposait ça comme si c'était la fête, alors que nous n'avions rien d'autre à faire.

— OK.

Iris a souri.

— Trèfle apportera du pop-corn pour qu'on se fasse une soirée cinéma.

*Apportera ?* Il allait rester avec nous ici ? J'ai failli m'étrangler. J'ai hoché la tête et je me suis approchée de la bibliothèque pour choisir un livre. Ça m'occuperait l'esprit et ça me transporterait dans un autre monde, loin de celui-ci, pendant un moment.

J'ai commencé à lire *Le temps n'est rien* pour que les heures s'écoulent plus vite. Chaque seconde dans ce sous-sol semblait durer une éternité. J'ai tourné

une page du roman en me demandant combien de livres je terminerais avant de sortir d'ici. Des dizaines ? Des centaines ? Des milliers ?

— Lilas, nous devons préparer le dîner, m'a annoncé Rose en posant la main sur mon roman pour attirer mon attention.

J'ai relevé la tête, stupéfaite. J'avais passé toute la journée plongée dans la lecture. J'ai souri intérieurement en me promettant de faire de même tous les jours jusqu'à ce que mes sauveteurs franchissent le seuil de cette prison.

— D'accord.

J'ai glissé un marque-page dans le livre et je l'ai replacé sur l'étagère. Si j'avais été chez moi, je l'aurais jeté sur mon lit, mais le taré était maniaque de l'ordre et de la propreté, j'avais trop peur de lui pour être désordonnée.

Une fois le dîner dans le four, nous avons tout rangé. Rose et Iris étaient tellement obsédées par l'idée que tout devait être parfait que ça me faisait flipper.

— Je vais juste me brosser les cheveux.

Je me suis éloignée. Je n'avais pas envie d'être dans cette pièce à son arrivée. L'angoisse était trop forte. J'avais l'impression que mon cœur allait exploser en l'attendant. Je me suis assise sur le lit et j'ai respiré à fond pour me calmer. *Joue le jeu*. C'était tout ce que j'avais à faire. *Tout*. Mais c'était déjà beaucoup trop. Des voix ont filtré à travers le battant et j'ai compris qu'il était là. J'ai évacué ma peur, ouvert la porte et je me suis forcée à sourire.

— Ah, Lilas, c'est gentil de nous rejoindre, s'est-il exclamé, avenant. Le dîner est presque prêt – pas vrai, Rose ?

— Encore deux minutes, Trèfle. Je suis en train de servir.

Je l'ai ignoré du mieux que je pouvais sans que ça se remarque trop et j'ai aidé Rose et Iris à servir les assiettes. Quand je me suis installée à table, il m'a observée. Je me suis enfoncée dans ma chaise. J'étais mal à l'aise. Quand tout le monde eut terminé, j'avais à peine mangé la moitié de mon repas, mais je n'arrivais pas à avaler une miette de plus.

— Tu n'as pas faim, Lilas ? m'a demandé Iris.

— Pas vraiment. En fait, je suis un peu fatiguée.

Ce n'était pas vrai. J'avais juste envie d'être n'importe où sauf en sa compagnie. Dès que je le regardais, je le revoyais poignarder Jennifer.

— Allons regarder le film, ça nous détendra, a suggéré Rose en s'empressant de débarrasser.

S'il y avait un record du monde du rangement, elle aurait remporté le titre haut la main. Était-ce l'effet de trois ans d'enfermement ?

Iris a versé le pop-corn dans un large saladier en plastique et nous nous sommes serrés dans le canapé, prévu pour quatre. Notre ravisseur était assis

entre Rose et moi – beaucoup trop près à mon goût –, mais comme je voulais être le plus loin possible de lui, je me suis collée contre Iris. J'étais dans une position si bizarre que j'ai commencé à avoir mal aux muscles.

J'avais regardé *N'oublie jamais* avec Lewis. Il s'était plaint d'un bout à l'autre. S'il n'y avait pas de voitures, de bagarres ou de nudité, ça ne l'intéressait pas trop. Là, j'aurais donné n'importe quoi pour qu'il soit ici et l'entendre geindre parce qu'il trouvait le film ennuyeux.

Trèfle a passé son bras sur le dossier et j'ai serré les dents. Mon cœur s'est accéléré et je n'arrivais plus à me concentrer sur l'écran.

Vers la moitié du film, ses doigts ont frôlé mes cheveux. Je me suis raidie. *Non !* J'ai dégluti, j'ai baissé les yeux et j'ai fermé les paupières en m'imaginant ailleurs. J'ai essayé de contrôler ma respiration : trois secondes d'inspiration, trois secondes d'expiration. N'importe quoi pour penser à autre chose et me calmer.

Il m'a caressé les cheveux jusqu'à la fin du film, puis il s'est levé en nous souhaitant bonne nuit et est parti. J'ai couru dans la chambre me réfugier sous la couette. J'avais l'impression qu'un million de bestioles couraient sur ma peau. Je me suis roulée en boule et j'ai éclaté en sanglots dans l'oreiller, qui s'est retrouvé trempé au bout de quelques secondes.





11  
LEWIS

SAMEDI 31 JUILLET 2010

Ça faisait sept jours que Summer avait disparu et j'avais à peine dormi. Je me reposais juste assez pour tenir et passais le reste de mon temps à la chercher. J'avais une mine atroce, comme la famille de Summer et la mienne. L'inquiétude se lisait sur chaque visage. Même si la zone de fouilles avait été étendue, il n'y avait toujours pas la moindre trace de Summer. La retrouver semblait sans espoir, mais je ne m'arrêterais jamais.

Sa photo apparaissait tous les jours dans les journaux locaux et nationaux. Des gens avaient débarqué d'un peu partout pour nous aider à la chercher.

J'avais entendu dire que les premiers jours étaient essentiels pour relever des indices. Après une semaine, quelles étaient les chances de la localiser ? S'il y avait des empreintes ou des traces d'ADN, avaient-elles été effacées par le vent et la pluie ? Combien de temps ces éléments restaient-ils ? Je voulais à tout prix le savoir, mais j'avais trop peur de la réponse pour oser poser la question.

Quelqu'un devait savoir ou avoir aperçu quelque chose. C'était impossible de se volatiliser. Nous étions convaincus que Summer avait été enlevée, mais il n'y avait aucun suspect sérieux. Beaucoup de gens avaient téléphoné pour partager leurs hypothèses et leurs soupçons, mais ces pistes n'avaient rien donné. Du temps gaspillé et rien de plus.

Je suis allé chez Summer, où nos deux familles devaient se retrouver pour un dîner rapide et anticipé, avant de repartir. Il y a deux jours, j'avais cédé et accepté de passer chez les Robinson pour manger au lieu de grignoter un truc en route. Je me sentais coupable à chaque fois que je m'arrêtais. Et si un élément important m'échappait parce que je faisais une pause ?

— Lewis.

Maman m'a serré contre elle dès que j'ai franchi la porte.

Je détestais leur présence en ce moment. Je les aimais, mais ils semblaient

tenir bien mieux le coup que moi. Ils se reposaient et mangeaient, alors que j'arrivais à peine à respirer.

Ma mère a examiné mes cernes en fronçant les sourcils.

— Mon chéri, tu dois dormir plus.

J'avais une gueule de déterré, mais c'était bien normal dans une pareille situation. J'ai ignoré son commentaire et je suis entré dans la cuisine, où Dawn s'affairait. Elle râpait du fromage et s'arrêtait toutes les trente secondes pour mélanger les haricots secs qui cuisaient. Elle s'affairait en permanence ces derniers jours – cette activité lui évitait de devenir dingue à force d'attendre. Le téléphone de la maison ne la quittait pas, où qu'elle aille ; si elle bougeait d'un centimètre, elle l'emportait.

— Lewis, assieds-toi. C'est presque prêt.

Elle m'a jeté un coup d'œil avant de poursuivre ses préparatifs. Mon père était à table. Il étudiait une carte avec Daniel et Henry. Daniel a levé les yeux et m'a adressé un demi-sourire.

— Nous passons en revue les zones qui ne sont pas couvertes par les recherches officielles.

C'était un autre élément qui me perturbait. Et si le champ des fouilles n'était pas assez large ? Et si Summer était juste à l'extérieur de ce périmètre ? À un kilomètre ou même à un mètre ? C'est pour cette raison que nous avons décidé d'étendre nos investigations. Le voisinage était largement couvert par le quadrillage de la police, le bois aussi. Et quand on se met à fouiller des bois, c'est qu'on cherche un cadavre.

Je me suis assis en repoussant l'idée que Summer soit morte. Ce n'était pas possible. Je ne pouvais pas imaginer son corps blême et froid. Jusqu'à preuve du contraire, elle était vivante et en bonne santé.

— Apparemment, les fugueurs vont dans cette partie de la ville, a déclaré mon père en indiquant un quartier à vingt minutes à pied d'ici.

— Summer n'a pas fugué, lui ai-je assuré, furieux de cette suggestion.

— Je sais, Lewis, mais ça ne signifie pas qu'on doit renoncer à jeter un œil. Elle a peut-être été aperçue avec quelqu'un.

*La personne qui l'a kidnappée.*

— D'accord, allons-y.

— Ah, non ! Pas tant que tu n'as pas mangé, a protesté ma mère. Je suis sérieuse, Lewis.

Elle m'a regardé sévèrement. J'avais l'impression d'être un gamin qui se fait gronder après une bêtise.

En quelques minutes à peine, j'ai englouti la nourriture. Ce n'est qu'après avoir vidé mon assiette que j'ai réalisé à quel point j'avais faim.

— C'est bon maintenant ? ai-je demandé. En route.

Papa, Daniel et Henry se sont levés.

— Lewis, tu passes chercher Theo à la maison, puis vous allez dans la partie est de la ville. Nous trois, nous allons commencer à l'ouest et on se retrouvera au centre-ville. Concentrez-vous sur les zones à l'écart. Il y a plus de chances d'y trouver des informations.

Mon père était doué pour l'organisation. Il ne savait sans doute pas plus que nous ce qu'il faisait, mais il était capable de réfléchir avec calme et logique, alors que j'étais prêt à courir en tous sens et à fouiller la planète d'un pôle à l'autre. Daniel et Henry aussi restaient maîtres d'eux-mêmes, contrairement à Dawn. Ils essayaient sans doute de se montrer forts et refusaient de croire que nous ne retrouverions pas Summer vivante.

— Theo est prêt ?

Il n'était pas question de perdre de temps.

Papa a approuvé de la tête.

— Il t'attend. Allons-y.



Je me suis arrêté devant chez moi et j'ai klaxonné en pianotant sur le volant avec impatience. *Allez, Theo.* La porte d'entrée s'est ouverte et mon frère est sorti. J'ai enclenché la première, prêt à démarrer dès qu'il monterait dans la voiture.

— Alors, on va en ville ?

Je me suis mis en route à la seconde où il a claqué la portière.

— Oui.

Il a hoché la tête et a regardé par la vitre. Quand on ne parlait pas de retrouver Summer, on échangeait à peine quelques mots. Avant la disparition, on parlait de tout. Theo n'avait qu'un an de plus que moi, nous étions proches, mais pas en ce moment. Nos sujets de discussion et nos centres d'intérêt habituels n'avaient plus la moindre importance.

— C'est quoi, le plan ?

— On fouille d'est en ouest et on retrouve papa, Daniel et Henry quelque part au centre-ville.

— Tu as des photos ?

*Seulement des milliers dans mon téléphone.*

— Ouais.

J'avais une copie de celle que la presse avait publiée. C'était un gros plan de Summer. Ses cheveux blond clair encadraient son joli visage. Ses yeux vert émeraude souriaient, comme toujours. J'adorais me réveiller en voyant ces yeux, juste avant de quitter sa chambre en douce.

— Lewis...

— Quoi ?

— Comment tu vas... vraiment ?

L'horreur. Ne pas savoir où elle était ni comment elle allait était une torture. Je voulais à tout prix qu'il ne lui arrive rien. J'ai soupiré.

— Ça va.

Theo a froncé les sourcils et s'est à nouveau tourné vers la vitre.

— Que veux-tu que je te dise, Theo ?

— La vérité.

— La vérité ! J'ai l'impression d'être en train de crever, putain ! C'est ça que tu veux entendre ?

— Oui. On va la retrouver.

J'ai continué à rouler en réfléchissant aux paroles de Theo. *On va la retrouver*. Je n'en doutais pas, mais quand ? N'importe qui pouvait la séquestrer et je ne voulais même pas imaginer le calvaire qu'elle traversait. J'ai serré le volant si fort que les jointures de mes doigts ont blanchi. Et si quelqu'un lui faisait du mal ?

— Gare-toi ici, m'a suggéré Theo en m'indiquant un vieux parking délabré sur plusieurs niveaux.

Des graffitis recouvraient presque entièrement les murs de béton. Ma voiture ne serait sûrement plus là à notre retour. Quelques semaines plus tôt, je n'aurais jamais accepté de stationner là. Désormais, ma voiture pouvait exploser, je m'en fichais.

Je me suis rangé le plus près possible de la sortie et nous avons marché jusqu'à la ruelle qui longeait le bâtiment.

— Je ne sais pas par où commencer.

Theo s'est gratté la tête.

— Moi non plus. Derrière la rue principale ?

Nous sommes passés entre deux magasins et nous avons longé une rue interminable. Deux ados, un garçon et une fille, étaient assis sur le seuil d'une boutique de piercing et ricanaient. Ils étaient sans doute défoncés.

— Excusez-moi, les ai-je interrompus, trop impatient pour attendre qu'ils cessent de rigoler. Vous n'auriez pas vu cette fille ? Elle s'appelle Summer Robinson. Elle a seize ans.

La fille a plissé ses yeux injectés de sang pour examiner la photo. Le mec

semblait prendre beaucoup de plaisir à reluquer Summer. J'ai serré les dents pour garder mon calme et me retenir de balancer mon poing dans la gueule de ce connard. La nana a secoué la tête en agitant ses cheveux en pétard. Elle m'a adressé un sourire de travers.

— Nan, désolée, mon vieux.

— Jamais vue, mais j'aimerais bien, a répondu le type d'une voix traînante.

J'ai espéré de tout cœur que Summer ne soit pas dans le coin avec un minable dans son genre.

— Merci, a marmonné Theo en se remettant en route.

J'avais l'impression horrible que nous perdions notre temps. Même si quelqu'un l'avait vue, est-ce qu'il le dirait ? C'était le genre d'endroit où on semblait accepter l'idée que des gens aient envie de disparaître. Summer ne voulait pas disparaître. Elle ne voulait pas s'en aller.

J'ai marché avec Theo pendant une heure et demie en demandant à tous ceux que nous croisions de jeter un œil à la photo. Évidemment, personne n'avait rien vu. C'est du moins ce qu'on nous a dit.

— Je ne sais plus quoi faire, ai-je avoué.

J'aurais dû le savoir.

— On continue à chercher, c'est la seule chose à faire.

— OK, on rejoint les autres et on tente le coup ailleurs.

Elle me manquait tellement que l'absence était douloureuse, comme si on me donnait des coups de poing dans le ventre. J'avais beau la chercher sans relâche, ça n'allégeait pas le poids que je portais. Je lui avais juré de ne jamais laisser personne lui faire du mal et je n'avais pas tenu promesse.

## DIMANCHE 1<sup>ER</sup> AOÛT 2010

J'ai été éveillé par le soleil qui tombait sur mon visage. J'ai jeté un œil au réveil de Summer et je me suis redressé d'un bond en retenant un cri. Merde, je ne m'étais pas réveillé comme prévu ! Il était presque dix heures. J'ai rejeté la couette et j'ai bondi hors du lit. Putain, comment est-ce que j'avais pu dormir aussi longtemps, alors que Summer avait disparu ? J'ai enfilé les mêmes vêtements que la veille et j'ai couru en bas. Pourquoi est-ce que personne ne m'avait réveillé ?

— Lewis, viens prendre ton petit déjeuner, a appelé ma mère quand je suis passé en trombe devant la cuisine pour attraper mon sac à dos.

Aujourd'hui, je concentrais mes recherches sur le bois à côté du parc.

— Pas le temps.

— Lewis ! Viens t’asseoir et manger quelque chose tout de suite, m’a-t-elle ordonné.

J’ai soupiré et j’ai foncé dans la cuisine.

— Prépare-moi vite un truc, alors !

Dawn était assise à la table, le regard perdu sur une tasse de café, le téléphone posé à côté d’elle, comme toujours.

Ma mère m’a tendu un sac en plastique rempli de nourriture.

— Merci, ai-je marmonné en repartant en courant.

Je transportais des victuailles dans mon sac à dos, mais je n’avais pas l’intention d’y toucher. C’étaient les trucs préférés de Summer : des boissons énergisantes, des Maltesers, des oursons en guimauve, une barre de chocolat aux fruits secs et des bonshommes en pain d’épice.

En franchissant le seuil, j’ai été stupéfait de voir le nombre de gens dehors. Des journalistes étaient alignés le long du muret en brique qui entoure la maison.

— Lewis ! Lewis ! ont-ils tous crié en même temps.

Des flashes ont crépité. J’ai ignoré les questions qu’ils me lançaient et j’ai sauté dans la voiture. Juste au moment où je tournais la clé de contact, la portière passager s’est ouverte.

— Je viens avec toi, a décrété Henry en bouclant sa ceinture.

J’ai acquiescé en me disant : *Aujourd’hui, je vais la retrouver.* Mais je me répétais cette phrase tous les jours.



12  
TRÈFLE

VENDREDI 11 MARS 2005

J'ai garé la camionnette dans le coin le plus reulé du parking abandonné, puis je me suis dirigé vers le grand magasin. Je ne m'étais jamais senti aussi vivant. Elle m'appartiendrait bientôt, j'avais hâte de prendre soin d'elle. *Ma* Violette parfaite.

Même s'il faisait doux pour un mois de mars, la rue était déserte. Elle avait passé les deux dernières nuits réfugiée dans l'entrée d'un magasin de chaussures démodé. J'ai emprunté la ruelle qui y menait et, comme je l'espérais, Violette était assise contre la porte de la boutique Chaussures Bentley.

— Bonsoir.

J'ai souri à la plus belle créature que j'aie jamais vue. Je ne l'aurais jamais admis à voix haute, mais sa beauté éclipsait celle de maman. Elle était pure et innocente, elle m'a immédiatement attiré.

— Heu... bonsoir.

Ses yeux avaient la couleur turquoise des océans tropicaux et je savais que ses cheveux brun foncé en désordre pouvaient être coiffés pour devenir présentables.

— Je peux vous aider ?

— J'aimerais vous offrir un café.

J'ai souri.

Ma proposition l'a laissée bouche bée un instant.

— Pourquoi ?

Elle a froncé les sourcils et son regard s'est assombri.

— Je ne suis pas de ce genre-là.

J'ai levé les mains.

— Non, non, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire et je suis ravi que

vous ne soyez pas ce genre de... personne. Je voudrais juste vous inviter à prendre une boisson chaude et peut-être aussi quelque chose à manger. Il y a une cafétéria ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre un peu plus loin dans la rue.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Rien.

*Je veux juste t'aider.*

— Je vous en prie, laissez-moi vous offrir un repas.

— Juste un repas ?

J'ai confirmé d'un signe de tête en souriant.

— Bien sûr.

Elle a hésité puis s'est relevée lentement.

— D'accord.

Mon cœur a bondi de joie dans ma poitrine.

— Super. Allons-y.

— Moi c'est Catherine.

Ce prénom ne lui allait pas du tout. Elle s'appelait Violette.

— Colin.

Je lui ai tendu la main.

— Vous avez faim, Catherine ?

— Oui, a-t-elle répondu avec un sourire en baissant les yeux au sol.

— La cafétéria n'est pas loin.

Elle marchait à mes côtés en laissant un espace d'une trentaine de centimètres entre nous. Ça ne me plaisait pas.

— Depuis combien de temps est-ce que vous vivez ici dehors, Catherine ?

— Heu... presque un an.

— Si longtemps ?

Comment est-ce que sa prétendue famille pouvait la laisser dormir ne fût-ce qu'une nuit dans les rues crasseuses et sordides ?

— Une jolie jeune femme comme vous ne devrait pas passer la nuit dans le froid. Quelqu'un devrait veiller sur vous, vous traiter comme vous le méritez.

Violette a rougi et a caché son visage avec ses cheveux. Sa timidité était charmante. Je n'y étais pas habitué. Maman était une personne forte et déterminée. Les autres femmes que j'avais rencontrées vendaient leur corps. Violette était la première femme douce et innocente que je rencontrais.

— Où est la cafétéria ?

— Pas loin. Vous y êtes déjà allée ?

Elle a secoué la tête.

— Non, je reste de l'autre côté, là où il y a plus de monde.



— Ce coin n'est pas si mal, Catherine, il est juste un peu abandonné. La cafétéria est correcte.

Elle a jeté un œil par-dessus son épaule en se mordant la lèvre. Est-ce qu'elle envisageait de s'enfuir ? Il n'y avait personne dans les rues, à l'exception de quelques sans-abri dans l'embrasement des entrées de magasins.

— On est à quelle distance ? a-t-elle insisté en regardant encore derrière elle.

Ma camionnette était visible, à quelques mètres. Nous étions presque arrivés.

— Je ferais mieux de retourner où j'étais.

Nous étions déjà à hauteur de la porte arrière. J'ai plongé la main dans ma poche et j'ai ouvert mon véhicule à distance. Violette a poussé un petit cri en entendant le cliquetis du système de déverrouillage et en voyant les feux de position clignoter.

— Qu'est-ce que... ?

Elle a secoué la tête, les yeux écarquillés.

— Tout va bien, Violette, je vais prendre soin de toi.

— Violette ? Quoi ? Je ne suis pas...

Elle a fait un pas en arrière en regardant par-dessus son épaule pour décider par où prendre la fuite. J'ai soupiré. Elle ne comprenait pas – pas encore – ce que j'essayais de faire, de quoi je voulais la sauver. Elle s'est mise à trembler et s'est écroulée sur le sol. Je n'en revenais pas : elle s'était évanouie. À la hâte, j'ai ouvert la porte arrière, je l'ai soulevée et je l'ai déposée à l'intérieur.



Une fois arrivés, j'ai porté son corps léger et je l'ai allongée sur le canapé. Elle était revenue à elle quand je descendais les escaliers et s'était mise à pleurer. Elle examinait la pièce, sous le choc. Malgré ses larmes, ses tremblements et le maquillage qui ruisselait sur son visage, elle était toujours très belle.

— Violette ?

— P... Pas Vi... Violette. Je ne suis pas... a-t-elle bégayé en tentant de reprendre son souffle.

— Je t'en prie, arrête de pleurer, Violette. Calme-toi. Tout va bien se passer.

Elle a pris quelques profondes inspirations pour se calmer. Elle laissait encore échapper de temps en temps un sanglot qui me transperçait comme une lame de couteau. Les femmes fortes ne pleurent pas. Maman n'avait jamais

pleuré.

— Qu'est-ce que vous voulez ? a-t-elle murmuré.

— Une famille.

Elle a tressailli.

— Je ne porterai pas votre bébé !

— Un bébé ? Je n'ai jamais dit que j'en voulais.

Est-ce que j'avais envie d'un enfant ? Non. Certainement pas maintenant, avec quelqu'un que je connaissais à peine.

— Violette, je ne veux pas d'enfants. Une famille, ce n'est pas forcément une descendance. Je veux que nous formions une famille tous les cinq. Je veillerai sur vous et, en retour, vous veillerez sur moi.

C'est ainsi que fonctionnent les familles.

— Quoi ? Cinq ? Qui sont ces cinq personnes ?

— Un peu de patience, ça viendra. En attendant, mets-toi à l'aise. J'ai construit ce lieu pour toi, pour vous toutes. Violette, tu ne dois pas avoir peur de moi, je veux juste t'aider, prendre soin de toi.

— Pourquoi est-ce que vous n'arrêtez pas de m'appeler comme ça ?

J'ai froncé les sourcils.

— Tu parles de ton prénom ?

— Oui.

— Parce que c'est ainsi que tu t'appelles.

Je lui ai souri.

— Bien. Je descendrai prendre le petit déjeuner à huit heures demain matin, puis le dîner à dix-huit heures trente. Malheureusement, mon travail m'oblige à quitter la maison en semaine. Nous ne pourrons déjeuner ensemble que les week-ends.

Violette m'a fixé, l'air de ne pas comprendre, la bouche grande ouverte, d'une façon très peu féminine.

— Ne me regarde pas comme ça, s'il te plaît.

Elle a serré les lèvres.

— Pourquoi vous faites une chose pareille ?

Je me suis levé en soupirant. Quelle partie de mes explications n'avait pas été claire ?

— Je viens de te l'expliquer. Je voudrais que nous formions une famille et je voudrais protéger mes proches de...

Je me suis arrêté pour chercher les mots justes, qu'elle comprendrait.

— ... la corruption, la douleur, l'humiliation.

— Oh, a-t-elle répondu, à ma grande surprise.

Est-ce qu'elle avait compris ?

— Je ne ressens rien de tout ça, je veux juste m'en aller.

— Violette, s'il y a bien une chose que je déteste, c'est l'ingratitude.

Elle a de nouveau ouvert grand la bouche et haussé les sourcils. Elle avait un visage très expressif.

— Bon, maintenant, je vais t'expliquer comment les choses vont se passer.

Ses yeux se sont agrandis et elle a hoché la tête d'un air hébété.

— Bien. Je vais prendre soin de toi. Je m'occuperai de tout. En échange, je te demande de garder cet endroit propre et rangé à tout moment. Je ne tolère pas la crasse et le désordre : c'est dégoûtant.

Elle a commencé à larmoyer.

— Tu dois te doucher deux fois par jour : les microbes se répandent vite, ai-je précisé en plissant le front.

— Oui, d'accord, a-t-elle murmuré.

— Je te fournirai tout ce dont tu as besoin : la nourriture, les produits de toilette, le divertissement. Nous formons une famille, Violette, et, bientôt, tu ne seras plus seule ici.

Elle a retenu un petit cri.

— Ah oui ?

— Oui. Je sais que ça fait beaucoup d'informations à digérer. Tout est encore nouveau et exaltant. Nous aurons tous les deux besoin d'une période d'adaptation, alors pendant quelques jours, habitue-toi simplement à ton nouvel environnement. Nous testerons notre routine lundi, d'accord ?

Je voyais bien qu'elle avait encore un million de questions à formuler, mais ce n'était pas le moment.

— Je te laisse te reposer et t'installer. Oh, est-ce que tu veux que je te fasse visiter les lieux ou tu peux te débrouiller ?

— Je me débrouillerai, a-t-elle chuchoté, assise toute raide sur le canapé.

— Très bien.

Dans leur logement, il n'y avait que le séjour, la chambre commune, une salle d'eau et *notre* chambre, dans un coin. C'était charmant, parfait pour accueillir mes quatre fleurs.

## SAMEDI 12 MARS 2005

— Bonjour, Violette, ai-je lancé en descendant les escaliers.

J'avais l'estomac noué. Je voulais qu'elle aille bien et que tout se passe comme prévu. Je lui avais tout expliqué la veille, mais je n'étais pas sûr qu'elle

ait tout compris. Elle était assise recroquevillée en boule dans le canapé. Ça m'a rappelé la position qu'elle adoptait quand elle vivait dans la rue.

— Tout va bien ?

Elle a levé les yeux vers moi et m'a regardé bouche bée comme si j'avais deux têtes.

— Ça va, a-t-elle fini par répondre.

J'ai eu un grand sourire, le cœur gonflé de joie.

*Elle est à moi.*



13  
SUMMER

SAMEDI 31 JUILLET 2010

Je me suis réveillée avec un mal de crâne, comme si j'avais la gueule de bois. J'avais tellement pleuré que ma gorge me brûlait. Je sentais encore ses mains dans mes cheveux et ça me donnait des frissons de dégoût. Je ne voulais plus jamais qu'il me touche.

Rose est venue s'asseoir sur mon lit.

— Lilas, ça va ?

*Summer.*

J'ai décidé de mentir.

— Oui.

Elle a hoché la tête et m'a adressé un sourire chaleureux.

— Il faut que tu prennes ta douche. Trèfle descendra déjeuner dans une demi-heure.

*Je devrais le laisser me tuer.*

Je me suis levée avec un soupir de désespoir. Je ne voulais pas abandonner. J'étais plus forte que ça. L'image des retrouvailles avec Lewis et ma famille me permettait de me cramponner à l'espoir de sortir un jour. Quoi qu'il arrive dans ce sous-sol, je pourrais le surmonter parce que je finirais par sortir et rentrer chez moi. *Fais comme si ça arrivait à quelqu'un d'autre. Tout ceci arrive à Lilas et je ne suis pas Lilas.*

J'ai attrapé les fringues suspendues devant ma garde-robe et je suis allée dans la salle d'eau. Un pantalon noir légèrement évasé dans le bas, un top bleu clair avec un cardigan assorti : malgré la coupe plutôt moderne de ces vêtements, ils me vieillissaient, j'avais l'air d'avoir au moins vingt ans. Tout était aussi trop grand d'une taille, mais c'était une bonne chose : ma silhouette n'était pas du tout mise en valeur. Je n'avais pas envie qu'il me reluque.

Après une douche rapide, je me suis habillée et j'ai tenté de me préparer

mentalement à endosser mon rôle. Avant, je passais des heures sous le jet, maintenant, ça prenait rarement plus de cinq minutes. L'étape suivante était le maquillage léger pour paraître naturelle. En réalité, j'avais envie d'en appliquer des couches, juste pour le contrarier. Comment pouvait-il se permettre de dicter mon apparence ? Je ne laissais même pas Lewis décider comment je me coiffais ou me maquillais.

— Lilas, viens.

Rose m'a appelée à travers la porte fermée au moment même où j'entendais la serrure du sous-sol grincer.

Prise de panique, je suis sortie pour rejoindre le séjour. Je ne voulais pas qu'il me cherche, si je n'étais pas présente à son arrivée. Il a descendu les escaliers d'un air sûr de lui. J'étais à chaque fois estomaquée de constater à quel point il avait l'air normal. Les gens comme lui n'étaient-ils pas censés ressembler à des monstres ? Quelque chose dans son physique aurait dû le trahir – mais non, il était on ne peut plus ordinaire.

Il nous a saluées d'un ton joyeux :

— Bonjour, les fleurs.

J'ai répondu immédiatement, en même temps que Rose et Iris, pour ne pas me faire remarquer. Il s'est installé à sa place habituelle et m'a fait signe de m'asseoir en face de lui. J'ai obéi en retenant mon souffle.

Est-ce qu'on pouvait soupçonner que quelque chose clochait chez lui ? Quelqu'un devait bien avoir remarqué un truc. D'après ce que je savais, il vivait seul. Est-ce que des gens trouvaient ça bizarre ? Un type d'une trentaine d'années plutôt asocial qui vit seul ? J'ai prié pour que quelqu'un remarque ce que cachait son numéro de parfait gentleman et que ça suffise à alerter la police.

— Ça a l'air incroyablement bon, a-t-il décrété en souriant à Rose.

C'étaient juste des œufs brouillés sur du pain grillé, putain !

— Aujourd'hui, je vais aller vous acheter de nouveaux vêtements.

Que cet adulte réservé débarque seul dans une boutique de prêt-à-porter pour femmes et en ressorte les bras chargés de fringues devait intriguer. À moins qu'on ne le prenne pour un mec qui joue les travestis. Après tout, cette version était plus facile à imaginer que la terrible réalité.

— C'est très gentil, merci, a répondu Iris.

Il s'est tourné vers moi et j'ai souri, en espérant que ça ait l'air plus ou moins sincère et que ça ne ressemble pas à une grimace.

— J'espère que ça vous plaira.

Rose a souri de toutes ses dents.

— Je suis sûre que nous trouverons toutes ça très bien.

*Peu probable.*

— Bon ! Ce que vous portez en ce moment est très bien, mais si vous emballez tous les autres vêtements dans un sac, je les emporterai à mon retour ce soir. Préparez le dîner pour vingt heures, s'il vous plaît.

Le silence est revenu, ce qui semblait convenir à tout le monde. Je me suis forcée à avaler quelques bouchées d'œuf et j'ai grignoté ma tranche de pain grillé.

Il ne regardait pas Rose de la même façon qu'Iris ; il y avait autre chose. S'il n'avait pas l'air si glacial et mort à l'intérieur, j'aurais presque cru qu'il l'aimait vraiment. Pourquoi elle ?

— Est-ce que tu crois que tu pourrais nous rapporter de nouveaux mascaras aussi, s'il te plaît ? lui a demandé Rose.

J'ai failli éclater de rire, même si la situation n'avait rien de drôle.

Quand leurs assiettes ont été vides et que je me suis écartée de la table, il s'est levé.

— Je vous donnerai également le journal tout à l'heure.

Un journal ! Pourvu que Lewis soit dedans. Ou quelqu'un d'autre. J'avais simplement envie de voir une personne que j'aimais.

Après avoir embrassé Rose et Iris sur la joue, il s'est approché de moi. Je me suis figée et ma respiration s'est coupée. *Qu'est-ce qu'il fait ?* Il s'est posté juste devant moi. Je me suis mordu la langue. Il s'est penché et a collé ses lèvres sur ma joue. Tous mes muscles se sont raidis et j'ai retenu un haut-le-cœur. J'avais envie de hurler. Un instant plus tard, il s'est écarté, puis éloigné.

Dès que je me suis retrouvée hors de sa vue, j'ai couru dans la salle d'eau. Mes poils étaient hérissés de dégoût, je me sentais sale et nauséuse. J'ai soulevé la lunette des toilettes et j'ai vomi.

Iris est venue s'agenouiller près de moi.

— Lilas. Ça va aller. Calme-toi, il faut que tu sois forte.

Je me suis affalée contre le mur et j'ai éclaté en sanglots. Je voulais juste rentrer à la maison.

— Je... je ne veux pas qu'il me touche, ai-je balbutié.

Je devais l'empêcher de mettre ses sales pattes sur moi.

— Chuuut, a-t-elle murmuré afin de m'apaiser en me tendant un mouchoir pour que je m'essuie les yeux. Moi non plus je n'en ai pas envie, mais il faut ce qu'il faut...

C'était tout ? *Il faut ce qu'il faut ?* Il pouvait faire ce qu'il voulait ?

— C'est provisoire, j'espère. Jusqu'à ce qu'on nous trouve. Tiens bon, je t'en prie.

*J'espère* n'était pas suffisant, mais nous n'avions que l'espoir pour nous

aider à tenir. J'ai hoché la tête et je me suis relevée. *Ressaisis-toi.*

— D'accord.

Iris a souri et indiqué la porte d'un mouvement du menton, pour que je la suive. J'ai pris une profonde inspiration, je me suis encouragée intérieurement et suis sortie de la salle d'eau.

— On regarde un film ?

— Rose et moi, on avait l'intention de lire, mais tu peux regarder un DVD si tu veux.

J'ai secoué la tête.

— Je vais lire aussi.

Me perdre dans un autre univers était tentant... que ce soit avec un film ou un livre. J'ai choisi le plus gros ouvrage de la bibliothèque et je me suis assise. Je n'avais encore lu que quelques chapitres quand Rose a posé son roman et s'est levée. Elle s'est dirigée vers la cuisine et a enfilé des gants en caoutchouc. Je me suis interrompue dans ma lecture pour la regarder. Les surfaces étaient déjà impeccables : en comparaison, une salle d'opération ressemblait à une décharge publique. Iris ne nettoyait pas aussi souvent que Rose. Je n'avais d'ailleurs pas l'impression que Rose le faisait uniquement pour éviter que Trèfle ne pète un câble. Elle était aussi maniaque que lui. Elle a vaporisé du produit sur le comptoir et a frotté avec le chiffon en décrivant des mouvements circulaires. Ce n'était pourtant pas sale ! L'odeur puissante de citron a envahi la pièce.

J'ai jeté un œil autour de moi et je me suis rendu compte que la propreté n'était pas sa seule obsession. Dans la bibliothèque entre la chambre et la salle d'eau, les livres et les DVD étaient classés par ordre alphabétique. Tous les objets posés sur les étagères au pied de l'escalier étaient disposés à intervalle régulier. Est-ce que Trèfle allait jusqu'à mesurer l'espace entre deux choses ? Personne ne pouvait avoir de tels TOC.

J'ai tourné la tête vers la cuisine et j'ai constaté que tout y était aligné de la même manière. Malade ! Deux des vases contenaient des roses et des iris flétris. Seul le bouquet de lilas était resté frais. Quel était l'intérêt de garder des bouquets dans un sous-sol où ils fanaient si vite ? Quelles dépenses inutiles !

Lewis me rapportait des tournesols – parce qu'il pensait à moi quand il en voyait, apparemment –, mais c'était en général pour se faire pardonner. J'aurais donné n'importe quoi pour être à la maison et admirer les fleurs de Lewis au lieu de croupir dans cette prison avec des lilas.

— Bien, a conclu Rose en rangeant soigneusement les gants de cuisine dans un placard. Maintenant, nous devons sortir nos vêtements de nos garde-robes. Trèfle a demandé que nous les ayons tous placés dans un sac avant son retour.



Il allait nous donner de nouvelles tenues. *Au moins, ce ne sera pas des trucs portés par une de ses victimes.* Rose a brandi deux sacs-poubelle noirs avec un large sourire, comme si le tri était une activité super sympa qu'elle attendait avec impatience.

— Allez, venez.

Je les ai suivies à contrecœur dans la chambre et j'ai ouvert ma garde-robe. Rose a secoué les sacs et les a posés au milieu de la pièce. Nous manquions de place : l'espace entre les lits était juste assez large pour une seule personne à la fois.

— On doit tout jeter ? ai-je demandé.

— Tout, a confirmé Rose. Je me charge aussi des affaires de Violette.

Nous avons empaqueté les habits en silence. Rose et Iris ont échangé quelques regards entendus que je n'ai pas compris. J'ai froncé les sourcils.

— Pourquoi est-ce qu'il fait ça ?

— Je ne sais pas, Lilas, a commenté Rose.

— Summer !

Rose a soupiré en secouant la tête. C'était peut-être plus facile pour elle d'accepter cette situation parce qu'elle avait coupé les liens avec sa famille depuis plusieurs années, mais ce n'était pas mon cas. J'adorais mes proches, même s'ils me rendaient dingue. Je ne pouvais pas me résoudre à ne jamais les revoir.

— Ton prénom, c'est Lilas désormais, a-t-elle décrété avec un air dur et sévère.

Je l'ai fusillée du regard. *Peut-être que tu cèdes à ce malade mental, mais je ne le ferai jamais !* Nous nous sommes dévisagées. Aucune de nous deux ne voulait baisser les yeux. Iris se concentrait sur les vêtements à sortir. Elle n'était pas aussi dérangée que Rose. J'étais sûre que si l'opportunité de s'enfuir se présentait, elle la saisirait.

Rose a fini par soupirer.

— Terminons ceci. Je vais déjà emporter le premier sac.

Elle a pris le paquet qu'Iris avait ficelé et a quitté la chambre. *N'importe quoi.*

— C'est quoi son problème ?

Iris a haussé les épaules.

— Trois ans d'enfermement dans cette cave, c'est long.

Trois minutes c'était déjà trop long.

— Il faut qu'on se serre les coudes.

Ce n'était pas la première fois qu'elle disait ça. Je me demandais si elle répétait la formule pour tenter de se convaincre.

En quoi se serrer les coudes nous aiderait-il ? Cela nous permettrait de nous retrouver chez nous par magie ? La réalité m'a frappée durement. Non. Elle ne parlait pas d'évasion... juste de survie. Nous n'étions pas sur la même longueur d'onde. Ce constat m'a fendu le cœur.

J'ai fourré les derniers vêtements de ma garde-robe dans un nouveau sac, sans ménagement. C'était idiot ; nous étions *trois* contre *un*. Nous pouvions le frapper sur la tête avec un objet lourd : une chaise, la télé, n'importe quoi. Hélas, seule, je n'arriverais à rien.

J'ai soulevé le lourd sac noir et je l'ai porté jusqu'au séjour où je l'ai posé à côté de l'autre. Ces deux sacs-poubelle contenaient tous les habits que nous possédions : principalement les tenues de filles mortes avant mon arrivée. Je me suis immobilisée. Où étaient *mes* affaires ? Je ne m'étais pas encore posé la question. Est-ce qu'il les avait emportées ? Est-ce que ça avait une importance ?

— Beau travail, les filles, nous a félicitées Rose. Je vais tricoter. Quelqu'un veut se joindre à moi ?

Iris a acquiescé.

— Lilas ?

— Je ne sais pas tricoter.

*J'ai seize ans, pas soixante !*

— Ce n'est pas un problème, on peut t'apprendre. Iris, donne des aiguilles en plastique à Lilas et on va s'y mettre tout de suite.

J'ai fermé les paupières et inspiré à fond. *Ne pleure pas.*

— Quel est l'intérêt de tricoter ?

Je n'avais rien vu de tricoté dans le sous-sol : qu'est-ce qu'elles faisaient de ce qu'elles avaient réalisé ?

— Nous ne tricotons pas pour nous, mais pour d'autres.

— Quoi ?

— Trèfle fait don de nos ouvrages à des œuvres.

*Ou c'est ce qu'il vous raconte. Si ça se trouve, il brûle tout.*

— Ça n'éveille pas les soupçons, un homme de son âge qui offre des habits tricotés main ?

Rose a plissé le front.

— Je ne crois pas. De toute façon, il met tout dans des sacs avant de le donner aux œuvres de charité.

Ainsi personne ne le voyait. Il posait le sac devant chez lui et les bénévoles passaient récolter les dons. Il était malin, ce taré.

La leçon de tricot de Rose a duré une heure et était beaucoup trop détaillée. C'était ennuyeux comme la pluie. Mais j'étais tellement nulle que je devais concentrer toute mon attention sur chaque geste. Du coup, j'ai eu l'esprit

ailleurs pendant un bon moment. C'était sans doute pour cette raison qu'elles pratiquaient le tricot : pour oublier ce qui se passait vraiment. C'était une question de survie.



Nous venions de terminer la préparation du dîner quand la clé a tourné dans la serrure. J'ai pâli et ma tête s'est mise à tourner. Il arrivait. Est-ce qu'il apportait un journal ? Pourvu que la presse ait publié une photo de moi en compagnie de quelqu'un d'autre. Peu importe qui : j'avais juste besoin de voir une des personnes que j'aimais.

Il a descendu les marches en nous regardant.

— Bonsoir, les fleurs.

J'ai fait un pas en arrière en déglutissant. Mon cœur s'est mis à battre à toute vitesse.

— Voici vos nouveaux vêtements.

Il a placé au moins une dizaine de sacs à côté de nos deux poubelles et nous a souri.

— Vous avez tout emballé, je vois. Très bien.

Rose et Iris se sont approchées, tout sourires. Elles avaient l'air réellement excitées. *Fais comme elles*. J'ai effectué un petit pas dans la même direction, pour faire semblant de m'intéresser aux achats, tout en vérifiant la position exacte de Trèfle dans la cave. Le séjour était trop petit pour que je sois aussi loin de lui que je l'aurais voulu.

— J'aimerais que vous enfiliez vos nouvelles tenues et que vous me donniez celles que vous avez sur vous.

*Tout de suite ?* Je n'avais aucune envie de découvrir ce qu'il voulait que nous portions. Au moins, ce ne serait rien de court ou de dégradant. Dans le sens sexuel du terme, du moins – tout ce que nous devons porter pour lui plaire *était dégradant*.

Rose a hoché la tête. Elle était obéissante, mais j'avais vu ce dont il était capable quand on n'obtempérait pas.

— D'accord, a-t-elle déclaré en lui prenant les affaires des mains. Venez, les filles.

Je me suis dirigée vers la chambre, encore sous le choc. Nous allions vraiment nous exécuter ? Rose a renversé les sacs et quatre tenues en sont tombées, parfaitement identiques. Un pantalon gris chic, un caraco rose poudré

pas du tout décolleté et un cardigan assorti. Le genre de vêtements qu'on porte pour aller travailler.

— C'est tous les mêmes, a constaté Iris en enfonçant une porte ouverte.

C'était ça son fantasme : que nous soyons toutes identiques ?

— Changeons-nous vite, a suggéré Rose. Il n'y a qu'une taille, prenez n'importe lesquels.

J'ai choisi un ensemble et j'ai jeté un œil à l'étiquette. Taille 38. Pourquoi est-ce qu'il n'achetait pas la taille qui nous correspondait ? Est-ce qu'il imaginait que nous avions toutes le même format ?

— Vous êtes splendides, les filles, a-t-il conclu en souriant dès que nous sommes revenues dans le séjour.

*Taré, taré, taré !*

Rose semblait ravie.

— Merci, Trèfle, et merci pour les vêtements.

J'avais envie de la secouer. Soit elle avait besoin d'urgence d'un traitement psychiatrique soit elle méritait un oscar.

Trèfle s'est approché, a soulevé la main de Rose et y a posé un baiser :

— Avec grand plaisir.

Mon estomac s'est soulevé pour elle, mais elle n'a pas tressailli. Il s'est tourné vers moi.

— Ne t'en fais pas, Lilas, nous ramènerons bientôt ton poids à la normale.

*À la normale.* J'ai serré la mâchoire et je me suis forcée à sourire. Il n'était pas question que je prenne des kilos et surtout pas pour lui. S'il voulait me voir plus grosse, je ferais tout pour maigrir.

— Et Iris, tu es incroyable aussi.

Elle a incliné la tête.

— Merci.

Il a frappé dans ses mains, l'air très content de lui.

— Bon, si on passait à table ?



J'ai poussé la stupide aiguille dans le stupide trou – je ne savais plus quel terme Rose utilisait exactement – et tout s'est détricoté... une fois de plus ! Je voulais une distraction, pas un passe-temps qui me donnait envie de me pendre.

— Je laisse tomber, ai-je grondé en jetant mon tricot par terre.

— Tu y arriveras, Lilas, m'a encouragée Rose en riant.

— Je ne veux pas y arriver. Je. Veux. Rentrer. Chez. Moi !

Rose a regardé Iris.

— Je crois qu'on ferait mieux de le lui donner.

— Me donner quoi ? me suis-je énervée.

— Trèfle a acheté le journal. Il était dans un des sacs. On ne voulait pas te le donner tout à l'heure parce que tu étais bouleversée, m'a expliqué Iris. On ne voulait pas aggraver les choses.

Je me suis penchée en avant, les yeux écarquillés.

— Où est-il ?

— Je vais le chercher.

Iris a filé dans la chambre et est revenue avec un quotidien national.

— Voilà.

Je le lui ai pris des mains et l'ai tourné pour voir la première page. Mon cœur a cessé de battre. Lewis ! C'était une photo de nous deux, prise l'été passé, quand nous étions allés au parc d'attractions d'Alton Towers. Le titre et l'article se sont brouillés, je ne voyais plus que le visage de Lewis. Il semblait si heureux, son immense sourire illuminait ses yeux. Un de ses bras ceinturait mes épaules et sa tête était penchée vers la mienne. Tout à coup, porter des vêtements choisis par un psychopathe ne m'a plus autant dérangée. Je pouvais le supporter, si ça signifiait que j'avais une chance de revoir Lewis.

J'étais tellement absorbée par le journal que je n'ai pas remarqué le retour de notre ravisseur avant d'entendre un hurlement strident. J'ai bondi et j'ai levé les yeux. Il poussait une fille dans l'escalier. Elle est tombée au milieu des marches et a atterri en s'étalant. J'ai serré le journal contre ma poitrine.

Il s'est penché sur le corps maigrelet.

— Saleté, a-t-il craché. Sale pute !

Comme quand il avait traité Violette de *merde*. *Pute* n'était pas son genre de mot. C'était aussi incongru que d'entendre un enfant de dix ans dire qu'une fille est sexy. Il a attrapé la malheureuse par les cheveux pour la soulever sans ménagement. Elle a poussé un cri en portant la main à ses longues mèches noires.

— Laissez-moi partir. Je vous en prie, laissez-moi partir, l'a-t-elle supplié, secouée par de violents sanglots.

— La ferme, a-t-il hurlé en la jetant contre le mur. Sale pute, a-t-il répété.

Mon cœur battait à se rompre.

— Iris, ai-je gémi en me réfugiant contre elle.

Je me sentais presque en sécurité. Ça me rappelait quand j'étais petite et que je me blottissais contre ma mère pendant le feu d'artifice.

— Chuuut, a-t-elle murmuré.

Il a collé l'inconnue contre le mur et elle a poussé un cri de douleur.

— Non ! Par pitié.

— La ferme ! La ferme !

Elle s'est mise à pleurer de plus belle et a tourné la tête sur le côté quand Trèfle s'est penché vers elle.

— Les gens comme toi me dégoûtent.

— Je vous en prie, laissez-moi partir, je ne dirai rien.

Les larmes dévalaient le long de son visage, emportant avec elles le maquillage qui formait de larges traînées sombres.

— Tu es répugnante. Vous êtes *toutes* répugnantes.

— Je... je suis désolée. Laissez-moi partir, s'il vous plaît.

Il a secoué la tête et a sorti un couteau de sa poche. J'ai étouffé un cri.

J'ai contemplé la scène, horrifiée, incapable de détourner le regard. La prostituée – puisque ce devait en être une – implorait, impuissante.

— Non, pitié !

J'ai voulu intervenir, mais Iris m'a retenue.

— Non, a-t-elle sifflé entre ses dents.

Trèfle a tiré à nouveau sa victime par les cheveux. Elle a tenté de se débattre en criant. Comme avec Violette, sans la moindre hésitation, il a plongé son arme dans l'estomac de la pauvre fille. J'ai été prise d'un haut-le-cœur alors qu'elle laissait échapper un hurlement bestial. J'ai fermé les paupières et je me suis recroquevillée derrière Iris.

Tous les sons semblaient amplifiés : la respiration haletante de Trèfle, la jeune femme qui étouffait. Au bout de quelques secondes, elle n'a plus émis le moindre bruit. Elle s'est écroulée sur le sol et on n'a plus entendu que le souffle court de Trèfle.

Il l'avait tuée.

Je n'osais pas rouvrir les yeux. J'avais trop peur de ce que je verrais.

— Nettoyez-moi ça tout de suite.

Sa voix emplie de colère m'a fait trembler. Il nous traitait comme si c'était nous qui l'avions poignardée.

Iris a bondi, ce qui m'a fait tituber et relever les paupières. J'ai vu Trèfle remonter les escaliers en courant et claquer la porte derrière lui. J'ai baissé le regard tout doucement et j'ai dû me retenir de vomir. Je tremblais de peur ; Rose et Iris étaient déjà occupées à rassembler les produits de nettoyage. Elles se sont mises au travail. J'aurais voulu être dans leurs têtes. Elles ne laissaient rien entrevoir de leurs émotions. Était-ce plus facile cette fois parce qu'elles ne connaissaient pas la victime ?

Elles formaient un véritable tourbillon. Rose passait la brosse avec une

efficacité redoutable, les lèvres serrées par la concentration. Iris était plus réservée. Même si elle était tout à sa tâche, elle semblait un peu plus ébranlée. Peut-être triste, même. Nous ne connaissions pas le nom de cette pauvre fille. Avait-elle une famille ? Des enfants ? C'était une personne, une vie, dont il s'était emparé comme si ce n'était rien.

Je me suis retournée lentement et me suis enfermée dans la chambre. Je ne voulais pas être présente quand il reviendrait chercher le corps ni regarder Rose et Iris agir comme s'il ne s'était rien passé. Je me suis laissée tomber sur mon lit et j'ai pleuré, le visage dans l'oreiller.



14  
TRÈFLE

VENDREDI 15 JUILLET 2005

— Bonjour, Violette, j'ai des choses à t'annoncer, ai-je déclaré en descendant les escaliers.

C'était une excellente nouvelle. Je n'aimais pas que nous ne soyons que deux à table. Ce n'était pas équilibré. Il restait trois places vides. J'avais bien ramené Iris deux jours plus tôt, mais je ne l'avais pas revue depuis. Elle avait besoin d'un petit temps d'adaptation ; Violette l'aidait à s'acclimater et j'étais convaincu qu'elle serait parfaite bientôt. Même si je mourais d'envie qu'elle se joigne à nous, je pouvais lui accorder quelques jours. J'attendais depuis si longtemps...

Violette a levé les yeux du comptoir où elle s'affairait à battre des œufs.

— De quoi s'agit-il, Trèfle ?

— D'une surprise. Tu le sauras bientôt, peut-être dans un jour ou deux.

Violette était une jeune femme intelligente. Elle devait avoir deviné que ma surprise était un nouveau membre de la famille.

— Qu'y a-t-il pour le petit déjeuner ? ai-je demandé. Des œufs brouillés sur du pain grillé ?

— Oh, d'accord. Oui, des œufs brouillés.

J'ai souri.

— C'est un de mes plats préférés.

— Tu sais cuisiner ?

— Oui, maman m'a appris.

Je me suis maudit intérieurement de lui avoir livré trop d'informations. Je ne voulais jamais parler de maman devant ma nouvelle famille. Je souhaitais que cette partie de ma vie soit séparée du reste.

— Quand est-ce que ce sera prêt ?

— Dans cinq minutes. Nous n'avons plus beaucoup de provisions.



— La livraison a lieu ce soir. Je vous apporterai les courses.

— Merci.

Je me suis installé à table en jetant un œil aux sièges vides. Mes doigts ont tambouriné la surface en bois, comme s'ils avaient une vie propre. J'étais nerveux et angoissé. Le processus n'aurait pas dû prendre autant de temps ; notre famille aurait déjà dû être complète. J'avais beau avoir de l'affection pour Violette, je ne supportais pas l'idée qu'on passe trop de temps en tête à tête tous les deux.

Elle s'est assise en plaçant les assiettes sur la table.

— Merci, Violette. Est-ce que je peux te poser une question ?

— Bien sûr.

— Est-ce que tu te sens seule ?

Elle a baissé les yeux, confirmant mes soupçons.

— Violette, réponds-moi, s'il te plaît. Je n'aime pas quand tu me caches des choses.

— Oui, je me sens seule. Je suis désolée.

— C'est bien ce que je pensais. Tu n'as pas à t'excuser.

J'avais du mal à contenir mon excitation à l'idée de ramener Rose et Lilas. Quatre belles fleurs pures.

— Iris n'est pas de bonne compagnie ?

Violette a paru affolée.

— Si, c'est juste qu'il lui faut un peu de temps pour s'habituer. Tout ira très bien, je te le promets.

— Oh, j'en suis sûr. C'est naturel qu'elle ressente de l'appréhension : c'est si nouveau pour elle. Est-ce qu'elle se remet bien de ses blessures ?

— Oui. Elle a encore des douleurs à la tête, alors je la laisse dormir.

— C'est ce que je pensais.

J'ai bu une gorgée de jus d'orange.

— Quel est ton programme pour la journée ? Je n'ai pas oublié les livres que tu m'as demandés. La bibliothèque sera pleine, très bientôt.

— Merci. Je comptais lire.

Elle a poussé ses œufs avec sa fourchette.

— Trèfle ?

— Oui ?

Elle s'est mordu nerveusement la lèvre.

— Avant, je tricotais et je me demandais si tu accepterais de me procurer des aiguilles et de la laine.

— Tu sais tricoter ?

Je savais que ma grand-mère était douée pour ça, mais maman n'avait

jamais pratiqué cet art. Du moins, je ne m'en souvenais pas.

— Oui, ma grand-mère m'a appris quand j'étais petite. Je faisais des cardigans, des écharpes, des gants, des chaussettes... N'importe quoi, en fait. Tricoter détend et j'aime bien fabriquer des choses uniques. Il n'y a plus assez d'objets fabriqués à la main dans le monde. Tout est produit industriellement, aujourd'hui.

J'ai souri.

— Tu as raison, il en faudrait plus. Je ne sais pas ce que je dois acheter exactement. Tu pourrais peut-être dresser une liste ?

Ses yeux se sont éclairés, ce qui a fait bondir mon cœur de joie.

— Bien sûr. Merci. Je te tricoterai un bonnet pour l'hiver.

— Ce serait formidable, Violette, merci. Je dois partir à mon travail. Qu'est-ce qu'il y aura pour le dîner ce soir ?

— Des lasagnes et de la salade. Ça te convient ?

— C'est parfait.

J'ai fait le tour de la table pour déposer un baiser sur sa joue.

— Merci pour le petit déjeuner. Passe une bonne journée à lire.

— De rien et passe une bonne journée au travail, m'a-t-elle répondu avec un grand sourire.

J'ai acquiescé et j'ai quitté la pièce.

## SAMEDI 16 JUILLET 2005

Je me suis garé dans le petit parking derrière les espaces de stockage à louer et j'ai examiné l'autre côté de la rue. *Où sont-elles ?* J'ai froncé les sourcils. Avais-je laissé filer ma chance ? J'espérais ne pas avoir raté Rose et Lilas par manque de rapidité, mais plus tôt n'aurait pas encore été le moment.

— Allez, ai-je murmuré.

J'avais le cœur lourd. C'était horrible de penser qu'elles étaient seules dehors, alors que je possédais une maison où elles pourraient vivre en sécurité et une famille qui n'attendait qu'elles. Quelqu'un est venu se poster dans mon champ de vision et a frappé à ma fenêtre.

J'ai eu un sursaut de surprise et ai baissé la vitre. Une jeune femme très légèrement vêtue s'est penchée.

— Je peux vous aider ? ai-je lancé d'un ton sec dès que j'ai deviné ce qu'elle faisait là.

Elle m'a souri en inclinant la tête sur le côté.

— Tu veux qu'on fasse un tour ?

Ça m'a rendu malade qu'elle imagine que je voulais avoir affaire à elle ou à une de ses collègues. Des images de cette femme avec mon père ont défilé dans mon esprit. *Sale pute.*

— Je suis marié, ai-je menti pour tester son sens de la morale.

Elle a haussé les épaules.

— Et alors ?

*Et alors ?* Mes lèvres ont frémi, je bouillonnais de rage.

— Montez.

Elle n'a pas hésité un instant, malgré ma réaction peu enthousiaste. Elle a fait le tour de la voiture pour venir s'installer sur le siège passager. Son parfum bon marché m'a soulevé l'estomac.

— Le bois n'est pas loin, il suffit de prendre à gauche au carrefour.

J'ai serré le volant.

— Je connais un endroit.

En roulant vers ma maison, je pensais à maman. Serait-elle fière que je n'aie pas laissé tomber ? Depuis sa mort, j'étais moins dévoué à sa cause que je n'aurais dû l'être. Je n'en avais plus vraiment envie ; le temps était venu de fonder une famille et de repartir de zéro. Même si cela pouvait sembler égoïste de ma part, j'étais malheureux d'être seul et je voulais une famille à tout prix. Et pourtant, la réaction que des femmes de ce genre provoquait en moi était inévitable. Je devais régler ce problème, c'était plus fort que moi.

Dix minutes plus tard, je me rangeais dans mon allée et je coupais le moteur. J'avais l'estomac noué et le cœur battant. Je ne m'attendais pas à revenir si vite. Ma vie avait changé, mais je n'étais pas naïf au point de croire que je pouvais tourner le dos à tout ce que maman et moi avions construit. Pourtant, je voulais aussi créer une famille qui n'appartienne qu'à moi.

— On est chez toi ?

— Oui.

Elle s'est mise à glousser.

— Petit coquin. Il y a un supplément pour ça, tu sais ?

Je suis sorti sans lui prêter attention. N'avait-elle aucun amour-propre ? Elle avait dû le perdre. Je me suis demandé à quel âge elle avait commencé à se prostituer. De plus en plus d'adolescentes devenaient de petites traînées. Rien d'étonnant à ce que certaines perdent leur sens moral : il mourait avec leur innocence.

Je l'ai conduite à l'intérieur, j'ai fait coulisser la bibliothèque et j'ai ouvert la porte du sous-sol.

— Waouh, t'as carrément une salle de baise là en bas ? BDSM ?

Je l'ai à nouveau ignorée. D'un geste, je l'ai priée de passer la première et elle s'est engagée dans l'escalier sans hésitation. Arrivée au bas des marches, elle a vu les filles.

— Qu'est-ce que... ?

— Mets-toi contre le mur, lui ai-je ordonné.

Elle a reculé et s'est exécutée.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? Et qui sont ces filles ? Je ne fais pas ce genre de trucs.

— Ce n'est pas toi qui poses les questions. Ferme les yeux. Tout de suite !

— Non. Écoute, je veux juste me barrer, d'accord ? Je ne parlerai à personne de ce qui se passe ici ; c'est pas mes oignons.

— Ferme. Les. Yeux.

À ma grande surprise, elle a obéi.

— Adieu, ai-je murmuré en sortant mon couteau de ma poche.

Elle a rouvert les paupières, j'ai bondi sur elle en plongeant la lame dans ses entrailles.

Un cri perçant a envahi la pièce. C'était une des filles qui hurlait. Je n'ai pas détourné le regard de la pute. Elle s'est écroulée sur le sol. J'ai poussé un soupir de soulagement et je me suis retourné vers les autres.

— C'est fait. C'est terminé.

Mon corps s'est détendu.

Violette me fixait d'un air épouvanté.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Ce que je devais faire. Ne te tracasse pas, Violette, c'est fini maintenant. Elle ne pourra plus jamais faire de mal à personne. Je lui ai réglé son compte. Je m'en chargerai toujours.

C'était plus fort que moi.

— M... Mais, Trèfle, c'est mal, a murmuré Violette.

Ses yeux étaient horrifiés et ses mains tremblaient. *Mal*, ai-je répété dans ma tête. *Non, c'est ce que la pute fait qui est mal.* Moi je l'avais empêchée de nuire. Désormais, aucun enfant ne perdrait sa famille à cause d'elle.

Mon cœur battait à cent à l'heure. Comment pouvait-elle *m'accuser* d'avoir fait quelque chose de mal ? J'ai serré les poings sans m'en rendre compte. J'ai respiré à fond pour évacuer ma colère. *Elle ne comprend pas ce que je fais, c'est tout.*

— Violette, tu ne comprends pas.

— Non, a-t-elle répondu en secouant lentement la tête, je ne comprends vraiment pas.

— Je n'ai rien fait de mal. Tu sais ce qu'elle est, non ?

Violette a acquiescé pour signifier qu'elle savait qu'il s'agissait d'une prostituée.

— Bien. Tu trouves qu'elle et ses semblables devraient être autorisées à déchirer des familles ? À s'habiller comme des traînées et à se donner à n'importe qui contre de l'argent. Tu trouves ça bien, Violette ?

— Non.

Une larme a coulé le long de sa joue. Elle commençait à comprendre.

— Exactement, c'est *mal*. Iris ?

Je me suis tourné vers elle. Elle était figée sur le canapé, toute tremblante.

— Tu penses qu'elles devraient rester impunies ? Après tout, la police ne fait rien pour les empêcher de mener à bien leur trafic sordide.

Iris a secoué la tête. Elle était toute raide, avait la bouche grande ouverte et les yeux comme des soucoupes.

J'ai souri.

— Vous voyez, je ne fais que redresser un tort. Maintenant, il faut nettoyer tout ça.

— Nettoyer ? a couiné Violette.

— Oui. Remplis un seau d'eau chaude savonneuse, va chercher de la Javel et des sacs-poubelle.

Ni Violette ni Iris n'ont bougé.

— Toute de suite ! ai-je ordonné sèchement.

Il y avait encore quelques housses mortuaires dans le placard sous l'évier. Je n'en avais plus acheté depuis la mort de maman, mais j'allais devoir le faire.

J'ai tendu une housse à Violette. Elle était déjà au travail avec Iris. J'ai collé mon poing contre ma bouche.

— Fourrez-la là-dedans, ai-je murmuré contre ma main serrée.

Du sang s'écoulait de sa blessure au ventre, ça me révoltait. Ma respiration s'est accélérée et j'ai été parcouru de frissons de dégoût. Je me sentais sale, comme si les microbes de la pute montaient à l'assaut de mon corps.

J'ai quitté le sous-sol en courant, j'ai verrouillé la porte, j'ai foncé sous la douche tout habillé et ai tourné le robinet. J'ai enlevé mes vêtements trempés, j'ai pris l'éponge et je me suis frotté jusqu'à ce que ma peau soit rouge d'irritation.

## DIMANCHE 17 JUILLET 2005

J'ai garé la voiture au même emplacement que la veille et je suis sorti. Ce

soir, elles étaient là, serrées l'une contre l'autre sur un banc. J'ai fermé les paupières et poussé un profond soupir de bonheur. Elles étaient si belles toutes les deux.

Lilas avait de longs cheveux blond clair, qui ressemblaient à un voile doré. Rose était l'opposé exact avec des cheveux noir de jais qui descendaient jusqu'à ses épaules. L'une n'était pas plus séduisante que l'autre ; elles étaient parfaites.

Je me suis approché, en dissimulant mal ma joie.

— Bonjour, mesdemoiselles.

Elles ont sursauté, surprises.

— Désolé, je ne voulais pas vous faire peur.

— Ce n'est rien, on ne vous avait pas vu venir, a répondu Rose.

— Où allez-vous ?

— Heu...

Lilas a hésité.

— Nous essayons d'arriver à Londres.

Londres ? Elles étaient à des kilomètres et des kilomètres de la capitale.

— Il nous a fallu presque une semaine pour arriver jusqu'ici et nous n'avons parcouru que soixante-quinze kilomètres. Nous essayons de gagner un peu d'argent, mais c'est difficile.

— Eh bien, je ne sais pas si ça vous aiderait, mais j'habite à environ soixante kilomètres de Londres. Je suis prêt à vous emmener jusque-là si vous voulez.

Le regard de Rose s'est éclairé.

— C'est vrai ? Ce serait génial.

— Pas de problème. Ça me ferait plaisir d'avoir de la compagnie pour un trajet aussi long. Je me suis arrêté pour acheter un sandwich et une boisson. Vous en voulez aussi ?

— Oh oui, s'il vous plaît, s'est exclamée Lilas avec un grand sourire. Moi c'est Bree et elle, c'est Sadie.

Je me suis contraint à sourire.

— Bree, Sadie, on y va ?

Elles ont hoché la tête en même temps, comme si elles avaient répété le mouvement, et m'ont accompagné jusqu'à ma voiture. J'ai roulé jusque chez moi le cœur léger. Je me sentais enfin complet. Quatre fleurs. Quatre belles femmes parfaites et innocentes. Ma famille était réunie.



15  
SUMMER

MARDI 14 DÉCEMBRE 2010

J'ai profité du moment où Rose nettoyait la salle d'eau pour discuter avec Iris en privé. Ça faisait presque cinq mois que j'avais été enlevée et jetée ici. Je n'avais pas perdu espoir, même après avoir eu dix-sept ans la veille. Les autres n'étaient pas au courant et il n'avait rien dit, bien qu'il doive le savoir. De toute façon, je n'avais aucune envie de célébrer mon anniversaire.

Iris lisait un livre et n'a pas relevé la tête quand je me suis approchée d'elle.

— Iris, ai-je sifflé entre mes dents. Quand est-ce que tu as abandonné l'espoir de sortir d'ici ?

C'était une question que j'avais eu envie de lui poser un millier de fois, mais je n'avais jamais osé la formuler. Iris était ma seule chance de tenter quelque chose et je n'étais pas prête à l'entendre dire qu'elle ne voulait pas s'enfuir. Cinq mois, c'était déjà très long. C'était surtout trop proche de la moyenne des six à huit mois qu'il mettait pour « tomber amoureux » de ses « fleurs » et les violer. Je ne pouvais pas supplier trop vite Iris de m'aider à m'enfuir – il fallait d'abord que je sois sûre de pouvoir lui faire confiance et que je sache si elle voulait partir –, mais le moment d'aller dans la petite chambre approchait dangereusement.

Iris a paru mal à l'aise, comme si je lui avais posé une question très personnelle. *La question est toute simple et la réponse est « jamais ».*

— L'enjeu n'est pas d'abandonner ou non, Lilas, c'est de survivre. Je ne sais pas si nous sortirons un jour d'ici en vie, mais accepter ses conditions est notre seule chance d'y parvenir.

Il devait y avoir un autre moyen.

— Tu crois que ta famille te cherche ?

Elle a fait non de la tête et a baissé les yeux au sol. Je savais que la relation avec ses parents n'était pas terrible, mais personne ne pouvait abandonner son

enfant, surtout s'il avait disparu.

— Je sais que non. La dernière dispute était violente et mes parents m'ont fait comprendre que, si je partais, je ne pourrais jamais revenir. Au début, j'étais persuadée que mon frère me chercherait. Il l'a sans doute fait pendant un certain temps, mais je doute que ce soit encore le cas.

— Je suis sûre qu'ils ne pensaient pas des choses pareilles. On dit beaucoup de bêtises quand on est en colère.

J'avais hurlé des trucs horribles à mon père et ma mère, surtout au début de mon adolescence. J'aurais donné n'importe quoi pour tout retirer, maintenant.

— Peut-être...

Elle a esquissé un sourire si triste que j'en ai eu les larmes aux yeux. Je ne pouvais pas imaginer l'horreur que c'était de se savoir abandonné par sa famille.

— Tes proches te cherchent, eux, a-t-elle repris. On ne sait jamais, ils vont peut-être toutes nous sauver.

J'ai acquiescé.

— Oui, ils doivent essayer de me retrouver. Je sais que Lewis ne baissera pas les bras avant de m'avoir récupérée.

Il était bien trop têtu pour ça. Henry et Theo se disputaient pour savoir lequel d'entre Lewis et moi était le plus obstiné. Parfois, ils faisaient des paris sur qui laisserait tomber en premier : lui ou moi. C'était moi qui étais toujours la plus tenace, mais pourtant je restais persuadée que Lewis était le plus buté de nous deux.

— Nous sortirons d'ici, ai-je affirmé, autant pour moi que pour elle.

Elle a pris ma main et l'a serrée.

— C'est sûr.

Quand ? Il fallait que je m'en aille avant qu'il ne me conduise dans cette petite pièce.

— Pourquoi es-tu partie de chez toi ?

Iris a dégluti avec difficulté. Elle avait encore du mal à évoquer ce souvenir.

— Désolée, tu n'es pas obligée d'en parler.

— Non, ça va. C'est juste que je n'ai jamais partagé les détails. Tout le monde ici semble respecter la vie privée des autres, a-t-elle ajouté avec un clin d'œil pour me taquiner.

Je lui ai adressé un sourire d'excuse.

— Au début de l'adolescence, je me suis mise à sortir beaucoup. Je n'avais pas que de bonnes fréquentations. Mes copains m'emmenaient à des raves et je buvais avec eux. Je me trouvais super cool et j'adorais la confiance en moi que je ressentais quand j'étais saoule.



Elle a secoué la tête en souriant. Je comprenais ce qu'elle disait... à part pour les amis peu recommandables. Je n'étais pas sûre de moi non plus... et j'étais toujours plus extravertie quand j'avais bu un verre, même si je ne buvais pas beaucoup, juste assez pour me sentir un peu joyeuse.

— Évidemment, ça ne plaisait pas à mes parents. Ils ont voulu m'interdire de sortir, ils m'ont confisqué des trucs, ils ont fait appel à d'autres membres de la famille, mais je ne voulais écouter personne. Mes nouveaux amis me comprenaient... c'est du moins ce que je croyais. Chaque fois que je rentrais à la maison complètement bourrée, mes parents étaient plus énervés que la précédente. Je pense qu'à la fin, ils en ont eu assez. Il y a eu cette grosse dispute. Ils m'ont dit que je devais me faire aider et cesser de sortir. J'ai préparé un sac et je suis partie. J'entends encore ma mère : *Tu as besoin d'aide, Becca. Si tu quittes cette maison maintenant, n'envisage même pas de revenir.* Ces paroles me hantent toujours. J'aurais dû rester. Je voudrais tellement retourner en arrière jusqu'à cette nuit-là et monter dans ma chambre en claquant la porte au lieu de partir.

Elle a soupiré.

— Et à présent, je suis ici.

Je ne voulais pas l'admettre, mais Iris lui allait mieux que Becca. Peut-être parce que je l'avais toujours appelée Iris. Sa famille devait vivre un enfer, depuis cette terrible dispute qui s'était si mal terminée. Il fallait que nous sortions d'ici ; Iris et ses proches méritaient une seconde chance.

— Bien, a déclaré Rose en refermant la porte de la salle d'eau derrière elle. C'est fait. On regarde un film ?

Qu'avions-nous d'autre à faire ? Nous avions déjà visionné tous les DVD deux fois. Il en achetait et en revendait sur Internet une fois par mois. Il en mettait une quarantaine à notre disposition, mais comme nous n'avions pas beaucoup d'autres occupations, nous les épuisions rapidement. Je commençais à détester mes films préférés.

— Ouais, si tu veux, ai-je répondu en m'affalant sur le canapé, prête à passer une soirée de plus devant la télé.

## MERCREDI 15 DÉCEMBRE 2010

Je me suis séchée en vitesse avant d'enfiler les vêtements trop grands. Je me suis demandé si notre ravisseur finirait par céder et acheter des habits à ma taille, au lieu de décider que je devais faire du 38. Ça n'avait pas vraiment

d'importance.

Dès que j'ai été maquillée et coiffée, j'ai ouvert la porte. Nous étions en retard, Rose devait encore prendre sa douche. Elle a foncé à l'intérieur. Ses yeux étaient agrandis par l'angoisse et elle était pâle.

Qu'est-ce qu'il ferait si nous n'étions pas prêtes ? Je n'en savais rien – je n'avais jamais posé de questions à ce sujet – et je préférais ne jamais le découvrir.

Iris battait des œufs frénétiquement dans un saladier. J'étais ravie que ce taré aime tant les œufs brouillés sur du pain grillé : c'était facile et rapide à préparer. J'ai ouvert le sac à pain et j'ai sorti huit tranches pour les faire griller.

— Ça va, Iris ?

Elle a hoché la tête avec énergie, voulant nous persuader toutes deux qu'elle allait bien.

— Fais griller le pain, tu veux ?

J'ai obéi. Mon cœur battait trop vite. Leur nervosité m'angoissait. Elles semblaient généralement très à l'aise avec Trèfle, malgré la terreur qu'il aurait dû leur inspirer.

La clé a tourné dans la serrure au moment précis où Rose sortait de la salle d'eau et où Iris et moi finissions les préparatifs du petit déjeuner. J'ai attrapé deux assiettes, quand j'ai senti quelque chose me toucher délicatement le dos. Les effluves d'after-shave boisé m'ont fait comprendre que c'était lui.

— Ça sent rudement bon.

Je me suis raidie, tout en lui adressant un sourire par-dessus mon épaule, pour lui cacher que son contact m'était insupportable. Je me suis retournée et il s'est écarté pour me laisser poser les assiettes sur la table.

Les battements de mon cœur se sont calmés, dès que je me suis éloignée de lui. Combien de temps allais-je réussir à éviter ce taré ? Il s'est assis, imité par Rose et Iris, et nous avons commencé à manger en silence. Il mâchait lentement, l'esprit ailleurs.

Il a fini par lever le nez et demander :

— Comment était votre soirée ?

*Déprimante et ennuyeuse à périr... comme toutes les autres.*

— Très bien, a répondu Rose. Nous avons regardé quelques comédies romantiques.

Dans ce maudit sous-sol, même *Saw* et *Massacre à la tronçonneuse* ressemblaient à des comédies romantiques, si on les comparait à des journées enfermées sous la vigilance de ce malade de Trèfle.

Il a esquissé un sourire, mais son regard s'est assombri et il a froncé les

sourcils. Son expression sinistre m'a glacé le sang. Qu'est-ce qu'il avait fait ? Est-ce qu'il avait encore tué quelqu'un ? Est-ce que ça lui plaisait ou est-ce qu'il considérait ça comme un *devoir* ? Je ne comprendrais sans doute jamais ses raisons, même s'il passait le reste de sa vie à me les expliquer. C'était pourtant un homme intelligent. S'il voulait vraiment rendre le monde meilleur, il aurait pu employer une autre méthode. Tout en lui inspirait la confiance. Il avait l'air normal, gentil, honnête et fiable. Je ne comprenais pas comment il pouvait être aussi tordu.

J'ai secoué la tête. Pourquoi est-ce que je m'interrogeais sur les motivations de ce taré ? Les psys s'en donneraient à cœur joie, c'était leur métier.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? a-t-il aboyé.

J'ai sursauté en l'entendant péter si soudainement un câble et je me suis retournée pour suivre son regard. *Oh non*. Les iris avaient noirci et pendaient mollement par-dessus le rebord du vase. Mon pouls s'est accéléré. Le lilas et les roses n'étaient pas en forme non plus. Les bouquets étaient tous en train de se flétrir... évidemment !

D'un geste brusque, il a reculé son siège. Les pieds ont grincé sur le carrelage, ce qui m'a fait serrer les dents, puis la chaise s'est renversée avec fracas. Rose et Iris se sont levées d'un bond, alors que j'étais clouée sur place, complètement terrifiée par la scène que je redoutais.

— Qu'est-ce. Qui. S'est. Passé ?

Son regard était devenu fou et presque vitreux. Ce type était Dr Jekyll et Mr Hyde. Son humeur pouvait basculer en un instant. Dans des moments pareils, je me demandais s'il était capable de maîtriser sa réaction. Il devait savoir que des fleurs coupées finissent par faner. Alors pourquoi entrer dans une telle rage ?

— Nous sommes vraiment désolées, Trèfle. Elles sont mortes, lui a expliqué Rose d'une voix douce et apaisante.

Elle le suppliait de comprendre quelque chose d'évident et pour lequel elle n'aurait pas dû s'excuser.

— *Mortes*, a-t-il répété lentement.

Sa respiration est devenue courte, comme s'il luttait pour garder le contrôle... ce qui étayait mon hypothèse.

— Oui, elles sont mortes parce que vous êtes incapables de vous en occuper convenablement.

Il a frappé du poing sur la table, si fort que les verres se sont renversés et que du jus d'orange a coulé sur le sol. *Évidemment qu'elles sont mortes, putain ! Ce sont des fleurs ! Gardées dans un sous-sol, sans lumière naturelle. Comment est-ce que quelqu'un d'aussi intelligent ne saisissait pas le principe ?*

Ou alors il refusait de l'accepter ? Chez lui, rien n'était simple ni clair. J'avais toujours cru avoir un talent pour juger les gens, mais son cas dépassait mes compétences.

J'ai reculé quand il s'est avancé vers mon côté de la table. *Ne viens pas par ici.* Rose et Iris se sont approchées et nous avons fait front ensemble. Si nous nous y mettions toutes les trois, nous pouvions sortir. Hélas, quand il était dans une fureur pareille, je n'aurais jamais voulu prendre le risque.

— Avez-vous quelque chose à dire ?

Son ton était calme et sa voix douce comme le velours, mais c'était encore plus flippant que s'il avait crié. Il était *trop* calme et maître de lui. Je savais que, d'une seconde à l'autre, il se lâcherait. Un peu comme quand un chien joue avec un ballon de baudruche ; on sait que ça va péter, même si on ne sait pas quand.

Nous n'avons rien dit. Ça n'aurait sans doute fait qu'attiser sa colère. Il a contourné la table dans la direction opposée. Rose et Iris se tenaient entre lui et moi. Il a levé la main et a giflé Rose violemment. Elle a étouffé un cri et a titubé sur le côté. Iris l'a retenue et nous avons reculé. J'entendais ma respiration s'emballer et j'ai tenté de la calmer. C'était quoi son problème, merde ?

Il a repoussé Rose et a attrapé le poignet d'Iris pour la tirer vers lui. *Non !* Une nouvelle gifle a claqué, la projetant contre la table. Elle a poussé un cri et s'est serré le ventre, là où elle s'était cognée contre le bois.

— Vous. Allez. Toutes. Apprendre, a-t-il grondé en bondissant vers moi pour me coller contre le mur.

Mon souffle s'est coincé dans ma gorge. J'ai tressailli et j'ai fermé les yeux pour me préparer à encaisser un coup. *Lewis, Lewis, Lewis*, ai-je crié dans ma tête pour être ailleurs mentalement. Le poing de Trèfle s'est enfoncé dans ma mâchoire et je me suis écroulée. La douleur a irradié le bas de mon visage. J'ai collé ma main sur ma bouche en respirant par le nez. *Ne pleure pas, ne lui donne pas cette satisfaction.* Ma mâchoire me lançait et mes yeux se remplissaient de larmes, mais je me suis retenue. Je ne lui montrerais pas qu'il m'avait fait mal.

J'ai senti le goût métallique du sang sur ma langue et des picotements à l'intérieur de ma joue. Mes dents avaient dû l'entailler. J'ai dégluti ; je savais que la vue du sang le mettrait dans un état pire encore. Je me suis écroulée sur le sol, paupières closes. *Je ne tiendrai plus très longtemps.*

— Nettoyez-moi ça tout de suite.

J'ai rouvert les yeux juste à temps pour le voir remonter les escaliers. Je me suis relevée et j'ai couru dans la salle d'eau me rincer la bouche. J'ai alors

laissé mes larmes couler. Je me suis effondrée par terre, le cœur serré, accablée par la peur et la solitude.

## JEUDI 16 DÉCEMBRE 2010

J'étais assise dans le canapé avec Rose et Iris. La télé était allumée, mais personne ne la regardait. Nous attendions avec angoisse son retour. Il n'était pas venu prendre le petit-déjeuner. L'idée de le voir descendre était flippante, mais c'était encore pire d'imaginer qu'il ne reviendrait jamais. S'il nous abandonnait, nous serions condamnées à mourir de faim dans ce sous-sol.

Ma mâchoire était gonflée et contusionnée. L'intérieur de ma bouche était tellement douloureux que je ne pouvais avaler que de la nourriture molle. Les ecchymoses sur mon visage me rappelaient en permanence à quel point Trèfle était taré et le danger que nous courions à tout moment. À chaque fois qu'il s'en prenait à l'une d'entre nous, je remettais sérieusement en doute la possibilité de m'évader. Je devinais que c'était pour cette raison qu'Iris ne voulait rien tenter : elle était persuadée que nous n'avions pas la moindre chance de réussir.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? a demandé Iris. Il est de pire en pire, Rose, et tu le sais.

Si elles étaient inquiètes, c'est que la situation était vraiment flippante. Elles avaient assisté à des tas d'horreurs et étaient habituées à notre mode de vie. Et pourtant, elles avaient peur. Je me suis demandé si c'était à cause de ma présence. J'avais une famille et il m'avait quand même choisie : est-ce que ça signifiait que le monde extérieur se rapprochait de lui ? Rose et Iris étaient perdues dans leurs pensées ; elles fixaient la télé sans la regarder, ailleurs, rongées par l'angoisse.

Rose a secoué la tête.

— Je ne sais pas, mais je suis convaincue que tout va bien se passer. On se serre les coudes, comme d'habitude.

J'en avais vraiment ras le bol de les entendre dire que tout irait bien. Pourquoi chantaient-elles ce refrain ? Elles avaient accepté que leur vie se résume à cette prison, ce qui était un cauchemar éveillé. Quelque chose en moi s'est mis à bouillonner et je me suis levée d'un bond, en rage.

— Rose, putain, regarde autour de toi ! On est enfermées dans la cave d'un taré. Comment est-ce que tu peux dire que tout va bien se passer ? Réveille-toi, bordel !

— Du calme, Lilas. Il nous entend peut-être, a-t-elle répondu d'une voix basse, mais pressante.

J'ai pris une profonde inspiration et je n'ai pas relevé le fait qu'elle m'ait appelée Lilas. Lilas n'était qu'un pantin dans le monde de malade inventé par ce fou : ce n'était pas moi.

— Réfléchis un peu, Rose. On ne perçoit rien jusqu'à ce que la porte s'ouvre. Tu crois vraiment qu'il nous entend ? Au lieu de jouer l'épouse de ce taré, est-ce que tu pourrais te comporter comme une personne normale ? *Il nous a kidnappées.*

— Je suis tout à fait consciente de la situation, Lilas, mais que veux-tu que je fasse ?

Était-elle vraiment consciente de ce qui se passait ?

J'ai serré les poings. Qu'est-ce qui clochait chez elle ?

— Sors la tête de ton cul et réfléchis à ce qui pourrait nous permettre de nous enfuir. Arrête de faire comme si c'était normal qu'on soit enfermées. Pourquoi est-ce que tu ne veux pas te barrer ? Si on s'y met toutes ensemble, on peut être plus fortes que lui.

— Ça a déjà été tenté, m'a rappelé Iris.

— Je sais, vous me l'avez dit, mais il n'y a jamais eu de tentative à trois ou à quatre en même temps. Évidemment, il est capable de régler son compte à l'une d'entre nous, mais comment est-ce qu'il pourrait nous maîtriser toutes les trois ? Réfléchissez : nous pourrions l'attaquer et nous enfuir. Ça peut marcher.

Qu'est-ce que je racontais ? Deux minutes plus tôt, ça me semblait impossible et, maintenant, je ralliais les troupes !

J'ai sursauté en entendant la porte du sous-sol grincer. Mon cœur a bondi dans ma poitrine et mon estomac s'est noué.

— Ça peut marcher si on s'y met ensemble, ai-je chuchoté avec un regard suppliant.

— Non, Lilas, a tranché Rose.

Je me suis détournée pour ne pas lui hurler dessus.

Trèfle portait trois bouquets de fleurs et marmonnait entre ses dents. Je ne comprenais pas exactement ses paroles, mais j'ai distingué quelques mots comme *corps* et *chameau*, mais j'avais dû mal entendre, pour le second en tout cas.

Rose a inspiré à fond et lui a adressé un sourire chaleureux. Elle paraissait sûre d'elle et détendue, mais ses mains tambourinaient contre ses cuisses et elle était raide comme un piquet.

— Bonjour, Trèfle.

Il a tressailli comme s'il était surpris de nous trouver là.

— B... bonjour.

Il ne bégayait jamais. Il était toujours plein d'assurance et posé, sauf quand il pétait un câble à cause des fleurs. Pourquoi cette réaction de surprise ? Qu'est-ce qu'il s'imaginait ? Que nous étions sorties faire une course ?

— Tu es venu pour déjeuner ? a demandé Iris en jetant un œil à l'horloge.

Il n'était que midi, il aurait dû être au travail.

Il se comportait vraiment de façon étrange : il parlait tout seul et n'avait pas conscience de notre présence. Son regard partait dans tous les sens, comme s'il cherchait quelque chose dans la pièce. J'étais inquiète et j'ai remarqué qu'Iris reculait d'un pas.

— Des fleurs, a-t-il dit en tendant ses bouquets.

Rose s'est avancée et les a pris tous les trois.

— Elles sont très belles, Trèfle, merci.

Alors, on faisait comme si tout était normal ? Pas de questions ?

J'ai suivi Rose et Iris jusqu'à l'évier et nous avons fait couler de l'eau dans les vases. J'observais Trèfle du coin de l'œil. Il continuait à regarder dans tous les coins, en s'attardant toutes les cinq secondes sur la porte. Qui est-ce qu'il attendait ? La police ? Son comportement était plus qu'étrange. Ça ne lui ressemblait pas et je ne savais pas comment réagir. Est-ce qu'il valait mieux l'ignorer complètement ?

— Alors, Trèfle, est-ce que tu veux manger avec nous ? a insisté Rose.

— Non merci, s'est-il empressé de répondre avec un sourire.

Sans ajouter un mot, il a embrassé Rose et Iris sur la joue et m'a regardée. J'ai retenu mon souffle quand il s'est approché de moi pour m'embrasser également. Mes paumes me picotaient et c'est seulement quand il s'est éloigné que j'ai remarqué que j'y avais enfoncé mes ongles.

— Bonne nuit, les fleurs, nous a-t-il lancé depuis les marches avant de se remettre à marmonner tout seul.

*Téléphone et corps.*

— *Bonne nuit ?* a répété Iris à Rose, d'un air interloqué.

Est-ce qu'il ne viendrait plus aujourd'hui ou est-ce qu'il avait perdu la notion du temps ?

Rose a haussé les épaules et a jeté un dernier coup d'œil à la porte qui venait de se fermer.

— Je vais nous préparer un bon chocolat chaud.

*Oh, ça va tout arranger, Rose !*

J'ai bu mon chocolat très vite, en me brûlant la langue. J'ai tenté de penser à autre chose que les lèvres de ce malade sur ma peau, mais je sentais encore

leur pression sur ma joue et je me sentais souillée.

— Je vais prendre une douche.

J'avais besoin de me sentir à nouveau propre, si c'était possible.

J'ai tourné le robinet pour que l'eau chaude arrive pendant que je me déshabillais. La température en était trop élevée quand je me suis mise sous le jet. J'avais beau frotter mon corps, je me sentais encore sale. C'était comme si Trèfle était gravé dans mon épiderme. Je me suis demandé depuis combien de temps Rose avait cessé de se frictionner comme moi, si elle l'avait jamais fait. La situation semblait lui plaire. Je n'en arriverais jamais là. Jamais.





16  
TRÈFLE

MERCREDI 9 MAI 2007

J'étais installé à la table avec Violette, Iris et Lilas. J'aurais dû être en compagnie de quatre fleurs. Je ne pouvais pas m'empêcher de fixer le siège vide. Rose manquait. Ça n'allait pas et je n'arrivais pas à me détendre.

— Ça va, Trèfle ? m'a demandé Lilas.

L'amour et l'inquiétude se lisaient dans ses yeux. Ça m'a réconforté. Lilas était belle. Elle faisait partie de la famille depuis près de deux ans et elle était un exemple à suivre pour les autres. Iris et Violette l'admiraient.

— Tout va bien, ai-je prétendu en souriant pour masquer mon malaise.

J'ai mangé en silence, en écoutant leur conversation, ne m'y mêlant que quand c'était nécessaire. Mon pied martelait le sol en rythme. La situation ne pouvait durer. Il fallait que je voie Shannen et que je trouve Rose.

Quand tout le monde a terminé son repas, j'ai pris congé et je suis remonté dans ma chambre pour me changer en vue de la soirée. Il fallait que je voie ma Shannen. Cette fille occupait toutes mes pensées, elle ne quittait jamais mon esprit. C'est à elle que je pensais en m'endormant tous les soirs. Mon désir le plus ardent était de m'occuper d'elle, mais j'avais envie qu'elle soit dans la maison à mes côtés. Même si je ne la connaissais que depuis trois semaines, elle comptait déjà énormément à mes yeux. Shannen était mon unique chance d'avoir enfin une relation amoureuse classique.

J'ai enfilé un pantalon noir chic, un pull gris et mon long manteau noir. Tout devait être parfait. Je me suis peigné puis j'ai aspergé mes cheveux d'une bonne couche de laque pour qu'aucune mèche ne dépasse. Jamais mon apparence n'avait été aussi cruciale. Je voulais me montrer sous mon meilleur jour pour elle, tout lui donner.

Le trajet en voiture jusqu'au supermarché à proximité de son auberge de jeunesse n'était pas long, malheureusement. J'aurais voulu qu'il se prolonge

pour calmer mon appréhension. Normalement, les femmes ne me rendaient pas nerveux. L'impression inhabituelle ne me déplaisait pas pour autant. Je me suis garé et je l'ai repérée immédiatement. Elle sortait de l'établissement où elle séjournait et se dirigeait vers le pré à l'arrière.

Mon cœur s'est accéléré. Elle était très belle, même si elle ne prenait pas autant soin d'elle qu'elle aurait dû. Je l'aiderais à améliorer ça. Nous allions veiller l'un sur l'autre. Je l'ai suivie en regardant ses longs cheveux bruns se soulever doucement dans la douce brise de mai. Elle s'est retournée tout à coup, sans doute en entendant mes pas.

— Rebonjour, Shannen.

Ses joues ont rosé et elle a souri.

— Bonjour, Colin. J'allais m'asseoir près des arbres. Tu veux m'accompagner ?

— Avec plaisir.

Nous avons traversé la pelouse en silence. Je me suis installé par terre à côté d'elle sans prêter attention au malaise que me procurait le contact avec le sol sale.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Comme d'habitude, m'a-t-elle répondu en haussant les épaules, les yeux baissés. Mais ça me fait plaisir de te voir.

Cet aveu l'a fait rougir. J'ai su à ce moment que nous étions faits l'un pour l'autre et que cette relation allait marcher. Je lui ai pris la main et je l'ai serrée. Elle ne devait pas se montrer timide avec moi ; je voulais qu'elle soit à l'aise et se sente détendue.

— Moi aussi. Tu m'as manqué aujourd'hui.

Tout était différent avec Shannen. C'était la bonne. Je le savais : elle me rendait... heureux. Même si je me sentais un peu coupable d'avoir des sentiments plus forts pour elle que pour les autres filles, je n'y pouvais rien. Shannen était parfaite ; elle avait toutes les qualités qu'on peut attendre d'une compagne. J'avais envie de vivre avec elle, je rêvais qu'elle soit ma femme... mon tout. Comme elle me faisait penser à ma mère sur bien des points, j'étais persuadé qu'elle comprendrait pour les filles.

— Comment ça s'est passé, au travail ?

Sa question était sincère : elle voulait vraiment connaître la réponse. C'est ce qui me plaisait le plus chez elle.

Elle se souciait des autres, malgré le fait qu'elle n'avait pas toujours été bien traitée. Sa famille lui avait tourné le dos, mais Shannen était restée gentille et bienveillante.

— Très bien, merci, même si la journée a été très longue.

Elle a hoché la tête en jouant avec un brin d'herbe. J'ai fermé les paupières et j'ai tenté de calmer ma respiration : elle ne se rendait pas compte à quel point ce végétal était sale. Il pouvait y avoir n'importe quoi sur ce brin d'herbe.

— Et toi, à quoi as-tu occupé ta journée ?

— J'ai lu un peu puis je suis venue ici.

— Et les autres de l'auberge de jeunesse ?

J'ai plissé le front en repensant à l'incident survenu deux nuits plus tôt, dont elle m'avait parlé. Une sale pute l'avait frappée pour tenter de voler le peu d'argent qui lui restait. Elle en avait gardé des traces rouges en forme de main sur la joue.

Elle a évité mon regard.

— Ça allait.

— Ne me mens pas ! me suis-je emporté.

En la voyant tressaillir, j'ai instantanément regretté mon énervement.

Elle a retiré sa main de la mienne et s'est levée.

— Je ferais mieux d'y aller, a-t-elle murmuré en serrant ses bras autour d'elle.

Je me suis mis debout très vite, paniqué qu'elle s'en aille et m'abandonne.

— Non, Shannen. Je suis désolé. Je n'aurais pas dû m'emporter comme ça. C'est juste que je déteste savoir qu'on te maltraite.

J'ai repris sa main et je l'ai pressée doucement avant de la lâcher.

— Pardonne-moi, Shannen, s'il te plaît.

Elle m'a souri.

— C'est bon, tu es tout excusé. Tu veux te promener ?

— Volontiers.

Nous avons emprunté le sentier. À chaque fois que je venais la voir, nous nous retrouvions dans le pré, puis nous allions nous balader. Je l'ai menée vers le lac – notre trajet habituel – et j'ai glissé ma main dans la sienne.

— Quelle belle soirée, a-t-elle déclaré.

— En effet.

— Mon père m'emmenait à l'extérieur le soir pour voir les premières étoiles apparaître dans le ciel.

Sa voix était empreinte de tristesse et de regret. Elle n'avait jamais évoqué sa famille, sauf pour dire qu'ils s'étaient disputés et qu'elle était partie.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Shannen ? Comment es-tu arrivée ici ?

— Non, je t'en prie, a-t-elle soufflé. Je n'ai pas envie d'en parler.

J'ai acquiescé en repoussant ma colère : j'étais furieux qu'elle ne me réponde pas. Mes filles ne laissaient jamais mes questions sans réponses.

— Pourquoi tu ne viens pas chez moi quelque temps ? Au moins jusqu'à ce

que tu remettes de l'ordre dans ta vie.

— C'est gentil, Colin, mais je ne peux pas.

J'ai poussé un soupir de frustration. Pour quelle raison ne faisait-elle pas ce que je voulais ? Je n'étais pas habitué au refus et je n'aimais pas ça.

— Tu veux qu'on aille dîner quelque part ? ai-je demandé en regardant avec désapprobation ses poignets menus et fragiles.

Elle a réfléchi à ma proposition en se mordant la lèvre.

— S'il te plaît ? Je t'invite. Ça me ferait plaisir.

Un grand sourire s'est affiché sur son beau visage. Ça m'a coupé le souffle.

— D'accord. Ce serait chouette, merci.

Nous sommes arrivés à mon restaurant indien préféré, celui où mes parents m'emmenaient quand j'étais petit. Mon père adorait le curry et nous y allions souvent, avant qu'il ne couche avec cette pute et ne détruise notre famille.

— Une table pour deux, s'il vous plaît.

Le serveur nous a installés dans un coin et nous a tendu les cartes.

— Merci.

Une fois qu'il s'est éloigné pour nous laisser faire notre choix, je me suis tourné vers Shannen.

— Tu peux commander tout ce que tu veux.

Elle a souri et s'est plongée dans la lecture.

— Je crois que je vais prendre un tikka masala, ai-je annoncé. Tu as choisi ?

— La même chose.

J'ai fermé les paupières. *Tu es faite pour moi, Shannen.*

— Depuis combien de temps est-ce que tu travailles dans la comptabilité ?

J'étais agréablement surpris qu'elle me pose une question personnelle.

— Oh, ça doit faire à peu près cinq ans, je pense. Et toi, qu'est-ce que tu faisais avant l'incident avec ta famille ?

— Quand mon père a perdu son emploi, nous avons besoin d'argent, alors j'ai arrêté mes études pour travailler dans le restaurant qui employait ma mère.

Elle a froncé les sourcils.

— Il avait toujours besoin de plus d'argent.

Qu'est-ce que ça signifiait ? Il n'avait pas l'air d'un très bon père... Un homme doit subvenir aux besoins de sa famille et non l'inverse. J'aurais voulu en savoir plus, mais je ne voulais pas qu'elle se referme à nouveau. Ça demanderait du temps ; c'était parfait, nous en avons beaucoup.

La conversation roulait facilement, entrecoupée de petits moments de silence. J'avais pris la bonne décision : Shannen ne retournerait pas dans cette auberge de jeunesse. J'avais perdu le compte du nombre de fois qu'elle m'avait fait rire et sourire... or, je n'avais plus ri depuis des années. Shannen

était mon avenir, mon unique chance. Je profiterais du trajet au retour pour la convaincre que j'étais la personne idéale pour m'occuper d'elle. Nous avions des chances de réussir : je pouvais la rendre aussi heureuse qu'elle me rendait heureux. Je me le promettais.

Je lui ai tenu la porte du restaurant pour la laisser passer. Son bras a frôlé le mien et j'ai étouffé un cri en sentant une sorte de décharge. Nous avions une connexion, un véritable lien.

— Merci pour le repas, Colin, a-t-elle murmuré.

Ses joues parfaitement dessinées ont légèrement rougi.

— De rien, c'était avec plaisir.

J'étais sincère, c'était un véritable plaisir. Je ne savais pas que le simple fait d'emmener dîner une fille qui me plaisait pouvait me rendre aussi heureux. Combien de rendez-vous avais-je manqués au cours des années ? Je n'avais jamais ressenti tant de satisfaction et je comptais bien que ce ne soit pas la dernière fois : je voulais à tout prix que Shannen nous donne une chance.



Quand nous sommes montés dans ma voiture, je n'ai pas trouvé les mots. Mon cœur battait trop vite et j'étais rongé d'angoisse. Comment allait-elle réagir si je l'emmenais chez moi ? Pour rejoindre l'auberge de jeunesse, il fallait passer par ma rue. Nous serions quasiment à la maison avant qu'elle ne commence à me poser des questions.

— Tu as froid, ai-je constaté en allumant le chauffage.

Elle s'est frotté les mains l'une contre l'autre.

— Merci. Pour tout.

— Je t'en prie. J'ai passé une excellente soirée.

Un petit sourire timide s'est dessiné sur ses lèvres.

— Moi aussi.

Je roulais moins vite que d'habitude. Pour calmer mes nerfs, j'ai orienté la conversation vers les études que Shannen avait entamées. Nous arrivions ; je distinguais mon toit en tuiles rouges au sommet de la colline. C'était maintenant ou jamais. J'ai ralenti un peu trop brusquement pour m'engager dans l'allée et j'ai coupé le moteur.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? a-t-elle demandé en regardant par la vitre.

Je me suis tourné vers elle en souriant.

— C'est chez moi, ici, Shannen. Je voudrais juste passer aux toilettes avant

de te ramener. Entre une minute.

Elle a fixé la porte d'entrée d'un air hésitant.

— Je n'en aurai pas pour longtemps.

Au bout d'une seconde, elle a hoché la tête et a ouvert sa portière. J'avais gagné sa confiance.

— C'est joli, a-t-elle commenté quand je l'ai fait entrer.

— Merci.

J'étais content que ça lui plaise. J'avais envie qu'elle se sente bien chez moi. Je la laisserais changer la décoration si quelque chose ne lui plaisait pas. Nous pourrions peut-être même le faire ensemble, en faire *notre* maison et non plus la mienne.

— Je vais te montrer le salon où tu pourras m'attendre quelques minutes.

Elle s'est assise sur le canapé vert et je n'ai pas résisté à l'envie de m'installer à côté d'elle. J'aimais bien que nous soyons tous les deux dans *notre* salon.

— Tu ne devais pas aller aux toilettes ?

— Shannen, j'ai un aveu à te faire... je n'ai pas vraiment besoin d'y aller. Je suis désolé de t'avoir menti, je voulais juste t'emmener ici pour que nous puissions parler. Je t'ai ramenée à la maison.

Ses yeux se sont écarquillés d'horreur et elle s'est levée en poussant un petit cri. Je me suis mis debout d'un bond et l'ai attrapée par le bras avant qu'elle ne puisse s'enfuir.

— Laisse-moi t'expliquer. Je t'en prie.

— Non, lâche-moi, m'a-t-elle crié en se débattant comme un beau diable pour m'échapper.

Ses cheveux volaient dans tous les sens et me fouettaient le visage.

— S'il te plaît, laisse-moi partir.

— Calme-toi, lui ai-je ordonné.

— Lâche-moi.

Elle s'est remise à gigoter et m'a frappé le torse de son poing libre. Ça ne faisait pas mal – elle n'avait pas beaucoup de force –, mais ça m'a mis en colère. J'essayais de l'aider ! Comment osait-elle ? J'ai serré la mâchoire, j'ai agrippé son autre poignet et je l'ai plaquée contre le mur. Je n'entendais plus que mon pouls dans mes oreilles. Je ne voulais pas lui faire de mal, mais elle ne me laissait pas le choix. Ses cris perçants étaient comme un bruit de fond. Son manque de respect me rendait fou. Je savais ce que maman aurait fait à ma place et je l'entendais presque aboyer l'ordre : *Tue-la*.

— Non, non, je t'en prie.

Je n'aimais pas qu'on me supplie. Maman n'était pas comme ça. Seuls les

faibles implorant.

*Tue-la. Tout de suite.*

Les yeux de Shannen étaient emplis d'effroi quand j'ai serré ses deux mains dans une des miennes et que j'ai posé une paume sur sa bouche. Je luttais pour reprendre le contrôle de moi-même. J'avais envie de la tuer – le couteau était dans ma poche –, mais j'avais envie d'elle. Je la désirais et maman voulait que je la tue.

Elle gémissait contre mon bâillon. J'ai fermé les paupières et je me suis concentré pour calmer ma respiration lourde et hachée. Elle fera tout ce que je veux, une fois qu'elle aura compris. Elle n'est pas méchante.

J'ai rouvert lentement les yeux. En voyant son expression terrifiée et son visage baigné de sueur froide, j'ai réalisé combien elle était vulnérable. Shannen avait peur ; elle ne savait pas ce que j'avais à lui offrir ni ce que je ressentais pour elle. Mon cœur s'est gonflé d'amour.

— Ça va aller, ai-je murmuré. Il faut que tu me fasses confiance. Je veux juste m'occuper de toi. Tu es chez toi, maintenant, douce Shannen.

J'ai caressé sa joue en la regardant dans les yeux. *Crois-moi, je t'en prie.*

Elle a dégluti.

— Je te crois quand tu dis que tu t'occuperas de moi, Colin, mais je ne peux pas habiter avec toi ici.

Mon visage s'est assombri. Elle n'avait pas écouté ce que je venais de lui expliquer ? Elle était chez elle. Sa place était ici.

— Désolée, je ne peux pas. Il faut que je m'en aille.

Elle a fait volte-face et je me suis mis à paniquer. Je ne pouvais pas la laisser partir.

Elle avait à peine fait deux pas quand je l'ai rattrapée par-derrière en plaquant de nouveau une main sur sa bouche. Ses cris étouffés m'ont déchiré et j'ai compris que ça ne marcherait pas comme je le souhaitais... pas encore, du moins. Je l'ai poussée dans un coin du salon.

— Ne tente rien, l'ai-je prévenue d'un ton menaçant, le temps de repousser la bibliothèque du couloir.

Shannen est restée immobile, clouée sur place, pendant que je déverrouillais la porte du sous-sol. Je l'ai prise par le bras et je l'ai traînée dans l'escalier.

— Non, a-t-elle hurlé quand elle a compris ce qui lui arrivait.

Je n'avais pas envie de ça non plus ; j'avais le cœur lourd et mes yeux piquaient à l'idée de passer à côté de la vie que je voulais partager avec elle. Mais je n'avais pas le choix. Je refusais de la perdre et c'était le seul moyen.

Iris, Violette et Lilas se sont levées du canapé, ce qui a surpris Shannen. Elle a crié, ses jambes se sont dérobées sous elle et elle s'est effondrée sur le sol.

— Explique-lui tout, Lilas, ai-je ordonné avant de remonter.

*Non ! Non, non, non.* J'ai refermé la porte et j'ai tourné la clé dans la serrure avant de me laisser glisser le long du mur. Je me suis mis à hurler de désespoir en m'arrachant les cheveux. J'aurais tant voulu qu'elle reste avec moi.

Désormais, elle était devenue Rose.





17  
TRÈFLE

LUNDI 17 JANVIER 2011

J'ai consulté la pendulette posée sur mon bureau et à la seconde où la petite aiguille a basculé sur le cinq, j'ai éteint mon ordinateur et j'ai empoigné ma serviette.

Je devais partir tout de suite. Le dîner ne serait prêt que dans deux heures, comme je l'avais demandé aux filles : j'avais le temps.

J'ai roulé pendant une demi-heure pour rejoindre la ville, l'estomac noué, mes doigts pianotant nerveusement sur le volant. Il faisait déjà noir. L'auberge de jeunesse était juste à la sortie de la ville, ce n'était plus très loin.

Cela faisait trop longtemps que la famille était incomplète... presque six mois. Cela n'avait jamais été aussi long. La circulation s'est faite plus dense, mais j'ai bifurqué avant que ça ne s'aggrave à l'entrée du centre-ville. Une route sinueuse menait à une petite gare. L'auberge était tout près. Je me suis garé le long d'un immeuble délabré.

*Allez, Violette.*

Elle allait arriver. Ça faisait tellement longtemps que je l'attendais. Je me suis adossé au siège et j'ai regardé par les vitres et dans le rétroviseur. L'horloge orange du tableau de bord indiquait dix-huit heures treize. Je n'avais plus que cinq ou dix minutes. Mon cœur battait trop vite. Je voulais qu'elle vienne. J'avais besoin d'elle.

À dix-huit heures vingt-deux, alors que j'allais laisser tomber, je l'ai enfin repérée. Ses cheveux étaient sombres comme la nuit et tombaient jusqu'au milieu de son dos. *Violette*. J'en ai eu le souffle coupé. C'était elle. Elle avançait dans ma direction, son sac à dos accroché aux épaules.

J'ai ouvert ma portière et elle a reculé, surprise.

— Je suis désolé de vous avoir fait peur, ai-je déclaré en levant les mains pour lui montrer que je ne lui voulais pas de mal.

Elle a secoué la tête.

— Ce n'est rien, je ne faisais pas attention.

Elle m'a adressé un rapide sourire en remontant les bretelles de son sac à dos.

— C'est ma faute, a-t-elle ajouté.

— Vous voulez que je vous dépose quelque part ?

— Hum.

Elle a hésité.

— Non, ça va aller, merci.

J'ai serré les lèvres. *J'essaie de te sauver.*

— Vous me rendriez service, ai-je prétendu. Je dois me rendre à la gare et, dans le noir, j'ai peur de ne pas trouver mon chemin.

— Vous n'êtes pas d'ici ?

J'ai fait non de la tête.

— J'avais une réunion et j'ai décidé de me garer ici pour continuer le trajet en train. Je ne connais pas la ville. Où allez-vous ?

— Je ne sais pas encore. Dans le centre, sans doute.

— Vous le connaissez bien ?

Elle a acquiescé.

— Alors je reprends la voiture et je peux vous déposer. Vous n'avez qu'à m'indiquer où vous voulez aller, puis la direction pour repartir quand vous descendrez.

— D'accord, a-t-elle répondu en souriant. Merci.

Je me suis remis au volant et elle s'est installée sur le siège passager. J'ai démarré dès qu'elle a claqué la portière.

— Où est-ce que vous habitez ? m'a-t-elle demandé.

— Pas loin, nous serons bientôt à la maison, Violette.

J'ai verrouillé la voiture. Elle a secoué la tête en riant. Qu'est-ce qu'il y avait de drôle ? Est-ce qu'elle se moquait de moi ? J'ai froncé les sourcils. Qu'est-ce qu'elle croyait ? J'en avais assez de l'approche douce. Leur réaction était toujours la même au début, quelle que soit la façon dont je les sauvais. En allant droit au but, tout était plus simple.

— Vous devez tourner à gauche au feu, vous vous retrouverez sur la route qui fait le tour de la ville.

— Violette, nous rentrons chez nous.

Du coin de l'œil, j'ai vu son expression s'assombrir.

— Quoi ?

— Ne t'en fais pas, je vais m'occuper de toi.

— Vous êtes sérieux, là ?

— Évidemment.

Ses yeux se sont écarquillés d'horreur quand elle a compris que je ne plaisantais pas.

— Je t'ai dit de ne pas t'inquiéter, Violette.

Elle a secoué la tête.

— Putain, je ne suis pas Violette. Vous vous trompez de personne.

J'ai soupiré et j'ai serré les dents face à sa vulgarité.

Elle s'est effondrée quand elle a enfin compris ce que j'avais dit et les larmes ont inondé son visage.

— Laissez-moi partir, je vous en prie. Je ne suis pas qui vous croyez. Je ne suis pas Violette, je vous le jure. Je m'appelle Layal.

— Je sais parfaitement qui tu es.

— Non. Laissez-moi sortir. Tout de suite ! s'est-elle emportée en tirant en vain sur la poignée.

— Je ne te permettrai pas de me manquer de respect. Je suis en train de te sauver.

Elle a tressailli.

— Calme-toi et tout ira bien. Tais-toi.

Elle s'est recroquevillée contre la portière passager en s'agrippant si fort à la poignée que la jointure de ses doigts a blanchi. Mes mains aussi étaient crispées sur le volant. Ses sanglots profonds et très peu séduisants m'irritaient. J'ai serré les dents en tentant d'ignorer ses gémissements pathétiques.

— P... Pourquoi est-ce que vous faites ça ? a-t-elle marmonné en butant sur les mots.

— Violette, je suis en train de te sauver, ai-je répété.

*Pourquoi est-ce que tu ne comprends pas ça ? Tu as vu la vie que tu mènes ?*

Elle n'a plus rien dit pendant le reste du trajet. Ses pleurs se sont résumés à un hoquet de temps en temps tandis qu'elle regardait devant elle sans montrer d'émotions. Elle avait enfin compris ce qui se passait. J'ai souri ; le stress et l'angoisse ont disparu d'un coup.

— On arrive, ai-je annoncé en empruntant la rue qui menait à la maison. Les filles vont être contentes que tu sois là.

Elle a posé une main sur sa bouche pour étouffer un cri.

— Qui ?

— Les filles. Tu vas les adorer. On y est, ai-je déclaré en m'engageant dans mon allée. Tu es prête à les rencontrer ?

— Non. Laissez-moi partir et je vous promets que je ne dirai rien. Je ne vous dénoncerai pas à la police, je vous le jure. Je vous en prie, laissez-moi partir.

— Violette, fais-moi confiance. J'essaie de t'aider. Les filles pourront tout

t'expliquer.

J'ai coupé le moteur et détaché ma ceinture de sécurité.

— Allez, entrons.

J'ai déverrouillé la voiture et j'ai ouvert ma portière. Violette a bondi dehors et couru vers la route.

— Au secours ! Au secours !

J'ai foncé et je l'ai rattrapée par son manteau.

— Non ! Lâchez-moi. Lâchez-moi, espèce de malade !

Sa voix haut perchée m'a percé les oreilles. Je l'ai tirée vers moi et j'ai plaqué une main sur sa bouche.

— Calme-toi, Violette, ai-je grondé.

J'étais sous pression, comme un volcan prêt à entrer en éruption. Elle me poussait au-delà de mes limites. Je l'ai traînée jusqu'au seuil et j'ai ouvert la porte.

— Ça suffit maintenant.

Elle s'est mise à gémir.

— On y est presque.

Je l'ai poussée dans l'entrée.

— Je vais déplacer la bibliothèque. Tu vas rester là gentiment ou est-ce que tu préfères que je t'attache ?

— Je ne bougerai pas, a-t-elle promis d'une voix rendue rauque après ses cris.

J'ai souri.

— Très bien.

Je l'ai lâchée. Elle s'est écartée de quelques pas puis s'est arrêtée. J'ai déplacé l'étagère et j'ai tourné la clé dans la serrure.

— Viens, ai-je dit en ouvrant la porte.

Elle était tétanisée, le regard rivé sur l'ouverture.

— *Viens*, Violette.

— Mais... a-t-elle murmuré.

Je l'ai attrapée en lâchant un soupir de frustration. Pourquoi est-ce qu'elle n'obéissait pas ?

— Non !

Elle s'est débattue pour tenter de m'échapper.

— Non. Pitié, non.

Je l'ai tenue fermement par les deux bras pour la pousser dans l'escalier. Pour une jeune fille aussi mince, elle avait de la force. Rose, Iris et Lilas nous attendaient toutes les trois au bas des marches.

— Bonsoir, les fleurs.

Violette s'est raidie.

— S'il vous plaît, accueillez Violette et aidez-la à s'installer. Je reviendrai bientôt pour le dîner.

Je l'ai lâchée et j'ai remonté les escaliers. Je devais me laver.



Je suis retourné chez les filles après m'être douché et avoir pris la laine que Rose m'avait demandée. Le sous-sol sentait bon le hachis Parmentier. L'odeur m'a rappelé mon enfance, quand je n'avais pas encore six ans et que maman préparait de délicieux repas. Évidemment, ça s'était arrêté dès l'instant où nous avions surpris mon père avec cette pute. M'asseoir à table en famille et voir maman servir des portions généreuses de nourriture était l'une des choses qui me manquaient le plus.

— Bonsoir, les fleurs, ai-je déclaré en m'arrêtant au bas de l'escalier.

— Bonsoir, ont-elles répondu en chœur.

Violette était prostrée sur le canapé. Elle fixait le sol, immobile comme une statue.

J'ai froncé les sourcils.

— Est-ce que Violette va bien ? ai-je demandé à Rose.

Elle était censée l'aider à s'adapter.

Rose a hoché la tête.

— Ça va aller. C'est nouveau pour elle, il faut qu'elle s'habitue.

J'ai souri. Bien entendu. C'était la période d'adaptation.

— Et le dîner ?

— Il est prêt. Violette, viens à table. On mange.

Lilas l'a aidée à se lever et l'a guidée jusqu'à sa chaise.

Mon cœur s'est rempli de joie. Lilas était parfaite : elle était exactement comme je le voulais maintenant. J'avais été tellement obnubilé par l'envie de trouver Violette et par les recherches suite à la disparition de Summer à travers le pays que je n'avais pas prêté attention à son éclosion. Je m'en voulais d'être passé à côté.

— Mange, Violette, ai-je ordonné.

Elle n'avait pratiquement pas touché à son assiette, alors que tout le monde avait presque fini.

Lilas s'est tournée vers moi.

— Je crois qu'elle n'a pas très faim. On peut lui garder sa part pour plus

tard.

Ça devait faire un moment que Violette n'avait pas mangé. Elle était trop mince. Ses vêtements seraient sans doute trop lâches, comme ceux de Lilas.

— C'est seulement son premier soir, il ne faut pas l'oublier, a ajouté Lilas.

— Vous vous assurerez qu'elle avale quelque chose plus tard ?

— Oui.

J'ai hoché la tête et je me suis concentré sur mon repas.

— Oh, la laine est sur la dernière marche.

Rose a souri.

— Merci. Je la rangerai dès que nous aurons terminé.

J'ai fini mon assiette et j'ai attendu les filles. Tout allait bien se passer. La situation était sous contrôle. Rose et Iris se sont levées pour débarrasser. J'ai empêché Lilas de les aider.

— Viens, Lilas.

Je suis passé en premier dans la petite chambre. Elle m'avait montré qu'elle était la personne aimante et attentionnée que je voulais. C'était à mon tour de lui manifester à quel point elle comptait pour moi.

Elle est apparue dans l'embrasure. Elle avait l'air tendue, comme si elle se retenait de respirer, et ses yeux étaient exorbités.

— Tout ira bien, ne sois pas nerveuse.

J'ai refermé la porte derrière nous.

— Détends-toi, s'il te plaît, je ne vais pas te faire de mal. Tout va être parfait, tu ne le comprends pas ?

Je l'ai conduite jusqu'au lit et elle s'est assise sur le bord, toute rigide.

— Tu as pris ta douche ce matin ?

Elle a hoché la tête et je lui ai souri en remettant ses longs cheveux blonds derrière ses oreilles.

— C'est bien.

Elle a cligné très vite des yeux et quelques larmes ont coulé le long de ses joues.

— Chuuut, ai-je murmuré en déboutonnant ma chemise. N'aie pas peur. Je t'aime, Lilas.



18  
SUMMER

MARDI 18 JANVIER 2011

J'étais incapable de bouger. Je tremblais, j'étais dans un état second. Plus rien ne me semblait réel. Je ne voulais plus de cette réalité de toute façon. Le drap était enroulé autour de mon corps et je m'y accrochais comme à une bouée de sauvetage. L'étoffe était imprégnée de son odeur. Moi aussi. Je voulais à tout prix me débarrasser de ce fumet, mais mon maudit corps, ce traître, refusait de bouger.

Une voix s'est élevée dans la pièce. J'ai relevé la tête.

— Lilas. Lilas, chuuut, tout va bien, a dit Iris doucement. Ça va aller.

J'ai ouvert la bouche, mais aucun son n'en est sorti, à part une sorte de croassement au fond de ma gorge.

— Ne t'en fais pas, ça va aller.

*Non, ça ne va pas aller, putain !*

— Tu veux que je t'aide à aller te rafraîchir ?

Dans mon état de zombie, j'ai hoché la tête et Iris m'a mise debout. Nous avons fini par rejoindre la salle d'eau, je ne me souviens plus comment. J'avais l'impression d'être sous l'eau, le sol me paraissait irrégulier, tout flottait. Je n'arrivais pas à croire que ce que je venais de subir était réel. Je savais que c'était vrai, mais ça semblait flou.

J'étais en chaussettes dans la salle d'eau, toujours accrochée à mon drap, à fixer le sol. Pourquoi ne ressentais-je rien ? J'aurais dû être en larmes. Iris a tourné le robinet de la douche et a placé une serviette propre sur le bord du lavabo.

— Appelle-moi si tu as besoin d'aide, d'accord ?

Elle est ressortie en fermant la porte derrière elle.

Ça n'aurait pas dû être difficile de lâcher ce drap, mais j'en étais incapable. C'était la seule chose qui me couvrait – me protégeait – et je n'arrivais pas à

m'en détacher. J'ai pris une profonde inspiration et je me suis encouragée mentalement : *Tu peux y arriver. Lâche ce truc et tu te débarrasseras de son odeur.* J'ai expiré et laissé tomber le tissu par terre.

Je me suis glissée sous le jet, impatiente de ne plus sentir son after-shave. L'eau chaude ruisselait sur mon corps, emportant les traces de ce monstre. Pourquoi ne m'étais-je pas débattue ? Je ne voulais pas lui céder et, pourtant, je n'avais rien fait pour résister. Est-ce que ça aurait valu que je risque ma vie ? Oui. Savoir que je n'avais rien fait me rendait malade. Je me sentais sale, nulle. Si je m'étais défendue, au moins, je serais morte en sachant que je ne lui avais pas permis de me violer. Il était trop tard. Je ne pouvais pas revenir en arrière. J'allais devoir vivre avec cette idée. Je me suis mise à sangloter.

J'avais eu trop peur pour tenter quoi que ce soit, je l'avais laissé faire.

Mes jambes ont cédé sous moi et je me suis écroulée dans le bac de douche en pleurant. J'ai attrapé l'éponge et je me suis frottée avec l'énergie du désespoir, jusqu'à ce que ma peau soit rouge vif. Je me sentais si sale qu'aucun lavage ne me paraîtrait jamais suffisant.

Quand mon épiderme est devenu douloureux au point que le moindre contact était insupportable, j'ai lâché l'éponge, je me suis relevée et j'ai coupé l'eau. Je me suis emballée dans la serviette sans cesser de pleurer. Le coton frottait contre ma peau à vif. Je tremblais de nouveau et je mourais de froid, malgré la douche chaude.

À chaque fois que je fermais les paupières, je voyais son visage penché sur moi. La façon dont il me regardait – *avec amour* – me rendait malade. J'ai été prise d'un haut-le-cœur et j'ai placé une main sur ma bouche. Je me suis penchée aussitôt au-dessus des toilettes, juste à temps pour vider le contenu de mon estomac dans la cuvette.

— Lilas, a appelé Iris à travers le battant.

Elle me parlait tout doucement, comme si j'étais un nouveau-né. J'ai serré la serviette plus fort. Mon cœur a accéléré. Je ne voulais pas qu'on me voie.

— Je peux entrer ?

Rien n'est sorti quand j'ai tenté de répondre, à part un petit gémissement. Je me suis assise sur la cuvette.

Iris a poussé la porte et a jeté un œil à l'intérieur.

Je me suis détournée pour ne pas lire la pitié dans son regard. Elle s'est agenouillée devant moi et je me suis raidie.

— C'est une question qui va te paraître stupide : est-ce que ça va ?

J'ai fait non en secouant la tête et j'ai serré les bras autour de moi. Elle avait raison, la question était stupide.

— Je suis désolée, je sais que ce n'est pas une grande consolation, mais je



t'assure que ces moments avec lui ne durent jamais très longtemps.

Ce n'était vraiment pas réconfortant ; la durée n'avait aucune importance. Je ne voulais plus qu'il m'approche ne serait-ce qu'une seconde.

— Chuuut, je sais. Tu n'es pas obligée de parler.

Iris a essuyé mes larmes. Je n'avais même pas l'énergie de la repousser.

— Viens, je t'emmène dans la chambre. Tu as besoin de sommeil.

Je suis restée debout à côté de mon lit pendant qu'Iris m'enfilait un pyjama. C'était comme si j'avais oublié comment accomplir les gestes les plus simples. Elle m'a aidée à m'allonger sur le matelas et m'a bordée. J'avais l'impression d'être sa fille. Violette dormait déjà, je l'enviais.

J'avais envie de parler à Lewis, ne serait-ce qu'un instant, juste pour entendre sa voix. J'ai enfoui la tête dans l'oreiller et j'ai pleuré en silence. Le lit était secoué par mes sanglots. J'avais encore l'impression que son corps était sur moi. Je me sentais horriblement mal, mais je n'avais pas le courage de me lever pour vomir. Mes jambes étaient trop lourdes, j'avais juste envie de me rouler en boule et de laisser le sommeil m'envahir.

J'ai fermé les yeux et je me suis représenté le visage de Lewis, son sourire, son rire, la façon dont il prononçait mon nom. Je l'entendais encore parfaitement dans ma tête. *Sum*. La plupart du temps, il était trop paresseux pour articuler mon prénom en entier. Ça me donnait des chatouillis dans le ventre à chaque fois que je l'entendais. Ses yeux s'illuminaient quand il m'appelait, comme si le simple fait de dire mon nom le rendait heureux.

Avec Lewis, tout était exceptionnel. Je me sentais spéciale, comme si j'étais la seule fille de l'univers. Il était doux et délicat. Je me savais aimée et protégée. J'ai pleuré encore plus fort en me rappelant combien ces moments étaient extraordinaires. Je n'éprouverais plus jamais ça. À présent, je me sentais sale, souillée, et Lewis ne me regarderait jamais plus de la même façon. Comment le pourrait-il ?

J'ai enfoncé mon visage dans l'oreiller déjà trempé et j'ai fermé les yeux. Je voulais m'endormir et tout oublier. Ce monstre n'avait plus rien à me prendre. Est-ce que ce qu'il me ferait subir avait encore la moindre importance ? Je me suis roulée en une boule la plus petite possible, en serrant les jambes contre moi. J'ai pleuré jusqu'à ne plus avoir de larmes et que ma gorge me brûle. J'ai fini par m'endormir, terrassée par la fatigue. La seule chose qui me faisait tenir, c'était l'idée que ce n'était pas ma première fois : ça, au moins, il ne me l'avait pas volé.

SAMEDI 2 MAI 2009

Lewis avait l'air nerveux. Il n'arrêtait pas de se mordiller l'intérieur de la joue. *Il ne devrait pas se mettre dans un état pareil, lui ?* Quant à moi, mon cœur battait à cent mille pulsations à la minute et j'avais l'impression que j'allais défaillir. Il s'est redressé et a passé un bras autour de moi. Nous étions dans mon lit. Mes parents étaient partis fêter leur anniversaire de mariage et Henry avait rendez-vous avec une fille zarbie qui riait à toutes ses blagues débiles. Nous avions la maison pour nous tout seuls.

Ce soir, nous allions faire l'amour pour la première fois. J'étais vierge et l'angoisse me rendait presque malade. Et si je faisais un truc de travers ? J'étais à côté de mes pompes, mais Lewis me répétait en boucle que tout irait bien. Il était persuadé que je m'en sortirais et je ne voulais pas lui donner tort.

— Ça va ? lui ai-je demandé.

Je ne comprenais pas pourquoi il avait peur : il l'avait déjà fait, lui !

— Ouais.

Il a hoché la tête et essuyé ses paumes sur son jean.

— Et toi ?

— Ça va, ai-je murmuré.

J'étais prête. Je l'étais depuis un moment, mais tout le monde disait que, la première fois, ça faisait mal, alors j'étais anxieuse. Mal à quel point ?

Nous avons discuté plusieurs fois du moment idéal. Je ne voulais pas qu'on fasse ça à la va-vite, avant que mes parents rentrent du boulot, ou à l'arrière d'une voiture. Du coup, nous avons planifié l'événement pour ce soir. N'était-ce pas à lui de faire le premier pas ? Je l'ai observé discrètement. Et s'il avait changé d'avis ? J'ai ri intérieurement. Quel mec de dix-sept ans déciderait de passer son tour ?

— Tu as l'air nerveux, ai-je fait remarquer en rougissant.

— Un peu.

— Pourquoi ?

Il a haussé les épaules sans répondre.

— Lewis ?

— J'sais pas, c'est différent cette fois-ci. Et puis tu es vierge.

*Désolée !*

J'ai froncé les sourcils et il a éclaté de rire.

— Ce n'est pas une mauvaise chose, Sum.

— Je sais, ai-je admis en plissant les yeux.

— Tu préfères attendre ?

— Non. Et toi ?

Il a eu un petit rire et ses prunelles ont pétillé.

— J'interprète ça comme un non, ai-je décrété.

Il s'est penché pour m'embrasser. J'ai ressenti des chatouillis dans le ventre, comme à chaque fois. Ses lèvres étaient collées aux miennes, mais avec douceur. Ma tête tournait.

— Je suis prête, ai-je soufflé.

Lewis a poussé un petit grognement et a passé les doigts dans mes cheveux :

— Attends, j'aurais pas dû répandre des roses sur le lit ou un truc ringard comme ça ?

— Ouais, c'est bien connu, toutes les filles veulent avoir des épines qui leur rentrent dans les fesses la première fois qu'elles font l'amour. T'inquiète. Ce sera spécial. Pas besoin de mise en scène.

Ses lèvres se sont à nouveau collées aux miennes. Au bout de quelques secondes de baiser passionné, nous sommes tombés à la renverse sur le matelas. Mes vêtements ont disparu comme par magie. Il était doué. Je me sentais nulle de ne pas savoir quoi faire.

Lewis était très délicat, il s'est introduit doucement en moi, mais ça faisait vachement mal. J'ai fermé les paupières en m'agrippant à son dos. J'adorais la façon dont il me traitait et j'avais l'impression que nous ne formions plus qu'une seule personne ; malheureusement, je ne pouvais pas ignorer la douleur.

Je me suis mordu la lèvre.

— Tu veux arrêter ?

— Non !

J'ai rougi en entendant mon ton désespéré, mais c'était vrai : je ne voulais surtout pas arrêter. Je voulais dépasser la phase douloureuse.

— J'aime trop être tout contre toi. Et, dans quelques minutes, ça ira mieux.

*J'espère. Kerri a intérêt à avoir raison !* Il m'a embrassée et je me suis perdue dans l'étreinte sans plus penser à la douleur qui diminuait peu à peu. C'était parfait, même sans les bougies et les roses.



Je me suis blottie contre lui, la tête sur son torse.

— Ça va ? Tu as encore mal ? Je peux aller te chercher quelque chose ?

Pendant qu'il me bombardait de questions, il dessinait sur la peau de mon dos des formes imaginaires du bout des doigts.

— Lewis, détends-toi, je vais très bien.

— Tu as dit que ça faisait mal...

J'ai levé les yeux au ciel.

— Je survivrai.

— Tu as mal, mais tu ne veux rien prendre parce que la douleur ne te tuera pas ?

Il a secoué la tête en me regardant d'un air amusé.

— Ton entêtement est passé au niveau supérieur.

— Ou alors, je ne suis tout simplement plus un bébé. La sensation est agréable et ça ne fait presque plus mal.

— T'es vraiment zarbie, m'a-t-il taquinée en m'embrassant sur le front.

— Moi aussi, je t'aime.



19  
SUMMER

JEUDI 20 JANVIER 2011

Iris m'a réveillée ce matin en me caressant les cheveux. Elle a murmuré :

— Lilas.

*Summer, Summer, Summer, Summer, Summer !*

J'ai fermé les paupières très fort et une larme s'est échappée pour tomber sur le lit. J'ai serré la couette autour de moi et j'ai caché mon visage dans l'oreiller. *Laisse-moi tranquille.*

— Hé, ne pleure pas, il est déjà reparti.

Je l'ai entendue poser quelque chose sur la table de nuit. J'ai relevé la tête et j'ai vu une tasse de thé fumant et une assiette de pain grillé. Je pouvais manger ici ? Et il était parti ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai cligné rapidement des yeux pour chasser les larmes. Nous ne mangions jamais dans la chambre.

— Il est déjà venu prendre le petit déjeuner. On lui a dit que tu ne te sentais pas bien et que tu te lèverais plus tard. Essaie de manger quelque chose, d'accord ?

J'ai acquiescé. J'allais mal, mais mon estomac gargouillait pour me supplier de le nourrir.

— Je te laisse. Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

Elle est sortie en refermant la porte. J'ai combattu la panique qui s'est emparée de moi après son départ. Même si j'avais envie d'être seule, je ne me sentais pas en sécurité. Aucune de nous n'était en sécurité ici, mais c'était plus supportable quand nous étions ensemble. Je savais qu'il n'apparaîtrait pas devant moi comme par magie, mais je ne pouvais m'empêcher d'avoir peur. Il exerçait un tel contrôle sur nous. Je me suis redressée, assise dos au mur, et j'ai tiré la couette sur moi pour me protéger.

La tasse de thé fumant me faisait envie. Je l'ai saisie et j'ai bu un peu. Après quelques gorgées, je me suis sentie plus humaine. Ma grand-mère se trompait tout de même : une tasse de thé ne pouvait pas tout régler. Ça ne s'appliquait qu'en temps normal et il n'y avait pas grand-chose de normal ici.

J'avais l'impression que ce qui s'était passé la veille était un cauchemar. Était-ce vraiment arrivé ? Parfois, quand je pensais trop à un truc, il me semblait irréel. Quand un événement était trop choquant, il perdait aussi de sa réalité. J'aurais sans doute mieux fait de m'occuper pour me changer les idées, mais je n'avais aucune énergie. J'avais l'impression d'être vide. Summer était en train de m'échapper et pourtant je tentais de m'accrocher à cette ado insouciante et têtue. Je ne voulais pas la laisser partir. Je ne voulais pas devenir Lilas.

La chair de poule couvrait mes bras et un frisson de dégoût m'a parcouru tout le corps. J'ai sauté au bas du lit et j'ai attrapé des vêtements et une serviette.

— Je vais me doucher, ai-je marmonné en route vers la salle d'eau.

— OK, a répondu Rose en levant le nez de son livre.

J'ai réglé le robinet sur la chaleur maximale et je me suis assise par terre en attendant que la vapeur m'indique que la température était assez élevée. Est-ce que je me sentirais jamais propre à nouveau ? *N'y pense plus... Summer.* Je me suis déshabillée et je me suis glissée sous le jet. L'eau était brûlante et j'ai poussé un petit cri. J'ai serré les dents et j'ai pris appui contre le mur.

La chaleur était insupportable. J'avais l'impression d'être piquée par une nuée d'abeilles, mais je refusais de bouger.

Quand mon corps est devenu tout rouge et endolori, je me suis enveloppée délicatement dans une serviette. Le coton moelleux frottait ma peau à vif. Ça piquait tellement que les larmes me sont montées aux yeux. Heureusement, le miroir était embué et je ne pouvais m'y voir. Je trouvais que les autres étaient folles de se doucher deux fois par jour, mais je comprenais qu'elles ne se sentent peut-être jamais propres.

Les seuls vêtements à ma taille étaient un pantalon blanc et un pull vert clair à manches longues. J'ai brossé mes cheveux en comptant jusqu'à cent. Ma mère m'avait appris à le faire quand j'étais petite. À l'époque, je le faisais comme un jeu, en criant les chiffres jusqu'à arriver à cent. J'ai fait pareil cette fois en énumérant mentalement les coups de brosse. J'avais envie de revenir à cette époque, quand j'étais gamine, assise sur les genoux de mon père et que je brossais mes cheveux encore humides.

— Lilas, ça va ? m'a demandé Rose dès que je suis sortie de la salle d'eau.

J'ai fait oui de la tête, même si c'était complètement faux.

Iris s'est assise dans le canapé quand Rose s'en est levée, et je suis allée la rejoindre. J'avais l'impression qu'Iris n'abordait pas certains sujets devant Rose. Je ne savais pas si c'était parce qu'elle ne lui faisait pas confiance ou pour ne pas la contrarier.

— Ça ira mieux, je te le promets. Tu ne te sentiras pas toujours aussi mal, m'a-t-elle dit.

— Tu en es sûre ?

— Oui. Ça devient... tolérable. Moi aussi, j'ai horreur de ça, Lilas. Il faut juste que tu arrives à te concentrer sur autre chose pendant que ça se passe. Moi, je pense à comment je voudrais que soit ma vie et, pendant ces quelques minutes, je suis dans un autre monde.

Elle souriait, le regard perdu dans le vide.

— Tu voudrais qu'elle soit comment, ta vie ?

— Heureuse. Je m'imagine vivre dans une belle petite maison avec du lierre sur la façade que percent des fenêtres. Le jardin est joli aussi, avec des fleurs colorées et un potager. Mon mari est un homme formidable, qui travaille beaucoup pour faire vivre sa famille, pendant que je m'occupe des enfants. J'imagine comment se dérouleront mes grossesses, à quoi ressembleront mes enfants, nos vacances, les jeux dehors. On est heureux, tu sais, vraiment heureux.

J'ai réussi à esquisser un sourire.

— Ça a l'air bien.

Avant, je rêvais de vivre à Londres dans un immense appartement avec vue sur la Tamise, un bon salaire, des bars à cocktails. Maintenant, je me contenterais de n'importe quoi – même d'une boîte en carton – tant que c'est en dehors de cette maudite cave.

— Je sais que c'est idiot, mais j'ai toujours voulu une belle petite maison et une famille.

— Non, ce n'est pas idiot. Et tu peux encore avoir tout ça.

Il suffisait qu'on sorte d'ici. Est-ce que son rêve de vie parfaite suffirait à la convaincre de m'aider ? À nous deux, nous pourrions lui faire du mal. J'étais certaine que Violette serait partante.

Elle a soupiré et a secoué la tête.

— Non, Lilas. Ce n'est qu'un rêve, rien de plus. Tu veux une autre tasse de thé ?

Avant que j'aie eu le temps de répondre, elle est allée prendre la bouilloire. Faire bouillir de l'eau... On pouvait faire beaucoup de dégâts avec de l'eau bouillante.

— Lilas, tu veux un sucre en plus ?

*Pourquoi est-ce que je voudrais un sucre en plus ?* J'ai froncé les sourcils.

— Non, merci.

Iris m'a souri et s'est remise à préparer le thé. Elle aurait dû être en train de servir du thé à son mari et du jus de fruits à ses enfants. Elle méritait cette vie. Pour la première fois, j'ai *vraiment* réalisé que je n'étais pas la seule à passer à côté de quelque chose. Rose et Iris n'avaient peut-être pas de famille quand elles avaient été enlevées, mais ça ne voulait pas dire qu'elles n'avaient pas envie d'en avoir une. Elles auraient pu, si elles n'étaient pas enfermées ici.

Iris a déposé une tasse et une assiette de pain grillé devant moi. Je ne savais pas s'il sortait du grille-pain ou si elle avait réchauffé celui auquel je n'avais pas touché dans notre chambre, mais ça n'avait pas d'importance.

— Merci.

J'ai grignoté un bout de pain, mais mon estomac s'est soulevé. Je me sentais trop répugnante pour garder de la nourriture.

La nouvelle Violette a ouvert la porte de la chambre et en est sortie d'un air craintif.

— Tout va bien, lui ai-je murmuré.

Waouh, j'étais comme Rose et Iris, je donnais de faux espoirs à la nouvelle. Elle s'est approchée et s'est perchée sur l'accoudoir.

Iris m'a dit à l'oreille :

— Elle n'a pas prononcé un mot. Elle refuse de nous parler ou même de nous écouter.

*Probablement parce qu'elle n'a pas envie d'écouter ce que vous avez à lui expliquer.* Violette était encore sous le choc. Elle examinait la pièce, les yeux comme des soucoupes. Mon cœur s'est serré quand je me suis rappelé combien je me sentais perdue et terrifiée à mon arrivée. Violette avait besoin de quelqu'un qui la comprenne, pas d'entendre dès le premier jour qu'elle devait être forte et tenir le coup.

— Comment t'appelles-tu ?

Elle a tourné la tête vers moi si brusquement que j'ai sursauté.

— Layal, a-t-elle murmuré.

— Layal, ce n'est pas courant.

— Je viens de France, je suis venue ici avec ma mère pour rejoindre mes grands-parents, quand j'avais deux ans.

J'arrivais à un résultat. Au moins, elle m'avait parlé.

— Pourquoi est-ce que tu as déménagé ?

Elle a plissé le front.

— Mon père nous maltraitait, je crois. Je n'ai aucun souvenir de lui.

— Je suis désolée, a déclaré Rose.



Loyal a haussé les épaules. *Violette*, me suis-je corrigée. Je ne pouvais pas le laisser me surprendre à l'appeler par son prénom. Si je gaffais devant lui, ça risquait de déclencher une réaction démesurée.

Violette s'est tournée vers moi, comme si elle ne voulait pas tenir compte de la présence de Rose et d'Iris.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— On dirait qu'il veut la famille parfaite ou quelque chose de ce genre. Je ne comprends pas, mais je ne veux pas comprendre ce taré.

J'ai fait semblant de ne pas remarquer le regard désapprobateur de Rose. *Tu as subi un vrai lavage de cerveau.*

Violette a froncé le nez d'un air dégoûté.

— C'est un vrai malade.

J'ai acquiescé.

*Tu n'as pas idée.*

— Qu'est-ce qu'il t'a fait hier soir ?

J'ai baissé les yeux et je me suis raidie.

— Il t'a violée, c'est ça ? a-t-elle murmuré.

*Non ! Non, non, non, non, non !*

J'ai fixé un point sur le sol et j'ai essayé de me débarrasser du nœud dans ma gorge. *Je ne pleurerai pas.*

— Je ne me laisserai pas faire, a affirmé Violette.

J'ai serré mes jambes contre ma poitrine. J'avais dit à peu près la même chose quand j'étais arrivée dans cette prison.

Rose a replacé ses cheveux derrière ses oreilles.

— Tu veux quelque chose à manger, Violette ?

— *Loyal*. Non, merci. Pourquoi est-ce que nous sommes encore ici alors que nous sommes quatre contre un ?

Bonne question. La peur. C'est ce qui nous empêchait, Iris et moi, d'essayer de nous enfuir. Pour Rose, en revanche, c'était autre chose.

Violette voulait clairement s'enfuir : nous avions peut-être des chances de réussir. Nous en mourions d'envie toutes les deux. Iris ne se laisserait pas convaincre facilement, mais j'étais persuadée qu'on pouvait la rallier à notre cause. Rose, elle, était une cause perdue. Quoi que nous fassions, nous devons nous assurer que le plan serait minutieusement préparé et que Rose ne serait au courant de rien.

— On pourrait l'empoisonner, a suggéré Violette.

— Non, trop de choses pourraient mal tourner. Il faudrait y aller petit à petit, pour qu'il ne sente rien, et il n'y aurait alors aucune garantie qu'il rendrait son dernier souffle ici. Je ne veux pas mourir de faim.

On pouvait le poignarder, mais nous n'avions pas d'objets pointus. Le frapper sur la tête avec quelque chose de lourd, mais les seules possibilités étaient la poêle, la télé ou une chaise, et nous ne pourrions pas l'attraper par surprise.

— Comment est-ce qu'il t'a trouvée ?

Il fallait que je change de sujet parce que Rose était dans les parages et je ne voulais pas qu'elle se rende compte que j'envisageais de m'évader.

— Je vais préparer de la soupe pour le déjeuner, a annoncé Rose.

Je l'ai regardée s'éloigner vers le coin cuisine. J'espérais qu'elle s'en tirerait quand nous sortirions de cette cave. Sa famille allait devoir prendre soin d'elle après tout ce qu'elle avait traversé.

Quand elle a sorti des casseroles du placard, j'ai chuchoté à Violette :

— On reparlera, quand on sera seules.

Elle s'est tournée vers Rose et ses yeux se sont élargis un instant, au moment où elle comprenait la raison pour laquelle je ne voulais pas prolonger la conversation. J'étais plus déterminée que jamais à m'échapper.

Quand Rose nous a appelées pour manger, j'ai pris place à table en faisant semblant de rien, même si je n'étais pas dans mon état normal. Mon cœur était serré et je n'avais qu'une envie : me rouler en boule dans un coin et y rester jusqu'à ce qu'on nous retrouve.

— Ça sent bon, a déclaré Iris.

De la vapeur s'échappait de nos assiettes en dansant. J'ai regardé les tourbillons s'élever. Moi aussi, j'aurais voulu m'envoler et disparaître.

— Tu n'as pas faim, Lilas ? m'a demandé Rose.

Je n'avais avalé que quelques cuillères de potage et j'avais à peine touché au petit pain.

— Non.

Évidemment. J'avais perdu l'appétit depuis mon arrivée dans ce sous-sol et, après les horreurs de la veille, je me sentais trop dégoûtée pour manger plus que quelques bouchées de pain grillé.

Elle a repris mon assiette.

— Je vais mettre ça dans un Tupperware au frigo et on le gardera pour plus tard.

— Je n'en voudrai pas plus tard.

Elle a souri.

— Juste au cas où.

Après le repas, Rose et Iris se sont lancées dans le nettoyage quotidien de la salle d'eau. J'aurais dû leur donner un coup de main en me chargeant de la cuisine, mais je n'avais ni l'énergie ni la motivation. Même si je tenais à rester

en vie pour revoir ma famille, chaque jour l'idée de mourir me laissait un peu plus indifférente.

Violette s'est tournée vers moi.

— Elles ont dit qu'il descendait pour le dîner, non ?

J'ai hoché la tête.

— On le fera à ce moment-là. On attrapera toutes les deux un truc pour le frapper le plus fort possible.

*Merde, elle voulait faire ça comme ça, sans préparatifs ?*

— Quoi ? Non. Il faut un plan. On ne peut pas juste lui taper dessus.

Elle a plissé le front, l'air furieuse.

— C'est un plan.

*Non, pas du tout.* On ne pouvait pas s'attaquer à lui sans une stratégie réfléchie. Il y avait trop de risques et bien d'autres avaient échoué avant nous.

— Violette, d'autres captives se sont lancées sans avoir bien réfléchi. On ne peut pas faire ça, pas tout de suite.

— On ne peut pas rester sans rien faire non plus. Il faut agir. Comment peux-tu dire *pas tout de suite* ?

— Tu as déjà vu quelqu'un se faire tuer sous tes yeux ?

Elle a froncé les sourcils.

— Quoi ? Non.

— Eh bien, moi si. Et c'est pour ça qu'on ne doit pas se lancer maintenant.

Je me suis levée sans me retourner. Le nettoyage ne me semblait pas une si mauvaise idée, pour une fois.



La porte du sous-sol s'est ouverte pile à l'heure et mon sang s'est glacé dans mes veines. J'ai senti de la bile dans ma gorge quand il a descendu les escaliers en souriant, un bouquet de violettes à la main.

— Bonsoir, les fleurs.

Ces trois mots me révulsaient. J'ai reculé pour me réfugier derrière la table et j'ai agrippé une chaise. Égoïstement, j'étais contente que Violette soit là ; il se placerait en bout de table, loin de moi.

Violette l'observait avec une moue de dégoût. *Ne fais pas ça*, l'ai-je implorée en silence. Si elle tentait quoi que ce soit, elle se ferait tuer et je ne voulais pas un autre meurtre. Cette Violette devait rester en vie.

Elle a posé les yeux sur le vase vide posé sur le comptoir de la cuisine. Il

était beaucoup trop fin et léger pour causer le moindre dégât. Il ne lui ferait même pas mal. Elle a cherché mon regard et m'a adressé un mouvement de la tête. Je lui ai signifié un refus.

— Summer, a dit Violette.

*Merde !* Elle avait utilisé mon vrai nom. Ma respiration s'est accélérée et je lui ai à nouveau signifié *non*. Heureusement, Trèfle n'avait rien entendu, il était accaparé par Rose et Iris.

*Non*, ai-je articulé en silence. Elle ne voulait pas m'écouter. Trèfle était à côté d'elle, lui tournant le dos. *Oh, mon Dieu, non !*

Mon souffle s'est coupé quand Violette a soulevé le vase et l'a abattu sur sa tête d'un geste rapide. Rose et Iris ont poussé un petit cri de surprise. Le plastique s'est brisé en plusieurs morceaux qui sont tombés par terre. Trèfle a titubé en avant, de quelques pas seulement.

Il allait la tuer. Mes yeux se sont écarquillés d'horreur en le voyant se redresser très lentement et se retourner. Violette le contemplait bouche bée. Le regard de Trèfle était dur et glacé. Mes mains se sont mises à trembler.



20  
SUMMER

VENDREDI 21 JANVIER 2011

Trèfle l'a giflée avec force et le bruit a résonné dans la pièce. Violette a poussé un cri de douleur et s'est écroulée au sol en se tenant la joue. Je ne pouvais pas assister à cette scène. Je ne pouvais pas rester passive comme pour l'autre fille. Tant pis s'il me tuait aussi. Il me rendrait peut-être service.

J'ai tendu la main pour attraper un autre vase. Ça ne le tuerait pas, mais ça n'avait pas d'importance. L'essentiel, c'était de me battre, de faire ce qui me semblait juste. Mes doigts avaient à peine frôlé l'objet qu'Iris m'a attrapé le bras et m'a tirée vers l'arrière.

— Non, m'a-t-elle soufflé à l'oreille.

Je me suis débattue, mais elle me serrait fermement. *Je n'y arriverai pas.* C'était trop. Je n'en pouvais plus de me forcer à sourire et de jouer à la famille heureuse.

Violette s'était relevée, elle tentait d'avoir l'air sûre d'elle et de cacher sa peur, mais ses mains tremblaient et ses yeux étaient exorbités. J'admirais tout de même son courage. Elle était terrifiée, et pourtant elle tenait tête à son adversaire.

Il a fait un pas en avant. Son regard avait une lueur maléfique. Il s'est jeté sur elle et s'est mis à la rouer de coups de poing et de coups de pied. Elle criait à chaque impact, les bras levés pour protéger son visage, puis elle s'est recroquevillée en position fœtale.

Je n'arrivais pas à détacher mes yeux, même si j'aurais voulu de tout mon cœur contempler un autre spectacle. Ce n'était pas plus facile que la première fois. Rose et Iris tressaillaient et reculaient, mais elles étaient plus habituées que moi. Elles ne donnaient pas l'impression d'être au bord de l'évanouissement ou de la syncope. Les hurlements de Violette me clouaient sur place. Mes jambes ont cédé et je me suis effondrée sur le sol. Iris s'est

agenouillée près de moi et m'a prise dans ses bras. Trèfle était en train de massacrer la malheureuse. Je voulais lui venir en aide, mais je m'en sentais incapable. Iris me maintenait de toutes ses forces.

Du sang dégoulinait du nez de Violette jusqu'à son menton. Les coups étaient violents et chacun me déchirait en deux. J'ai éclaté en sanglots.

Le taré a attrapé sa victime par les cheveux pour la soulever. Elle a hurlé de douleur. Avec une moue de mépris, il lui a boxé le visage. Elle a titubé en arrière, a heurté le mur et s'est à nouveau effondrée sur le sol.

Elle a été prise de haut-le-cœur et a craché de la salive teintée de sang. Trèfle a bondi en arrière en s'essuyant le front, les yeux révulsés et le nez plissé de dégoût. Il a blêmi en remarquant le sang sur ses mains et a tourné les talons pour remonter les escaliers en courant. Iris m'a lâchée dès qu'il eut refermé la porte. Je me suis précipitée vers Violette. Elle gisait par terre, couverte de liquide rouge et poisseux. Ses cheveux collaient à ses joues.

— Violette, a murmuré Rose en posant délicatement une main sur son épaule. Ça va aller. On va te nettoyer.

Est-ce que ça avait la moindre importance ? Il allait revenir l'achever d'un instant à l'autre.

— Va chercher des serviettes, Lilas, m'a ordonné Rose.

J'ai couru en chercher dans l'armoire. Je voulais l'aider autant que je pouvais. Je n'y connaissais rien en premiers soins. Je savais juste qu'il fallait arrêter l'hémorragie au plus vite. Rose m'a arraché une serviette des mains et l'a pressée contre l'entaille que Violette avait à la tête.

— Occupe-toi de l'autre côté.

*L'autre côté ?*

J'ai contourné Violette et j'ai compris ce que Rose voulait dire. Elle avait une seconde blessure profonde. Elle faisait à peine un centimètre de long, mais le sang en coulait à flots.

J'ai sangloté, incapable de retenir mes larmes.

— Je suis désolée, Violette, tellement désolée, ai-je murmuré en appliquant le tissu sur la plaie avec force.

Sous la douleur, elle a gémi. J'aurais voulu ne pas lui faire mal, mais c'était indispensable.

C'était peut-être une perte de temps, car il la tuerait à son retour, si elle n'agonisait pas avant, mais nous ne pouvions pas la laisser dans un état pareil. Nous devons essayer de la sauver à tout prix.



Iris s'est agenouillée près de moi avec un bol en plastique rempli d'eau, du coton et des bandes de gaze.

— Il faut la porter au lit dès qu'on aura lavé ses blessures. Tiens bon, Violette.

Iris a plongé une boule de ouate dans l'eau et a tamponné délicatement la zone autour de l'entaille que Rose nettoyait.

— Aah ! a hurlé Violette. Non, ça pique.

— Je sais, je suis désolée, il faut qu'on te nettoie. Je te promets que ça ne durera pas longtemps et que je serai la plus douce possible.

Iris a frotté délicatement le coton le long du bas de la plaie. J'ai pris la main de Violette et elle a serré la mienne très fort. Du sang avait imbibé la serviette que j'appuyais sur sa blessure, teintant mes doigts de rouge.

L'angoisse me nouait l'estomac. J'étais terrifiée à l'idée qu'elle puisse mourir. Elle était mon seul espoir. Son état était-il trop grave ? Elle avait peut-être subi des dégâts internes invisibles et sa tête était en piteux état. J'entendais encore le bruit affreux des coups que Trèfle lui avait assenés. Je ne savais pas ce que je deviendrais si elle mourait. J'aurais dû l'aider. Face à son visage gonflé et tuméfié, je me sentais impuissante et honteuse.

Iris a pansé l'une des deux entailles et est venue près de moi pour faire de même avec la seconde. J'ai déplacé la serviette pour qu'elle puisse nettoyer avec du coton. Rose était penchée sur Violette et tenait la gaze, prête à la passer à Iris dès qu'elle aurait terminé.

— Bien, a conclu Rose une fois que l'essentiel était accompli, emmenons-la dans son lit.

Rose et Iris l'ont soulevée chacune d'un côté pendant que je soutenais son dos.

Violette a poussé un cri de douleur qui a résonné dans le sous-sol et m'a fait tressaillir. Elle se tenait la poitrine et sa respiration était lourde. Avait-elle des côtes cassées ?

— On y est presque.

Il nous fallait des antidouleurs. Trèfle contrôlait les médicaments qu'il nous donnait et n'en autorisait que deux à la fois. J'ai couru pour écarter la couette. Rose et Iris l'ont posée précautionneusement sur le matelas. Je l'ai couverte jusqu'aux hanches pour éviter ses côtes.

— Est-ce que je vais mourir ? a-t-elle soufflé.

Sa respiration était difficile, on aurait dit que chaque expiration et chaque inspiration lui demandait un effort surhumain.

Je me suis penchée à son chevet.

— Non, tu vas t'en sortir. On va s'occuper de toi.

Ce taré ne l'emporterait pas. Je ferais tout mon possible pour qu'elle se remette. Je voulais me rattraper de l'avoir laissé la massacrer. À cette pensée, les larmes me sont montées aux yeux.

— Essaie de dormir.

Pendant son sommeil, au moins, elle n'aurait pas mal.

Violette a fermé les paupières et a continué à respirer avec difficulté. Elle ne dormirait sans doute pas beaucoup, mais au moins, elle se reposerait un peu.

J'ai essuyé mes larmes et j'ai tenté de me calmer. Qu'allait-il se passer ? Il finirait par revenir. S'attendait-il à trouver un cadavre dans une housse mortuaire ?

J'ai poussé un petit cri en me souvenant soudain que nous avions des antidouleurs. Quand Iris et Rose avaient fait croire à Trèfle que j'étais malade, il m'en avait apporté deux. J'ai foncé jusqu'à ma table de nuit et je les ai sortis du tiroir.

— Prends ça, Violette !

Elle a rouvert les yeux et a écarté les lèvres pour les avaler sans attendre.

— Tu veux de l'eau ?

Elle a refusé en tournant tout doucement la tête. J'étais incapable d'avalier comme ça ces comprimés : c'était dégueu et ça collait à la gorge. Violette devait avoir vraiment mal pour refuser l'eau.

— Juste un, Lilas, a conseillé Rose. Il faut les rationner.

Même si j'avais vraiment envie de lui donner les deux, je savais que Rose avait raison. Ce ne serait pas facile d'en obtenir d'autres.

— Merci, a murmuré Violette après avoir avalé le médicament.

Rose s'est redressée.

— Nous allons te laisser te reposer.

J'ai secoué la tête : il était hors de question de l'abandonner. Rose m'a fait signe de quitter la chambre en me fixant avec de gros yeux. Elle voulait nous dire quelque chose sur Violette. Je me suis levée et je les ai suivies.

— Qu'est-ce qu'il y a ? ai-je demandé quand Rose a refermé la porte.

— Il faut qu'on réfléchisse à ce qu'on va faire quand il reviendra. Il ne sera pas content du tout.

*Que sa victime ait survécu. Quel taré !*

— Je vais lui expliquer que Violette pensait qu'il allait nous faire du mal ou quelque chose du genre. Je ne sais pas encore exactement...

J'ai reniflé et je me suis essuyé les yeux. J'avais du mal à tenir debout. J'avais envie de me rouler en boule et de pleurer, mais je ne voulais pas baisser les bras. Je n'avais pas perdu tout espoir.

— Vous croyez qu'elle va mourir ?



Rose a soupiré :

— Je ne sais pas. J’espère sincèrement que non.

Violette ne pouvait pas mourir. Je ne la connaissais que depuis peu, mais dans ce sous-sol c’était l’équivalent de plusieurs années. Tout semblait plus long. C’était la seule à vouloir à tout prix sortir d’ici comme moi. J’avais besoin d’elle.



Mon cœur a bondi dans ma poitrine quand j’ai entendu Trèfle descendre au sous-sol. J’ai saisi la main de Violette et j’ai fermé les yeux en implorant silencieusement Trèfle de la laisser tranquille.

La porte de la chambre s’est ouverte. J’ai sursauté, avant de constater avec soulagement que c’était Iris. Elle a refermé le battant derrière elle. Elle était seule. Était-il en train d’écouter la version de Rose ?

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Rose discute avec lui.

— On ne devrait pas essayer de les espionner ?

— Non, s’il nous surprenait, ça ne lui plairait pas.

J’ai serré la mâchoire pour lutter contre une soudaine envie de hurler contre ce dingue. J’avais tant de choses à lui dire, mais rien que je puisse exprimer sans signer mon arrêt de mort.

— Combien de temps est-ce que tu crois qu’il faudra à Rose pour le convaincre ?

Iris a haussé les épaules.

— Ça pourrait prendre du temps, si elle y arrive. Il ne change pas souvent d’avis.

Un vrai malade mental. Il avait dû vraiment subir un truc horrible pour en arriver là, mais rien ne pouvait justifier ses agissements. Iris et moi nous sommes assises sur mon lit et avons attendu Rose sans rien dire.

Je pensais à toutes les choses que je serais prête à endurer s’il laissait Violette tranquille. Je ne me plaindrais plus jamais d’être enfermée dans cette cave. Je ne me fâcherais plus contre Iris ou Rose quand elles m’appelleraient Lilas. Je n’essaierais plus de trouver le moyen de nuire à Trèfle.

Je me suis tournée vers Iris en entendant la porte du sous-sol s’ouvrir et se refermer. Je ne voulais pas nourrir trop d’espoirs, mais il n’était pas venu la chercher... c’était bon signe. Rose nous a rejointes avec un sourire :

— Tout va bien.

— Quoi ?

Je n'en croyais pas mes oreilles. Il ne revenait pas pour l'achever ? Malgré tout, je ne m'attendais pas à cette issue.

Rose s'est assise sur le lit de Violette.

— Je lui ai expliqué qu'elle avait eu peur, qu'elle avait cru qu'il allait toutes nous tuer et qu'elle avait tenté de nous protéger. Il a marmonné des paroles incohérentes pendant dix minutes. Je n'ai pas compris le moindre mot.

Elle s'est interrompue, le front plissé.

— C'était étrange... et effrayant.

Ce n'était pas rassurant que Rose l'ait trouvé flippant.

— J'ai fini par le convaincre qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait, qu'elle n'avait pas compris que nous formions une famille.

J'ai serré la mâchoire. *Nous ne formons pas une famille.*

— Alors il va nous aider à la guérir ? a demandé Iris d'un ton étonné.

Rose s'est mordu la lèvre en réfléchissant à la réponse.

— Il permet que nous la soignons. Pour la punir, il ne lui apportera aucun médicament.

J'étais clouée sur place. Il allait la laisser souffrir... J'avais l'impression d'avoir encaissé un coup de poing dans le ventre. Comme elle lui avait déplu, il fallait qu'elle en bave. La haine que je ressentais pour lui me brûlait de l'intérieur. J'aurais voulu qu'il meure dans les souffrances atroces qu'il avait fait subir à tant de victimes.

— Bon, a enchaîné Iris. Ça ira, on va s'occuper d'elle. Elle s'en sortira grâce à nous.

Elle finirait par s'en remettre, mais pendant combien de temps allait-elle endurer la souffrance ? J'ai détourné le regard du corps fragile et contusionné de Violette. Elle aurait mieux fait de mourir. Vivre ici, dans une situation pareille, était pire que la mort. *Je te demande pardon.*

Nous sommes restées à son chevet pendant des heures. Soudain, un gros bruit sourd suivi de plusieurs plus légers se sont fait entendre depuis le salon. J'ai poussé un petit cri de surprise et mon cœur s'est accéléré.

— Qu'est-ce que c'est ?

Je me suis dirigée vers la porte. Un hurlement de femme a répondu à ma question :

— Non !

Nous devons nous rendre à l'horrible évidence.

Rose fixait le battant fermé bouche bée. Entendre ce qu'il était en train de faire suffisait à nous téтанiser. Je me représentais le sang, la violence.

— Non, non, je vous en prie, a supplié l'inconnue.

Des larmes me sont montées aux yeux.

— Rose, qu'est-ce qu'on fait ?

— On ne fait rien. Je vais me tenir dans l'embrasure jusqu'à ce que ce soit fini. Il voudra au moins voir l'une de nous.

Iris l'a accompagnée, elles ont entrebâillé la porte et se sont tenues debout sur le seuil. J'avais l'estomac noué par l'angoisse en entendant les supplications de la jeune fille. Comment pouvait-il tuer avec une telle indifférence ?

— Qu'est-ce qui se passe ? m'a demandé Violette d'une voix rauque.

Un nouveau cri guttural a résonné dans le salon et je me suis raidie.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Chuuut.

Les larmes dévalaient le long de mes joues.

— C'est pour ça que nous lui obéissons.



## 21 TRÈFLE

VENDREDI 21 JANVIER 2011

Les mains encore tremblantes, j'ai verrouillé la porte des filles et j'ai repoussé la bibliothèque. Sale. J'étais sale et dégoûtant. Du sang maculait mes paumes et mes habits. Il fallait que je me lave, que je reprenne le contrôle. Mes doigts s'agitaient et mon cœur battait à tout rompre.

La salle d'eau était à l'étage. J'y suis arrivé complètement hébété. J'ai tourné le robinet de la douche, je me suis déshabillé et j'ai jeté mes vêtements dans le lavabo. J'allais devoir les brûler. Même si je les lavais, ils ne seraient jamais propres. Ça n'avait pas d'importance ; j'avais la même tenue en double. Je me suis mis sous le jet et l'eau brûlante m'a détendu. Je sentais qu'elle emportait les microbes. L'angoisse et la tension ont diminué petit à petit.

Je suis sorti de la douche et je me suis enveloppé dans une serviette. Mon corps s'était endurci sous l'eau bouillante. Plus jeune, j'avais la peau à vif quand je me lavais à cette température, mais c'était bien fini. *Propre. J'étais propre. Je peux le faire. Je n'échouerai pas. J'y arriverai.* Maman se trompait. Je n'avais pas besoin d'elle pour survivre. Je m'en sortais très bien. *Je n'échouerai pas.*

Maman n'aurait pas aimé les filles, évidemment. Ça ne lui aurait pas plu qu'elles m'aident et que mon cœur leur appartienne. Mais elle n'était plus là pour me dicter mon comportement. Je pouvais faire ce que je voulais désormais. C'était moi qui contrôlais ma vie, pas elle. *Pas toi.*

Les filles en auraient bientôt fini, j'ai donc enfilé des vêtements propres et enfourné les sales dans un sac. Du charbon et du bois étaient déjà prêts dans la cheminée du salon. Je les ai allumés et j'ai jeté le sac dessus. J'ai regardé les flammes s'élever et lécher le paquet, qui a noirci en quelques secondes. Les habits se sont transformés en cendres sous mes yeux et je me suis un peu détendu. Il me restait une chose à faire avant de pouvoir vraiment me relaxer...

emmener cette sale pute hors de la maison et loin des filles.

Quand je suis revenu dans leur séjour, elles lisaient sur le canapé. La housse mortuaire, avec la pute, était près de l'escalier. Le regard de Lilas était perdu dans le vide, par-dessus son livre. Cette vie était très différente pour elle de celle sans intérêt qu'elle menait avec son ancienne famille. Elle s'était très bien intégrée.

Rose m'a souri en inclinant la tête sur le côté et ses longs cheveux foncés sont à moitié tombés devant son visage. Elle était très belle, très femme et très aimante. Je regrettais encore que les choses se soient passées ainsi. Rose – Shannen – et moi, nous aurions dû être ensemble. C'est elle qui aurait dû aller acheter la laine et les vêtements des filles. J'aurais dû me réveiller à ses côtés chaque matin au lieu de trouver une place vide et froide dans mon lit.

J'ai ramassé la housse mortuaire sans un mot et je l'ai portée jusqu'au rez-de-chaussée. Le fardeau était lourd, mais moins que le tribut que les putes dans son genre faisaient payer à la société. Il y en avait une de moins dans le monde. Je savais qu'il y en aurait d'autres ; la tâche était infinie. Contrairement au gouvernement et à la police, je refusais de croiser les bras et de laisser faire.

J'ai porté le cadavre jusqu'à la voiture et je l'ai hissé dans le coffre. Il faisait noir, tout était parfait.

Le trajet jusqu'au canal n'a pas duré longtemps. J'avais effectué ce parcours tant de fois que je ne devais même plus réfléchir. C'était automatique, j'aurais pu m'y rendre les yeux fermés. L'eau trouble était le cimetière de ces aberrations.

J'ai ouvert le coffre, j'ai pris le corps dans mes bras et je l'ai posé par terre. Non loin de là, près des bâtiments abandonnés, des fragments de matériaux, des pierres, des briques cassées et des blocs de béton étaient entassés. La construction de cette zone était censée prendre fin dans un an, mais les travaux avaient déjà été reportés deux fois. Ils auraient mieux fait de laisser tout pourrir.

J'ai lesté la housse avec un maximum de ces débris et je l'ai lâchée dans l'eau. Elle a coulé et j'ai poussé un soupir de soulagement. *Une de moins...*

## LUNDI 24 JANVIER 2011

J'ai descendu les marches.

— Bonjour, les fleurs.

Lilas était à table et jouait avec ses couverts. Elle a levé la tête et m'a adressé

un sourire timide. Ses yeux verts avaient l'air tristes, usés. Quelque chose ne tournait pas rond. Elle était peut-être malade.

— Bonjour, Trèfle, ont répondu Rose et Iris.

Je me suis assis en face de Lilas.

— Tu as bien dormi ?

Elle a baissé le regard.

— Oui, merci, a-t-elle murmuré.

— Tu ne te sens pas bien ?

— Ça va.

J'ai saisi ma cuillère, quand Rose a placé un bol de muesli devant moi. Nous avons mangé notre petit déjeuner en silence.

— Bon, je vais travailler. Passez une belle journée et je vous retrouverai au dîner.

Je suis arrivé au bureau quarante minutes plus tard.

— Bonjour, Christy, ai-je dit en arrivant à la réception. Comment vas-tu ?

Elle a souri. Ses cheveux étaient attachés en un chignon serré et elle portait une tenue très peu convenable. Je ne savais pas pourquoi elle était autorisée à s'habiller comme une prostituée.

— Super, Colin, et toi ?

— Très bien, merci.

Je suis entré dans mon bureau et j'ai posé ma serviette. Tandis que mon ordinateur démarrait, je suis allé préparer un café instantané. Je suis passé devant le bureau de Gregory Hart ; c'était un avocat expérimenté qui travaillait pour le cabinet depuis sa sortie de l'université. Il était en conversation avec Christy, qui semblait avoir foncé sur lui dès son arrivée. Elle gloussait. J'ai reculé d'un pas pour les écouter.

— Alors, tu es libre ce soir ? On pourrait étrenner la lingerie dont je t'ai parlé, a ronronné Christy.

Mon estomac s'est noué. Greg était marié et sa femme était enceinte de plusieurs mois.

— Hmm, oui. Natalie rend visite à sa mère et sa sœur, elle sera absente pendant plusieurs nuits. Je vais me retrouver bien seul dans ma grande maison.

Le visage de Christy s'est illuminé comme celui d'un enfant face à ses cadeaux de Noël.

— Je serai là à sept heures. Je repasserai juste chez moi pour enfiler une tenue moins confortable.

J'ai serré les paupières. Était-ce le genre d'horreurs que mon père disait à sa pute quand maman et moi allions faire les courses ? Est-ce qu'il se réjouissait autant que Greg Hart à l'idée de tromper sa femme ? J'ai tourné les talons et je

me suis dirigé vers la cuisine. Comment est-ce que cette salope osait détruire un mariage ?

J'ai mis la bouilloire en marche et j'ai regardé l'eau faire de grosses bulles comme un volcan prêt à entrer en éruption... c'était un miroir de ma colère.

— Il y a assez d'eau pour deux ?

La voix de Christy m'a fait grincer les dents. J'ai ravalé ma rage et je me suis retourné avec un sourire.

— Bien sûr. Tu peux retourner à l'accueil, je m'en occupe.

— Merci, ce serait super, j'ai une tonne de trucs à faire.

— Ça ne prendra pas longtemps.

Christy a souri et est sortie juste au moment où deux autres collègues entraient.

— Bonjour, Jane, bonjour, Jessica.

— Salut, Colin. On parlait de la fille qui a disparu, Summer. On ne l'a toujours pas retrouvée. Les pauvres parents, a conclu Jane en secouant la tête.

— Qui est capable de faire une chose pareille ? a soupiré Jessica. C'est horrible. Ses proches doivent vivre l'enfer. Et elle ? Qu'est-ce qu'elle doit subir ? On se tracasse toujours pour la famille, mais la victime ? Elle doit être morte de peur.

— Si elle est encore en vie, a précisé Jane.

Lilas était bien mieux avec moi que dans ce monde où elle aurait été corrompue bien trop tôt. Cette société ne voyait rien de mal au fait de coucher avec n'importe qui ou de se comporter comme une petite pute égoïste. Il valait mieux que Lilas soit protégée par une personne qui se soucie de son avenir et de son intégrité. Même son petit ami, qui se prétendait amoureux, la laissait se promener seule dans les rues le soir.

— On ne connaît pas toute l'histoire. Elle a très bien pu fuguer, ai-je tenté.

Elles ont acquiescé.

— En tout cas, faites bien attention toutes les deux, leur ai-je conseillé en emportant les deux tasses de café.

— Voilà, Christy. Deux sucres, exactement comme tu l'aimes.

En posant son café sur son sous-verre rose vif, j'ai remarqué qu'elle était en chat avec Greg sur Skype. Elle a réduit l'écran avant que je ne puisse lire. *Elle a quelque chose à cacher.*

Elle a relevé la tête avec un sourire.

— Merci, Colin. Enfin vendredi, hein ? Tu as des projets pour le week-end ?

— Pas beaucoup. J'ai un peu de bricolage à rattraper. Et toi ?

— Heu, je vois un ami ce soir et peut-être demain aussi.

*Un ami marié... avec un enfant en route.*

— Amuse-toi bien, alors, lui ai-je dit les dents serrées.

Je suis parti en pensant à la femme de Greg et au bébé qui allait naître. Qu'est-ce qui arriverait quand elle l'apprendrait ? Est-ce qu'elle encaisserait la nouvelle aussi bien que maman ? Elle n'avait pas pleuré une seule fois. Ni quand mon père était parti, ni quand elle avait appris qu'il avait loué un appartement avec la pute. Ni même quand leur divorce avait été réglé. Moi j'ai pleuré une fois, puis elle m'a frappé et j'ai compris que je devais me montrer fort et prendre le contrôle. Les larmes ne mènent à rien de bon.

Il fallait que j'intervienne. La femme de Greg ne méritait pas de rentrer et de trouver son mari au lit avec une sale petite pute.

— Oh, Colin, je dois m'absenter. Si quelqu'un me demande, je reviens dans dix minutes, m'a lancé Jessica par-dessus son épaule en courant vers la sortie.

J'ai souri. Jessica partait et sa collègue des ressources humaines, Miranda, était en vacances. J'ai posé mon café sur ma table et je suis monté au département RH. Leur bureau n'était pas grand et il n'y avait pas de vitre à la porte. J'étais sûr de ne pas me faire voir.

J'ai poussé le battant et jeté un œil à l'intérieur. Personne, comme je m'y attendais. Je suis entré en refermant derrière moi. J'avais vu les armoires où étaient classés les dossiers des employés lors de mon évaluation. Je savais donc exactement où chercher. J'ai tiré le tiroir du bas et j'ai parcouru la fiche de Christy. Elle n'habitait pas très loin de chez moi, à vingt minutes en voiture. J'ai mémorisé son adresse et remis les papiers en place.

J'ai refermé le tiroir et je me suis relevé le cœur battant. Le dernier étage n'était pas grand, il n'abritait que les ressources humaines et le bureau du directeur, Bruce. Je ne l'avais pas vu ce matin, mais il venait quand bon lui semblait. J'allais poser la main sur la poignée lorsque la porte s'est ouverte.

Je me suis raidi un instant.

— Bonjour, Bruce.

— Bonjour, Colin. Tu ne sais pas où est Jessica ?

— Elle est sortie quelques minutes, elle revient bientôt.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Je voulais un formulaire de demande de congés. J'avais oublié que Miranda était en vacances.

J'ai souri en secouant la tête l'air de dire : *Quel idiot je fais.*

Il a acquiescé en frottant son gros bide.

— Ah oui. Elle est dans le sud de la France, non ?

— Je crois. C'est joli là-bas. Tu y es déjà allé ?

— Non. Je suis plus du genre à flâner au bord d'une piscine avec une bière bien fraîche. Bon, eh bien, je viendrai voir Jessica un peu plus tard.



Il m'a adressé un signe de tête et est sorti. J'ai poussé un soupir de soulagement et j'ai quitté le bureau en refermant derrière moi.



Le dîner allait être prêt et j'avais horreur d'être en retard, mais je devais me préparer pour ce soir. Mon sac de sport était ouvert sur le lit et contenait déjà une housse mortuaire, des gants en caoutchouc épais et des détergents. Mon estomac s'est soulevé à l'idée de m'introduire chez Christy et de la punir, mais il fallait bien que quelqu'un le fasse. C'était sa faute, pas la mienne. *Tu ne fais que maîtriser une situation avant qu'elle n'empire.* Oui, voilà ce que je faisais, je gérais un problème.

Je me suis peigné en répétant l'adresse de Christy. *Je ne suis pas faible. Je peux le faire. Maman se trompe. Maman se trompe.* J'ai reposé le peigne sur ma table, j'ai lissé ma chemise et je suis descendu voir les filles.



— Bonsoir, les fleurs.

— Bonsoir. Comment s'est passée ta journée ? m'a demandé Iris.

Rose a levé les yeux vers moi avec un immense sourire. Ses yeux bleus brillaient dans la lumière. Je me suis forcé à me détourner d'elle pour m'intéresser à Iris.

— Très bien, merci. Même si j'ai encore des trucs à faire après le dîner.

Je me suis assis en face de Lilas.

— Comment vas-tu ?

Elle s'est mordu la lèvre.

— Bien, merci.

Iris a posé une assiette devant moi :

— Du rosbif, un de tes plats préférés.

— C'est vrai.

Iris était une femme extraordinaire. Elle était aimable et attentionnée, elle prenait le temps de connaître les gens. J'étais fier qu'elle fasse partie de la famille. Elle ne m'avait jamais déçu. J'ai regardé autour de moi, le cœur rempli d'orgueil. Toutes mes filles étaient belles, surtout à l'intérieur, contrairement à cette pute de Christy.



J'ai laissé ma voiture sur le parking d'un salon de manucure. Il me faudrait trente secondes pour arriver chez Christy. Elle habitait à l'arrière d'une boucherie, à l'écart de la rue. À part une vieille maison en travaux, qui était en train d'être transformée en appartements, c'était la seule propriété résidentielle de la rue. Je ne risquais pas d'être interrompu.

J'ai croisé les bras sur mon torse. Le vent de janvier était mordant et j'avais envie de retourner au chaud avec les filles. J'ai baissé la tête, jeté mon sac sur mon épaule et je me suis dirigé vers chez Christy d'un pas rapide.

Il n'y avait qu'une lumière allumée à l'étage. Le bâtiment n'était pas haut, on aurait dit que l'appartement était sous les toits. Rien ne correspondait à Christy : le lieu était chaleureux, douillet et accueillant – ces adjectifs ne pouvaient pas servir à la décrire.

De chaque côté de la porte d'entrée en pin étaient disposés de faux oliviers, qui semblaient bon marché et détonnaient complètement. J'ai déplacé celui de droite et j'ai trouvé une clé sous le pot en terre cuite. *Ma pauvre Christy, tu ne t'aides pas.* J'ai collé l'oreille contre le battant et j'ai entendu la voix de Robbie Williams résonner à l'intérieur. Maman mettait sa musique préférée quand elle se préparait à sortir en ville avec mon père. Je m'asseyais sur le lit et je la regardais chanter devant le miroir, tandis qu'elle se maquillait.

J'ai jeté un rapide coup d'œil par-dessus mon épaule et j'ai introduit la clé dans la serrure. Quand j'ai poussé la porte, j'ai entendu Christy chanter à tue-tête par-dessus la musique. Comment pouvait-elle être si enthousiaste à l'idée de bousiller un mariage ? Je n'avais jamais compris pourquoi les femmes se montraient aussi insensibles au bonheur de leurs congénères.

Mon cœur s'est accéléré quand j'ai posé le pied sur la première marche. L'adrénaline me donnait le sentiment d'être invincible. Je me suis arrêté au sommet de l'escalier. La chambre à coucher était juste en face, la porte grande ouverte. Un long miroir était installé dans un coin, elle n'avait pas encore aperçu mon reflet.

J'ai posé discrètement mon sac et je l'ai regardée se brosser les cheveux. Elle n'était vêtue que d'un soutien-gorge de mauvais goût qui ne laissait aucune place à l'imagination et d'un string assorti. Son corps était mince et musclé ; c'était son arme. Elle s'en servait pour obtenir ce qu'elle voulait, surtout avec les hommes.

J'ai avancé sans plus me cacher. J'ai vu ses yeux s'agrandir dans le miroir. Elle a poussé un cri de surprise et s'est retournée. Elle m'a regardé,

estomaquée, les bras en croix sur ses seins pour tenter de les dissimuler.

— C... Colin ? Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu fais là ?

Je suis entré dans la chambre en refermant le battant derrière moi et je lui ai souri.

— Je suis content que tu me poses la question, Christy. Tu sais que tu t'es très mal comportée.

Elle a dégluti et fait un pas en arrière.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que tu fais ? C... Comment es-tu entré ?

— Chut. Ce n'est plus à toi de poser des questions. C'est à mon tour, si tu veux bien.

Je n'ai pas attendu sa réponse.

— Pourquoi est-ce que tu couches avec un homme marié ?

— Quoi ? Greg ? Comment es-tu au courant ?

— Tu as rencontré sa femme ?

Elle a fait non de la tête.

— Est-ce que tu crois qu'elle mérite l'humiliation de se faire tromper par son mari ?

Christy a ouvert grand la bouche et a reculé d'un pas. Son dos est entré en contact avec le mur.

— C'était une question, Christy.

— Non.

— C'est bien ce que je pensais. Comment crois-tu qu'elle se sentirait si elle apprenait ce que tu avais prévu de faire ce soir ?

Elle s'est mise à trembler et une larme a roulé sur sa joue.

— Je... je ne sais pas. Comment sais-tu où j'habite ?

— Assez bavardé.

Je ne voulais pas perdre plus de temps avec elle. Sans ajouter un mot, j'ai sorti mon couteau de ma poche et elle s'est mise à hurler, dressant les mains devant elle pour se protéger.

— Non ! Qu'est-ce que tu fais, putain ? Bon Dieu, je suis désolée, d'accord ? Je t'en prie, Colin, ne fais pas ça ! Réfléchis.

— Ça suffit ! me suis-je emporté.

Elle a tressailli et s'est collée au mur en gémissant. J'ai horreur qu'on pleure et qu'on implore. Maman avait horreur de ça aussi.

— S'il te plaît. Je t'en supplie, je ferai tout ce que tu veux, Colin, je te le promets.

Tout ce que je voulais ! Elle me proposait du sexe alors que c'était la source de ses ennuis. *Souillure*. J'ai poussé un grognement quand la colère en moi

s'est mise à bouillonner. D'un geste rapide, j'ai entaillé son joli visage.

Elle a crié en me fixant, terrifiée. Elle a tenté de porter ses mains tremblantes à sa joue. Son hurlement résonnait encore dans mes oreilles.

— Adieu, Christy.

J'ai plongé la lame dans ses entrailles. Quand je l'ai retirée, son corps, coincé entre le mur et moi, s'est doucement affaissé sur le sol.

— Non, a-t-elle murmuré en pressant une paume contre sa blessure. Aide-moi. S'il te plaît.

Elle commençait à respirer avec difficulté.

— Christy, la mort est ta punition. Il faut une punition, sinon personne ne retiendra la leçon et la société ne s'améliorera jamais.

Elle a été traversée par un haut-le-cœur et a craché du sang, puis elle s'est jetée en avant pour tenter de ramper hors de la chambre. Je me suis retourné quand elle est passée près de moi, les ongles enfoncés dans la moquette.

— À l'aide, a-t-elle imploré d'une voix mourante.

J'ai poussé un soupir et je me suis approché pour la retourner sur le dos de la pointe du pied. Sa respiration était lourde et irrégulière.

— Laisse-moi partir. Je t'en prie.

Ses yeux étaient remplis de larmes.

J'ai levé le couteau une dernière fois.

— Christy, il est temps de dormir.

J'ai abattu la lame avec une telle force que j'ai entendu les côtes se briser. Elle a hurlé, puis son corps est devenu tout mou et ses yeux se sont révulsés. J'ai pris une profonde inspiration et j'ai fermé les paupières. *Je contrôle la situation.*

Je me suis mis rapidement au travail. J'ai placé son cadavre dans la housse et j'ai nettoyé. Ça faisait longtemps que je n'avais plus effacé des traces de sang des murs et du sol. Le sac contenant le corps attendait en haut de l'escalier pendant que je versais de l'eau de Javel sur la moquette.

Une fois que sa chambre s'est retrouvée en meilleur état, je me suis frotté énergiquement les mains au lavabo de la salle de bains. *Sale. J'étais sale. Je me sentais sale.* J'ai actionné la pompe pour me savonner une troisième fois. Mes paumes étaient propres, mais ça n'était pas assez. *Tu ne seras jamais assez bien.* J'ai frotté encore plus fort, en serrant les dents.

C'était trop. Je n'étais pas *assez bien*... rien n'était jamais *assez bien*. J'ai jeté le distributeur de savon contre le mur, j'ai agrippé le bord du lavabo et j'ai respiré à fond par le nez. *Je peux être assez bien. Je suis aussi fort que maman. Non, je suis plus fort. Je suis une personne plus forte et je n'échouerai pas. Je... n'échouerai... pas.*

La musique s'est interrompue et le lecteur de CD est passé au disque suivant. Une voix de femme a comblé le silence. Je ne connaissais pas la chanson, mais elle était très douce et apaisante. L'interprète avait une belle voix rauque.

Je suis sorti de la salle de bains et j'ai hissé le cadavre sur mon épaule. Je l'ai déposé devant le bâtiment pendant que j'allais chercher ma voiture. Le canal n'était pas loin. Je retrouverais bientôt mes filles. J'ai déposé le corps dans le coffre, lancé mon sac à côté de la housse mortuaire avant de refermer.

— Adieu, sale pute.

VENDREDI 28 JANVIER 2011

Un bruit sourd m'a réveillé en sursaut. On frappait à la porte, en bas. J'ai jeté un œil au réveil, il était à peine cinq heures et demie du matin. Mon cœur a bondi dans ma poitrine. Summer ! Est-ce que c'était elle ? J'ai sauté hors du lit et j'ai dévalé les escaliers en manquant de renverser Dawn et Henry. Daniel était devant nous, la main sur la poignée de la porte d'entrée. Elle me manquait tellement. Six mois de sa vie ! Son dix-septième anniversaire ! Je ne voulais pas passer une seconde de plus sans elle.

Daniel a ouvert le battant et j'ai retenu mon souffle en priant pour que ce soit elle. Mon cœur s'est serré quand l'inspecteur Michael Walsh est apparu. Son expression sombre m'a glacé le sang. Il était arrivé quelque chose.

— Que... qu'est-ce qui s'est passé ? a bafouillé Dawn.

Des larmes coulaient déjà le long de ses joues.

— Où est mon bébé ?

Michael était accompagné d'un autre policier. L'inspecteur Walsh était le seul de l'équipe à nous avoir demandé de l'appeler par son prénom. Sans doute pour qu'on soit plus détendus en sa présence et qu'on lui fasse plus confiance. Ou parce qu'il avait une fille de l'âge de Summer et ressentait plus de compassion.

— Est-ce qu'on peut s'asseoir, s'il vous plaît ?

J'ai reculé pour me laisser tomber dans le canapé. Le temps s'est arrêté. La Terre a cessé de tourner. Je n'avais pas envie d'entendre ce qu'il avait à nous annoncer.

— Nous avons retrouvé le portable de Summer. Dans une benne à ordures, près du canal.

*Non, ce n'était pas possible.*

— Vous êtes sûr que c'est le sien ?

— Oui. Quelqu'un l'a trouvé et l'a immédiatement apporté à la police après avoir vu la photo de fond d'écran.

C'était une photo de nous deux allongés sur son lit. Elle l'avait prise après le dîner de notre premier anniversaire de rencontre. C'était la première fois que j'avais le droit de passer la nuit dans sa chambre, à condition de laisser la porte ouverte.

Dawn a poussé un petit cri.

— Est-ce qu'il est encore allumé ? Elle ne le coupait jamais.

Michael a fait une moue triste et j'ai détourné les yeux. J'ai serré les dents pour supporter la douleur qui m'a transpercé. Si elle ne se servait pas de son téléphone, ça voulait dire qu'on la séquestrait. Ou qu'on l'avait tuée.

— Nous pensons que quelqu'un d'autre que Summer a jeté son téléphone. Ça paraît peu probable qu'une adolescente qui n'a pas de raisons de quitter son domicile se débarrasse de son portable. Nous sommes en train de constituer une équipe et, dès qu'il fera clair, nous sonderons l'eau. Je suis désolé de ne pas avoir de meilleures nouvelles à vous annoncer.

— Vous croyez que ma fille est au fond du canal ? a murmuré Dawn.

Michael a hoché la tête, les yeux baissés.

— C'est une possibilité. Je suis désolé.

J'ai bondi. J'avais encore le courage de me battre. Ce n'était pas possible.

— Elle n'est pas morte ! Je le saurais si elle l'était.

Pourquoi refusaient-ils de m'écouter, putain ? Ma gorge est devenue sèche d'un coup. Elle n'est pas morte, tout de même ?

— Calme-toi.

Henry s'est levé et s'est placé devant moi. Ses yeux étaient de la même couleur que ceux de Summer. J'aurais tant voulu que ce soit son regard à elle qui soit plongé dans le mien.

— Son téléphone a été retrouvé près d'un canal, Lewis, a-t-il insisté, les larmes aux yeux.

Son *téléphone*, pas *elle*. Je ne perdais jamais espoir. J'ai reculé en secouant la tête.

— Elle n'est pas morte, ai-je répété, avant de remonter en courant dans la chambre de Summer.

Elle était en vie et personne ne me persuaderait du contraire.

Pas question de me remettre au lit, j'ai décidé d'y aller moi-même. On manquait toujours de temps. Tous les soirs, quand le soleil se couchait, j'aurais voulu avoir quelques heures de clarté en plus. Je me demandais toujours si nous n'étions pas rentrés cinq minutes trop tôt.

Je suis sorti de la maison et je suis monté dans ma voiture, impatient de me

rendre sur les lieux. Je ne pouvais pas rester là. Comment pouvaient-ils perdre espoir ?

Ce putain de portable ne voulait rien dire. *Elle n'est pas morte*. Quand elle avait un problème, je le savais avant elle. Elle était comme un livre ouvert... pour moi en tout cas. Je la comprenais d'un simple regard, j'étais capable de finir ses phrases et de deviner à quoi elle pensait rien qu'en regardant son visage. Nous étions trop proches : si elle était morte, je le saurais.

J'ai respiré à fond et j'ai enclenché la première. J'allais me mettre en route quand j'ai aperçu Henry dans le rétroviseur. Il courait vers moi en agitant le bras. *Qu'est-ce qu'il y a encore ?* J'ai ouvert la portière.

— Si tu viens avec moi, Henry, monte...

— Non, m'a-t-il interrompu sèchement.

Il s'est assis et s'est tourné vers moi.

— Tu ne peux pas partir. Ils ont trouvé quelque chose.

La Terre a cessé de tourner pour la deuxième fois en moins de vingt minutes.

— Qu'est-ce qu'ils ont trouvé ? ai-je murmuré en ravalant ma peur.

— Deux corps. Aucun d'eux n'est celui de Summer, mais ils continuent à chercher.

— Comment est-ce qu'ils savent que ce n'est pas Summer ? Ils en sont sûrs ? Henry a hoché la tête.

— Les cadavres sont là depuis trop longtemps pour que ce soit elle.

Mon estomac s'est soulevé. À quoi peut ressembler un cadavre immergé pendant plus de cinq mois ? J'ai fermé les yeux.

— Il faut qu'on y aille, Lewis.

— Est-ce qu'ils vont la retrouver aussi ?

J'avais l'impression qu'on m'avait ouvert la poitrine et arraché le cœur. Je n'avais jamais ressenti une douleur pareille – j'en avais le souffle coupé. Est-ce que je m'apprêtais à aller voir le cadavre de ma petite amie se faire pêcher du fond du canal ?

— Je... je...

Les mots n'avaient plus de sens. Plus rien n'avait de sens. Elle était trop jeune, trop intelligente et trop belle pour qu'on lui ôte la vie ainsi. Nous avions trop de projets ensemble pour que ça nous soit arraché.

— On doit y aller. Tout de suite.

Henry a claqué la portière.

Michael, l'autre policier et les parents de Summer sont sortis de la maison en trombe pour sauter dans leurs véhicules. *Merde, ça s'annonçait mal*. Ils sont partis sur les chapeaux de roues.



— Démarre, Lewis.

*Allez, vas-y.*

J'ai foncé pour les suivre.



Il faisait super froid dehors. Le vent glacé m'a mordu le visage, mon pull était trop fin. J'ai longé le canal à pas lents en compagnie de Henry et de ses parents. Nous n'étions pas pressés de découvrir que notre pire cauchemar était devenu réalité.

Devant nous, de la rubalise délimitait une zone au bord de l'eau, juste avant un tournant. Si on nous obligeait à ne pas aller au-delà, on ne verrait rien du tout. Quand nous nous sommes approchés, mon cœur pesait une tonne. J'ai serré les poings et retenu mon souffle.

— Daniel, va aux nouvelles, s'il te plaît, a imploré Dawn.

C'était la première fois qu'elle quittait la maison. Personne n'aurait pu la convaincre d'y rester cette fois. Elle avait appelé ma mère pour lui demander de venir chez eux au cas où, par miracle, Summer appellerait.

Un miracle, c'est ce qu'il nous aurait fallu.

Soudain, les flics se sont agités. Ils sont partis en courant dans la direction opposée – je ne voyais rien.

— Qu'est-ce qui se passe ? ai-je crié.

— Restez là. Je viendrai vous prévenir dès que j'en saurai plus, nous a lancé Michael par-dessus son épaule en rejoignant ses collègues au pas de course.

— Summer ! a hurlé Dawn.

*Non, ça ne peut pas être elle.*

— Pas ma petite fille ! Que quelqu'un me dise ce qui se passe ! Daniel !

Sa voix chevrotait et son corps était secoué de sanglots hystériques.

J'avais du mal à respirer. Je me suis courbé en prenant appui sur mes cuisses pour essayer de retrouver mon souffle. Si Sum était là-dedans, comment était-elle morte ? Avait-elle souffert ? Est-ce que ça avait été rapide ? J'ai pris une inspiration profonde. *Ne pense pas à ça.*

— Michael, qu'avez-vous vu ? a appelé Daniel.

J'ai tendu le cou le plus possible. Michael a sprinté pour nous rejoindre.

— Ce n'est pas Summer.

J'ai fermé les paupières et laissé échapper un gros soupir de soulagement.  
*Dieu merci.*

— Alors, il y en a trois maintenant ? a demandé Daniel sans trop y croire.  
Michael a confirmé d'un signe de tête et s'est gratté le crâne.

— Oui. Je ne peux pas vous en dire plus. Je pense vraiment que vous devriez attendre chez vous. Je vous appellerai s'il y a du nouveau.

— Vous pensez que Summer est là-dedans ? ai-je demandé, espérant que quelqu'un me détromperait.

— Lewis, je ne peux pas le dire. J'espère sincèrement que non, mais nous allons continuer les recherches jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien dans ce canal.



23  
TRÈFLE

SAMEDI 19 DÉCEMBRE 1987

Maman me serrait la main bien fort pour traverser la rue encombrée de voitures. Nous allions acheter le cadeau de Noël de papa et de quoi préparer des biscuits et des cupcakes.

— Maman, on pourra faire des saucisses enrobées dans de la pâte ce soir ? J'adore ça !

— Quelle bonne idée, Colin. Papa adore ça aussi.

J'ai fait des petits bonds de joie. Nous en raffolions tous et j'avais hâte d'en avaler cinq d'un coup.

— Par ici, mon cœur.

Elle m'a tiré dans un magasin de vêtements. Je trouvais ça ennuyeux, j'avais horreur de faire les courses. La nourriture, c'était le pire.

— Qu'est-ce qu'on fait ici, maman ?

Elle m'a souri.

— On va acheter une paire de gants et un pull pour le Noël de papa.

J'ai froncé les sourcils.

— On pourrait plutôt lui offrir une nouvelle voiture. Il a dit que son ancienne était *presque morte*.

Elle s'est penchée pour me pincer la joue.

— C'est très gentil, mon cœur, mais on n'a pas assez d'argent pour ça. Maman et papa régleront le problème de la voiture après la nouvelle année, d'accord ?

— D'accord. Est-ce qu'on peut lui prendre des gants bleus ?

— Bien sûr.

Elle m'a ébouriffé les cheveux avant de se relever. Elle me décoiffait toujours, puis me disait de les aplatir pour que ce soit beau. Maman était un peu sotte.

— Ceux-là ?

J'ai pointé du doigt la plus jolie des deux paires qu'elle avait en main ; les autres étaient d'un bleu trop ordinaire.

— Je les aime bien.

— Alors, on les achète. Viens, allons trouver un pull puis on pourra boire un chocolat chaud avec des marshmallows pour se réchauffer.

J'ai à nouveau sautillé de joie. J'adorais ça et il faisait vraiment froid dehors.

Maman a choisi le pull de papa, un pantalon et deux paires de chaussettes. J'avais envie de sortir prendre le chocolat chaud.

— Bon, a-t-elle fait après avoir payé ses achats. Le chocolat, puis au supermarché pour nos ingrédients.

— Ouais ! me suis-je réjoui.

Je l'ai suivie en sirotant mon chocolat brûlant. J'avais déjà mangé les marshmallows, c'était le meilleur et je me jetais toujours dessus en premier. Maman s'arrêtait dans chaque allée, même si nous avions déjà tout ce qu'il nous fallait. Elle s'est penchée pour humer des fleurs.

— Tu veux sentir, Colin ?

— Non, j'aime pas, c'est beurk.

Elle a plissé le front.

— Mon cœur, les fleurs, ce n'est pas beurk. C'est la plus belle création de la nature. Allez, approche.

Elle a saisi une tulipe rouge vif et l'a collée contre mon nez. J'ai inspiré. Ça allait.

— Tu vois. C'est un parfum délicieux, non ?

J'ai haussé les épaules.

— Pas trop mal.

Maman s'est redressée et s'est tournée vers la vieille dame préposée.

— Pourrais-je avoir un bouquet de tulipes s'il vous plaît ?

— Excellent choix.

— J'adore égayer les sombres soirées d'hiver avec des fleurs colorées.

J'ai regardé les jouets exposés à côté parce que je m'ennuyais à mourir. J'avais envie de rentrer à la maison préparer des biscuits et des saucisses enrobées.

— Prêt, Colin ? m'a demandé maman en me tirant par la main. Je pense que nous avons terminé.

— Prêt, ai-je répondu avec un grand sourire.



— Qu'est-ce que c'est que ça, nom d'un chien ?

Les cris de maman m'ont fait sursauter et je suis arrivé en courant. Elle était sur le seuil de sa chambre.

— Sors de là, espèce de pute ! a-t-elle hurlé.

Mon cœur battait à tout rompre. J'avais très peur. Qu'est-ce que c'était, une pute ?

— Maman ? ai-je appelé en pleurant.

Elle ne m'a pas entendu... elle était trop énervée. Je me suis approché et j'ai vu papa au lit, le drap serré contre lui, et une dame en train d'enfiler une robe. Qu'est-ce qu'ils faisaient ?

— Beatrice, je peux t'expliquer.

— La ferme ! Fiche le camp. Je ne veux plus jamais te voir. Et emmène ta sale pute avec toi !

Maman ne criait jamais.

Je me suis réfugié dans un coin du couloir et je me suis assis par terre. J'ai jeté un œil au-dessus de mes genoux et j'ai vu la dame sortir très vite de la chambre et descendre les escaliers à toute vitesse. Papa l'a suivie, puis s'est arrêté.

— Fiche le camp et ne nous contacte plus jamais.

— Beatrice, s'il te plaît, je vais t'expliquer. Je te demande pardon. Ça ne signifiait rien ; c'était une erreur.

— Tu regrettes juste de t'être fait pincer, sale pervers. Laisse-nous tranquilles.

— Mais Colin...

Maman a eu un rire méchant.

— Tu ne l'aimes pas. Tu ne nous aimes pas. Tu l'as choisie elle. Va-t'en.

Ma lèvre s'est mise à trembler. Mon papa ne m'aimait pas et ma maman était en colère. J'ai fermé les yeux et je me suis mis à pleurer en me tenant la tête.

## DIMANCHE 30 JANVIER 2011

J'ai adressé un sourire un peu figé à Lewis et à quelqu'un qui devait être son frère.

— Merci d'être venu, a déclaré Lewis. Les groupes sont déjà organisés,

mais vous pouvez vous joindre à nous.

— D'accord. J'irai là où on a besoin de moi. Je m'appelle Colin Brown.

— Lewis.

Il m'a tendu la main. Je l'ai serrée, avant de me tourner vers celui qui l'accompagnait.

— Mon frère, Theo.

Je lui ai aussi serré la main.

— Allons-y, je ne veux pas perdre plus de temps.

Je n'avais aucune idée d'où se concentreraient nos recherches, mais ça n'avait pas d'importance. Je voulais juste me tenir au courant et m'assurer qu'on me voie prendre part aux recherches pour retrouver Lilas. Lewis et son frère sont sortis de la mairie et ont traversé la rue. Le parc était presque en face.

Nous l'avons longé, en direction des terrains à l'arrière. Quatre autres personnes nous accompagnaient, toutes équipées de cartes et pointant du doigt des directions qui paraissaient choisies au hasard. C'était très mal organisé. En passant devant le parc, j'ai repensé à la première fois que j'avais posé les yeux sur Lilas. Elle était belle, naturelle, innocente et sa voix était mélodieuse. Comme pour chacune de mes filles, j'ai su tout de suite qu'elle faisait partie de ma famille. Je savais qu'elle s'intégrerait et j'avais raison.

— C'est la première fois que vous vous portez volontaire ? m'a demandé Lewis en écartant une branche pour examiner une haie de ronces, à l'entrée du terrain.

— Oui. Quand j'ai entendu que la police réduisait les recherches, je me suis dit que je pouvais offrir un peu de mon temps pour compenser.

Lewis a fait la moue.

— Ça vous met en colère, je vous comprends.

— Tout ça pour une question de budget. Ma petite amie a disparu et tout ce qui les intéresse c'est de savoir combien coûtent les recherches. C'est dégueulasse.

Ce n'était pas le seul point sur lequel la police faisait mal son boulot. Les autres volontaires étaient comme moi, ils prenaient les choses en main pour rendre le monde meilleur.

— C'est vrai que, de nos jours, tout tourne autour de l'argent. C'est bien dommage.

— C'est gentil de vous joindre à nous. Vous êtes seul ? Je n'ai vu personne avec vous. La plupart des gens viennent à deux.

— Je suis seul, ai-je confirmé. Allons-nous passer toute la journée à fouiller ce terrain ou est-ce que nous devons aller ailleurs ?

Il faisait extrêmement froid et nous étions exposés au vent. Le champ était situé derrière le coin où j'avais rencontré Lilas. Même si Long Thorpe n'était qu'à quelques minutes en voiture de chez moi, je ne connaissais pas bien les environs.

— Nous allons bientôt changer de zone de fouilles. Mais nous devons encore explorer les deux terrains dans notre dos.

Ah, nous nous éloignons du parc. J'admirais sa persévérance. Il aurait dû veiller de plus près sur la fille qu'il prétendait aimer.

— Vous devez partir ?

— Non, je suis ici pour la journée. Je voulais juste connaître le programme qui nous attend.

Il a hoché la tête et s'est remis à scruter le sol, à la recherche de Dieu sait quoi. Je l'ai imité en foulant les feuilles mortes et les brindilles. Ces recherches me semblaient tellement inutiles.

Le plus logique aurait été d'interroger les habitants, d'arpenter les rues, comme la police le faisait. Cette initiative citoyenne me semblait désespérée et mal organisée.

— Vous avez une idée d'où se trouve Summer ?

Je n'aimais pas utiliser ce prénom ; Summer était morte.

Il a levé les yeux et m'a examiné. Je me tenais bien droit, le cœur battant. Pourquoi est-ce qu'il me fixait ainsi ? Il a fini par froncer les sourcils.

— Malheureusement non. Mais où qu'elle soit, je ne m'arrêterai que quand je l'aurai trouvée.

J'ai détourné les yeux.

— Bien sûr. Désolé, je n'aurais pas dû vous poser cette question.

Il continuait à m'examiner ; je sentais son regard me fouiller, comme il fouillait le terrain.

— Pas de souci, a-t-il répondu en s'éloignant.

J'ai entendu ses pas fouler les feuilles rendues craquantes par le givre. Pourquoi m'avait-il scruté ainsi ?



24  
SUMMER

VENDREDI 4 FÉVRIER 2011

Je me suis réveillée en entendant les gémissements et les cris de Violette. Cela faisait deux semaines qu'il l'avait tabassée. Elle avait commencé à se rétablir, puis hier soir, il l'avait encore poussée, elle avait heurté une chaise en bois, s'était fait mal aux côtes et avait une nouvelle entaille à la tête. Et tout ça pour quelques fleurs fanées !

Alors qu'Iris dormait encore tranquillement – je l'enviais –, Rose tamponnait le front de Violette avec un tissu humide. Il n'était que cinq heures et quart du matin. J'ai repoussé la couette et je les ai rejointes sur la pointe des pieds.

— Depuis combien de temps est-ce que tu es debout ? ai-je chuchoté.

Rose s'est tournée vers moi, surprise de me voir.

— Environ une demi-heure. Je vais bientôt changer ses bandages. J'espère qu'elle se réveillera complètement et qu'elle pourra avaler un antidouleur. Sinon, j'en écraserai un et je le mélangerai à l'eau de son verre.

La respiration de Violette était rapide et pesante. La souffrance se voyait sur son visage et sa main était crispée sur sa poitrine. Elle avait besoin d'urgence d'un comprimé, mais nous n'avions réussi à n'en accumuler que quatre. Il fallait les faire durer.

J'ai hoché la tête et concentré mon attention sur Violette.

— Ça va ?

Elle a battu des paupières et son regard s'est posé sur moi, puis elle les a refermées au bout de quelques secondes. Elle s'est remise à gémir.

— Je suis désolée. Ça va aller. On veille sur toi.

Quoi qu'il arrive, je ne la laisserais plus seule. Si elle faisait une nouvelle tentative, je serais là pour lui prêter main-forte.

— Mal. Ça fait mal, a soufflé Violette d'une voix éraillée.



— Je sais. On peut te donner un antidouleur maintenant si tu veux. Tu crois que tu arriveras à avaler un cachet ? lui a demandé Rose.

Elle a hoché la tête en grimaçant. N'aurait-elle pas dû se remettre plus rapidement ? Quelque chose clochait.

— Tiens.

Rose lui a tendu la petite pilule blanche. Violette a ouvert la bouche et Rose a posé le médicament sur sa langue, avant d'approcher le verre d'eau de ses lèvres. Je détestais me sentir aussi impuissante. Il ne nous restait que trois antidouleurs et elle ne serait jamais remise sur pied d'ici le lendemain.

Elle s'est laissée retomber sur son oreiller en geignant. Ses yeux se sont remplis de larmes, mais je devinais qu'elle luttait pour ne pas pleurer. Violette était très forte... beaucoup plus forte que moi.

— Qu'est-ce qu'il va me faire ?

Rose lui a serré la main.

— Rien du tout. Ça va aller. C'est arrangé, tu te souviens ? Il ne te fera rien.

Était-ce tellement mieux ? Notre « vie » se limitait à ce cirque. Si je n'avais pas conservé l'espoir, si minuscule soit-il, de revoir Lewis et ma famille, j'aurais laissé ce malade me tuer des semaines plus tôt.

Violette a posé les yeux sur moi un instant. Son visage était dénué de toute émotion, comme si elle s'était éteinte. Je ne savais pas à quoi elle pensait et je ne pourrais le savoir qu'une fois seule avec elle. Je savais qu'elle ne parlerait pas en présence de Rose et d'Iris. Je suis restée à son chevet le plus longtemps possible.

Iris s'est réveillée. Nous nous sommes douchées chacune à notre tour et nous avons enfilé nos tenues assorties. J'ai aidé Rose à nettoyer les blessures de Violette et à changer les bandages. Son entaille à la tête semblait sévère, mais elle ne saignait plus.

— Ça va aller, lui a assuré Rose, en repoussant une mèche blonde du visage de Violette. Il faut qu'on s'occupe du petit-déjeuner maintenant, mais on reviendra.

J'ai jeté un œil au réveil. Il serait ici dans une demi-heure. Mon estomac s'est noué à l'idée de m'attabler avec lui. La haine que je ressentais pour lui me consumait. À chaque fois que quelqu'un prononçait son nom, je bouillais de rage.

— Lilas, arrange-toi pour nous rejoindre dans vingt minutes, d'accord ? m'a demandé Rose en me laissant seule avec Violette. Il ne faudrait pas qu'il vienne te chercher ici.

— Ça va aller ? a chuchoté Violette.

— Oui, ai-je menti. Comment tu te sens ? lui ai-je demandé pour détourner

l'attention de moi.

Elle a étouffé un petit cri de douleur.

— J'ai très mal.

— L'antidouleur va bientôt faire effet.

Je suis allée lui chercher de l'eau et j'ai porté la paille à ses lèvres. J'avais envie de lui donner un deuxième cachet, mais je ne pouvais pas encore...

— Il va *vraiment* me laisser tranquille ?

— Je te l'ai expliqué : l'épisode d'hier c'était à cause de ces fleurs débiles ! Tu sais que Rose l'a convaincu il y a deux semaines que tu avais peur et que tu essayais juste de nous protéger...

J'ai baissé les yeux avant d'ajouter :

— ... et que tu ne voulais pas lui faire de mal.

Je lui avais caché cette partie jusqu'ici.

— Je ne voulais pas lui faire de mal, a-t-elle répété les yeux écarquillés. Je voulais le tuer. Je n'ai pas changé d'avis.

Ça faisait longtemps qu'elle ne s'était pas exprimée d'une voix forte. Au moins, elle avait encore envie de se battre.

— Chut, elles pourraient t'entendre. Je sais que tu en meurs d'envie. Moi aussi. Mais tu ne peux l'avouer à personne d'autre. Promets-le-moi.

Nous avons réussi à ce que ce monstre la laisse en vie, jamais il ne l'épargnerait une seconde fois, surtout s'il apprenait la vérité.

Violette a fixé le plafond. Je ne savais pas quoi lui dire d'autre. Même si elle n'avait rien promis, elle savait qu'elle ne pouvait tenter à nouveau un coup aussi idiot. Elle voulait encore s'en prendre à lui mais en suivant une stratégie cette fois, je l'avais bien compris. Quand elle irait mieux, nous pourrions planifier une attaque conjointe. Iris ne nous en empêcherait pas. Rose peut-être, mais nous serions plus nombreuses.

— Lilas, a hélé Iris par la porte entrouverte. Il arrive.

Ma respiration s'est emballée et j'ai cru que mon cœur allait exploser. *Il arrive*. J'avais envie de rester dans la chambre en faisant croire que j'étais indisposée, mais je ne voulais pas qu'il vienne prendre de mes nouvelles et se retrouve face à Violette. Même s'il avait dit qu'il lui ficherait la paix, il ne fallait pas prendre le moindre risque avant qu'elle ne soit rétablie.

Je me suis levée du lit très lentement et je suis sortie.

— Je reviens vite, ai-je juré avant de refermer derrière moi.

— Si tu t'asseyais, Lilas ? m'a suggéré Iris avec un sourire exagéré.

Elle en faisait des tonnes, ce n'était pas du tout son genre. J'ai obéi en priant pour que ce taré ne m'adresse pas la parole, même si je n'y croyais pas.

La porte du sous-sol s'est ouverte et je me suis figée. Il est descendu sans

hâte. Un immense sourire barrait son visage de taré.

— Bonjour, les fleurs.

— Bonjour, avons-nous répondu en chœur.

J'avais l'impression de réciter un dialogue de film. Nous répondions en mode automatique, sans même réfléchir, comme s'il avait crié : « Action ! »

Il a embrassé Rose et Iris sur la joue et s'est tourné vers moi. J'ai agrippé les bords de la chaise et serré la mâchoire quand il s'est penché vers moi. J'ai retenu un haut-le-cœur lorsque ses lèvres se sont collées sur ma tempe. À chaque fois qu'il me touchait, j'avais envie de m'enfuir en hurlant. Malheureusement, c'était impossible. Je ne le ferais que si je finissais par perdre tout espoir de sortir d'ici et que je voulais en finir au plus vite.

J'arrivais plus ou moins à garder Summer à distance, à me persuader que Lilas et elle étaient deux personnes différentes. Mais c'était de plus en plus difficile.

Je me sentais coupable, comme si je trompais Lewis. Je savais que ce n'était pas le cas, mais cette idée me hantait. Comment est-ce qu'il réagirait ? Il serait en colère, blessé, dégoûté, évidemment. Se sentirait-il trahi ? Non, c'était impossible. Je ne désirais pas Trèfle et je ne le désirerais jamais. Il m'avait violée. Lewis ne pouvait pas voir ça comme une trahison, tout de même ?

Rose avait préparé un généreux petit déjeuner avec des pancakes et de la salade de fruits. J'étais incapable de manger.

— Alors qu'est-ce que vous avez prévu pour aujourd'hui ? a-t-il demandé d'une voix forte, en interrompant mes pensées.

*Nous allons prendre soin de la fille à qui tu as recassé les côtes et entaillé de nouveau la tête hier, sale taré !*

— Nous pensions lire un peu ; ça fait un moment que nous ne nous sommes pas plongées dans un roman, a répondu Rose en me décochant un regard d'avertissement.

Même si j'avais envie de la gifler, j'ai radouci mon expression et je me suis forcée à sourire.

— Il faudra que je vous achète d'autres livres, bientôt.

Rose a hoché la tête.

— Ce serait formidable, Trèfle, merci.

— De rien.

Leur petit échange me filait la nausée. J'ai planté ma fourchette en plastique dans une framboise en prenant une profonde inspiration. Qu'est-ce qu'il faudrait pour que je paraisse naturelle avec lui ? J'avais toujours l'impression de très mal dissimuler ma haine. Alors que je cherchais à éviter son regard, mes yeux se sont posés sur le calendrier : l'anniversaire de Lewis était dans

une semaine. Serions-nous encore séparés ?

Il souhaitait assister aux courses de chevaux ce jour-là. Nous y étions allés chacun de son côté en famille avant de sortir ensemble et nous avions adoré tous les deux. Comme il voulait absolument y retourner, nous avions prévu de nous y rendre ensemble pour ses dix-neuf ans. J'espérais qu'il irait quand même sans moi. J'étais sûre qu'il ne le ferait pas, bien que j'aie envie qu'il s'amuse pendant cette journée particulière.

— J'aimerais beaucoup qu'on se fasse une soirée DVD prochainement, a-t-il annoncé entre deux bouchées.

J'ai failli tomber de ma chaise. C'était une activité pour les gens normaux, pas pour lui.

— Je n'ai pas passé beaucoup de temps avec vous ces derniers jours, je me sens coupable.

J'avais envie de répliquer : *Ne t'en fais pas pour ça*, mais je me suis retenue.

— Bonne idée, a déclaré Iris prudemment.

Il a souri une seconde, avant de reprendre l'air nerveux qu'il affichait en permanence depuis quelque temps.

— Bien. C'est parfait.

Vraiment ? J'ai mis une deuxième framboise en bouche et j'ai mastiqué en fixant mon assiette. Rose et Iris mangeaient en silence, elles aussi, mais en le regardant bien trop souvent à mon goût. D'habitude, elles lui faisaient la conversation, mais ça devenait rare. Comme si elles ne savaient plus quoi lui dire ou comme si elles redoutaient la façon dont il pourrait réagir à leurs propos.

Trèfle mâchait trop longuement et son regard était fuyant. Il a posé sa fourchette et s'est gratté le menton avant de l'empoigner à nouveau. Rose l'observait du coin de l'œil, la tête légèrement inclinée. Mon malaise a grandi. Je me suis faite toute petite en avalant ce que je pouvais. J'avais l'impression que nous attendions qu'un volcan entre en éruption.

— Super, a-t-il marmonné dans sa barbe, avant d'engouffrer des haricots en sauce et de la saucisse.

Nous n'avons pas réagi parce qu'il ne s'adressait à personne. Je n'étais même pas sûre qu'il parle de la nourriture. J'étais impatiente de retourner auprès de Violette et de me retrouver loin de ce monstre.

— Bon, merci pour le petit déjeuner, a-t-il conclu en se levant brusquement. Je vous verrai au dîner. Bonne journée.

Rose et Iris l'ont salué, puis se sont mises à débarrasser la table. Leurs gestes étaient nerveux et trop rapides, comme si elles voulaient ranger deux fois plus vite que d'habitude, au cas où... quoi ?

J'ai décidé de ne pas les aider et de ne pas m'inquiéter de leur comportement étrange pour filer dans la chambre m'asseoir sur le lit de Violette.

— Salut, a murmuré celle-ci en soulevant les paupières.

— Salut, ça va ?

Elle a hoché la tête, mais je ne savais pas si ça voulait dire oui. Elle était pâle et avait les cheveux gras et emmêlés.

— Tu veux prendre une douche ?

Elle a plissé le front. J'ai compris qu'elle en mourait d'envie.

— Tu veux bien m'aider ?

J'ai levé les yeux au ciel.

— Bien sûr que non.

Je me suis levée et je lui ai tendu les mains pour la tirer. Elle a essayé de masquer sa douleur, mais ses yeux se sont embués.

— Aujourd'hui, le programme, c'est lecture, apparemment.

— Génial.

Sa remarque sarcastique m'a amusée. Je ne savais pas ce que j'aurais fait sans Violette. C'est grâce à elle que je restais saine d'esprit – dans la mesure où c'était possible dans ce sous-sol cauchemardesque. Elle comprenait à quel point j'étouffais : elle avait autant envie que moi de sortir d'ici.

— Voilà, ai-je annoncé en poussant la porte de la salle d'eau. Je vais vite chercher une serviette et des fringues hyper à la mode.

Violette a tourné le robinet de la douche en souriant.

— Merci.

J'ai déposé de quoi s'essuyer et sa tenue assortie aux nôtres, avant de retourner dans la chambre. Lewis ayant dix-neuf ans dans une semaine, c'était son dernier anniversaire d'ado et je voulais à tout prix le fêter avec lui. Combien allais-je encore en rater ? J'ai respiré à fond et j'ai aplati mes cheveux, pourtant déjà bien coiffés. Je me préparais à affronter une nouvelle journée à mourir d'ennui. *Ça va aller.*

## MERCREDI 11 FÉVRIER 2009

Theo m'a ouvert la porte.

— Où est-ce qu'il est ?

Il m'a répondu avec un sourire amusé.

— Il n'est que dix heures. Lewis est encore au lit, tu le connais.

— C'est son anniversaire, ai-je protesté en râlant.

J'ai tiré sur la ficelle de mon ballon *Happy Birthday*. J'adorais les anniversaires, *tous* les anniversaires.

Theo a haussé les épaules.

— Que veux-tu que je te dise ? Mon frère est un gros paresseux.

— Eh bien, avec moi, il va se lever.

J'ai monté l'escalier quatre à quatre, en tapant des pieds. C'est vraiment nul de faire la grasse matinée un jour pareil. J'ai poussé la porte de sa chambre et j'ai souri en le voyant dormir avec un bras sur la figure.

— Joyeux anniversaire ! ai-je crié en me jetant sur son lit.

Il s'est réveillé en sursaut avec un petit cri, puis a regardé autour de lui d'un air désorienté. J'ai ri. Il était vraiment marrant au saut du lit.

— Qu'est-ce que... a-t-il grommelé. Sum, qu'est-ce que tu fous ?

Je lui ai tendu la ficelle du ballon.

— Joyeux anniversaire !

Il s'est laissé retomber sur le matelas en grognant.

— Ah non, pas question ! Debout ! Allez, tu as dix-sept ans aujourd'hui. C'est l'âge légal pour conduire. Bon, il faut encore que tu passes ton permis, mais tu peux apprendre. Vas-y, raconte, qu'est-ce que tu veux faire pour fêter ça ?

— Dormir, a-t-il bougonné, la voix étouffée par les oreillers.

— Pfff, t'es vraiment pas du matin.

J'ai soupiré et je l'ai escaladé pour m'asseoir sur lui. Ses yeux se sont ouverts d'un coup. Ah, j'avais toute son attention à présent.

— Hum, cette idée me plaît aussi.

Évidemment. Il m'a caressé les cuisses en remontant doucement.

— J'en suis sûre, obsédé sexuel. Malheureusement pour toi, je ne suis pas une fille facile. Debout. Ta mère est en train de préparer des pancakes, ils sentent super bon.

Je me suis penchée vers lui pour l'embrasser.

— Viens.

J'ai sauté au bas du lit.

— Tu veux que je descende t'en chercher, pendant que tu t'habilles ?

Il a complètement ignoré ma question et a plongé son regard dans le mien.

— Je t'aime, Summer.

Mon cœur s'est rempli d'amour. Parfois, j'avais du mal à le croire quand il prononçait ces mots. En fait, je ne le croyais pratiquement jamais. Il était tellement... beau, grand, sombre, incroyablement sexy. Alors que j'étais... moi et rien de plus.

— Je t'aime aussi, ma star du jour.

Il a pouffé, s'est levé et m'a prise dans ses bras.

Waouh, il était à moitié nu ! Il ne portait qu'un pantalon de pyjama. J'ai dégluti. Mes hormones ont surchauffé et mon corps s'est enflammé. Waouh, waouh, waouh ! J'étais secrètement ravie qu'il s'entraîne tant pour le foot parce que ça faisait des merveilles, il suffisait de voir son torse.

— Ah, ah, c'est qui l'obsédé maintenant ? m'a-t-il taquinée en m'observant d'un air moqueur.

J'ai levé les yeux au ciel et je me suis dirigée vers sa garde-robe.

— J'ai l'impression d'être un morceau de viande, a-t-il renchéri.

— Soit tu t'y habitues, soit tu te couvres, ai-je rétorqué en lui lançant un T-shirt.

Il l'a attrapé juste avant de le recevoir en pleine figure et l'a enfilé.

— Bon, ben, allons déjeuner alors. Et merci, a-t-il ajouté en indiquant d'un geste du menton le ballon qui s'agitait au plafond.

— Avec plaisir. Et ce n'est pas ton cadeau.

Ses yeux se sont illuminés.

— C'est toi, mon cadeau ?

J'ai soupiré, découragée.

— Allez, file en bas. Tout de suite !

Il m'a adressé un salut militaire et a enfin quitté sa chambre. Je l'ai suivi jusqu'à la cuisine en souriant comme une idiote. Ça faisait des années que je rêvais d'être avec lui et mon vœu s'était réalisé. C'était le premier anniversaire que nous célébrions ensemble et je pouvais enfin lui offrir un truc vraiment chouette parce qu'il savait que j'étais dingue de lui.

Il s'est arrêté net en atteignant le bas de l'escalier.

— T'étais au courant ?

Il a indiqué toutes les décorations.

— Évidemment. C'est moi qui les ai presque toutes choisies, ai-je avoué avec un sourire fier.

Il a plissé le front.

— Fais pas chier, Lewis. C'est ton anniversaire, tout le monde est surexcité.

*Enfin, moi, surtout.* C'était comme un rêve devenu réalité : pas question qu'il ronchonne. De toute façon, rien ne pourrait gâcher mon enthousiasme.

— C'est bon, a-t-il déclaré en poussant un soupir théâtral.

J'ai passé les bras autour de son cou et il m'a embrassée.

— Je sais que je te l'ai dit genre y a deux secondes, mais je t'aime.

Il a collé son front contre le mien et m'a souri.

— Je sais que je te l'ai dit genre y a deux secondes, mais je t'aime aussi.



25  
TRÈFLE

LUNDI 7 FÉVRIER 2011

Je me suis réveillé tôt. Le soleil pointait à l'horizon. J'ai tout de suite pensé aux recherches pour mettre la main sur ma Lilas. Je me suis frotté les yeux en bâillant et je me suis forcé à sortir du lit. Il fallait que j'aille travailler. Faire comme si de rien n'était. Personne ne devait soupçonner quoi que ce soit. Toute ma famille était sur la sellette, je devais continuer le train-train quotidien afin de nous protéger.

J'ai examiné mon reflet dans le miroir pour tenter d'apercevoir l'homme que j'étais quand maman était en vie. Je n'étais pas encore aussi fort qu'à présent, mais je rêvais de le devenir. Désormais, j'essayais de l'être. Pas question de la décevoir. Je pouvais rendre le monde un peu meilleur en rendant le mien plus heureux. Une petite voix à l'arrière de ma tête continuait à me traiter de raté. Elle ne se tairait pas tant que je n'aurais pas atteint mon objectif. Je prouverais à maman qu'elle se trompait et je la rendrais fière.

Je me suis douchée en me lavant à fond – deux fois –, puis j'ai enfilé un pantalon noir avec une chemise et une cravate bleues, sans jeter le moindre coup d'œil au miroir. Je n'étais plus que l'ombre d'un homme, qui tenait à peine le coup. *Tu n'as plus besoin d'elle ; tu peux y arriver seul.* Même si je ne voulais pas l'admettre, sa présence m'était indispensable.

J'ai poussé un grognement de frustration, j'ai claqué la porte de la salle d'eau et je suis descendu retrouver les filles. J'avais besoin de les voir, de constater combien elles avaient besoin de moi, combien elles appréciaient notre famille et ma présence.

— Bonjour, les fleurs, ai-je lancé en descendant les escaliers.

Une délicieuse odeur de petits pains aux raisins tout chauds montait de la cuisine.

— Bonjour, Trèfle, ont-elles répondu en chœur.



Lilas a baissé les yeux au sol. Sa timidité était charmante. J'espérais quand même qu'elle sortirait bientôt un peu plus de sa coquille. Elle était en famille, elle n'avait aucune raison de se sentir mal à l'aise.

Je me suis assis à ma place et Lilas a posé devant moi une assiette chargée de petits pains tartinés de beurre fondant.

— Merci, Lilas.

Elle a souri et marmonné :

— De rien.

Elle avait quelque chose de triste. Son sourire ne faisait jamais pétiller ses yeux.

— Tu ne te sens pas bien, Lilas ?

— Si, si.

Elle s'est assise. Je ne la croyais pas. Elle était le genre de jeune femme qui ne se plaignait pas pour un rien, ce que je respectais. Elle était forte.

— Alors, qu'est-ce que vous avez prévu aujourd'hui ? leur ai-je demandé en mordant à belles dents dans mon petit pain.

J'ai fermé les yeux une seconde pour mieux savourer.

Rose a souri et ses beaux yeux bleus se sont illuminés.

— Nous allons tricoter. Nous ne l'avons plus fait depuis un moment. Ça me rappelle : est-ce que tu pourrais nous acheter de la laine ? Nous n'en avons plus beaucoup.

— Bien sûr, je passerai en acheter en rentrant du travail.

— Merci.

Je me suis penché par-dessus la table pour lui serrer la main.

— Je t'en prie. Avec plaisir.

Rose rayonnait de bonheur. Mon cœur s'est serré. Quand je la touchais, elle me faisait beaucoup plus d'effet que les autres. J'aurais tant voulu revenir en arrière pour que notre rendez-vous se passe mieux.

— Comment ça va, au travail ?

— C'est ennuyeux, mais ça va.

Le problème n'était pas mon boulot. Ce qui me tracassait, c'était que tout le monde soit au courant pour les cadavres du canal. Ce n'était plus qu'une question de temps avant que la police ne décide d'interroger les collègues de Christy, dont je faisais partie. Si elle ne s'était pas comportée comme une sale pute, rien de tout ça ne serait arrivé. Elle l'avait bien cherché.

Je me suis levé dès que j'ai avalé ma dernière bouchée, je ne voulais pas repousser l'inévitable plus longtemps. Les filles n'avaient pas fini, ce n'était pas poli, mais je devais absolument m'éclipser.

— Excusez-moi de ne pas rester, mais j'ai des choses à faire. Merci pour le

petit déjeuner.

— D'accord, a acquiescé Rose. Nous te verrons ce soir. Passe une bonne journée.

Je lui ai souri en hochant la tête.

— Toi aussi. Merci.

Quand je suis arrivé au cabinet d'avocats, je me suis dirigé vers mon bureau sans attendre.

— Bonjour, Colin, tu veux un café ? m'a demandé Jemma en passant la tête à l'intérieur.

— Bonjour, Jemma. Avec plaisir, merci.

Elle s'est éloignée et j'ai allumé mon ordinateur. Un tas de dossiers étaient posés dans mon bac. *Qu'est-ce qui va se passer ?* me suis-je demandé en feuilletant le premier. *Quand est-ce qu'ils vont arriver ?* J'ai jeté un œil au parking par la fenêtre. Rien. J'ai tenté de me concentrer sur les tâches qui m'attendaient, sans succès. Mon pied martelait le sol comme s'il était mû par sa volonté propre et le moindre petit mouvement à l'extérieur attirait mon attention : des oiseaux, un chat, des voitures, des gens, n'importe quoi.

Jemma est revenue avec une tasse de café qu'elle a posée sur mon sous-verre.

— C'est horrible ce qui est arrivé à Christy, hein ? Je n'arrive pas à croire que quelqu'un ait voulu lui faire du mal.

— Merci. Oui, c'est affreux. C'était une jeune femme si brillante.

*Qui faisait des choix déplorables.*

— Ça va, Jemma ?

Elle a fait non de la tête.

— Je suis sous le choc. Je n'y crois pas. Et puis ils ont retrouvé tant de femmes dans le canal... C'est flippant.

— Sois prudente, en tout cas.

— Oh, oui. À partir de maintenant, mon petit ami vient me chercher. Je ne me sentirai en sécurité nulle part tant que ce tueur sera en liberté.

J'ai cligné des yeux, choqué par la réflexion de Jemma, qui repartait déjà. *Un tueur.* Ce terme ne me correspondait pas du tout. La société était confrontée à un problème colossal et j'avais décidé de le prendre en main. Est-ce que les gens me considéraient comme un vulgaire assassin ?

Un coup frappé à ma porte m'a ramené à la réalité. Sarah, la nouvelle réceptionniste, a poussé le battant.

— Monsieur Brown, la police est à l'accueil. Les agents veulent s'entretenir avec tout le monde, en commençant par les directeurs. Je peux les faire entrer ?

Mon cœur s'est accéléré. Je n'avais pas vu de véhicule de police. J'ai

regardé par la fenêtre : rien sur le parking. Ils s'étaient peut-être garés devant l'immeuble.

— Bien sûr, Sarah. Faites-les entrer.

Elle a acquiescé et a quitté mon bureau. J'ai respiré à fond pour me préparer mentalement et j'ai remis de l'ordre dans mes papiers.

Quelques instants plus tard, deux policiers, un homme et une femme, sont entrés et Sarah a refermé la porte derrière eux.

— Bonjour, asseyez-vous, je vous en prie.

Je leur ai indiqué les deux sièges contre le mur.

— Merci. Nous n'en avons pas pour longtemps. Juste quelques questions de routine.

— Je ferai tout ce que je peux pour vous aider.

La femme a ouvert un calepin et a enfoncé le bouton de son stylo, laissant parler son coéquipier.

— Merci. Je suis l'inspecteur Brook et voici ma collègue, le lieutenant McKinney.

— Christy était une jeune femme adorable, elle n'hésitait jamais à donner un coup de main. Elle avait toujours quelques mots à échanger si quelqu'un avait envie de parler. C'est tellement dommage qu'elle se soit fourrée dans un tel pétrin.

— Pétrin ? a répété Brook. De quoi parlez-vous ?

— Oh, je croyais que vous seriez déjà au courant. Christy et Greg Hart, qui est un des avocats du cabinet, avaient une liaison.

Ils ont relevé la tête et McKinney a gribouillé quelque chose dans son carnet. *Très bien.*

— Est-ce que vous savez depuis combien de temps ça durait ?

— Non, je ne l'ai appris que récemment, en les entendant se disputer au bureau.

— Pourquoi se disputaient-ils ?

— Je n'ai pas tout saisi, mais Christy voulait que leur relation soit exclusive. J'imagine qu'elle voulait qu'il quitte sa femme. L'épouse de M. Hart est enceinte. J'imagine que Greg avait dû revenir à la raison et décider de se consacrer à sa famille.

— Et qu'est-ce que M. Hart attendait de Christy ? m'a demandé Brook.

— Je suis désolé, je ne peux pas m'exprimer à sa place, mais je n'ai pas eu l'impression qu'ils avaient la même envie. Il lui a répété qu'il ne voulait pas être avec elle. Comme je vous l'ai expliqué, j'ai cru comprendre qu'il se rendait compte que leur liaison était une erreur. Vous ne pensez pas que Greg a quelque chose à voir avec cette histoire, tout de même ? Il ne ferait pas de mal

à une mouche.

*Allez, allez.*

Ils n'ont pas répondu à ma question.

— Quand avez-vous vu Christy pour la dernière fois ?

— Au travail. Elle est partie un peu plus tôt que d'habitude. Il était à peu près cinq heures moins le quart, je pense. Quand elle n'est pas venue le lendemain matin, j'ai pensé qu'elle était malade.

— Personne n'a eu de ses nouvelles ? Elle n'a pas appelé pour prévenir de son absence ?

— Je ne sais pas, ce n'est pas moi qui prends ce genre d'appels. Il faut que vous demandiez à une personne des ressources humaines : Jessica Peterson, par exemple.

Il a hoché la tête et sa collègue a noté autre chose.

— Avez-vous jamais entendu M. Hart parler d'une autre femme ?

J'ai souri. Leur interrogatoire se concentrait sur Greg.

— Pas à moi. Il parle souvent de dîners au restaurant. Je crois que sa femme n'est pas bonne cuisinière.

Brook a souri.

Ils ont continué à me poser des questions. La plupart concernaient Greg. Ils essayaient de déterminer sa personnalité et quel genre de relations il entretenait avec les autres... les femmes surtout. Quand ils m'ont demandé où j'étais ce soir-là, ils ont semblé satisfaits de mon « chez moi, je regardais *Ocean's Eleven* ».

Ils vérifieraient, évidemment, mais je savais que le film passait à la télé à l'heure où Christy était morte.

— Eh bien, je pense que c'est tout pour le moment, monsieur Brown. Voici mes coordonnées si quelque chose d'autre vous revient.

Il m'a tendu sa carte de visite et s'est levé.

— Merci de nous avoir consacré du temps.

J'ai pris le petit carton et je leur ai souri.

— Aucun problème.

C'était presque trop facile.



26  
SUMMER

MERCREDI 9 FÉVRIER 2011

J'ai jeté un coup d'œil à l'horloge. Il n'était que vingt heures trente, trop tôt pour aller au lit. Si je me couchais à cette heure, je me réveillerais avant l'aurore et je passerais plusieurs heures à stresser jusqu'à ce que ce malade descende prendre le petit déjeuner.

Ça faisait six mois que je vivais cet enfer, que je suivais la même routine entre ces murs déprimants. Je me demandais comment je n'étais pas encore devenue folle. Peut-être que je l'étais depuis si longtemps que je ne m'en rendais pas compte !

La porte du sous-sol a grincé. C'était mauvais signe qu'il revienne après le dîner. En semaine, il ne venait que pour le petit déjeuner et le dîner. Est-ce qu'il allait encore assassiner une pauvre femme sous nos yeux ? Il en avait déjà tué trop, je ne comprenais pas comment il ne s'était pas encore fait arrêter.

Un cri suraigu m'a transpercé les oreilles. Je me suis raidie. Qui serait la victime cette fois ? Je parvenais presque à m'enfermer dans une bulle pour ne pas être affectée. Assister au meurtre de quelqu'un me rendait malade, mais je faisais comme si rien n'était réel, comme si le sang était faux, façon trucage de cinéma. Iris appelait ça mon mécanisme de défense. Je me fichais du nom, ce qui comptait c'était que ça m'aide. Je me suis levée pour m'approcher du mur près de notre chambre. Les autres m'ont suivie. Nous aurions dû intervenir. Je me le disais à chaque fois, mais nous ne le faisons jamais. La peur nous tétanisait. C'est grâce à elle que ce monstre n'avait pas été égorgé par ses quatre prisonnières.

Il a poussé la fille au bas des marches et elle a hurlé de douleur. Elle avait les cheveux courts, une coiffure que Trèfle jugeait certainement pas assez féminine à son goût – il aimait les longs cheveux. Elle portait des vêtements trop courts, trop moulants et trop sexy. Elle n'avait aucune chance. Trèfle ne

savait pas pour quelle raison elle vendait son corps et il s'en fichait. Il était à la fois juge, juré et bourreau.

Elle sanglotait et son visage était inondé de larmes qui faisaient couler son mascara. Recroquevillée au bas de l'escalier, elle a fini par relever la tête et a tressailli en nous apercevant.

— Aidez-moi, nous a-t-elle suppliées d'une voix tremblante.

Mes yeux se sont remplis de larmes. Elle avait l'air tellement paniquée et impuissante. Nous étions aussi terrifiées qu'elle. J'aurais voulu pouvoir faire quelque chose, mais je savais que c'était inutile. Je n'arriverais jamais à l'emporter seule contre lui.

Trèfle lui a balancé un coup de poing dans le ventre, ce qui a fait hurler la malheureuse. Un craquement avait suivi le coup et j'ai pressé les mains contre ma bouche pour contenir ma nausée. Je me suis effondrée sur le canapé et je me suis roulée en boule.

— Ne leur adresse pas la parole. Elles ne sont pas comme toi, a-t-il aboyé.

Son visage était cramoisi et son regard si froid qu'il ressemblait à un cadavre. Il devait être mort à l'intérieur pour commettre de pareilles atrocités. Il l'a encore frappée, un deuxième craquement s'est fait entendre, au milieu des cris. J'ai serré mes jambes contre mon torse.

Pourquoi s'acharnait-il ? Avant, il se contentait de les poignarder. Pourquoi les faisait-il souffrir ainsi ? Est-ce qu'il y prenait du plaisir ?

La respiration de la jeune femme était lourde et laborieuse. Il a incliné la tête sur le côté en souriant. J'ai été parcourue d'un frisson de dégoût quand j'ai réalisé qu'il semblait savourer la douleur de cette pauvre fille.

— C'est ta faute ! Si tu ne gâchais pas la vie d'innocents, je ne serais pas obligé de te frapper, a-t-il grondé en lui expédiant un coup de poing dans la figure.

Elle est tombée par terre sous la violence de l'impact et a craché du sang.

Trèfle a semblé horrifié en voyant les taches rouges sur le sol. *Oh non !*

Les veines de son cou ont gonflé et il est entré dans une rage folle. Il a sorti son couteau. *Ça y est.* Elle s'est mise à cogner des pieds et des mains en tous sens pour tenter de le maintenir à l'écart.

— Non, non, non ! Pitié, je vous en prie.

Ses supplications ne serviraient à rien. Il ne laissait jamais une prostituée repartir vivante.

Les larmes dévalaient mes joues comme un torrent de montagne. Je savais ce qui allait arriver. Il lui a donné un nouveau coup de pied dans les côtes. Elle a été prise d'un hoquet terrible et s'est tenu la cage thoracique. Dès qu'elle a baissé les yeux, il a plongé sa lame dans son estomac et l'a retirée aussitôt

pour l'enfoncer à nouveau. Le sang s'écoulait des blessures. Je me suis retenue de vomir.

Elle s'est mise à étouffer et du sang a jailli de sa bouche sur le sol. Elle s'est effondrée en poussant un râle qui m'a fait frémir. Elle a tenté une dernière fois de retrouver son souffle, puis s'est immobilisée. Ma lèvre tremblait. *Ne pense pas que c'est une personne.* Je me suis représenté une pièce de viande, les restes d'un animal massacré. Il fallait que je m'extraie de la réalité.

— Nettoyez-moi ça tout de suite, a-t-il ordonné avant de remonter les escaliers en courant.

Est-ce qu'il tuerait encore, si c'était lui qui était obligé de leur fermer les paupières et de nettoyer les traces de son carnage ? Une flaque de sang s'est formée sous la fille et s'est mise à avancer vers moi. Je la regardais grandir avec une fascination morbide. Il y avait tant d'hémoglobine dans le corps humain, tant de liquide dans nos veines si fines. Il n'y avait pas besoin d'en perdre beaucoup pour être fichu.

— Lilas !

La voix de Rose m'a ramenée à la réalité.

— Tu viens nous aider, s'il te plaît ?

J'ai hoché la tête.

— OK.

Je me suis dirigée lentement vers le cadavre et je me suis accroupie. L'odeur du sang m'a empli les narines et mon estomac s'est soulevé. Je me suis relevée d'un bond, les yeux embués de larmes.

— Je ne peux pas, désolée, ai-je marmonné en courant vers la salle d'eau.

J'ai vomi dans la cuvette des toilettes, puis je me suis mise à sangloter. J'ai tenté de reprendre mon souffle. Je ne pouvais pas faire ça. Je ne pouvais pas nettoyer les traces des meurtres de ce taré.

— Lilas ? a appelé Iris à travers la porte.

J'ai fermé les yeux. *Laisse-moi tranquille !*

Je me suis affalée contre le mur en serrant ma tête entre mes mains. J'avais l'impression d'étouffer. Je le détestais et je n'en pouvais plus d'être ici. Iris est entrée dans la petite pièce et s'est accroupie devant moi.

— Je ne peux pas.

Le nœud dans ma gorge était de plus en plus gros et je me suis mise à pleurer de plus belle.

— Chhhhhuut, ça va aller. Tu peux le faire, Lilas. Tu *dois* le faire.

J'ai secoué la tête.

— N... non, je n'y suis pas obligée, ai-je balbutié.

— Ne réfléchis pas tant. Ça va aller. On va s'en sortir.

Je me suis roulée en boule, les genoux collés contre ma poitrine.

J'avais tellement entendu ce refrain : *ça va aller*. Quand est-ce que ça allait vraiment aller ? Quand Lewis me prononçait ces mots, ils avaient un sens. Quand il me serrait dans ses bras, tout allait bien, même si ça ne durait pas. Il n'était pas ici, en ce moment, et j'avais plus que jamais besoin de lui.

J'avais mal à la tête, comme si quelqu'un me cognait le crâne à coups de marteau. J'ai essuyé mes larmes du revers de la main et j'ai inspiré le plus profondément possible.

— Je ne peux pas vous aider à faire ça.

Iris m'a caressé les cheveux.

— Je sais et, tu as raison, tu n'y es pas obligée. Reste ici, je viendrai te chercher quand ce sera terminé. Lave-toi avant qu'il ne revienne.

Elle s'est levée et est sortie. J'avais envie de me rafraîchir, mais pas pour lui. Je me sentais sale et j'avais un goût de vomi dans la bouche.

Je me suis relevée, j'ai ouvert le robinet et j'ai placé ma bouche sous le jet. L'eau froide m'a fait du bien. Je m'en suis éclaboussé le visage. Mes yeux étaient rouges et gonflés, j'avais une mine atroce. Comment est-ce que j'allais encore tenir un jour de plus ? Surtout que je n'avais aucune idée de quand mon calvaire prendrait fin... s'il se terminait un jour. J'allais peut-être rester ici pendant des années. Si j'avais eu une idée de la durée, j'aurais pu prendre une décision. J'étais sûre d'une seule chose : je ne voulais pas vieillir en acceptant la situation. Je préférais mourir plutôt que de finir par penser que je n'étais pas si mal ici.

— Lilas, on a terminé, je peux entrer ? a demandé Iris en frappant à la porte.

Elles avaient été efficaces. Dix minutes à peine. S'il y avait un record pour le nettoyage le plus rapide du monde après un meurtre, elles l'auraient détenu de longue date.

Elle m'a souri quand je lui ai ouvert.

— Ça a l'air d'aller mieux.

*L'air*, oui. Je ne me sentais pas mieux. Elle a soupiré.

— Prends ta douche, je lui dirai que tu ne te sentais pas bien et que tu t'es couchée tôt.

— Tu crois qu'il sera d'accord ?

— Nous avons le droit de dormir quand ça nous chante, Lilas.

À condition que ça n'interfère pas avec ses horaires !

Le séjour était impeccable quand je suis sortie de la salle d'eau. J'avais du mal à croire qu'une demi-heure plus tôt, une fille s'était fait assassiner au pied de l'escalier. Ça paraissait presque irréel, comme si j'avais rêvé. Parfois je doutais de ce que j'avais vécu parce que ça me semblait trop incroyable. Avais-



je imaginé cette scène ? Mon sens de la réalité était de plus en plus flou et j'avais peur de perdre le nord peu à peu, comme Rose. Ni elle ni Iris ne m'avaient jamais demandé de les appeler par leurs vrais prénoms.

Un nouveau journal était posé sur la petite table, mais je ne voulais pas l'ouvrir. Voir le visage de mes proches était désormais une torture.

Je suis allée dans la chambre, sans faire attention à Rose qui me suivait du regard, et je me suis glissée dans mon lit. Je me suis dit que c'était moi la plus mal en point. Rose et Iris n'avaient peut-être personne qui les cherchait – pour autant que nous le sachions –, mais au moins aucun être ne leur manquait au point de les rendre malades. Tous les bons moments que j'avais partagés avec ma famille et tout ce que j'avais fait en compagnie de Lewis, même des trucs bêtes, comme le bowling ou une séance de shopping le week-end, me manquaient atrocement.

Je me suis tournée sur le ventre et j'ai enfoui ma tête sous l'oreiller. J'avais vraiment touché le fond, si j'en étais réduite à souhaiter n'avoir personne dans ma vie. Mon cœur s'est brisé et je me suis laissé gagner par les larmes.

## SAMEDI 5 JUIN 2010

— Allez, Lewis, il faut que tu te lèves.

Je lui ai secoué le bras doucement. Chaque fois que nous devions partir de bonne heure, le combat pour le tirer du lit recommençait. Il était pire qu'un enfant !

— Mon cœur, laisse-moi dormir, a-t-il bougonné.

— Pas question. Debout.

Je lui ai arraché la couette. Il s'est retourné et a enfoui sa tête sous l'oreiller en poussant un grognement. Nous allions au mariage de sa tante et nous devions partir dans une heure. J'étais déjà sur pied depuis deux bonnes heures, j'avais pris mon petit déjeuner, je m'étais douchée, habillée et coiffée.

— Lewis, sérieusement, on n'a qu'une heure.

— Une heure ? a-t-il marmonné dans l'oreiller.

— Oui !

— Alors réveille-moi dans une demi-heure.

J'ai soupiré. Il était vraiment impossible, le matin. J'ai tout à coup pensé à quelque chose qui le réveillerait.

— Bon, d'accord, dors. Je vais enlever mon soutien-gorge, il est trop inconfortable, ai-je annoncé d'un ton détaché en enlevant mon haut.

Je l'ai vu tressaillir, mais il n'a pas quitté sa position. Je ne m'attendais pas tout à fait à ce qu'il le fasse. J'ai jeté mon top par terre. Le léger bruit a attiré son attention. Il s'est retourné aussi vite qu'un ninja et s'est redressé sur les coudes.

— Eh, je croyais que tu enlevais ton soutien-gorge ? a-t-il protesté d'un air malicieux.

J'ai haussé les épaules.

— Il ne me fait plus mal. Mais comme tu es réveillé, tu devrais te lever.

Il a essayé de m'attraper et j'ai reculé d'un bond.

— C'est pas juste ! Allumeuse !

Je suis partie en riant toute seule.

— Summer ?

J'ai fait volte-face et ai étouffé un cri de surprise en le voyant près de moi. Je ne l'avais pas entendu approcher. Il a passé les bras autour de ma taille et m'a tirée contre son torse.

— Je t'aime.

Il m'a dit ces mots en me regardant droit dans les yeux, ce qui m'a fait fondre.

— Moi aussi. Allez, va te préparer !

Je l'ai repoussé et, comme il avait été surpris, il a légèrement titubé. Il a fait la moue et j'ai levé les yeux au ciel. Quel gamin !



Nous sommes arrivés à l'église avec dix minutes de retard et nous avons été obligés de nous installer dans le fond. Tout le monde s'est retourné. J'étais furieuse contre Lewis. Je lui ai lancé un regard noir, quand il a articulé en silence *je t'aime* pour tenter de rentrer dans mes bonnes grâces. *Tu ne t'en tireras pas comme ça, mon vieux !* Le front plissé, j'ai reporté mon attention sur les futurs mariés.

La tante de Lewis, Lisa, et son fiancé, Ben, ont prononcé leurs vœux. C'étaient eux qui les avaient écrits et le texte était très beau. J'adorais les mariages, surtout quand la cérémonie était aussi personnelle.

— Tu pleures ? a chuchoté Lewis en me décochant un coup de coude.

On aurait dit qu'il mourait d'envie de se moquer de moi. Il me taquinait à chaque fois que je pleurais pour un événement heureux.

— Désolée de ne pas être toute desséchée comme toi, ai-je soufflé entre mes

dents.

Il a réfréné un éclat de rire, ce qui s'est rapidement transformé en toux. Le silence est tombé dans l'église et tous les regards se sont à nouveau tournés vers nous. Mes joues se sont enflammées. Parfois quand j'étais avec Lewis, j'avais l'impression de faire du baby-sitting. La plupart du temps, je crois.

— Désolé.

Lewis a prétendu être secoué par une nouvelle quinte de toux et s'est frappé le torse. Est-ce que je pouvais changer de place sans me faire remarquer ?

À la fin de la cérémonie, l'assemblée est sortie pour boire un verre, manger des canapés et prendre des photos. Lewis m'a saisi la main et l'a serrée dans la sienne. J'avais du mal à rester fâchée.

— En retard comme toujours, Lewis ? l'a taquiné Lisa en le serrant dans ses bras.

— Ouais, désolée, il a fallu des plombs à Summer pour se coiffer.

J'en suis restée bouche bée. Il mettait vraiment ça sur mon dos ?

— Ne te tracasse pas, chérie, je connais la vérité, a répliqué Lisa en m'adressant un clin d'œil.

— Heureusement, ai-je commenté en fusillant Lewis du regard. Enfin, félicitations !

Je l'ai serrée contre moi et je l'ai embrassée sur la joue.

— Ouais, moi pareil, a ajouté Lewis.

— Merci, a répondu Lisa d'un ton un peu sarcastique en pinçant la joue de son neveu.

Il a froncé les sourcils et a donné une tape sur la main de sa tante pour qu'elle cesse.

— Bon, il faut que je bouge, a-t-elle repris. Je dois saluer tout le monde avant d'avoir trop bu.

Elle nous a souri et s'est dirigée vers les parents de Lewis.

— Viens, ma chérie, allons chercher du champagne. Je vais avoir besoin d'alcool pour survivre à cette journée.

Lewis m'a embrassée sur la tempe et m'a prise par la taille. Sa famille pouvait se montrer un peu... excentrique quand elle se réunissait. J'avais encore des images d'une danse irlandaise à l'occasion de l'anniversaire de sa mère.

J'ai levé les yeux au ciel.

— Tu es beaucoup trop jeune pour être aussi grincheux.

Lewis n'aimait pas non plus que sa grand-mère raconte un million d'anecdotes sur lui quand il était bébé. Moi j'adorais ça.

— Ah, tu me trouves jeune, maintenant ? Tu me répètes tout le temps que je

suis vieux. Tu te décides ?

Il m'a fixée, un sourcil levé, attendant la réponse.

J'ai haussé les épaules.

— Ça dépend de mon humeur.

Il a ri et m'a pressée contre lui pour m'embrasser.

JEUDI 24 FÉVRIER 2011

J'étais couché sur le lit de Summer, éveillé. Il était deux heures et demie et je n'avais dormi qu'une heure à peine. Un horrible pressentiment me nouait l'estomac. Je n'avais qu'une idée en tête : quelque chose ne tournait pas rond. Pire encore que la disparition de Summer. Aujourd'hui, ça faisait exactement sept mois qu'elle s'était volatilisée. Était-ce trop long pour qu'on la retrouve en vie ? Je refusais de penser qu'il n'y avait aucune chance, même si, statistiquement, les chances étaient vachement faibles. Je *devais* croire qu'elle était encore en vie.

Il fallait qu'elle revienne vite. Je n'arrivais plus à réfléchir correctement. Je ne supportais pas de l'imaginer se demandant si nous la cherchions encore. À chaque fois que je pensais à ce qu'elle devait traverser, j'en étais malade, j'avais envie de cogner n'importe qui ou n'importe quoi. Quelqu'un devait savoir ce qui lui était arrivé, mais personne ne s'était fait connaître. Je haïssais le coupable. Je détestais tout le monde... et surtout moi.

Je n'aurais pas dû la laisser aller à ce putain de concert. Je sais que je ne serais jamais parvenu à l'en empêcher, mais j'aurais dû m'y opposer. J'aurais dû me comporter en petit ami chiant et l'obliger à rester avec moi. Elle m'aurait détesté, j'en suis certain, mais au moins elle serait encore là.

Je me suis assis sur le lit et je me suis massé les tempes. Je sentais monter un autre mal de tête, à cause du manque de sommeil. Je détestais me réveiller le matin et entamer une nouvelle journée de recherches, en sachant que le soir je me coucherais seul dans sa chambre, alors qu'elle subissait je ne sais quel enfer.

Henry a ouvert la porte.

— Lewis, je voudrais aller parler à Hart.

Enfin ! Je voulais aller discuter avec Greg Hart depuis que la police l'avait

relâché après son interrogatoire. Il n'aurait jamais dû être libéré, surtout pas avec les huit cadavres repêchés dans le canal. Les flics pensaient que les meurtres s'étendaient sur une période de quatre ans. Les fouilles n'étaient pas terminées ; ils s'attendaient à retrouver d'autres corps.

— Je pense que tu es d'accord pour m'accompagner, a poursuivi Henry.

J'ai incliné la tête sur le côté. À la base, c'était mon idée d'aller interroger Hart, mais Henry avait refusé en trouvant mille raisons pour me prouver que c'était une bêtise. Je le savais, mais ce n'était pas ça qui allait m'arrêter. Je ne pourrais pas me détendre ou passer une bonne nuit tant qu'on n'aurait pas retrouvé Summer. Le temps s'était arrêté pour moi et j'étais coincé.

— Bien sûr.

Si je pouvais lui parler, j'arriverais peut-être à lui faire avouer où était Summer.

— Henry, le type qui nous a aidés à fouiller le bois, Colin Brown, tu le trouves zarbi ?

Theo m'avait dit que j'étais obsédé, que je m'imaginais voir des pistes partout, mais je ne pouvais m'empêcher de trouver ce mec chelou. Je n'arrivais pas à me sortir son visage de la tête.

— Pas vraiment. Qu'est-ce que tu veux dire par *zarbi* ?

— Je ne sais pas, ai-je soupiré.

Peut-être que Theo avait raison et que je cherchais si désespérément des pistes que j'en inventais ?

— Il m'a semblé tellement... renfermé. Tous les autres bénévoles nous ont aidés parce qu'ils veulent qu'on retrouve Summer. Lui on aurait dit qu'il faisait ça juste parce qu'il pensait que c'était son devoir.

Henry a froncé les sourcils.

— Comment t'as déduit ça en lui parlant juste trois minutes ?

— Je ne sais pas. Il était...

J'ai secoué la tête. Je ne savais pas trop où je voulais en venir.

— Laisse tomber.

— Il ne savait sans doute pas comment réagir. Oublie-le, Lewis. Il faut qu'on se concentre sur Hart, qu'on le fasse parler. Il est sous surveillance policière, ce ne sera pas facile. On trouvera une stratégie demain matin. Dors, m'a-t-il ordonné en quittant la chambre.

Je me suis allongé et j'ai fixé le plafond. Henry avait sans doute raison à propos de ce Colin. Il fallait que je me concentre sur Hart, le seul vrai suspect – ou la seule personne présentant un intérêt potentiel, comme on dit – que la police pouvait se mettre sous la dent.

Impossible de trouver le sommeil. Je n'arrivais pas à me détendre et

pourtant j'étais épuisé par une journée de marche. Je me suis tourné vers la table de nuit, où Summer avait posé un cadre avec une photo de nous deux. On avait l'air tellement heureux... on l'était. Même si elle me rendait dingue, je l'aimais et j'aurais fait n'importe quoi pour elle. Regarder ce cliché était une torture, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. J'avais les yeux rivés sur son visage parfait.

— Dis-moi où tu es, mon cœur, ai-je murmuré en ravalant la boule qui m'entravait la gorge.

— Lewis, a crié quelqu'un à travers le battant.

Je me suis redressé d'un bond, sortant de mon demi-sommeil.

— Le petit déjeuner est prêt, dépêche-toi. Je veux partir bientôt, m'a prévenu Henry.

Je me suis frotté les yeux en bougonnant.

— C'est bon, je suis levé.

Il était six heures du matin. La dernière fois que j'avais consulté le réveil, il était quatre heures vingt-trois. Avec le manque de sommeil, mes yeux me piquaient et je me sentais vidé. J'avais besoin de nourriture et de boissons énergisantes. J'ai étiré mes membres endoloris en regardant une dernière fois la photo de Summer. Je me suis préparé pour une nouvelle journée de questions sans réponses.

J'avais l'estomac noué. J'étais nerveux à l'idée d'interroger Hart. Dans un sens, je n'avais pas envie d'entendre ce qu'il avait à dire. Ça deviendrait trop réel. Ma mère et Dawn étaient seules dans la cuisine quand je suis descendu. Je me suis assis à table et j'ai tenté d'avalier quelques bouchées de pain grillé. C'était inutile : je me sentais trop mal pour manger. J'ai déposé le reste de ma première tranche sur l'assiette. Tout avait un goût dégueu de toute façon.

Dawn a plissé le front.

— N'oublie pas.

Ses cernes étaient encore plus sombres que d'habitude. Elle ne devait pas dormir beaucoup non plus. Je l'entendais souvent marcher aux petites heures.

— Où est-ce que vous allez aujourd'hui ? m'a demandé ma mère.

— On retourne dans le centre de Long Thorpe et puis peut-être plus loin, vers la ville. Je ne sais pas encore exactement.

— Prêt, Lewis ?

Henry m'attendait, appuyé contre le chambranle.

Je me suis levé, impatient de me mettre en route.

— Ouais.

Dawn a hoché la tête en essuyant une larme.

— Donnez-nous des nouvelles et soyez prudents.

— Promis, maman, a répondu Henry. À plus tard.

Je suis passé devant lui et je suis monté dans ma voiture.

— Alors, cette stratégie ? ai-je demandé. Il faudrait qu'on prépare un truc, même si la première idée qui me vient, c'est le tabasser.

Henry s'est gratté le menton en fronçant les sourcils.

— Heu... t'as une idée, toi ?

— Non. Allons-y, on verra déjà comment les flics le surveillent.

— OK. On a pris la bonne décision, tu crois ?

— Pour Sum, oui. Tu crois qu'on arrivera à s'introduire dans sa maison ?

— Peut-être pas. Comme cambrioleurs, on serait nuls, a-t-il ajouté avec un rire narquois.

— J'ai l'impression de jouer dans un film.

— Ouais, Vin Diesel va débarquer dans une bagnole de sport tunée et va nous tirer dessus.

Sept mois plus tôt, je me serais mis à rouler comme un malade et Henry aurait fait semblant de tirer sur des trucs par la vitre baissée. J'aurais adoré me remettre à faire l'imbécile.



Plus nous nous approchions de chez Hart, plus ma colère montait. Je sentais la rage bouillonner au creux de mon ventre. Nous nous sommes garés le long du trottoir pour qu'il ne nous voie pas de chez lui et nous avons jeté un œil aux alentours.

— Apparemment, pas de flics, a conclu Henry.

— C'est le but, Henry, ai-je marmonné d'un ton sec.

Je me suis tourné vers la maison. Il était là. J'ai serré la mâchoire et tous mes muscles se sont tendus. Il était sorti pour ramasser un journal sur le seuil. J'avais l'intention de rester calme, mais en l'apercevant j'ai senti que j'allais péter un câble. Poussé par l'adrénaline, j'ai bondi hors de la voiture. Je ne pensais plus à garder mon sang-froid ou à lui arracher des aveux. Le type qui m'avait enlevé Summer n'était qu'à un mètre de moi et j'allais le tuer. Même l'idée de finir en prison ne suffisait pas à m'arrêter. Je m'en fichais.

Il a dressé la tête et m'a vu courir vers lui. Il a levé les mains pour me faire signe de reculer. *Pas question, connard.* J'ai bondi sur lui, je l'ai empoigné par son T-shirt et je lui ai flanqué un coup de poing de toutes mes forces. La satisfaction que j'ai ressentie en entendant sa mâchoire craquer n'a duré qu'une



seconde. Il détenait toujours Summer.

— Où est-elle ? ai-je crié en m'apprêtant à le frapper à nouveau.

Je n'avais plus les idées claires. Je voulais des réponses, je voulais qu'on me dise où elle était et que quelqu'un paie.

— Dites-moi où elle est !

Je lui ai écrasé une seconde fois mon poing dans la figure et sa lèvre a éclaté. Je ne trouvais pas les mots pour exprimer ma haine.

— Je ne sais pas, je n'ai rien fait, je le jure ! s'est-il emporté en tentant de me repousser.

— Je vous jure que si vous ne me dites pas où elle est... ai-je grondé.

Je n'ai pas eu le temps de terminer ma phrase. Soudain, j'ai été attrapé par-derrière et plaqué au sol. Je croyais que c'était Henry, mais quand j'ai levé les yeux, j'ai vu un policier. Je me fichais pas mal d'être arrêté, j'enrageais qu'il m'ait empêché de finir le boulot.

Le policier m'a lu mes droits et m'a passé les menottes.

— Lewis, je vous assure que je n'ai rien fait à Summer, a protesté Hart.

— Je ne vous permets pas de prononcer son nom, putain ! Dites-moi juste où elle est.

Henry était à côté de moi, l'air perdu et choqué. *Sympa, Henry, merci pour ton aide, mon vieux !*

— Attendez, vous ne pouvez pas l'arrêter, s'est insurgé Henry.

*Enfin !*

— Il a juste fait ce que tout le monde meurt d'envie de faire.

— La ferme, Henry !

À quoi est-ce que ça servait qu'il prenne ma défense maintenant ? J'ai tiré sur les menottes et j'ai grimacé de douleur quand le métal s'est enfoncé dans mes poignets.

— Ça va, je suis capable d'avancer tout seul, ai-je lancé lorsqu'un autre flic m'a poussé vers la voiture banalisée à moitié cachée par la haie d'un voisin.

Je n'arrivais pas à y croire. Ce salaud pouvait rentrer chez lui boire une tasse de thé pendant qu'on me traînait au poste !

— Ne le dis à personne, ai-je prévenu Henry quand la portière s'est refermée sur moi.

J'ai fermé les yeux. Summer péterait un câble si elle savait que je m'étais fait arrêter. J'ai souri en me représentant son visage furieux. Ses yeux se rétréciraient et deux lignes verticales se creuseraient entre ses sourcils. J'avais vu cette expression un million de fois, surtout quand je refusais de me lever le matin.

Quelques minutes plus tard, nous nous garions devant le commissariat et je

me suis rendu compte que j'avais mes clés de voiture. *Merde !* Comment Henry allait-il rentrer ? J'espérais qu'il appellerait Theo et pas ses parents. Je ne voulais pas qu'ils soient au courant. On m'a ouvert la portière et je suis sorti comme un criminel. Qu'est-ce que j'allais faire si Hart portait plainte ? Je savais que je n'aurais pas dû lui casser la figure, mais quand je l'avais vu j'avais été incapable de me retenir.

On m'a fait entrer, les mains attachées dans le dos. Michael a levé la tête et est resté bouche bée. Il a dit quelque chose à son collègue et s'est dirigé vers moi.

— Qu'est-ce qui se passe ? a-t-il demandé en regardant tour à tour le policier qui me tenait et moi.

— On l'a appréhendé chez Hart. On a dû le maîtriser, il s'était jeté sur lui.

Michael a hoché la tête.

— Je m'en charge. Vous pouvez lui retirer les menottes.

Le flic qui m'avait arrêté était interloqué. J'ai essayé de ne pas avoir l'air victorieux. Le métal s'est à nouveau enfoncé dans ma peau quand on m'a libéré. J'ai retenu une grimace.

— Suis-moi, a marmonné Michael en avançant dans le couloir.

Il a poussé une porte et m'a fait signe d'entrer dans une petite salle d'interrogatoire. Son expression était sévère. J'avais l'impression d'être au lycée, convoqué dans le bureau du principal. Je me suis assis d'un côté de la table.

— Attends-moi ici, m'a-t-il ordonné avant de quitter la pièce.

J'ai examiné les lieux en me demandant si c'était ici que Hart avait été interrogé, qu'il avait réussi à convaincre les flics de son innocence. Je me suis adossé à la chaise en plastique inconfortable et je me suis massé un poignet. Qu'est-ce que Michael fichait ?

Il est revenu dix minutes plus tard et a pris place en face de moi.

— Et alors ?

J'ai posé mes coudes sur la table en soupirant.

— Je voulais juste l'obliger à me dire où elle est.

— Et tu pensais que lui mettre une raclée était la meilleure méthode ?

— Ce n'était pas prévu. J'ai pas réussi à me maîtriser en le voyant, avec son air suffisant. J'avais envie de le tuer.

*J'ai envie de le tuer.*

Michael a levé les mains.

— Il faut que tu te calmes. Je viens de parler à M. Hart et il ne portera pas plainte. Mais ne te crois pas tiré d'affaire. Si tu tentes encore un truc pareil, je t'arrêterai moi-même. Tu t'en sors bien cette fois, Lewis, mais tu n'auras pas

de seconde chance.

— Je m'en sors bien ? ai-je répété, abasourdi. Ma petite amie s'est fait enlever, on n'a aucune idée d'où elle est ou de ce qui lui est arrivé et vous trouvez que je m'en sors bien ?

— Tu sais parfaitement ce que je veux dire, Lewis. Je te rappelle que M. Hart n'a été reconnu coupable d'aucun délit.

Il s'est penché vers moi.

— Écoute, je sais que tu veux des réponses, mais tu dois nous laisser faire notre boulot.

— Et quand est-ce que vous allez commencer à le faire, votre boulot ? me suis-je énervé. Voilà sept mois que Summer a disparu.

Son visage s'est durci.

— Tu peux t'en aller, maintenant, Lewis.

Je me suis levé d'un bond en renversant la chaise et j'ai quitté la salle furieux. *Je les emmerde !* Henry était à l'accueil, il se disputait avec un policier. Je l'ai tiré par le bras.

— Henry, allons-y.

— Hé, qu'est-ce qui s'est passé ?

Il m'a couru après. Il fallait que je sorte de cet endroit au plus vite. Ils ne faisaient rien. Ils s'en fichaient.

J'ai repéré la voiture de mon frère.

— Rien. Pas de poursuites. Où est Theo ?

— Je l'ai ramené à son travail après qu'il est venu me chercher. Il m'a prêté sa bagnole. Alors, tu n'auras rien ?

— Apparemment, Hart ne veut pas porter plainte.

Je me suis posé sur le siège passager et j'ai claqué la portière.

— Allons en ville avec sa photo. On reprendra ma caisse en rentrant à la maison. Je ne veux pas perdre plus de temps.

— OK. Tu n'abandonneras jamais, hein ?

J'ai froncé les sourcils.

— Non ! Pourquoi tu me poses cette question ?

Il a secoué la tête. Ça n'arriverait jamais. Je ne pourrais jamais tourner la page sans savoir où elle est et ce qui lui est arrivé. Ma gorge est devenue sèche et mes yeux se sont mis à piquer. *Ne pleure pas, putain !*

— Tu veux laisser tomber ?

— Non, elle me rend dingue, mais je n'arrêterai les recherches que quand ma chieuse de petite sœur aura été retrouvée.

Il a ri en pensant à elle.

— Elle m'énervait vraiment.

J'ai souri.

— Je sais. J'ai entendu vos disputes.

— C'est toujours elle qui commençait, a-t-il affirmé.

Nous avons tous les deux éclaté de rire.

J'aurais donné n'importe quoi pour les entendre se crier dessus, avant que Summer ne claque la porte de sa chambre. Tous les jours s'il le fallait.

Henry s'est garé sur Main Street.

— On se sépare ou on reste ensemble ?

— Restons ensemble jusqu'au prochain carrefour.

Nous avons avancé et j'ai vu Colin sortir d'un magasin, avec deux sacs en mains. Le premier était rempli de livres et le second débordait de pelotes de laine. Qu'est-ce qu'il fichait avec ça ?

— Henry, ai-je dit en indiquant la direction du menton.

— Ton type chelou ?

— Mmm. Il y a vraiment un truc bizarre. Regarde ce qu'il a acheté. Qu'est-ce qu'il peut bien fabriquer avec ça ?

Henry a haussé les épaules.

— Tricoter des bouquins ? J'sais pas.

Colin s'est arrêté devant nous.

— Lewis, Henry.

— Bonjour, a marmonné Henry.

— Comment allez-vous tous les deux ?

*Qu'est-ce que tu caches ?* J'ai haussé les épaules, je n'avais pas envie de rentrer dans les détails de ma vie de merde.

— Je compte revenir vous aider pour les recherches.

— Ça nous serait utile. Plus on est, mieux c'est, ai-je répondu.

Je voulais qu'il nous accompagne. J'arriverais peut-être à en savoir plus à son sujet.

— Vous vous retrouvez toujours au même endroit ?

— Ouais. La mairie de Long Thorpe, à sept heures tous les matins.

Nous avons plus de monde le week-end, mais en semaine ce n'était pas mal. Beaucoup de gens appréciaient Summer et avaient envie qu'elle rentre à la maison.

— Je viendrai ce week-end. Vos parents tiennent le coup ? a-t-il ajouté à l'intention de Henry.

— Mon père passe tout son temps éveillé à chercher Summer et ma mère à pleurer, a-t-il déclaré avec franchise.

Colin a hoché la tête d'un air compatissant, mais ses yeux n'exprimaient pas la moindre émotion. Son regard était vide. Il paraissait s'ennuyer. Il y avait

quelque chose qui clochait chez ce mec et, cette fois-ci, je ne pouvais plus l'ignorer. Les gens normaux avaient de l'empathie, ils avaient quelque chose à ajouter. Même ceux qui ne trouvaient pas les mots semblaient au moins désolés pour nous.

— Bon, eh bien, j'espère que vous allez bientôt la retrouver et je me joindrai à vous dimanche.

— Merci, a répondu Henry.

Colin a tourné les talons et est parti dans l'autre direction. Je l'ai regardé s'éloigner. Il serrait ses sacs si fort que les jointures de ses doigts avaient blanchi. Pourquoi ? J'ai dû me retenir pour ne pas le suivre.

— Au moins on passera du temps avec lui dimanche. Il laissera peut-être échapper un truc.

Henry a froncé les sourcils.

— Genre ?

— Je ne sais pas encore. Tu crois qu'on devrait le prendre en filature ?

Il allait me répondre que non, évidemment.

— Quoi ? Tu ne peux pas harceler les gens. Putain, Lewis !

J'ai serré la mâchoire. *J'allais me gêner !*

— J'essaie de retrouver ma petite amie. Je ferai tout ce qu'il faut et je *harcèlerai* qui il faudra.

J'aurais cru qu'il comprendrait. Il aimait Summer. Comment pouvait-il ne pas être, lui aussi, prêt à tout pour la retrouver ?

J'ai arrêté deux vieilles dames qui passaient pour leur montrer une photo de Summer sur mon portable.

— Excusez-moi. Vous n'auriez pas vu cette fille ?



28  
TRÉFLE

DIMANCHE 27 FÉVRIER 2011

Je suis arrivé à la mairie, le QG des recherches pour Lilas. Il y avait un million d'autres choses que j'aurais préféré faire, mais je voulais savoir où ils en étaient. Je voulais aussi qu'on me voie aider. Je n'avais pas aimé la façon dont Lewis m'avait regardé la dernière fois que je l'avais croisé. Je m'étais senti paranoïaque en sa présence, j'avais l'impression qu'il m'avait percé à jour. Mon cœur battait trop vite et je regardais sans cesse par la fenêtre au travail. L'angoisse me rongait, il fallait que je mette un terme à ses soupçons. Il ne pouvait pas savoir.

La salle aux murs crème était remplie de gens. J'ai froncé les sourcils. Ils étaient encore nombreux à la chercher, alors que la police avait réduit ses effectifs. Pourquoi est-ce qu'ils ne la laissent pas tranquille ? Elle était mieux avec moi. Les autres aussi. Je me suis écarté d'un sans-abri couvert de microbes qui crachait ses poumons près de la porte. Il était sans doute juste venu se réchauffer.

Peu après mon arrivée, des groupes sont sortis en étudiant une carte. J'étais volontairement arrivé un peu en retard. La tête de Lilas s'étalait sur des affiches punaisées à un panneau en liège. Elle était jolie sur la photo, son visage paraissait frais et naturel. Ça faisait plaisir de voir une adolescente qui n'était pas trop maquillée, même si elle aurait fini comme les autres par imiter les traînées qu'on voit dans les magazines.

— Colin, merci d'être venu !

J'ai sursauté et je me suis retourné. Lewis a incliné la tête et ses yeux se sont assombris.

— C'est sympa de nous aider à retrouver Summer.

Il m'a adressé un sourire forcé. *Il sait quelque chose. Il lit en toi comme dans un livre.* Je lui ai rendu son sourire et je me suis rassuré. Il ne pouvait pas

savoir. Je lui ai tendu la main et il l'a serrée brièvement.

— Pas de problème, vraiment. Je suis prêt à faire tout ce que je peux pour vous aider. Je commence tout de suite, ai-je conclu en m'éloignant.

— Super, a-t-il répondu, m'obligeant à m'arrêter. Votre groupe est prêt.

*Mon groupe ?* J'ai regardé autour de moi en plissant le front. Ils avaient encore assez de volontaires pour former des équipes ? J'espérais être seul cette fois.

— Vous êtes avec Dan, Kate et Rick... m'a-t-il informé en lisant des noms griffonnés sur un papier.

Il a relevé la tête en souriant.

— ...et moi.

J'ai hoché la tête en serrant les dents.

— Allons-y, a-t-il conclu. Les autres doivent nous attendre dehors.

J'ai paniqué et mon cœur s'est emballé. Je savais que ce n'était pas un hasard si j'étais dans son équipe. Je devais le prendre positivement. J'en profiterais pour le convaincre que je voulais les aider, sans arrière-pensée. Je devais le mener en bateau.

— Au boulot, ai-je répliqué.

Il m'a adressé un nouveau sourire forcé et je l'ai suivi.

— Par où est-ce qu'on commence ?

Il fixait un point droit devant lui en évitant mon regard. Il était tendu. Trop tendu.

— Un champ à quelques kilomètres d'ici, à la sortie de la ville.

J'ai souri. C'était à des kilomètres de chez moi.

— Pourquoi là ? C'est loin de la ville.

Il a soupiré.

— Les endroits logiques ont déjà été fouillés de fond en comble. Je passerai tout le pays au peigne fin jusqu'à la retrouver. Je m'en fiche que ce soit là ou ailleurs.

Ce qui était tragique, c'est qu'il l'aimait. S'il avait été un petit ami plus attentionné, elle aurait été en sécurité avec lui. Lewis était le genre de personne qui ne réalise ses erreurs que lorsqu'il est trop tard. Il ne réfléchissait jamais avant. Il agissait d'abord et pensait ensuite... c'est exactement pour cette raison que j'étais plus à même de veiller sur Lilas.

Nous sommes montés dans la voiture de Dan, qui a quitté Long Thorpe en direction des champs et des terrains agricoles. J'étais à l'arrière, collé contre la portière. Kate, l'épouse de Dan, était une femme ronde qui s'était laissée aller. C'était difficile de garder ses distances à l'arrière d'une si petite voiture.

— Est-ce que tu veux qu'on se sépare ou qu'on reste ensemble ? a demandé

Kate à Lewis.

Ses cheveux étaient rassemblés en un chignon maladroit et son maquillage semblait dater de plusieurs jours. Ses dents étaient jaunes et elle avait une haleine de café et de cigarette. J'ai avalé ma salive avec dégoût. J'avais envie d'être n'importe où sauf ici. Mon pied martelait le plancher et je ne m'en suis rendu compte que lorsque Lewis s'est tourné vers moi. Je me suis arrêté et j'ai regardé droit devant.

— On reste ensemble. On partira du bord et on avancera au même rythme, à un mètre de distance. On cherche... n'importe quoi. Il n'y a pas de plantation dans ce champ, ça devrait donc être rapide et facile.

Il parlait comme un professionnel.



Je me suis placé entre Lewis et Dan et nous avons progressé très lentement. Je gardais les yeux baissés en faisant semblant d'inspecter avec minutie la zone devant moi. Je m'arrêtais de temps en temps et je me penchais pour ramasser un débris, afin de prouver que je me donnais à fond et que je vérifiais tout ce que j'apercevais. Le temps ne passait pas. Alors que j'aurais pu profiter d'une journée avec les filles, je me gelais à fouiller un champ à la recherche d'une personne qui n'avait jamais mis les pieds ici et était en sécurité dans ma cave.

Lewis s'est tourné vers moi.

— Encore merci de votre aide, a-t-il déclaré avant de baisser à nouveau les yeux vers le sol.

Pourquoi est-ce qu'il me remerciait encore ?

— Comme je vous l'ai dit, je veux juste donner un coup de main. Ça ne me pose pas de problème, je voudrais pouvoir en faire plus.

Il a plissé le front et a semblé triste.

— Quoi qu'il arrive, la vie continue.

La vie continuait pour Lilas. Elle allait bien. Elle faisait partie de ma famille et elle allait rester là. Eux, ils n'avaient plus rien à lui offrir.

— Je suppose que oui. Vous avez arrêté de travailler ?

— Rien n'est plus important que de la retrouver. Je n'arrêterai que quand je l'aurai retrouvée et que le salopard qui l'a enlevée aura eu ce qu'il mérite.

Ma gorge est devenue sèche. Pourquoi est-ce qu'il semblait parler de moi ? J'ai détourné les yeux. *Il sait. Il t'a démasqué. Maman avait raison : tu ne fais rien comme il faut. Tu es un incapable. Pathétique. Un loser. J'ai serré les*



lèvres en essayant d'ignorer la peine que je ressentais.

— Elle a beaucoup de chance de vous avoir. D'autres auraient déjà laissé tomber.

— C'est moi qui ai de la chance. Vous vivez seul ? Vous ne manquez à personne aujourd'hui ?

Le changement de conversation m'a pris par surprise.

— Je vis seul. Je peux disposer de mon temps à ma guise.

— Hum.

Où voulait-il en venir ? Pourquoi ces questions personnelles ? Il voulait savoir si j'avais une femme. Il mijotait quelque chose... *Il va te coincer.*

— Pourquoi ? ai-je demandé d'un ton calme, malgré mon agitation.

— Désolé, c'était indiscret. C'est juste que je ne vous ai jamais vu avec quelqu'un et je ne voudrais pas que votre femme vous attende à la maison, furieuse que vous soyez absent.

Ce n'était pas pour cette raison qu'il m'avait interrogé. *Il sait qu'elle est chez toi. Il sait ce que tu as fait. Détrompe-le. Reprends le contrôle.*

— J'aurai plus de temps à consacrer aux recherches, maintenant que je suis de retour, ai-je affirmé en écrasant un petit monticule de boue du bout de ma semelle, pour avoir l'air de ne rien laisser au hasard.

Lewis a haussé les sourcils.

— Oh ?

J'avais piqué son intérêt.

— Oui, j'étais absent ces deux dernières semaines. Notre bureau à Édimbourg avait besoin d'aide. Leur comptable est parti sans prévenir.

Si j'avais passé les quinze derniers jours en Écosse, il ne pouvait pas croire que je détenais Lilas. Son front s'est plissé. Ça semblait être son expression habituelle, quand il n'était pas étonné.

— La police n'a pas de preuves solides contre Hart, a-t-il déclaré. Je suis pourtant convaincu qu'il y est pour quelque chose.

*Pourquoi est-ce qu'il passe à Greg ? Est-ce qu'il était vraiment persuadé que je n'avais rien à voir avec la disparition de Lilas ou est-ce qu'il voulait juste me le faire croire ? Est-ce qu'il tentait de me mettre en confiance, de prétendre qu'il ne me soupçonnait plus, pour que je me trahisse ?*

J'ai souri pour masquer mon débat intérieur.

— En tout cas, je suis sûr que s'il est prouvé qu'il est lié à la disparition de Summer, justice sera rendue.

Je priais pour que la police ait assez de preuves indirectes pour l'inculper. Hélas, ce n'était pas garanti. Si la police n'était pas capable de m'attraper, j'avais de bonnes raisons de douter de son efficacité. C'était moi qui leur avais

fourni leur unique suspect. Je leur avais dévoilé assez de pistes ; c'était à eux d'assembler les preuves pour l'incriminer. Ce n'était pas comme si Gregory Hart était un homme honnête et innocent. Il méritait d'être puni.

— Je l'espère. Il faut qu'elle retrouve sa famille, a répondu Lewis.

Il a pris une profonde inspiration, comme s'il essayait de contenir ses émotions.

*Elle est avec sa famille.*



De retour à la maison, j'ai pris une douche rapide et je suis descendu rejoindre les filles. Lewis était infatigable dans ses recherches pour retrouver sa « petite amie », j'étais épuisé. Je ne comprenais pas comment quelqu'un qui l'aimait avait pu se montrer aussi négligent. Quand on aime quelque chose, on le protège. Inutile d'essayer de le faire quand il est trop tard.

— Bonjour, Trèfle, m'a dit Rose en me dévisageant d'un air surpris. Tout va bien ?

— Très bien, merci. Désolé d'avoir raté le dîner. Le temps m'a échappé.

Rose a secoué la tête.

— Ce n'est rien. Tu veux manger maintenant ? Nous avons mis ton repas dans le four.

J'ai pris sa main dans la mienne et j'ai souri. Elle était si attentionnée. Ma Rose. Ma Shannen. Ma... femme ? Peut-être.

— Ce serait formidable.

Elle m'a souri et est allée préparer mon dîner. Iris l'a suivie et a posé des couverts sur la table.

— Où est Lilas ?

Iris s'est retournée.

— Dans la chambre. Je vais la chercher.

Elle a disparu derrière la porte. Lilas était probablement avec Violette, elle s'occupait d'elle. Violette devait encore gagner mon pardon. Je ne savais pas si elle convenait pour notre famille. Le temps le dirait. Sans l'intervention de ma belle Rose, si loyale et si aimante, elle ne serait plus là. J'avais accordé une seconde chance à Violette pour faire plaisir à Rose, c'était un cadeau que je lui faisais. Si je ne pouvais pas lui donner la vie dont je rêvais pour nous, je pouvais au moins lui offrir ça.

Iris est revenue, suivie par Lilas. J'ai souri. Je comprenais pourquoi Lewis

l'aimait. Elle avait une beauté naturelle, qu'elle acceptait telle quelle au lieu de se couvrir de maquillage. Quand les femmes comprendraient-elles que tous ces artifices leur donnaient des airs de putes ?

Je me suis avancé vers elle et je lui ai pris la main. Elle s'est raidie.

— Ça ne va pas ? Tu es tendue.

Elle s'est mordu la langue.

— J'ai mal à la tête, mais ça va passer.

— Je vais t'apporter de l'aspirine, Lilas, je ne veux pas que tu souffres.

Elle m'a observé d'un air abasourdi.

— Merci, a-t-elle marmonné.

J'ai porté sa main à mes lèvres et je l'ai embrassée. Elle a baissé les yeux. Elle était encore si timide. Combien de temps faudrait-il pour qu'elle soit à l'aise, qu'elle se sente chez elle ? Ce n'était peut-être pas notre faute. Si ses parents ne lui avaient pas appris à être sociable, elle était probablement réservée avec tout le monde. Lilas n'était avec nous que depuis sept mois. J'aurais aimé que ce soit plus long... pour elle.

Je me suis assis dans le canapé et j'ai tapoté le coussin à côté de moi.

— Viens t'asseoir, Lilas.

Elle avait plus besoin de mon aide que les autres. Elle avait besoin d'être plus guidée que les autres. Elle s'est avancée lentement vers moi, les yeux rivés sur le sol, les mains jointes. En la regardant, je n'ai jamais autant détesté sa famille. C'était une jeune femme belle et brillante, même si sa personnalité ne le montrait pas toujours.

— Dis-moi comment tu te sens vraiment, lui ai-je demandé en plaçant doucement ma main sur les siennes. C'est juste un mal de tête ou il y a autre chose ?

Elle avait le dos voûté.

— Ce n'est que ça.

J'ai soupiré. Elle ne me regardait jamais dans les yeux. *C'est impoli.*

— Regarde-moi quand je te parle, Lilas, ai-je ordonné avec sévérité.

Ses yeux se sont écarquillés et elle a immédiatement obtempéré.

— Désolée, a-t-elle murmuré en se raidissant.

Il y avait du progrès.

— C'est mieux. J'aime me plonger dans ces beaux yeux.

— Ce sont ceux de ma mère, a-t-elle marmonné.

Rose a interrompu ma conversation avec Lilas :

— Trèfle, tu penses que tu pourrais nous en apporter une autre, s'il te plaît ?

Elle brandissait une cuillère en bois fendue au milieu.

Est-ce qu'elles étaient toutes fatiguées ? Leurs bonnes manières

disparaissaient depuis quelques minutes.

— J’y vais tout de suite.

Je me suis levé et je lui ai pris l’ustensile des mains. J’avais une réserve dans un placard, j’avais des exemplaires de remplacement pour tout. J’étais préparé pour faire face à tous les besoins.

J’ai fermé la porte à clé derrière moi et je suis allé chercher une nouvelle cuillère en bois. J’ai entendu un bruit derrière moi. Mon cœur a bondi dans ma poitrine et je me suis retourné. Qui était là ? J’ai examiné la pièce. Le sac de pelotes de laine était par terre. Il était sur la desserte en attendant d’être rangé. J’ai poussé un gros soupir de soulagement. Il était probablement au bord de la table et avait dû tomber.

Était-ce bien ça ? Est-ce que ça aurait pu être autre chose ou quelqu’un ? Lewis ? Est-ce qu’il était ici ? Est-ce qu’il savait où j’habitais ? Est-ce qu’il me suivait, m’épiait ? J’ai posé la cuillère sur la table et je me suis dirigé vers la porte à pas feutrés, les oreilles aux aguets. J’ai passé ma tête par l’ouverture : le couloir était désert. *C’est ridicule.* Lewis m’avait rendu parano. *Il te surveille.*

Je suis retourné rechercher l’ustensile. *Je ne le laisserai pas gâcher ça. Je garde le contrôle. Il ne me prendra pas ma famille.*

Quand je suis revenu auprès des filles, elles papotaient. Lilas semblait plus animée et s’était jointe à la conversation.

— Ta cuillère, ai-je annoncé en la plaçant sur le comptoir.

Rose s’est levée.

— Merci. Ton dîner est prêt.

J’ai mangé rapidement. Mon pied martelait le sol automatiquement pendant que j’enchaînais les bouchées. *C’est la faute de Lewis. Entièrement.*

— C’est à cause de lui ! C’est sa faute ! ai-je hurlé en bondissant de ma chaise.

Les filles ont étouffé des cris.

— Qu’est-ce qui se passe ? m’a demandé prudemment Rose d’un filet de voix.

— Lewis, ai-je craché en fusillant Lilas du regard.

Son visage s’est assombri et a pris une expression horrifiée.

— Quoi ?

Ma colère ne cessait de monter, j’avais l’impression que j’allais exploser. J’étais hyper tendu. Mon cœur s’est affolé et le bout de mes doigts s’est mis à picoter. Je n’avais plus aucun contrôle. J’avais besoin de casser quelque chose, de tout détruire. Je n’avais jamais été dans un tel état, c’était terrifiant.

— Qu’est-ce qu’il a fait ? Qu’est-ce que tu vas faire ? m’a demandé Lilas, les

yeux chargés de larmes.

Le désespoir que j'entendais dans sa voix me répugnait.

— La ferme, ai-je tonné. Ferme-la !

*Tu pètes un câble. On va tout te prendre, il ne te restera plus rien. Tu es un raté.* J'ai poussé un grognement et j'ai lancé mon assiette en plastique à l'autre bout de la pièce. Elle a atterri contre les marches et son contenu a maculé le sol et le mur. Le seul bruit dans la cave provenait de ma respiration. Mes mains tremblaient et mes dents s'entrechoquaient. Les filles étaient clouées sur place.

*Tu dois te reprendre. Tu as perdu le contrôle.*

Ils allaient retrouver les filles et mettre la main sur moi. Ils les emmèneraient et m'arrêteraient. Je le savais.

— Non, ai-je crié en remontant les escaliers à toute vitesse et en claquant la porte derrière moi.



Je me suis rangé sur le côté de la route et j'ai attendu. Elles allaient venir ; elles venaient toujours. J'ai jeté un œil dans le rétroviseur et j'ai rabattu mes cheveux ébouriffés. Mes mains tremblaient encore et mon pied martelait le plancher. J'étais incapable de me détendre. J'avais du mal à me reconnaître. Physiquement, je n'avais pas changé, mais à l'intérieur, je n'étais plus que l'ombre d'un homme, il fallait à tout prix que je me libère.

Un petit coup à la vitre m'a ramené à la réalité. Je me suis tourné en souriant.

— Salut, a ronronné la sale pute.

Ça m'a soulevé l'estomac. Elle souriait en agitant ses faux cils.

— Moi c'est Cantrell. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

*Tu vas me réparer.*

Sans un mot, j'ai indiqué le siège passager et elle est montée. J'ai démarré, les doigts crispés sur le volant, et j'ai pris la direction du bois. Elle ne m'avait même pas demandé où nous allions.

— Alors, comment t'appelles-tu, chéri ?

— Mon nom ne te regarde pas.

— Mmm, j'aime bien les tempéraments forts.

*Ah oui ? Est-ce que cette vie lui plaisait ou est-ce qu'elle jouait la comédie à mon intention ?*

— Tu ne me demandes pas si je suis marié ?

Elle a éclaté d'un gros rire.

— Non, mon chou. Tant que t'as le pognon, c'est bon !

Son effronterie m'a choqué. Fière. Elle était fière de qui elle était et de ce qu'elle faisait. J'ai pris une profonde inspiration. Mon esprit était brouillé par la colère, j'avais du mal à conduire. Je voulais qu'elle disparaisse.

Mes doigts frémissaient sur le volant et j'avais peur que ma respiration lourde ne me trahisse. Je devais agir sans attendre. J'étais accablé par l'idée que j'allais perdre le contrôle, que j'étais un raté. Ce sentiment me rongea. J'avais toujours été patient. J'avais attendu longtemps avant d'avoir les filles. À présent, j'étais incapable d'attendre. *La maison est trop loin.*

La bifurcation est enfin arrivée. J'ai pris le sentier boueux que je connaissais si bien, pour m'enfoncer dans le bois. Elle ne semblait pas le moins du monde inquiète. Elle avait juste l'air de s'ennuyer un peu. Elle regardait par la vitre. Je me suis arrêté et j'ai coupé le moteur.

— Alors comment tu veux me prendre ? m'a-t-elle demandé en passant la langue sur ses lèvres.

— Capot, ai-je répondu la mâchoire serrée.

Elle a ouvert la porte en pouffant de rire.

— Oh, ton style me plaît.

J'ai réprimé un frisson de dégoût et je lui ai fait signe de me suivre. Mon couteau était dans ma poche ; je l'ai touché à travers le tissu épais de mon manteau. Elle s'est avancée vers moi à pas lents, en balançant les hanches. Je me suis retenu de me jeter sur elle tout de suite pour plonger la lame dans son cœur noir.

Elle s'est arrêtée devant moi. Je l'ai poussée sur le capot et elle a levé les yeux vers moi en respirant bruyamment. Est-ce que ça lui plaisait ? Non, ce n'était pas possible.

— Soulève ton top.

Elle a obéi. De la bile est remontée dans ma bouche.

Son top rose vif transparent couvrait un soutien-gorge assorti. Qu'est-ce qui lui était arrivé pour qu'elle en soit réduite à ça ? J'ai sorti le couteau de ma poche et j'ai appuyé la pointe sur sa trachée. Elle a poussé un cri, les yeux écarquillés de terreur.

— Q... Qu'est-ce que tu fais ?

— Je reprends le contrôle.

J'ai enfoncé la lame, qui a transpercé la peau. Son corps s'est mis à trembler et ses yeux se sont remplis de larmes. J'ai tracé une ligne de la pointe du couteau, créant une fente rouge du milieu de son cou jusqu'à ses seins. Elle gémissait et serrait les dents pour encaisser la douleur. Elle ouvrait des yeux

comme des soucoupes.

— Arrête, je t'en prie. Je... je ferai tout ce que tu voudras, a-t-elle bredouillé en tremblant.

J'ai soupiré. Elle ne comprenait pas.

— Je veux que tu meures et je veux te tuer de mes propres mains.

— Non !

Elle s'est mise à sangloter. Ses pleurs ont eu un effet apaisant sur moi. J'étais doué pour ça. Je ne pouvais pas échouer.

— Non, non, je t'en prie ! m'a-t-elle supplié.

J'ai posé la lame sur son cœur.

— Chut !

Ses yeux se sont encore agrandis. J'ai saisi la poignée à deux mains et j'ai plongé le couteau de toutes mes forces dans sa poitrine. Son corps s'est écroulé sur le capot sans bruit.

Je me suis écarté et je l'ai regardée glisser le long du véhicule et s'affaïsser sur le sol. J'ai fermé les yeux et j'ai inspiré profondément.

*J'ai repris le contrôle.*

## LUNDI 28 FÉVRIER 2011

Dawn était assise à la table de la cuisine et examinait des photos de Summer étalées sur la nappe.

— Elle est belle, hein ? a-t-elle demandé sans lever les yeux.

— Oui.

Elle a passé les doigts sur un des clichés.

— J'ai besoin de revoir ce sourire.

— Vous allez le revoir, Dawn. Vous voulez un autre café ?

— Oui, merci.

J'ai pris sa tasse vide et j'ai allumé la machine.

— Depuis combien de temps êtes-vous debout ?

— Je ne sais pas. Ça fait un moment. Summer n'était jamais satisfaite de ses cheveux. Je ne sais pas pourquoi. Ils m'ont toujours semblé parfaits.

J'ai eu un petit rire sans joie.

— C'est une ado. Je crois que ça fait partie du package.

— Tu pleures encore ?

Sa question m'a surpris.

— J'ai l'impression d'être la seule, a-t-elle continué. Même si ce n'est pas le cas.

— Non, vous n'êtes pas la seule, ai-je murmuré.

Elle a esquissé un sourire triste.

— Tu n'abandonneras pas, hein ? On ne peut pas abandonner, peu importe le temps que ça prend.

J'étais un peu blessé qu'elle me le demande. Elle savait ce que je ressentais pour Summer. J'avais consacré les sept derniers mois de ma vie aux recherches. Pourquoi est-ce que je laisserais tomber tout à coup ? J'étais coincé. Je ne pourrais pas avancer tant qu'on ne l'aurait pas retrouvée, tant que



je ne saurais pas ce qui lui était arrivé.

— Jamais.

Dawn a écrasé une larme.

— Je déteste penser qu'elle a peur quelque part. Tu crois qu'elle attend qu'on la retrouve ? Elle sait qu'on ne la laissera jamais tomber. Je ne supporterais pas qu'elle pense qu'on a baissé les bras.

— Dawn, elle ne peut pas imaginer ça. Sum sait combien nous l'aimons tous.

Je n'en étais pas sûr, mais je l'espérais. Il n'y avait aucune garantie. Tout se résumait à de l'espoir. Connaissant Summer, elle était capable d'espérer que nous abandonnions les recherches pour que nous soyons heureux. Mais renoncer était impossible. Quand quelqu'un meurt, on peut lui faire les adieux et accepter son départ. Ce n'était pas le cas : nous ne savions ni où elle était ni ce qui lui était arrivé. Nous n'avions aucune réponse, rien ne pouvait avoir de fin.

— Vous savez qu'elle vous ferait la morale sur la surconsommation de café, si elle était ici en ce moment, ai-je plaisanté quand Dawn a pris une grosse gorgée de boisson brûlante.

Elle a eu un demi-sourire et a hoché la tête.

— Oui, c'est vrai. Ça la tracassait, sans doute parce que la caféine la rendait nerveuse. Tu te souviens le soir où elle avait pris plusieurs Red Bull et qu'elle sautait pratiquement au plafond ?

J'ai ri.

— Oui, comment oublier ? Vous étiez tous allés vous coucher et vous m'aviez laissé la gérer. À un moment donné, elle a voulu aller courir, puis nager, puis partir à Disneyland. J'ai fini par la persuader de regarder des films à la place. Des comédies romantiques ! Il devait être quatre heures du matin quand elle s'est enfin tue et qu'on a pu s'endormir.

— On l'emmènera à Disneyland, quand elle rentrera.

Est-ce que Summer voudrait encore y aller à son retour ? Nous n'avions aucune idée de ce qu'elle traversait en ce moment. Ça pouvait être très dur. J'ai serré la mâchoire en repoussant des images que je ne voulais pas visualiser. L'idée qu'on lui fasse du mal m'était insupportable. *Elle s'en sortira.* Quoi qu'elle traverse, je l'aiderais à s'en extirper.



Je suis passé lentement en voiture devant la maison de Colin en fouillant du

regard le jardin de devant. Il n'y avait pas de voiture dans l'allée, mais il y avait un garage. Est-ce qu'il était chez lui ? Il était quatre heures de l'après-midi, il y avait des chances pour qu'il soit au travail.

Summer pouvait être là. S'il allait bosser, elle avait l'occasion de s'enfuir, non ? À moins qu'il ne la retienne à un autre endroit. Je trouverais peut-être des indices à l'intérieur. Je suis sorti en jetant un œil dans mon dos pour m'assurer qu'on ne repérerait pas la bagnole de la route.

J'ai commencé à faire le tour de la haie qui encerclait la maison. Le feuillage m'arrivait à l'épaule. L'adrénaline pompait dans mes veines. Pourquoi est-ce que les buissons étaient aussi hauts ? Sa propriété était isolée et il ne pouvait pas être observé par ses voisins, plus loin dans la rue. Qui est-ce qu'il essayait de maintenir à l'écart... ou de garder à l'intérieur ? J'ai profité d'une ouverture dans la haie pour pénétrer dans le jardin.

J'ai été frappé de constater à quel point sa maison avait l'air normale. C'était une grosse bâtisse familiale, alors qu'il vivait seul. Pourquoi avait-il tant d'espace ? Il ne semblait pas si riche que ça et pas du genre à dépenser sans réfléchir. Pourquoi acheter une énorme baraque pour une seule personne peu fortunée ? À moins qu'il n'en ait hérité. Je me suis giflé intérieurement. Peut-être que ce zarbi avait simplement flashé dessus ? Je voyais le mal partout, Theo avait raison.

Je me suis approché de la maison en courant. Mon cœur battait à cent à l'heure et je me sentais mal. Je ne savais pas ce que je cherchais exactement. N'importe quoi, en réalité. Il y avait de fortes chances pour qu'il soit innocent. Un mec un peu tordu comme il y en a des tas. Je n'avais rien contre lui, si ce n'est une sorte de mauvais pressentiment.

La première fenêtre était grande. J'ai jeté un œil à l'intérieur en retenant mon souffle. J'entendais mon pouls cogner dans mes oreilles. La pièce était un vaste salon décoré de façon traditionnelle, mais plutôt au goût du jour. Deux canapés se faisaient face, séparés par une table basse en bois foncé. Un mur était occupé par une large cheminée avec un miroir suspendu au-dessus. Rien qui sorte de l'ordinaire.

— Allez, connard, ai-je murmuré.

Il devait y avoir quelque chose.

J'ai contourné une fenêtre qui devait être celle de la salle de bains et je suis arrivé à l'arrière de la maison. Le mur avait trois longues fenêtres, dont deux étaient séparées par une porte. C'étaient la cuisine et la salle à manger. J'ai examiné les pièces en me concentrant sur les détails. Rien. Est-ce que tout était normal parce qu'il n'y avait rien ou parce qu'il cachait quelque chose ? Trop de questions qui se bouscuaient dans ma tête, ça me rendait dingue.

J'ai continué mes recherches sans résultat. Sur le côté, il y avait une réserve et la seule chose bizarre était une pile de vêtements bien pliés. Tout était tellement en ordre que c'était étonnant qu'ils ne soient pas rangés dans un dressing, mais ça ne faisait pas de lui un ravisseur. Dans une autre pièce, il y avait une table, un fauteuil rouge foncé à haut dossier et une petite étagère.

À côté de la porte d'entrée, il y avait une vitre. J'ai jeté un œil à l'intérieur et j'ai vu le hall et l'escalier. Je me suis rapproché en fronçant les sourcils. Au bas des marches, il y avait quatre boîtes de chaussures de chez New Look. Qu'est-ce qu'il fichait avec des pompes de femmes ? Summer m'avait traîné dans ce magasin un million de fois. Qu'est-ce qu'un type de trente balais pouvait bien aller faire là et pour qui est-ce qu'il avait acheté ça ?

Je me suis retourné en entendant un bruit de moteur.

— Merde !

J'ai couru vers la haie à gauche de la façade... en direction de ma voiture. J'avais l'impression que mon cœur allait jaillir de ma poitrine et mon estomac était noué. Les branches m'ont griffé le visage quand je les ai repoussées, juste au moment où sa bagnole déboulait dans l'allée. Est-ce que j'arriverais à me cacher là-dedans ? Le bas de la haie était dénudé, mais le soir descendait déjà. J'espérais pouvoir sortir de la propriété sans être repéré.

Il a coupé le contact et je l'ai entendu sortir. Je me suis figé, à moitié enfoncé dans cette maudite haie. Je l'ai regardé se diriger vers la porte d'entrée avec sa serviette. Dès qu'il a refermé derrière lui, je me suis enfoncé dans les branches en me protégeant le visage, pour passer de l'autre côté. J'ai couru jusqu'à ma voiture et j'ai démarré au plus vite. Est-ce qu'il m'entendait ? J'ai foncé vers chez Summer en espérant que non. Putain, il avait été moins une. Mais ça valait le coup. Maintenant, je savais qu'il cachait quelque chose.



— Salut, ai-je lancé en refermant la porte.

— Dans la cuisine, a répondu Dawn.

Elle était à table et remuait des spaghettis dans son assiette, du bout de sa fourchette.

— Rien ?

*Si. Peut-être.* J'ai fait non de la tête. Je ne voulais pas lui donner de faux espoirs.

Elle a soupiré.

- Ton dîner est dans le micro-ondes. Tes parents rentreront bientôt.
- Où est-ce qu'ils sont ? ai-je demandé en réglant la minuterie du four.
- Ils sont partis faire des courses.
- Daniel et Henry ?
- Daniel n'est pas encore là et Henry prend une douche.

Je me suis installé en face de Dawn et nous avons tous les deux picoré. Nous n'avions pas faim. Je ne me souvenais pas de la dernière fois où j'avais été affamé.

- Moi aussi, j'ai envie de partir à sa recherche.

J'ai acquiescé. Ça devait être encore plus dur dans sa position. Elle ne pouvait rien faire sinon attendre. Il fallait bien que quelqu'un reste ici au cas où Sum appellerait ou rentrerait à la maison.

— Je sais, mais on pourrait avoir des nouvelles. Et si Summer revenait, elle voudrait vous voir.

Dawn a relevé la tête et m'a regardé avec une moue moqueuse.

— Lewis, si Summer franchissait cette porte maintenant, c'est vers toi qu'elle courrait. Avant, j'étais persuadée que les amours d'adolescence n'étaient pas sérieuses. Puis quand j'ai vu combien ma fille t'aimait, j'ai compris. Rien qu'à la façon dont elle te regardait. C'est comme ça que je regardais Daniel. J'ai réalisé que je me trompais.

J'ai avalé ma salive. C'était dur à entendre. Je ne pensais pas que Sum m'aimait ainsi, pas autant que je l'aimais. Ce n'est pas qu'elle ne le disait pas ou ne le montrait pas, c'est juste que ça ne me semblait pas possible.

- J'espère qu'on sera encore ensemble dans cent ans, comme vous deux.

Dawn a osé afficher un large sourire.

— Je l'aime, Dawn, et je n'abandonnerai jamais. Et puis, je lui ai promis de l'épouser à Disneyland.

- L'épouser à Disneyland ?

Nous avons décidé de ne rien dire à personne. Ce n'était qu'un rêve, de toute façon, mais j'en avais plus envie que jamais.

— Eh oui. Je ne l'ai jamais vue aussi emballée que le jour où elle a appris qu'on pouvait se marier là.

- Faites-le, dès qu'elle rentre.

Si la situation avait été différente, Dawn m'aurait dit que j'étais dingue de vouloir épouser sa fille de dix-sept ans. J'enviais les gens qui avaient des problèmes aussi légers. On ne sait jamais ce qui nous attend. Plus jamais je n'aurais peur du qu'en-dira-t-on et je n'hésiterais à faire ce qui est important à mes yeux.

Après m'être forcé à avaler la moitié de mon assiette, j'ai monté les

escaliers pour aller dans la chambre de Summer. Je ne savais pas quoi faire. Je n'avais qu'une envie : retourner chez Colin et fouiller chaque centimètre carré de sa maison.

— T'étais où ? m'a demandé Henry dès que j'ai ouvert la porte.

Il était sur le lit de Summer. De toute évidence, il m'attendait.

— Tu le sais très bien.

Il a soupiré en secouant la tête.

— Et alors ?

— Je n'ai pas vu grand-chose par les fenêtres, mais j'ai repéré quatre paires de chaussures pour femmes rangées dans des boîtes au pied de l'escalier.

— Comment tu sais que ce sont des chaussures pour femmes ?

— Elles venaient de chez New Look. Colin cache des trucs.

Henry a ouvert la bouche pour me faire la morale, mais je l'ai arrêté d'un geste de la main.

— C'était super chelou, je te jure. Je n'exagère pas et je ne cherche pas le mal là où il n'est pas. Ce mec est célibataire, il vit seul et il achète des pompes de filles. Sa maison est impeccable, c'est une énorme baraque familiale entourée de hautes haies et d'arbres.

— Bon, d'accord, le coup des chaussures, c'est bizarre. Admettons.

— Mais ? ai-je insisté.

— Ça ne prouve rien.

Je me suis approché de la coiffeuse de Summer, où elle avait accroché quelques photos de nous, autour du miroir.

— Je le sais bien. C'est pour ça que j'y retourne demain matin. Il faut que j'entre.

## MARDI 30 DÉCEMBRE 2008

— Je crève de faim, avance plus vite, s'est énervé Henry.

— Tu ne vas pas mourir de faim entre ici et le Pizza Hut, qui est à un mètre à peine, a ironisé Summer en levant les yeux au ciel.

— C'est bon. Qu'est-ce que tu fiches avec nous de toute façon, Sum ?

— Il y aura deux amies à moi et *un* à toi : c'est plutôt à moi de te poser la question.

— Arrêtez tous les deux, a tranché Kerri.

Sum et Henry se disputaient à tout bout de champ. Ils s'adoraient, mais la plupart du temps, ils n'avaient qu'une envie : s'étrangler mutuellement. À la

place de leur père, je serais devenu dingue.

Henry a ouvert la porte du resto et est passé en premier. Je suis resté en arrière avec Summer et je lui ai tenu le battant.

— Merci.

Elle m'a souri et je lui ai souri en retour. En entrant, je me suis arrangé pour que mon bras touche « accidentellement » le sien. Ça faisait un moment que je la soupçonnais d'avoir envie de plus qu'une simple amitié et, dès que je l'ai compris, ça m'a frappé comme une évidence : moi aussi j'en avais envie.

Henry, Kerri et Beth suivaient déjà une serveuse pour rejoindre la table qu'elle nous avait attribuée. Waouh, qu'est-ce que Summer marchait lentement.

— Alors, t'as faim ? ai-je dit.

*Oh là là, quelle question naze ! Putain, Lewis, quel nul !* Je me suis giflé mentalement en retenant une grimace.

Summer a ri.

— Oui.

— Tu vas commander ta pizza zarbie ?

Elle s'est arrêtée et s'est retournée vers moi, l'air vexée. Elle avait une moue boudeuse qui me donnait envie de l'embrasser et de lui mordiller la lèvre.

— Ça n'a rien de bizarre. Tu n'as qu'à goûter et tu verras la lumière.

Mon cœur s'est emballé quand je me suis imaginé qu'elle me ferait goûter une bouchée de pizza... à poil.

— Euh...

Toute pensée cohérente s'était volatilisée, j'étais coincé avec l'image splendide de Summer sans vêtements.

Elle a levé les yeux au ciel et s'est assise à table. Je me suis installé à côté d'elle en pressant ma jambe contre la sienne. Elle a essayé de masquer son sourire en se mordant l'intérieur de la joue, sans y parvenir. Elle a empoigné la carte alors qu'elle venait d'admettre qu'elle savait ce qu'elle allait commander. Elle prenait une pizza au poulet, au maïs, à l'ananas et au bacon. Moi j'aurais enlevé tous les machins jaunes. Je ne comprenais pas comment elle arrivait à manger ça.

— Alors cette pizza ? ai-je lancé.

Elle s'est tournée vers moi avec une expression moqueuse :

— Oui ?

— Comment est-ce que tu en es arrivée là ?

— Je sais pas, j'aime bien tout ce qu'il y a dessus. Fais-moi confiance, c'est bon.

— Tu vas m'en faire manger un bout ?

— Pourquoi ? T'as pas encore appris à le faire tout seul ?

J'ai ri. J'aurais dû m'attendre à celle-là. J'ai grimacé.

— Non, va falloir que tu m'aides.

Elle a ricané.

— C'est sûr que t'as besoin d'aide.

— Venant de la fille qui mélange du poulet, du porc, du maïs et des fruits...

— Il a raison, Sum, c'est dégueu, est intervenu Henry en prenant ma défense.

Summer a soupiré avant de marmonner : « N'importe quoi. »

La serveuse est arrivée pour noter nos commandes et j'ai passé tout mon temps à me retenir de ne pas reluquer Summer comme un pervers. Ça m'embêtait de l'aimer autant. Si je n'avais jamais réalisé que je lui plaisais, est-ce que j'aurais été aussi obsédé par elle à longueur de temps ? Ça m'agaçait, j'avais l'impression d'être une vraie midinette.

J'ai scruté son visage, quand les plats sont arrivés. Ses yeux vert vif se sont illuminés et elle a souri en reconnaissant sa pizza. Je me suis forcé à détourner le regard et j'ai attaqué ma pizza barbecue réservée aux gens normaux.

— Goûte, m'a ordonné Summer en me tendant un morceau de son truc zarbi.

J'ai mordu dedans en plissant le nez. Ce n'était pas mauvais – pas du tout aussi dégueu que ce que j'imaginai –, mais je n'aurais jamais commandé ça. J'ai mastiqué lentement, d'un air un peu dégoûté.

Elle a encore soupiré, excédée.

— T'exagères. Tu joues la comédie. C'est la meilleure.

J'ai avalé ce que j'avais en bouche.

— Non, Sum, t'as juste des goûts bizarres.

— menteur. Ça te plaît.

Elle m'a flanqué un coup de coude. J'ai attrapé son bras et elle s'est débattue en piaillant. Elle était collée à mon torse. Je l'ai serrée contre moi et j'ai fait mine de la chatouiller.

— Photo, a annoncé Kerri.

Summer s'est immobilisée et a tourné la tête vers sa copine en souriant. Nous n'avons pas changé de position, elle était contre moi et j'avais les bras autour d'elle, mais nous fixions l'objectif. Si je n'avais pas peur de passer pour une fillette, j'aurais demandé à recevoir la photo moi aussi.

MARDI 1<sup>ER</sup> MARS 2011

— C'est pas une bonne idée, a marmonné Henry en secouant la tête.

Il avait déjà dit ça au moins mille fois, putain.

— Il faut pourtant qu'on fasse quelque chose. Tu sais qu'il y a un truc qui cloche avec Colin.

Ma voiture était garée dans un champ près de chez lui, à l'abri derrière de hauts fourrés. On apercevait tout juste le début de son allée. Je ne savais pas à quelle heure il partait bosser, nous étions ici depuis sept heures du matin : une heure vingt déjà.

— Quand est-ce que tu crois qu'il va sortir ? a chuchoté Henry.

— Tu sais qu'on est dans la bagnole et qu'il ne nous entend pas ? J'ignore quand il va se pointer.

Il habitait au milieu de nulle part. Il avait très bien pu faire un truc à Summer.

— C'est lui, hein ? a-t-il commenté.

— Oui. Pourquoi en es-tu si sûr, tout à coup ?

— Je suis à court d'autres possibilités. Je veux retrouver ma sœur, même si elle n'est pas...

— Elle est vivante, l'ai-je coupé sèchement.

Henry a cligné des yeux, surpris par mon ton.

— Désolé.

Je me suis passé la main sur le visage.

— J'en peux plus que les gens pensent qu'elle est morte.

— Ce n'est rien.

— Elle n'est pas morte, Henry, ai-je affirmé avec conviction.

Il a hoché la tête.

— Je sais. Attends, t'as entendu ça ?

— Entendu quoi ?



Nous nous sommes tus et nous avons reconnu le ronronnement d'un moteur.  
— Allez, va-t'en connard, ai-je murmuré.

Une minute plus tard, une BMW argentée a débouché sur la route. Colin était seul dans l'habitacle. Il a accéléré et s'est éloigné.

— Allons-y, ai-je annoncé dès que la voiture n'était plus visible.

Nous sommes sortis et nous nous sommes dirigés vers la maison.

— Comment est-ce qu'on va entrer ? a voulu savoir Henry.

— On trouvera un moyen.

— Comment le sais-tu ?

Je me suis arrêté en plein milieu de la rue.

— Putain, Henry, on arrivera bien à entrer.

Mais qu'est-ce qu'il avait bouffé, ce matin ?

— Retourne à la bagnole si tu ne veux pas m'accompagner.

— C'est *ma* sœur, je viens.

— Arrête de te plaindre alors. Tentons le coup par-derrière.

Nous avons fait le tour de la maison. Ce jardin impeccable et cette haie épaisse protégeaient la vie privée de ce type sans éveiller les soupçons. Il était bizarre, mais intelligent.

— C'est trop normal, c'est chelou, a murmuré Henry.

Il avait raison. Si on ne connaissait pas Colin, on aurait cru qu'une famille vivait ici. Il avait aménagé les lieux de façon trop ordinaire. Pourquoi est-ce que personne d'autre ne l'avait jamais remarqué ?

— Là, regarde !

Henry a pointé du doigt la grande fenêtre de la cuisine, dans laquelle se découpait un rectangle plus petit et... entrouvert.

— Tu es moins grand que moi, ai-je observé en souriant et en indiquant du menton l'ouverture.

Il a soupiré.

— Et merde. Je savais que t'allais dire ça.

— T'avais qu'à utiliser ton abonnement à la salle de gym pour faire de la gonflette. Allez, je vais t'aider à monter.

Il a posé ses mains sur la vitre et un pied dans mes mains jointes. J'ai serré les dents en le hissant. Henry était mince, je m'attendais à ce qu'il soit léger. Je me trompais.

— Putain, combien tu pèses ?

Il a ignoré ma question et a ouvert complètement la fenêtre.

— Pousse-moi.

J'ai bandé les muscles de mes bras pour soulever le pied de Henry le plus haut possible. Il s'est agrippé au cadre et s'est glissé dans l'ouverture. Je n'ai

pas pu m'empêcher de rire en le voyant suspendu de l'autre côté. Il est tombé par terre avec un gros *boum*.

— Ça va ?

— Ouais, c'était juste un sol en carrelage hyper dur, a-t-il ironisé en se massant le coude.

Il a tourné la clé restée dans la serrure de la porte voisine de la fenêtre.

— Merci, Colin.

J'ai poussé le battant et je suis entré. La cuisine était d'une propreté irréprochable. Il n'y avait rien sur le comptoir. On aurait dit une cuisine d'exposition.

— Par où est-ce qu'on commence ?

— Toi, tu fouilles ici et moi, j'explore l'étage, ai-je décrété en quittant la pièce. Regarde partout, d'accord ?

— Pigé.

J'ai monté les marches quatre à quatre. Je mourais d'envie de trouver des réponses. J'ai poussé la première porte et je suis entré dans la chambre. Une odeur de citron m'a piqué les narines. C'était pire que dans un hôpital, l'effluve montait à la tête.

La salle de bains était étincelante. Je voyais presque mon reflet dans le lavabo. Il n'avait pas des habitudes d'homme seul. Moi qui n'ai jamais touché un bidon d'eau de Javel de ma vie, je ne comprends pas comment un mec peut briquer sa salle de bains comme ça. Deux flacons de désinfectant pour les mains étaient posés sur le rebord du lavabo. Un obsédé des microbes. Je suis ressorti en refermant derrière moi. Ça sentait vraiment trop fort. Comment est-ce qu'il pouvait vivre là-dedans ?

J'ai ouvert la seconde chambre et j'ai entendu Henry fouiller les armoires. Soit il cherchait Summer, soit il cambriolait.

— Henry ?

— Ouais ?

— Si tu déplaces un truc, remets-le exactement au même endroit, sinon il le remarquera.

— T'as raison, je vais faire gaffe.

J'ai écarquillé les yeux en entrant dans la chambre trop bien rangée : les murs étaient peints d'un ton pêche complètement démodé, le couvre-lit avait un horrible motif à fleurs assorti aux lampes de chevet. Qui pouvait bien dormir ici ? Pas lui. C'était une chambre de femme, et la décoration n'en était pas récente. Est-ce qu'il habitait avec quelqu'un ? Sa mère ou sa grand-mère ? Je me suis immobilisé. Merde, est-ce qu'il y avait quelqu'un dans la maison ? Nous aurions sûrement entendu du bruit. Je ne voulais rien dire à Henry pour

ne pas le faire flipper. Trop tard pour reculer, de toute façon.

Je m'apprêtais à partir quand j'ai eu le regard attiré par une série de cadres en bois blanc posés sur la commode. Je me suis approché et mon estomac s'est soulevé. Ils contenaient tous des photos de Colin et d'une femme qui lui ressemblait : sa mère. Sur la dernière, ils s'embrassaient. Quelle horreur !

J'ai tourné les talons en ravalant mon malaise. S'il faisait ça avec sa mère, qu'est-ce qu'il faisait à Summer ?

— T'as trouvé quelque chose ? ai-je crié.

Je me fichais de savoir s'il y avait quelqu'un d'autre dans la maison ; il fallait que je retrouve Summer tout de suite.

— Pas encore.

Henry paraissait aussi frustré que moi.

J'ai ouvert une nouvelle porte avec fureur et j'ai continué mon exploration. J'étais pressé, je voulais absolument la tirer de là. *Et si elle n'est pas là ? Non, elle est là. Il le faut.*

Toutes les pièces étaient immaculées et désertes. Dans la dernière, il n'y avait rien à part un mur de placards aux portes en acajou. J'ai dégluti, le cœur battant. Je me suis imaginé tous les trucs tordus que je pourrais trouver en les ouvrant. J'ai fait un pas en avant, j'ai retenu ma respiration et j'ai posé la main sur une poignée.

Des fringues de femmes ? Qu'est-ce qu'il fabriquait avec tout un dressing pour nanas ? La première était remplie de robes et de gilets. Le style était trop moderne pour qu'ils appartiennent à sa mère, à en juger par la déco de sa chambre. Rien ne ressemblait à une tenue que Summer porterait. Elle était du genre à enfiler un jean et un T-shirt et portait rarement des robes ou des jupes. Pourquoi est-ce qu'il gardait tout ça ? Une idée m'est venue : et s'il s'habillait en femme ? C'était possible, même si ça semblait peu probable. Était-ce pour ça qu'il paraissait si secret ? J'ai refermé la porte et j'ai ouvert celles d'à côté. Si mon hypothèse était juste, Colin ne détenait pas Summer et j'étais à nouveau dans une impasse. J'ai pris une boîte sur une étagère. Non, il ne s'agissait pas d'un travesti. Le carton contenait des paquets de tampons et de serviettes hygiéniques. Ça ne pouvait pas être pour lui. Je me suis dépêché de sortir les autres boîtes et de les fouiller : maquillage, produits pour les cheveux, crème hydratante et tubes de dentifrice.

— Lewis !

Mon cœur a bondi dans ma poitrine et j'ai sursauté. Je m'étais fait choper.

— Putain, Henry, tu m'as fichu une de ces trouilles !

Il était blanc comme un linge.

— Qu'est-ce qu'il y a ? ai-je murmuré.

Il tenait un paquet de journaux. Ou, plutôt, de pages découpées. Toutes affichaient le visage de Summer. Je les ai saisies et je les ai feuilletées. Chacune contenait un article consacré à Sum et le plus ancien était le premier gros titre sur sa disparition. Il remontait au mois de juillet.

J'ai relevé la tête et j'ai vu Henry regarder les tampons et les serviettes par terre.

— C'est lui, a-t-il conclu.

J'ai hoché la tête. J'avais l'impression que mon corps était devenu insensible. Je devais être aussi pâle que Henry. Ce malade avait fait quelque chose à Summer. Heureusement, ce qu'on venait de trouver laissait supposer qu'elle était encore en vie. Elle devait avoir besoin de ces trucs. Mais où était-elle ? Était-elle détenue ailleurs ? Ça semblait probable.

— Où est-elle, alors ?

Un frisson m'a parcouru l'échine. Nous étions si près du but, si près de la retrouver ou de savoir ce qui lui était arrivé. Je suis parti en courant et en criant à pleins poumons :

— Summer ! Summer, c'est moi, mon cœur. Crie si tu m'entends !

— Putain, Lewis, qu'est-ce que tu fous ?

Henry m'a rattrapé sur le palier.

Je l'ai repoussé pour qu'il me laisse tranquille. Elle était tout près.

— À ton avis ? Summer !

J'ai dévalé les escaliers et foncé dans la première pièce.

— Summer !

Henry m'a suivi, il regardait autour de lui, l'air complètement paumé.

— Lewis, elle n'est pas ici. Arrête, bordel ! s'est-il énervé. Tu pètes un câble ! Calme-toi. Il faut faire les choses correctement.

J'ai sorti le téléphone de ma poche.

— Tu as raison.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'appelle Michael.

Les chiens policiers pourraient découvrir si Summer était ici ou était passée par ici. *Ils la trouveront. J'en suis sûr.*

— T'es fou, Lewis, raccroche !

Je lui ai saisi le bras. Henry a voulu m'arracher le portable des mains.

— Va-t'en, Henry.

— Quoi ?

— Fiche le camp, j'ai dit.

Henry a secoué la tête, comme si j'étais devenu fou.

— Allez, dégage.

Il a soupiré et a tourné les talons juste au moment où Michael répondait à mon coup de fil.



Je l'attendais près de la porte arrière. J'étais impatient qu'il arrive. J'avais la gorge sèche et du mal à respirer normalement.

— Ce ne sera plus très long, Summer, ai-je murmuré en priant pour qu'elle m'entende, même si je savais que c'était impossible.

J'ai sursauté en voyant Michael apparaître à mes côtés. Pourquoi est-ce que je n'avais pas entendu la voiture du policier ? Il m'a regardé d'un air désapprobateur.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Lewis ?

J'ai levé les mains. Je n'avais vraiment pas besoin qu'il me fasse la morale. Il fallait qu'il m'écoute.

— Je vous demande juste d'entendre ce que j'ai à vous dire, d'accord ? Il stocke plein de vêtements de femmes... et des produits. Il a gardé de vieilles coupures de presse sur Summer. Pour quelle raison ?

Michael a soupiré.

— Lewis, tu ne peux pas rentrer chez les gens par effraction.

— Je vous jure que Summer est là ou est passée par là.

J'ai fermé les yeux en poussant un grognement.

— Je ne sais pas. Je ne sais plus rien. Mais c'est bizarre. Il est bizarre. Fouillez la maison vous-même et vous verrez.

— Les habits peuvent très bien appartenir à sa femme ou à sa petite amie. Sans compter que des tas de gens gardent de vieux journaux ou oublient de les jeter.

— Il est beaucoup trop maniaque pour ça. Vous n'avez qu'à jeter un œil, vous verrez.

Michael s'est passé la main sur la figure.

— Je n'ai pas le droit de faire ça et tu dois venir avec moi tout de suite.

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'as pas le droit de t'introduire chez les gens sans leur autorisation ! s'est-il énervé.

J'ai de nouveau levé les mains.

— Vous aviez promis de ne pas laisser tomber.

— Je n'abandonne pas, mais tu ne peux pas faire des coups pareils. On ne

peut pas arrêter tous ceux qui gardent des coupures de presse, ce n'est pas comme ça que ça fonctionne.

— Alors il faut peut-être changer le fonctionnement !

— Je ne suis pas venu pour discuter de ça.

Il a soupiré.

— Je te comprends, Lewis. Si j'étais à ta place, je ferais pareil. Écoute, je vais lui parler encore une fois, c'est le maximum que je puisse faire.

— Alors, vous ne trouvez pas ça étrange ?

Il a secoué la tête.

— Pas vraiment. Il faut plus que ça pour obtenir un mandat de perquisition. Est-ce que tu as trouvé un objet appartenant à Summer ?

Mon cœur s'est serré et mes épaules se sont affaissées. Il n'allait rien faire du tout.

— Non.

— Je l'interrogerai. Et maintenant, il faut que tu viennes avec moi, a-t-il répété.

Michael m'a conduit dehors et a refermé la porte arrière. Je me suis dirigé vers sa voiture avec une horrible sensation. Qu'est-ce qui allait se passer ? Est-ce que Colin apprendrait qu'on était venus ? Je suis monté à l'arrière. Je me suis retourné vers la maison en me demandant si on retrouverait jamais Summer. Elle n'était pas là.

Michael s'est installé au volant et a démarré.

— Vous m'arrêtez ?

— Je ne peux pas te laisser entrer par effraction chez les gens, tu comprends ?

J'ai acquiescé et, quand nous nous sommes éloignés, je me suis retourné une dernière fois. *Je suis désolé, Sum.*



31  
SUMMER

JEUDI 3 MARS 2011

J'étais debout devant le miroir de la salle d'eau et j'appliquais du fond de teint pour masquer mon œil au beurre noir. Les ecchymoses sur mon bras étaient en train de disparaître, on ne les voyait déjà presque plus. Il ne restait qu'une auréole jaune. Trèfle était pire de jour en jour. Il avait l'esprit ailleurs et son regard était plus absent que d'habitude. Quelque chose le tracassait, mais quoi ? Avec lui, ça pouvait être tout ou rien. J'espérais en secret que c'était parce que la police était sur le point de me retrouver... de *nous* retrouver. Je me cramponnais à cette idée.

Mes espoirs d'être sauvée augmentaient à mesure que la nervosité de Trèfle s'amplifiait. Je rêvais d'être en sécurité dans les bras de mon père, de sentir le parfum de ma mère, d'entendre Lewis me dire qu'il m'aimait ou même Henry me hurler dessus parce que je l'agaçais. J'ai détourné le regard du miroir et j'ai regagné la salle de séjour. Rose, Iris et Violette lisaient dans le canapé.

— Ça va ? m'a demandé Rose en déposant son roman et en se levant pour examiner mon œil.

*Pas vraiment.*

— Oui, ça va beaucoup mieux aujourd'hui.

Elle m'a adressé un sourire compatissant et m'a fait asseoir près d'elles. Nous étions un peu serrées à quatre, mais je me sentais en sécurité dans cette position. Il n'était pas descendu dîner et il était vingt heures trente. Son repas l'attendait dans le four éteint, prêt à être réchauffé s'il arrivait.

Rose a consulté l'horloge.

— Il ne viendra peut-être pas, ai-je observé en priant pour avoir raison.

Elle a plissé le front.

— Je vais nettoyer la cuisine.

Quand elle était inquiète, elle s'occupait les mains. Je devinais toujours

quand quelque chose la tracassait, parce qu'elle récurait tout de fond en comble. Iris s'est levée pour l'aider, comme d'habitude. Violette s'est tournée vers moi et a articulé en silence « chambre ». Elle voulait qu'on parle en privé.

Je l'ai suivie et nous nous sommes installées sur son lit.

— Il se passe un truc, a-t-elle commenté. Et s'il lui était arrivé quelque chose ?

Ses yeux se sont écarquillés d'horreur :

— Merde, Lilas, et s'il est mort ?

S'il était mort, nous étions fichues. Je le détestais plus que tout, mais nous dépendions de lui.

— Je ne crois pas qu'il lui soit arrivé quoi que ce soit. Il a dû oublier de nous prévenir qu'il avait changé son programme pour ce soir, c'est tout.

Mon ton était calme et convaincant, alors que j'étais tétanisée à l'idée de mourir enfermée ici.

— Il est peut-être en train d'astiquer son trophée du Taré de l'année, ai-je plaisanté pour détendre l'atmosphère.

— Mais...

Elle a secoué la tête.

— Violette, ne panique pas. Il a juste raté le dîner.

— Au petit déjeuner, il était ailleurs.

*C'est parce que c'est un malade.*

— Lilas, il y a un truc qui ne va pas.

J'ai acquiescé.

— Je sais, mais on doit garder notre calme, d'accord ?

Elle a pris une profonde inspiration. Quelques mois plus tôt, c'était moi qui paniquais et Iris et Rose qui tentaient de me raisonner.

— Quoi qu'il arrive, nous nous en sortirons.

— S'il est devenu fou...

J'ai ricané.

— Si ?

Violette a esquissé un sourire, elle ne s'est pas autorisée à rire.

— Plus il perd la boule, mieux ça vaut pour nous.

— Comment ça ?

— Il pourrait se mettre à faire des erreurs.

Elle a hoché la tête et j'ai souri.

— Tu vois ? Tout ira bien. N'en parle pas à Rose ou Iris. S'il est *encore plus* taré que d'habitude, nous avons une chance.

— De lui fracasser le crâne ?

*Waouh.*



— Heu... s'il le faut, pourquoi pas.

Elle était sérieuse. Son expression était indifférente. Étais-je capable de tuer quelqu'un ? La pensée me rendait malade, mais si c'était une question de survie, je pourrais sans doute. Lui, je pouvais le tuer.

— Tu veux regarder *N'oublie jamais* ?

Je voulais changer de sujet. C'était le film préféré de Violette et j'espérais que ça l'aiderait à penser à autre chose. Je connaissais chaque scène par cœur maintenant.

Elle a acquiescé avec un sourire triste.

— D'accord.

Quand je me suis levée, elle m'a retenue par le poignet.

— Tu crois que Lewis te cherche encore ?

Sa question m'a surprise.

— J'espère que non.

— Mais tu l'aimes.

— Bien sûr et c'est pour ça que j'espère qu'il ne me cherche plus.

Elle m'a regardée comme si j'étais folle. Ce n'était pas ça. J'aimais Lewis. S'il était encore à ma recherche, il ne pouvait être heureux. Et pourtant, j'étais persuadée qu'il n'avait pas baissé les bras. À sa place, je n'aurais pas laissé tomber. Je suis sortie de la chambre pour que Violette ne puisse plus me poser de questions. Je n'avais pas envie de creuser le sujet.

Rose et Iris étaient en train d'essuyer le comptoir de la cuisine, étincelant comme toujours. J'allais leur demander si elles voulaient regarder le film avec nous quand la clé a tourné dans la serrure. Je me suis immobilisée et mon cœur s'est emballé. Le taré était en retard. Qu'est-ce que ça signifiait qu'il arrive à cette heure ?

— Trèfle, tout va bien ? Ton dîner est dans le four si tu as faim, a annoncé Rose en retirant ses gants en caoutchouc jaune tandis qu'il descendait les escaliers.

Mes yeux se sont posés sur la porte du sous-sol et se sont écarquillés. Elle n'était pas fermée ! Mon cœur a bondi dans ma poitrine. Elle était entrouverte de quelques centimètres. L'avait-il remarqué ? Il a embrassé Rose sur la joue et s'est tourné vers nous. Violette est sortie de la chambre et s'est arrêtée à mes côtés.

— Il s'est passé quelque chose, mais ne vous inquiétez pas. J'ai réfléchi à un moyen pour que nous restions tous ensemble, a-t-il déclaré en nous regardant tour à tour.

*Quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?*

La main de Violette a trouvé la mienne et l'a serrée très fort. Je sentais sa

peur. Elle était terrifiée par ce qu'il avait prévu. *Un moyen pour que nous restions tous ensemble.* Qu'est-ce que ça voulait dire ? Il allait essayer de s'enfuir avec nous ? Mon cœur a sursauté : il avait été démasqué.

Il a indiqué la pièce d'un grand geste.

— Des gens veulent nous séparer, mais je ne les laisserai jamais faire.

Son ton était trop calme, comme s'il discutait de la pluie et du beau temps.

— Nous ne serons pas séparés. Nous ne pouvons pas être séparés, a-t-il marmonné.

Ces affirmations m'ont donné des frissons. Son regard était sombre et distant. J'ai compris qu'il n'avait pas l'intention de s'enfuir avec nous. *Il allait nous tuer. Toutes les quatre.*

Mon sang s'est glacé et mon estomac s'est noué. La police était-elle à ses trousses ? Est-ce que c'était pour ça qu'il voulait nous tuer sans attendre et qu'il avait fait une entorse à sa routine ? *Fais-le parler.* J'avais la gorge serrée, mais je ne pouvais pas rester muette.

— Trèfle, personne ne peut nous séparer, si nous ne le voulons pas.

Violette m'a serré encore plus fort la main.

Il a posé les yeux sur moi et a incliné la tête sur le côté.

— C'est pourtant ce qui va se passer, Lilas.

— On n'a qu'à dire qu'on veut rester ici.

Il a froncé les sourcils, comme si c'était nouveau pour lui. Est-ce qu'il croyait vraiment que nous voulions rester dans ce sous-sol de notre plein gré ? Il ne pouvait pas délirer à ce point. Je commençais à me demander s'il discernait encore le bien du mal ou s'il vivait dans son propre monde, où il avait toujours raison.

— Lilas, tu ne m'écoutes pas. Je vous ai dit qu'ils veulent nous séparer. Maintenant, vous allez être gentilles. Je vous promets que ce sera rapide et que ça ne fera pas trop mal.

Il a sorti un couteau de sa poche. L'air a quitté mes poumons. Il était impassible. Il était déjà mort à l'intérieur. Vaincu.

Violette s'est mise à gémir et m'a tirée en arrière. Iris a reculé aussi, vers nous, mais Rose n'a pas bougé. *Rose, putain, écarte-toi !* Il ne fallait pas qu'elle reste là. Même si elle me rendait dingue parfois, je ne supportais pas l'idée qu'il lui arrive quoi que ce soit. Avec le temps, elle était devenue comme un membre de ma famille, comme une grande sœur.

— T... Trèfle, a-t-elle murmuré.

Ses mains tremblaient.

Il lui a souri :

— Tu comprends qu'on ne peut pas être séparés, non ? Je ne peux pas vivre

sans vous et vous ne pouvez pas vivre sans moi. Ça ne fera pas mal, promis, a-t-il répété en s'approchant d'elle.

Elle n'a même pas tressailli. *Merde, elle n'allait pas essayer de l'arrêter !* Je voyais la scène se dérouler dans mon esprit, comme dans un film : Trèfle allait la poignarder. Rose allait s'écrouler. Je ne pouvais pas laisser faire ça. J'ai bondi vers elle, je l'ai attrapée par le bras et je l'ai tirée de toutes mes forces. Elle s'est cognée contre ma poitrine et je l'ai poussée derrière moi.

Trèfle m'a jeté un regard noir. Son visage s'est durci quand il a compris que je ne me laisserais pas faire. Si je devais mourir ici, ce serait en tentant de m'enfuir avec Iris, Rose et Violette.

— Trèfle, je t'en prie, ne fais pas ça, l'a imploré Iris pour essayer de le raisonner. Nous trouverons un moyen de rester ensemble. Personne ne fera rien, si nous leur expliquons que nous formons une famille et que nous sommes ici parce que nous le voulons.

— Je ne supporte pas les supplications ! a-t-il hurlé.

La porte n'était pas fermée ; nous pouvions nous sortir de là. Je gardais cette idée en tête. La respiration de Trèfle était lourde et irrégulière, comme à chaque fois qu'il s'apprêtait à tuer. J'ai regardé autour de moi pour trouver un objet dont nous pourrions nous servir pour le blesser ou détourner son attention assez longtemps pour fuir. Rien !

Tout à coup, il a bondi et a attrapé Violette par-dessus mon épaule. Un cri silencieux a retenti dans ma tête. J'ai tenté de la retenir, mais il était trop rapide. Il l'a plaquée violemment contre le mur et a levé son couteau. Iris et Violette ont hurlé si fort que mes oreilles ont sifflé. À travers leurs cris, j'entendais Trèfle prononcer une espèce d'incantation dont je ne distinguais pas les mots. Tout se passait si vite que je me sentais impuissante. Violette a tenté de saisir le poignet de Trèfle, mais il l'a prise de vitesse : il a plongé sa lame dans son abdomen et elle s'est écroulée.

— Non ! a hurlé Iris.

Je me suis agenouillée pour tenter d'examiner la blessure. Est-ce qu'elle s'en sortirait ? Le couteau avait-il pénétré profondément ? Ma vue s'est brouillée. J'ai tenté d'avalier la boule qui m'obstruait la gorge, en vain. J'ai éclaté en gros sanglots.

J'ai étouffé un cri en relevant la tête. Trèfle venait de plonger sa lame dans le ventre d'Iris. Elle a titubé, a posé une main sur le mur et l'autre sur la blessure. Du sang ruisselait entre ses doigts et elle s'est mise à hyperventiler. Elle semblait terrifiée... terrorisée à l'idée de mourir.

Je me suis relevée d'un bond et j'ai tiré Rose vers moi. Nous avons couru nous réfugier derrière la table. Trèfle se tenait entre l'escalier et nous. Du coin

de l'œil, j'ai vu Iris tanguer vers nous, le visage tordu de douleur et baigné de larmes. J'ai essuyé les miennes et j'ai fixé Trèfle. Il était si menaçant qu'on aurait dit le mal incarné, comme si toute trace d'humanité en lui avait disparu.

Je ne voulais pas abandonner les autres, mais il fallait que je tente le tout pour le tout, sinon nous allions mourir ici. Si j'arrivais à monter dans la maison, je trouverais quelque chose pour l'arrêter. Son visage s'est adouci et il a souri.

— Ça va aller. N'ayez pas peur. Nous allons faire ça ensemble, en famille.

— Nous ne sommes pas une famille, putain ! ai-je explosé.

Qu'est-ce que je venais de faire ? Jouer son jeu était beaucoup plus difficile que je ne l'imaginais. Il s'est tourné vers moi. Rose devait en profiter.

— Va-t'en, lui ai-je murmuré discrètement.

*File, Rose !*

Il a fait lentement le tour de la table et je suis restée plantée à ma place. Je comptais lui flanquer un grand coup de pied entre les jambes dès qu'il serait assez près. C'est ce que Henry m'avait conseillé de faire, si je voulais me débarrasser d'un mec. *Frappe de toutes tes forces sans t'arrêter.* C'étaient les paroles de mon frère et, pour une fois, je comptais lui obéir.

Trèfle s'est posté devant moi. Je ne m'étais jamais battue et j'étais persuadée que je serais nulle, mais je me sentais forte. Ma haine pour lui exsudait de tous les pores de ma peau. J'ai crispé la mâchoire, déterminée à ne pas me laisser faire. Il a levé la main et j'ai compris qu'il s'apprêtait à me frapper. J'ai retenu mon souffle et j'ai avancé mon bras pour parer son coup.

J'ai réussi. Je n'arrivais pas à le croire, mais je n'avais pas le temps de savourer ma victoire. J'ai repensé à toutes les horreurs qu'il nous avait fait subir, à moi et à toutes les autres filles, et je lui ai balancé mon poing dans la figure.

J'ai reculé en poussant un cri de douleur. Trèfle a titubé et a voulu se retenir. Je sentais que j'allais mourir, mais je voulais me battre jusqu'au bout, lui montrer que je n'acceptais pas les traitements qu'il m'avait infligés. Je voulais qu'il comprenne à quel point il était malade et dangereux.

— Sale petite pute, a-t-il craché avec une agressivité telle que sa voix était méconnaissable.

J'ai pris une profonde inspiration avant de me mettre en position pour appliquer les recommandations de mon frère, prête à lui balancer un coup de pied avec toutes les forces qu'il me restait.

Poussée par l'adrénaline, j'ai levé la jambe, quand Rose m'a tirée en arrière. *Merde, non !* Pourquoi est-ce qu'elle m'arrêtait en plein élan ? Pourquoi est-ce qu'elle n'était pas partie tant qu'elle en avait l'occasion ? Trèfle en a profité

pour m'écraser son poing dans la mâchoire.

Ma vue s'est troublée et j'ai cligné des yeux très vite pour améliorer ma vision. J'ai été projetée contre le mur. Ma tête a heurté les briques et je suis tombée par terre. Je ne voyais plus rien, c'était comme si mon regard était obstrué par un voile noir. Je me suis frotté les yeux en ignorant la douleur qui me martelait les tempes. Où est-il ? Où sont-elles ?

J'ai tenté de me relever en plissant les paupières pour distinguer ce qui se passait autour de moi. J'avais l'impression de chuter au ralenti. J'entendais des voix et des cris, mais je n'arrivais à me concentrer sur rien. Je sentais juste l'odeur de désinfectant au citron, mais moins fort que d'habitude.

Je flottais, j'étais à la dérive. J'avais moins mal. Tout à coup, par-dessus le vacarme, j'ai entendu un gros *boum*. Je me suis laissée aller sur le sol jusqu'à être étendue et j'ai essayé de voir qui venait d'entrer. Ma vue était toujours aussi voilée. J'étais épuisée. Je voulais dormir. J'ai fermé les yeux et j'ai senti qu'on me déplaçait.

— Reste avec moi, Summer. Ça va aller. Il faut juste que tu restes avec moi.

*Summer ?*

Je ne sentais plus la douleur, juste le mouvement. Quelqu'un me portait. Quelqu'un qui m'appelait Summer. Est-ce que je rêvais ?

Je me suis sentie chuter de plus en plus bas, jusqu'à être engloutie par l'obscurité.

JEUDI 3 MARS 2011

J'ai garé la voiture sur le parking de l'hôtel et je me suis frotté les yeux. Depuis plusieurs jours, je sillonnais le pays pour vérifier des pistes et explorer les différents endroits où des gens pensaient avoir aperçu Summer. La police s'en occupait aussi, évidemment, mais plus le temps passait, moins j'avais confiance en leur travail. Sept mois s'étaient écoulés depuis sa disparition : j'étais dans les limbes, je me sentais incapable d'avancer tant que je ne saurais pas avec certitude ce qui lui était arrivé. Quelqu'un *savait* où elle était.

Je suis sorti de la voiture en bâillant. La ville de Londres était beaucoup trop grande pour y retrouver une fille et je doutais que Summer y soit retenue, mais je m'en serais voulu de ne pas essayer.

La police avait encore réduit les recherches ; il n'y avait presque plus d'hommes sur l'affaire et nos propres efforts n'étaient plus financés que par des dons et des bénévoles. En d'autres termes, nous allions devoir retourner travailler pour gagner de l'argent. Sans doute à mi-temps seulement.

Heureusement, je n'avais passé qu'une nuit en prison pour mon intrusion chez Colin – pour me donner une leçon, j'imagine – et mon casier judiciaire était toujours vierge. Je préférais ne pas penser à ce qui se passerait si je ne trouvais pas de boulot et que je ne puisse plus financer les recherches. J'aurais l'impression de laisser tomber Summer.

Mon arrestation n'avait pas été inutile : la police avait promis d'interroger Colin. Ce mec chelou était dans leur radar désormais. Il était vraiment bizarre et les flics finiraient par trouver ce qu'il cachait.

Mon téléphone a vibré dans ma poche et s'est mis à sonner. Je l'ai empoigné et j'ai répondu immédiatement :

— Allô ?

— Lewis, ils ont un mandat. Ils vont entrer chez lui bientôt.

C'était Daniel.

— Quoi ?

*Enfin !*

— Comment est-ce qu'ils l'ont obtenu ?

— Ils l'ont intercepté alors qu'il transportait un carton plein de chargeurs de téléphone et de vêtements de femmes. Il allait s'en débarrasser. Heureusement qu'ils venaient l'interroger à ce moment précis, sinon les preuves auraient disparu.

— Est-ce qu'il avait le chargeur du portable de Summer ?

— Je ne sais pas, ils n'ont pas voulu me le dire.

J'ai soupiré et je me suis pincé l'arête du nez. Je commençais à avoir mal à la tête.

— Appelez-moi dès que vous avez des nouvelles. Quelles qu'elles soient.

— Bien sûr.

— Merci.

J'ai raccroché. Si la perquisition ne donnait rien, je ne savais vraiment pas ce que je ferais. Continuer à suivre la moindre piste pour aboutir à de nouveaux culs-de-sac ?

— Bonjour, m'a dit le réceptionniste. Vous avez une réservation ? Vous voulez une chambre ?

J'ai hésité. Est-ce que je restais pour continuer les recherches ou est-ce que je rentrais ?

— En fait, non. Désolé.

Et sans donner d'explication, j'ai couru rejoindre ma voiture. Le trajet de retour serait long et ne mènerait peut-être à rien. Mais je devais être sur place, juste au cas où.

Mon cœur a bondi à l'idée de revoir Summer. Je ne voulais pas trop espérer ; je me sentirais encore plus anéanti si on ne la retrouvait pas. *Je t'en prie, mon cœur, que tout aille bien pour toi. J'arrive.*

Theo avait dit que je chargeais trop Colin. Il avait raison, mais c'était ma seule piste.

J'ai voulu tourner la clé de contact, mais mes mains tremblaient si fort que j'ai dû m'y reprendre à trois fois. *Allez, putain !* J'ai enfin réussi à démarrer et j'ai poussé les gaz. Cette bagnole de merde n'irait jamais assez vite. Je n'aurais jamais dû quitter Long Thorpe. *Quel con !*

Mon téléphone a sonné et mon cœur a de nouveau bondi. C'était encore Daniel.

— Lewis.

Sa voix était chargée d'émotion, comme s'il avait pleuré. *Non !*

— Oui, ai-je murmuré.

J'ai pris une profonde inspiration. La Terre s'était arrêtée de tourner.

— Ils... ils l'ont retrouvée. Ils l'ont retrouvée. Elle est avec eux.

Il le répétait, comme s'il avait du mal à le croire lui-même.

— Quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est-elle ? Elle va bien ?

J'étais fou de joie. La police l'avait retrouvée !

— Dans sa maison, dans la cave. Elle est vivante, Lewis.

Il s'est mis à sangloter.

— Elle est vivante.

Est-ce que je rêvais ? J'avais l'impression que tout se déroulait au ralenti. La voix de Daniel me semblait lointaine, irréaliste. J'avais imaginé ce moment si souvent. Les larmes me sont montées aux yeux, me brouillant la vue.

— Où est-elle ?

— À l'hôpital. Nous sommes en route. Elle s'est cogné la tête, mais elle est là. Elle a été blessée au cours d'une bagarre. On arrive, je dois raccrocher, il faut que j'aille près d'elle. Rejoins-nous le plus vite possible.

— À tout de suite, ai-je soufflé avant de raccrocher.

Les paroles de Daniel résonnaient dans ma tête. *Elle est vivante*. Je rêvais d'entendre ces mots, depuis sept mois. Et j'étais à Londres, putain, à des heures de route. Je me sentais hyper frustré. Je m'en voulais à mort de ne pas être à Long Thorpe. J'ai martelé le volant.

— Merde !

Il y avait eu une bagarre et elle était à l'hôpital. Était-elle gravement blessée ? Elle s'était cogné la tête. Est-ce que c'était sans complication ? Il fallait qu'elle aille bien. Nous ne pouvions pas avoir traversé un enfer aussi long pour qu'elle meure à la fin. J'avais besoin d'elle.

La culpabilité me rendait malade. J'avais envie d'être déjà à ses côtés. Si elle était éveillée, est-ce qu'elle demanderait après moi ? Est-ce qu'elle m'en voudrait de ne pas l'avoir retrouvée plus tôt ? J'avais promis de prendre soin d'elle.

J'ai laissé échapper un gigantesque soupir... je ne m'étais même pas rendu compte que je retenais mon souffle. J'ai cligné des yeux et des larmes ont roulé sur mes joues. Tout irait bien à présent. Elle était en vie et je ferais tout pour l'aider à panser ses plaies, morales et physiques. Les émotions me submergeaient, je n'arrivais pas à comprendre ce que je ressentais. Du soulagement. De la peur. De la joie. De la colère. De l'excitation. De la culpabilité.

J'ai serré le volant d'une main en essuyant mes larmes de l'autre. Quoi qu'il lui soit arrivé au cours de ces sept mois, ce n'était pas grave, puisqu'elle était



de retour. J'ai appuyé sur l'accélérateur.

— Où est-elle ? ai-je demandé à Theo à la seconde où j'ai franchi les portes de l'hôpital.

— Par ici, a-t-il dit en se mettant à courir avec moi.

— Tu l'as vue ?

— Non.

— Quelqu'un l'a vue ? Elle va bien ?

— Elle est réveillée maintenant. Daniel et Dawn sont avec elle. Lewis, avant que tu n'y ailles, Henry voudrait te parler.

— Quoi ?

J'ai secoué la tête. *C'est quoi ce bordel ?* Je n'avais pas envie de papoter avec Henry, je voulais voir ma petite amie !

— Je veux d'abord me rendre auprès de Sum.

— Il est devant la chambre, tu dois lui parler avant.

*Pourquoi ?* Qu'est-ce que ça voulait dire ? Est-ce que Summer était fâchée ?

Nous avons bifurqué dans un autre couloir et nous sommes entrés dans un service dont je n'ai pas regardé le nom. Ça sentait le désinfectant et l'hôpital. Henry était posté devant une porte. Mon cœur s'est arrêté. Summer était de l'autre côté de la cloison.

Henry s'est avancé vers moi, les mains levées.

— Lewis. Pas encore, mon vieux, il faut qu'on parle.

J'ai soupiré.

— Pourquoi ? Je veux juste la voir. Elle va bien ? Elle ne veut pas me voir, c'est ça ?

— Viens avec moi à la cafétéria, je t'expliquerai.

— Henry, j'ai pas envie de m'asseoir pour boire un café, putain !

— Alors on règle ça dans le couloir.

*Régler ça dans le couloir ?* On aurait dit qu'il voulait se battre...

— Je t'en prie, Lewis, fais-le pour elle. Avant d'entrer, il faut que tu comprennes ce qui est arrivé. Elle n'est pas... elle-même.

Mon visage s'est assombri.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Viens par ici et je t'expliquerai, m'a-t-il promis en m'écartant de la chambre.

J'ai jeté un œil à la porte. Summer n'était qu'à quelques mètres de moi, mais je ne pouvais toujours pas être à ses côtés.

— Ça va, c'est bon.

Je l'ai suivi, tandis que Theo entrait dans une pièce en face de la chambre de Summer – une salle d'attente ?

Quand nous sommes sortis du service, j'ai demandé :

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

— Elle est *différente*.

Il a froncé les sourcils.

— C'est comme si elle ne nous reconnaissait pas vraiment. Elle ne réagit pas trop. Elle a juste réclamé Rose, Iris et Violette.

J'étais abasourdi.

— Quoi ? Elle veut des fleurs ?

Henry a baissé les yeux au sol.

— Non, ce sont les trois autres filles avec lesquelles elle était enfermée.

Mes yeux se sont écarquillés et je suis resté bouche bée.

— Elle a dit qu'elle s'appelait Lilas.

*Quoi ?* Ça n'avait aucun sens. Je n'arrivais pas à comprendre. Pourquoi est-ce qu'elle se serait fait appeler Lilas ?

— Écoute, on ne comprend pas tout. Aucune d'elles n'a dit grand-chose, mais il semblerait que Brown, ou Trèfle, ait changé leurs noms.

— Je...

J'ai secoué la tête. J'essayais d'emmagasiner les informations.

— Trèfle ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Je ne...

— Écoute, elle n'est pas dans son état normal, alors ne t'attends à rien. Il faut qu'on l'aide à s'en sortir, à retrouver la mémoire.

Elle a oublié qui elle était ? Qu'est-ce que ce taré lui avait fait subir pour qu'elle en arrive là ?

— Je veux la voir. Tout de suite !

J'arriverais à raviver ses souvenirs. Il fallait que je sois avec elle, que je la prenne dans mes bras, que je sente son odeur. J'avais envie de la serrer contre moi et que tout s'arrange par magie.

Nous nous sommes arrêtés devant sa porte et mon cœur s'est emballé.



33  
SUMMER

VENDREDI 4 MARS 2011

Mon corps pesait une tonne, comme s'il était en plomb. Une douleur à la tête m'élançait. J'ai tenté d'ouvrir les yeux, mais on aurait dit que mes paupières étaient soudées. Qu'est-ce qui se passait ? Un brouillard noir m'a enveloppée et je me suis rendormie.

Je me suis à nouveau éveillée dans le noir le plus complet. Mon corps refusait toujours de bouger d'un centimètre. *Ouvre les yeux ! Concentre-toi là-dessus.* J'entendais des voix inconnues autour de moi. Petit à petit, j'ai commencé à distinguer certains mots, puis des phrases.

— Elle est forte, elle va s'en sortir...

*Moi ?* Je ne me sentais pas forte.

— Je pensais qu'on l'avait perdue.

À qui appartenait cette voix ? À mon père ? Était-ce lui ? Qu'est-ce qui s'était passé ? Tout à coup, j'ai assemblé les pièces du puzzle : l'odeur de désinfectant – pas celui au citron –, les voix familières. J'étais sortie de la prison de Trèfle et j'étais à l'hôpital. Comment était-ce possible ?

J'ai chassé tout le reste ; je m'en occuperais plus tard. Pour le moment, l'essentiel était de me réveiller. Mon corps refusait d'obéir, mais j'ai fini par battre des paupières pendant une fraction de seconde. Un rai de lumière blanche m'a aveuglée avant que je ne replonge dans le noir.

Un océan de voix a envahi la pièce. Tout le monde parlait en même temps. Avaient-ils aperçu mon exploit ?

— Summer ? Summer ?

*Ouvre les yeux !* ai-je hurlé intérieurement en redoublant mes efforts. Cette fois, mes yeux ne se sont pas refermés, mais j'étais épuisée. J'ai grimacé face à l'éclairage trop fort. Ma vue était trouble au début, puis s'est ajustée lentement.

— Summer ? Ma chérie ?

La voix de ma mère semblait étrange. Je m'en souvenais juste assez pour la reconnaître vaguement. Elle a éclaté en sanglots et j'ai souri pour tenter de l'apaiser. Être libre me semblait aussi irréel que quand j'étais arrivée dans le sous-sol.

— Chérie, ça va ?

J'étais incapable de parler, je n'avais pas assez d'énergie. J'ai hoché la tête tant bien que mal.

— Je vais chercher un médecin, a annoncé Henry.

Je ne le voyais pas, mais je reconnaissais avec certitude la voix de mon emmerdeur de frère. J'ai souri faiblement.

— Oh, tu vas bien...

Maman m'a caressé les cheveux. J'ai tourné légèrement la tête pour mieux la voir. Elle avait l'air plus âgée, comme si elle avait vieilli de huit ans en quelques mois. Ses cheveux étaient gris et elle avait de profonds cernes sous les yeux. Était-ce ma faute ?

Une infirmière en uniforme bleu clair m'a dévisagée en me souriant comme si j'étais sa fille.

— Bonjour, Summer. Je m'appelle Tara. Comment te sens-tu ?

J'ai ouvert la bouche, mais j'ai juste réussi à émettre un grognement. Ma gorge était aussi sèche que si j'avais avalé du sable. J'ai haussé les épaules.

— Tu as mal quelque part ?

J'ai fait signe que oui. J'avais mal partout, surtout à la tête.

— Bon, je vais t'apporter quelque chose. Il y a de l'eau sur la table de chevet.

— Je m'en occupe, a prévenu mon père.

J'ai souri. Évidemment, il prenait les aspects pratiques en main.

— Je vais chercher un antidouleur et je reviens avec un médecin qui va l'examiner.

— Merci, a dit maman en agrippant ma main. Summer ? Ma chérie...

Elle s'est tue et a essuyé les larmes qui lui inondaient les joues. Ma vue s'est brouillée. J'ai battu plusieurs fois des paupières pour essayer d'y voir clair. J'avais très mal à la tête et envie de dormir à nouveau.

Papa a versé de l'eau dans un gobelet et y a mis une paille. Il croit que j'ai trois ans ? J'ai entrouvert les lèvres, impatiente de boire. J'ai dû tout boire pour que ma gorge retrouve son état presque normal.

— Comment allons-nous ? a demandé une autre infirmière en entrant.

Elle avait une seringue en main... l'antidouleur. J'ai poussé un soupir de soulagement. *Vite !*

— Summer, je m'appelle Brienna. Ne t'inquiète pas, tu n'as rien à faire du tout. Je vais t'administrer le médicament par intraveineuse. Elle a planté

l'aiguille dans un tube. Je n'ai pas senti d'amélioration. Combien de temps est-ce qu'il fallait pour que le produit agisse ?

— Le médecin va bientôt venir. Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle.

Elle a quitté la pièce et nous sommes restés seuls à nouveau.

Des bribes de cette dernière soirée dans la cave défilait dans ma tête, mais je n'arrivais pas à les assembler. Où étaient Rose, Iris et Violette ?

— Que... Qu'est-ce qui s'est passé ?

Maman, papa et Henry se sont approchés et se sont assis sur le bord de mon lit. Ils se sont penchés sur moi et je me suis reculée, mal à l'aise. Je n'aurais pas dû me sentir mal à l'aise avec ma famille.

— Tu ne te souviens de rien, ma chérie ? m'a demandé papa.

— Trèfle. Il a attaqué Violette... nous a attaquées. Où sont-elles ?

— Les autres filles ?

Maman me parlait d'une voix toute douce, comme si elle pensait que j'étais en cristal et qu'un bruit trop fort risquait de me briser. Où étaient les autres ?

— Il faut que je les voie. Vous savez où elles sont ?

— Summer, calme-toi.

— Où est l'infirmière ?

Je me suis appuyée sur les bras pour me redresser et une douleur m'a transpercé la tête. Je me suis laissée retomber sur le matelas avec un grognement.

— Trouvez-les, s'il vous plaît, ai-je murmuré les yeux pleins de larmes.

— Chérie, calme-toi, m'a implorée maman.

Elle a échangé un regard avec papa, dont je n'ai pas compris la signification.

— Ton père va aller se renseigner.

Quelqu'un a frappé à la porte et est entré. Cette femme n'était pas une infirmière ; elle portait un pantalon et un top noirs, mais elle avait autour du cou un badge de l'hôpital.

— Bonjour, Summer, je suis Cecilia. Comment te sens-tu ?

— Où sont-elles ?

Elle a souri. Elle savait de qui je parlais. Est-ce qu'elle s'occupait d'elles ?

— Je viens de quitter Iris. Elle s'est levée de son lit et est capable de marcher. Elle est avec Violette. Violette est dans un état critique, mais stable.

J'ai dégluti. État critique. C'était grave. Très très grave.

— Rose ? ai-je murmuré.

— Physiquement, elle va bien.

Mes yeux se sont remplis de larmes. Évidemment, elle avait besoin de lui.

— Il faut que je les voie.

— Dès que tu iras mieux, je ferai le nécessaire.

— Je me sens bien. Je vous en prie.

Elle a secoué la tête.

— Je suis désolée. Repose-toi et je verrai si je peux t’emmener voir Violette.

Elle m’avait appelée par mon vrai prénom, mais n’utilisait pas les leurs. Iris ne leur avait pas révélé comment elles s’appelaient. J’avais presque envie qu’on m’appelle Lilas... d’être à nouveau comme elles. Pendant près de huit mois, je n’avais eu qu’elles et en être séparée me rendait vulnérable. J’avais l’impression que Summer était très loin. Mais je n’avais aucune envie de conserver le nom que m’avait donné ce malade. Je ne voulais rien avoir à faire avec lui... juste avec elles.

— Il est en prison ?

Cecilia a regardé mes parents.

— Je n’ai pas l’information, Summer. Tu devrais en parler avec tes parents.

Elle a écrit quelque chose dans mon dossier médical, m’a examinée, puis s’est redressée.

— Bon, je reviendrai te voir bientôt et nous aurons une conversation plus approfondie dès que tu te sentiras mieux.

Ce n’était décidément pas une infirmière.

— Tu as faim ? m’a demandé maman dès que Cecilia est partie.

— Non. Où est-ce qu’il est ?

— La police l’a arrêté, m’a expliqué papa. Tu es en sécurité, maintenant, Summer. Il ne te fera plus de mal.

À chaque fois qu’on m’appelait Summer, je m’attendais à ce que quelqu’un d’autre réponde, comme si on ne s’adressait pas à moi. Je n’avais pas l’impression d’être Summer. C’était aussi bizarre que lorsqu’on m’appelait Lilas, au début.

La porte s’est ouverte et j’ai sursauté. C’était bizarre d’être de retour dans le monde réel. Presque effrayant. Même si je n’avais pas envie d’être seule, j’en avais assez que tout le monde m’examine comme une bête curieuse.

— Summer, a crié Henry en agitant une main devant mon visage. Ça va ? Ça fait plusieurs fois que j’essaie de te parler.

J’ai froncé les sourcils. *Ah bon ?*

— Heu... oui.

Il s’est assis sur le bord de mon lit et m’a souri.

— Lewis arrive.

Lewis. Mon cœur a bondi dans ma poitrine et j’ai senti des chatouillis dans le ventre. Il arrivait. Maintenant.

— Tu veux le voir ?

Est-ce que je voulais le voir ? Pendant sept mois et demi, je n’avais qu’une

idée en tête : le retrouver. Maintenant, je ne savais plus ce que je voulais ni ce que je ressentais. Je ne voulais pas inspirer la pitié, surtout pas celle de Lewis. J'avais envie d'être avec Rose, Iris et Violette. Je voulais me sentir en sécurité.

— Où sont-elles ?

— Qui ?

— Rose, Iris et Violette.

— Je ne sais pas, Sum, mais Lewis arrive, a-t-il répété en me regardant comme si j'avais perdu la tête.

Maman s'est assise de l'autre côté et m'a saisi la main. Je l'ai retirée : son contact me paraissait étrange.

— Ma chérie ?

J'ai réfléchi à ce que je voulais en me mordillant la lèvre. Tout était très confus, rien ne paraissait avoir de sens. Je ne ressentais pas la moindre émotion.

— Vous voulez bien tous partir ? S'il vous plaît ?

— Quoi ? Qu'est-ce qui ne va pas, ma chérie ? s'est inquiété papa.

— Partez, s'il vous plaît, ai-je murmuré en me cachant les yeux.

J'avais envie de me rouler en boule et de dormir.

Ils m'ont laissée tranquille pendant douze minutes. Au bout de ce répit, mes parents – sans Henry – sont revenus s'asseoir sur des sièges contre le mur : ils ne me concéderaient pas plus de liberté que ça. Ils m'ont juste expliqué qu'ils ne me laisseraient pas seule puis n'ont plus prononcé un mot. Même si leur présence était plus que discrète, elle m'était difficile à supporter. J'aurais voulu qu'ils sortent de la chambre. Je culpabilisais de me sentir perdue à chaque fois qu'ils m'observaient d'un air triste. Henry au moins était capable de bavarder de tout et de rien.

La porte s'est ouverte et, avant même de lever les yeux, j'ai su que c'était Lewis. L'atmosphère de la pièce a changé, mon cœur s'est accéléré. Mes parents se sont penchés en avant, Henry est venu se poster devant mon lit en regardant vers la porte. Qu'est-ce qu'ils s'imaginaient ? Que Lewis avait la potion magique qui allait tout arranger ? J'aurais aimé que ce soit le cas, mais je n'étais plus naïve au point de l'espérer.

*Il est ici.* Mon souffle s'est coupé et j'ai eu l'impression que la Terre s'arrêtait de tourner. Je me sentais nerveuse, perdue et paniquée. Rien à voir avec de l'enthousiasme. J'avais du mal à respirer. Personne n'a parlé et je n'avais pas encore relevé la tête. C'était douloureux d'être dans la même pièce que lui. Ses pas se sont approchés, le matelas s'est enfoncé et j'ai aperçu sa jambe du coin de l'œil. J'ai dégluti et j'ai enfin levé les yeux. La première chose que j'ai vue, c'est ma famille devant la porte. Ils n'allaient pas nous

laisser seuls.

J'ai tourné la tête vers Lewis et j'ai arrêté de respirer. Je me souvenais de son visage dans les moindres détails, y compris la petite cicatrice sous son sourcil.

— Summer, a-t-il murmuré.

J'ai fermé les paupières. Il avait prononcé mon nom exactement comme je l'avais imaginé tant de fois quand j'étais enfermée dans la cave. Ses yeux brillaient avec la même intensité. Tout à coup, mon nom ne me paraissait plus aussi étrange.

Ses beaux yeux verts ont transpercé les miens. Il me regardait exactement comme avant. Comment était-ce possible ? Est-ce qu'il m'avait vraiment attendue ? Je voulais à tout prix le croire, mais sept mois et demi, c'était une éternité. Quand s'était-il mis à penser que j'étais morte ? Est-ce qu'il avait tenté de m'oublier ? Il me cherchait encore, mais est-ce que ça signifiait qu'il m'aimait toujours ?

Je n'osais pas lui poser les milliers de questions qui me taraudaient. À plusieurs reprises, il a ouvert la bouche et l'a refermée sans rien dire. Je suppose que lui non plus ne trouvait pas les mots. Il était aussi perdu que moi. J'avais toujours imaginé que nos retrouvailles seraient romantiques : une jeune fille sauvée se jette dans les bras de son amoureux et ils s'embrassent.

— Lilas ?

J'ai sursauté en entendant la voix d'Iris. Elle regardait autour d'elle nerveusement en évitant de croiser le regard des autres. J'ai écarté le drap et je me suis levée. Ma tête s'est mise à tourner une fois que j'ai été debout et j'ai titubé en tentant de faire un pas.

Lewis a étouffé un cri en se redressant.

— Summer !

Ma mère s'est énervée et m'a ordonné de retourner au lit. J'ai ignoré ma famille pour courir dans les bras d'Iris. Elle a fondu en larmes. J'avais envie de rentrer à la maison. Pas dans la cave, mais quelque part avec Rose, Iris et Violette. Je ne me sentais pas en sécurité sans elles.

— Ça va ? lui ai-je demandé en l'examinant de la tête aux pieds.

Il l'avait poignardée !

Elle a hoché la tête.

— Ça va. La blessure n'était pas profonde. Violette...

Elle a laissé échapper un gros sanglot. *Quoi ?*

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu étais avec elle, ils me l'ont dit. Comment va-t-elle ?

Iris a sangloté sur mon épaule en secouant la tête. *Non.*



— Ce n'est pas possible.

Violette était morte. Trèfle l'avait tuée.

Je me suis effondrée contre Iris en tremblant de tout mon corps. C'était horrible. Après tout ce qu'elle avait traversé, Violette était morte quand même. Les larmes dévalaient le long de mes joues.

Pourquoi est-ce que ça ne pouvait pas bien se terminer ?

— Rose, où est Rose ? ai-je demandé, entre deux sanglots.

— Elle est ici, mais on ne me laisse pas la voir.

Je me suis écartée et j'ai séché mes larmes – c'était inutile, de nouvelles surgissaient aussitôt.

— Je veux la voir. Il faut qu'on trouve quelqu'un.

— Summer, arrête ! a protesté Henry en m'attrapant par le bras.

Je me suis dégagée.

— Tu dois retourner au lit.

Je lui ai tourné le dos. Mon propre frère était devenu comme un inconnu pour moi.

— Tu sais où elle est ? ai-je demandé à Iris.

— Non, j'ai posé mille fois la question, on refuse de me répondre.

La porte s'est ouverte et Cecilia est entrée.

— Iris, tu ne peux pas être ici. Et toi, Summer, tu dois rester au lit.

— Lilas, l'ai-je corrigée automatiquement.

Je me suis immobilisée, horrifiée. Lilas ? J'étais choquée de ce réflexe. Je suis retournée me coucher, enveloppée dans une épaisse couche de brouillard. Pourquoi avais-je dit ça ?

— Est-ce que vous pourriez essayer de savoir comment va Rose ? ai-je imploré Cecilia, les yeux pleins de larmes.

— Je ferai mon possible. Iris, retourne dans ta chambre. Tu pourras revenir plus tard, je te le promets.

Pourquoi est-ce qu'ils ne l'appelaient pas Becca ? Personne n'était venu la voir pour dire la vérité aux médecins ? Mon cœur s'est serré. J'étais persuadée que sa famille se manifesterait. Iris est sortie sans protester et je me suis retrouvée seule à nouveau. Enfin, pas vraiment seule.

Du coin de l'œil, je voyais Lewis m'observer comme si j'étais devenue folle. C'était probablement le cas, je ne savais plus trop. Est-ce que j'avais envie de lui parler ? Oui, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Qu'est-ce que je pouvais lui dire ? Les choses devaient avoir changé pour lui... plus de sept mois s'étaient écoulés ! Même si, techniquement, nous n'avions pas rompu, étions-nous encore ensemble ? Qu'est-ce que je voulais ? *Ensemble*. J'avais envie qu'on soit ensemble, mais je ne savais plus comment me

comporter. Je n'étais pas la même Summer que celle dont il était tombé amoureux. Je n'avais rien à lui offrir.

Mes yeux me piquaient. *Il est ici avec moi.* J'avais envie de courir vers lui, mais j'avais peur.

— Vous pouvez nous laisser une minute ? ai-je demandé, les yeux fixés sur le lit.

Ils comprendraient que je voulais parler avec Lewis. Ma famille est sortie de la chambre et il s'est rassis sur le bord du matelas, le visage tourné vers moi. J'étais obligée de le regarder. Je n'avais plus aucune excuse. *C'est Lewis. Pourquoi est-ce que j'ai si peur ?*

— Sum, a-t-il murmuré.

Mon nom ne sonnait pas faux quand il le prononçait. Il avait un sens et me rappelait toutes les fois où Lewis m'avait appelée avant.

— Regarde-moi, mon cœur.

L'air a quitté mes poumons. *Mon cœur.* Je n'arrivais pas à reprendre mon souffle. J'ai dégluti et j'ai levé les yeux. Il m'observait avec amour, l'air soulagé. J'ai vu mon avenir dans son regard. Il n'avait pas changé. Mon cœur a palpité et je me suis sentie à nouveau en vie.

L'atmosphère a changé, elle était plus légère, le soulagement et le désir avaient remplacé d'autres émotions plus sombres. Il m'avait tellement manqué. Pas un jour n'avait passé sans que je pense à lui. J'avais entendu dire que le véritable amour ne peut naître qu'après qu'un couple a traversé et surmonté une épreuve majeure. Était-ce notre cas ? J'aimais encore Lewis et il semblait partager mes sentiments. Je n'étais pas naïve au point de croire que je quitterais l'hôpital avec lui et que nous vivrions heureux avec ou sans enfants – les fins parfaites sont réservées aux contes de fées –, mais j'avais l'espoir que les choses s'arrangent.

Les lèvres de Lewis ont lentement esquissé le plus beau des sourires.

— Salut, toi, a-t-il chuchoté.

J'ai souri à mon tour.

— Salut.

C'était un peu étrange. Nous n'avions jamais été mal à l'aise. Comme je le connaissais avant de sortir avec lui, il n'y avait jamais eu de gêne entre nous. Le silence est retombé. J'ai joué avec le tissu de ma tenue d'hôpital. *S'il te plaît, dis quelque chose de plus qu'un bête « salut » !* Est-ce que ce malaise allait durer longtemps ? Nous allions peut-être devoir réapprendre à nous connaître. Je n'étais plus la même et je ne savais pas si je serais un jour pareille à la Summer d'avant.

— Comment vas-tu ?

Il s'est mordu la lèvre, les sourcils froncés comme s'il s'en voulait de m'avoir demandé ça. Oui, Lewis, la question était idiote.

— Ça va.

Il a haussé un sourcil.

— Qu'est-ce que tu veux vraiment savoir ? ai-je demandé.

Il a soupiré.

— Sum, j'ai un million de questions et j'ai des tas de choses à te dire, mais je ne trouve pas les mots.

Il s'est penché vers moi et mon cœur s'est emballé. *Qu'est-ce qu'il fait ?*

— Pour le moment, j'ai juste envie de te prendre dans mes bras. Tu m'as tellement manqué.

Je me suis hissée vers lui. Il a passé ses bras autour de moi et m'a attirée vers son torse. Ses mains se sont agrippées à mes cheveux avec un désespoir tel que mes yeux se sont à nouveau remplis de larmes. J'ai enfoui la tête contre lui et j'ai éclaté en sanglots. L'horreur, le chagrin et la peur de tous ces derniers mois sont sortis d'un coup et j'ai hoqueté jusqu'à en avoir mal à la gorge.

Lewis me serrait en me donnant de temps en temps des baisers dans le cou.

— Tout va bien, mon cœur, tu es en sécurité maintenant. Je t'aime si fort.

Il était penché bizarrement, ça ne devait pas être confortable, mais il n'a pas bougé d'un millimètre. J'ai senti son corps trembler et j'ai compris qu'il pleurait aussi. Je ne l'avais jamais vu pleurer. Ça m'a fendu le cœur.

J'avais envie de le consoler, de le supplier d'arrêter, mais je n'arrivais pas moi-même à cesser. Le soulagement que je ressentais était si fort qu'il me submergeait complètement. Il était vraiment là, ce n'était pas un rêve. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés ainsi. J'ai eu l'impression que ça durait des heures. Son odeur m'enveloppait, j'étais à la maison.

Quand il m'a enfin lâchée, je suis retombée contre mon oreiller, épuisée. Même si je n'avais fourni aucun effort, je n'en pouvais plus.

— Désolé, tu dois te reposer.

Il a tiré les draps jusqu'à mon menton, puis m'a observée, en se concentrant sur chaque parcelle de mon visage. Je devais être affreuse à voir, avec des bleus et des égratignures partout. J'ai baissé les yeux, c'était trop intense de le voir me dévisager comme ça. Je me sentais tellement vulnérable. Lewis lisait en moi mieux que personne, sans doute parce que je partageais tout avec lui. Il n'y avait pas moyen de lui faire avaler des couleuvres.

Je me suis mordu la lèvre et je me suis mise à jouer avec mes doigts.

— Tu t'en vas ?

— Je ne vais nulle part. Plus jamais.

J'ai ricané.

— Harceleur.

Son rire a rempli la chambre. Il m'a pris la main et a posé ses lèvres dessus.  
J'ai souri en m'endormant.



34  
SUMMER

SAMEDI 26 MARS 2011

Je me suis agenouillée pour déposer les marguerites sur la tombe de Layal. Iris – Becca – a installé un gros bouquet de roses rouges sur celle de Rose. C’est ces fleurs-là qu’elle aurait voulues. Becca et moi, nous nous appelions par nos vrais noms depuis que nous étions sorties de l’hôpital, mais l’appeler « Becca » et l’entendre dire « Summer » était encore étrange.

Rose et Layal me manquaient tellement que j’en étais malade. Elles étaient devenues ma famille et je me réveillais encore chaque matin en m’attendant à les trouver près de moi. Je me sentais coupable de ne pas avoir pu aider Rose, mais je ne savais pas si j’aurais pu faire quoi que ce soit. Elle avait passé trop de temps dans la cave. Elle était sans doute devenue incapable de vivre libre. Et pourtant, à chaque fois que je repensais au jour où j’étais enfin rentrée à la maison et qu’elle s’était retrouvée seule à l’hôpital et avait avalé des médicaments jusqu’à en faire une overdose, je me haïssais.

— Je suis désolée, ai-je murmuré, à l’intention d’elles deux.

Désolée de ne pas avoir trouvé comment aider Rose, désolée de ne pas avoir réussi à empêcher Trèfle de s’en prendre à Violette.

Becca m’a pris la main.

— Ce n’est pas ta faute, Sum.

Je le savais, mais je me sentais mal tout de même. C’est le syndrome du survivant, apparemment. Elles sont mortes alors que je m’en suis tirée vivante.

— Allons-y, tu dois bientôt rentrer chez toi.

J’ai hoché la tête. Ma famille m’avait à peine laissée sortir depuis mon retour. Ils surveillaient mes moindres mouvements et je ne pouvais pas mettre le nez dehors, sans que l’un d’eux m’accompagne.

— Je reviendrai bientôt, ai-je promis à Rose et Violette.

Nous avons marché jusqu’au parking.

— Alors, tu viens ce soir ? ai-je demandé à Becca.

— Oui, je serai là à dix-huit heures trente.

— Génial !

Becca a glissé son bras sous le mien. Au cours des dix derniers jours, nous avons passé presque tout notre temps ensemble. Elle s’entendait bien avec ma famille et moi avec son frère. La situation nous rapprochait. Becca et Henry étaient aussi devenus proches. J’avais l’impression qu’il ne faudrait pas longtemps avant qu’ils ne soient ensemble... si Becca arrivait à surmonter sa crainte de ne pas être à la hauteur. J’en avais envie pour elle, même si ça me semblait dégueu qu’elle sorte avec mon frère. Elle méritait d’être heureuse. Je me suis rappelé que je devais dire à Henry de lui acheter une petite maison à la campagne, pour qu’elle puisse enfin vivre son rêve.

La voiture du frère de Becca et celle de Lewis étaient garées côte à côte. Lewis m’attendait au volant. Il est sorti dès que nous avons franchi la grille. Il avait l’air inquiet – j’étais étonnée que ses cheveux ne soient pas devenus prématurément gris.

— Tout va bien ?

— Oui, j’ai juste envie de rentrer à la maison et de me détendre.

J’ai pris place sur le siège passager.

Il a froncé les sourcils, semblant blessé que je monte directement dans la voiture au lieu d’aller vers lui. *Suis ton propre conseil, Summer*. Depuis Trèfle, je ne me sentais pas assez bien pour Lewis. J’avais l’impression qu’il était avec moi par pitié. Il était au courant de tout, aussi comment pouvait-il encore m’aimer ? Il était amoureux de l’ancienne Summer et il finirait par se rendre compte que ce n’était pas moi.

Lewis m’a rejointe dans la voiture et s’est tourné vers moi. Le frère de Becca a démarré et je les ai regardés s’éloigner.

— Je t’aime, a murmuré Lewis en me regardant dans les yeux.

Je n’en doutais pas, mais j’étais persuadée que cet amour ne s’adressait pas à celle que j’étais aujourd’hui.

— Je t’aime aussi, Lewis.

— Mais ?

— Il n’y a pas de *mais*.

Il a haussé les sourcils.

— Je te connais, Summer. Je sais qu’il y a quelque chose que tu ne me dis pas.

J’ai soupiré.

— Lewis, est-ce qu’on peut laisser tomber et rentrer, s’il te plaît ?

Nous nous sommes fixés. Je ne céderais pas. Je ne voulais pas admettre ce

que je ressentais, de peur qu'il ne confirme mes craintes.

— Becca viendra ce soir.

— D'accord. Tu crois qu'on pourra bientôt passer une soirée seuls tous les deux ?

Je me suis figée. *Seuls pour faire quoi ?*

— Je n'attends rien ! s'est-il exclamé en voyant mon expression paniquée. Summer, je ne t'obligerai jamais à faire quoi que ce soit. Je n'attends rien de toi. Merde, j'ai envie de tuer ce salopard !

J'ai souri.

— Surveille ton langage.

Il a répondu à mon sourire et s'est calmé.

— Désolé. Tu ne devras jamais rien faire avec moi que tu ne voudrais pas. Tu le sais.

— Oui, je le sais. Écoute, Trèfle était...

Je n'ai pas achevé ma phrase, je ne savais pas comment m'exprimer ou comment dire les choses de façon moins brutale.

— Avec lui, je n'avais pas le choix, et maintenant, je me sens...

*Salie, utilisée, foutue.* Je n'avais pas envie de dire les mots à haute voix, ça rendrait ce qui m'était arrivé trop réel.

— Je ne me sens pas mal quand tu es près de moi, mais je ne suis pas encore prête. Je ne sais pas quand je le serai. Ou si je le serai un jour.

— Summer, écoute-moi, je t'en prie. Je ne te presserai jamais. Je t'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra. Tous les mecs ne sont pas guidés par leur bite. Je n'ai pas besoin de sexe. Je suis capable de me contrôler, tu sais.

J'ai souri.

— C'est vrai. Désolée. Je le sais. C'est juste que je ne veux pas que tu t'ennuies avec moi.

— Je ne m'ennuie pas. Je ne pensais même plus te revoir, Sum. Le sexe n'est pas une priorité pour moi. Oublie ça, ne t'en soucie pas. Je n'en parlerai plus. Quand tu seras prête – si tu es prête un jour –, nous pourrons en reparler.

— Vraiment ?

— Vraiment. Bon, tu veux voir un film qui fait flipper ou qui fait rire ?

Est-ce qu'une fiction pouvait encore m'effrayer ? Tout ce qui me terrorisait avant me semblait tellement bête désormais. Une fois qu'on a vécu son propre film d'horreur, on est blindé.

— Comme tu veux.

— Si on laissait Henry décider ?

J'ai haussé les épaules.

— Ouais, ça m'est égal.

Le visage de Lewis s'est fendu d'un immense sourire.

— Quoi ?

— Tu as dit *ça m'est égal*, ça fait un moment que je ne t'avais pas entendue dire ça.

J'ai levé les yeux au ciel.



— Qu'est-ce que tu veux regarder ? a demandé Lewis à Henry quand il est entré dans ma chambre.

— *Halloween* ? a-t-il suggéré, avant de se reprendre : Heu... Summer...

— Je ne suis pas un bébé, choisis ce que tu veux.

— Mais ce n'est pas trop...

— Henry, mets-le. Je ne veux pas qu'on me traite différemment, OK ?

Même si j'avais vécu des horreurs, je n'avais pas envie d'être traitée comme une poupée de porcelaine. Avant Trèfle, on se serait moqué de moi parce que j'avais peur du faux sang et des acteurs qui hurlaient. Si je voulais tourner la page sur ce qui m'était arrivé et redevenir Summer, il fallait que l'on se comporte avec moi comme avant.

Henry n'a plus rien dit. Il a glissé le DVD dans le lecteur et s'est assis à côté de moi.

— T'as déjà peur ? m'a-t-il taquinée.

Le film n'avait même pas encore commencé. J'ai souri en le remerciant intérieurement d'être normal.

— Pas encore, tu le sauras. Et où est le pop-corn ?

Il a ri.

— Maman l'apporte dans une minute.

*Halloween* a commencé. J'espérais que ça me ficherait la trouille, comme ça je saurais qu'il restait encore une petite part intacte tout au fond de moi. Quand les personnages se sont fait assassiner les uns après les autres, je n'ai même pas cillé. C'était comme si je regardais ma mère faire la cuisine. J'avais assisté à ce genre de scènes – et ce n'était pas de la fiction – trop souvent pour que ça m'affecte encore. Est-ce que je ne ressentirais toujours rien si quelqu'un était tué sous mes yeux ? Je l'espérais un peu. Je ne voulais plus jamais ressentir une telle terreur. J'étais arrivée à un point où je pouvais me détacher de ce qui se passait, surtout si je ne connaissais pas la victime.

— Ça va, Sum ? m'a demandé Henry d'un air moqueur.



— Très bien. Ça ne me fait plus peur.

Comme je savais qu'ils allaient échanger des regards et avoir de la peine pour moi, je me suis concentrée sur l'écran. Dès que le générique de fin a débuté, Henry a quitté la chambre en courant. C'était ma faute, je n'aurais pas dû lui dire ça. C'était idiot, j'aurais dû garder cette réflexion pour moi.

Lewis m'a adressé un sourire triste. Il ne va pas s'y mettre lui aussi !

— Je veux aller à la soirée d'Ethan ce soir, ai-je annoncé, espérant lui changer les idées.

Kerri m'avait parlé d'une fête en petit comité organisée par son petit ami, Ethan. J'avais hésité. Avant j'adorais aller chez lui avec des amis et déconner pendant la soirée.

— J'ai un truc à régler avec Rachel, ai-je ajouté.

Lewis m'a regardée d'un air méfiant.

— Pourquoi ?

Je venais de le lui dire.

— Pour régler un truc avec Rachel.

— Ça, j'ai compris, Summer, mais pourquoi ?

— Parce que c'est mon amie et qu'elle s'en veut. Ce qui s'est passé n'est pas sa faute.

Il a tressailli et a baissé les yeux. Il pensait que c'était sa faute à lui.

— Lewis, ce n'est la faute de personne à part celle de Trèfle. S'il te plaît, arrête de culpabiliser.

Je me suis approchée de lui et j'ai posé ma tête sur son épaule.

— Je t'aime.

Il a soupiré et m'a prise dans ses bras.

— Je t'aime aussi, Sum, c'est juste...

— Chut. Ne dis rien. Tu ne pouvais pas savoir. Je déteste que tu te sentes coupable pour une situation que tu ne pouvais pas maîtriser.

Il m'a souri d'un air tendu en acquiesçant. Je savais qu'il n'était pas encore convaincu. J'aurais voulu qu'il comprenne que ce n'était pas sa faute, mais il était têtu : il devait arriver lui-même à cette conclusion. J'espérais que ce serait bientôt le cas, je n'aimais pas qu'il se sente nul.

— Alors tu veux vraiment aller à une soirée ?

— Oui.

Il n'y aurait que cinq ou six amis. Nous serions tranquilles chez Ethan, nous jouerions à *Guitar Hero*. Ce ne serait pas vraiment une mégateuf.

— D'accord, a-t-il fini par répondre. On ira.

— J'y serais allée de toute façon.

Il a eu un sourire amusé et ses yeux ont pétillé.

— Toujours aussi butée.

— Comme toi. Becca vient aussi.

Il a hoché la tête.

— Attends, tu ne veux pas te préparer ?

Il a consulté sa montre et j'ai deviné ce qu'il allait dire.

— Il ne reste que cinq heures avant le départ.

J'ai levé les yeux au ciel.

— Je ne mets pas autant de temps que ça, tu le sais très bien.

— Je suis si fier de toi.

*Quoi ? D'où est-ce que ça sortait ?* Changement de sujet par un virage à cent quatre-vingts degrés.

— Tu gères vraiment très bien. Mieux que quiconque.

Est-ce que j'avais le choix ? Je ne voulais pas laisser ce malade gâcher ma vie, même si, au fond de moi, je sentais que je gérais *trop bien*. Le numéro d'un bon thérapeute figurait sur un dépliant qu'on m'avait donné à ma sortie de l'hôpital. Pour le moment, j'avais envie de profiter du fait que j'étais en vie et libre.

— Je vais prendre un bain.

Lewis a froncé les sourcils.

— D'accord. Ça va ?

— Oui, Lewis.

Si j'avais reçu une pièce à chaque fois que quelqu'un me posait cette question, je serais milliardaire depuis longtemps.

Lewis m'a lâchée à regret. Je suis sortie de ma chambre en me retournant une dernière fois vers lui. Il avait l'air soucieux, comme toujours. Je n'arrivais pas à croire qu'il avait passé tout son temps à me chercher. Pendant que je croupissais dans cette cave, il s'était introduit dans la maison de Trèfle. J'aurais aimé le savoir sur le moment, deviner qu'il était à nouveau près de moi. Ça n'avait plus d'importance, j'étais de retour à la normale – même si je ne savais pas ce que *normale* allait signifier pour moi, désormais.

J'ai verrouillé la porte de la salle de bains et je me suis examinée dans le miroir. J'avais l'impression d'être deux personnes. Lilas était celle qui avait été blessée et abusée ; Summer, celle vers qui j'étais revenue. Trèfle m'avait au moins apporté ça : en me collant un faux prénom il m'avait aidée à me déconnecter de toute cette horreur. Combien de temps faudrait-il pour que Summer et Lilas ne fassent plus qu'une ?

Trèfle était désormais enfermé dans une unité psychiatrique sécurisée. Je me demandais quel effet ça lui faisait, s'il paniquait, s'il avait l'impression d'étouffer, comme moi. Je l'espérais. Au moins il recevrait l'aide dont il avait

besoin pour remettre de l'ordre dans son cerveau détraqué. Au début, j'avais été furieuse qu'il échappe à un procès : on l'avait considéré comme inapte à être jugé, ce qui n'avait rien d'étonnant. J'avais fini par l'accepter. Tant qu'il était enfermé et qu'il ne pouvait faire de mal à personne...



Lewis a serré ma main quand nous sommes passés en voiture devant le parc sur le trajet pour nous rendre chez Ethan. J'ai tourné la tête pour regarder le lieu où Trèfle m'avait enlevée et mon estomac s'est noué. Mon sang s'est glacé. J'ai repensé à la première fois où il m'avait appelée Lilas, avant de me traîner vers sa camionnette. J'ai fermé les yeux. *N'y pense pas.*

— Tu es sûre de vouloir y aller ? a insisté Lewis en arrêtant le véhicule dans l'allée d'Ethan.

— Oui, allons-y.

Même si j'étais sûre d'en avoir envie, j'étais nerveuse à l'idée de revoir tout le monde. Henry nous suivait avec Becca. Il passait beaucoup de temps avec elle et elle semblait heureuse.

Kerri est sortie de la maison en courant et a pratiquement arraché ma portière.

— Summer ! s'est-elle exclamée en me tirant vers elle.

J'ai souri et je me suis serrée contre elle. Ces câlins où Kerri me broyait les côtes m'avaient vraiment manqué.

— Salut, ai-je tenté d'articuler en cherchant à reprendre ma respiration.

Elle m'a repoussée, les bras tendus, un immense sourire sur le visage.

— Je suis trop contente que tu sois là. Je n'étais pas sûre que tu viendrais.

Nous ne nous étions parlé au téléphone que deux fois depuis mon retour, mais nous avons échangé des textos presque tous les jours.

— Je ne me suis décidée qu'il y a quelques heures. Rachel est là ?

— Oui, elle est à l'intérieur. Tu n'es pas fâchée contre elle, tout de même ?

— Non, tu le sais bien.

Pourquoi avait-on du mal à croire que je n'étais fâchée contre personne à part Trèfle ?

— Entrons, ça caille.

J'ai suivi Kerri – Lewis sur mes talons, comme d'habitude. J'ai retenu mon souffle tandis qu'Ethan, Beth, Rachel et Jack tournaient la tête vers moi.

— Salut, ai-je marmonné, un peu nerveuse.

Ethan a brandi une bouteille de Malibu.  
— T'as soif ?  
Et c'est ainsi que j'ai retrouvé mes amis.



— On peut se parler ? ai-je demandé à Rachel.  
Nous étions dans le salon et nous buvions en grignotant des snacks depuis une demi-heure. J'avais vraiment envie de mettre les choses au point avec elle. Elle n'avait pratiquement rien dit de la soirée et fuyait mon regard.  
— D'accord. Dans la cuisine ?  
Nous avons marché côte à côte, légèrement mal à l'aise. Je me suis assise à la table haute et je me suis mordu la lèvre.  
— Summer, je suis désolée...  
Je l'ai interrompue d'un geste de la main.  
— Rachel, arrête, je ne veux pas que tu t'excuses.  
Je ne voulais pas qu'on me demande pardon.  
— Ce n'était pas ta faute, ne dis pas que tu es désolée. Je veux juste que ça se passe bien entre nous.  
J'avais l'impression d'être un perroquet : je répétais tout le temps la même chose.  
Elle est restée bouche bée.  
— Comment veux-tu ? Après ce qui t'est arrivé, ce qu'il t'a fait... Sans moi, tu n'aurais pas été là...  
— Tu n'y es pour rien. Ce qui est fait est fait et c'était entièrement à cause de lui. OK ?  
Les larmes lui sont montées aux yeux et j'ai senti mon cœur se serrer. Super, nous allons nous transformer en fontaines toutes les deux !  
— Ne pleure pas, sinon je vais m'y mettre aussi.  
Elle s'est essuyé les yeux.  
— J'arrive pas à me retenir. Mais toi, ça va ?  
*Oui et non.*  
— Ça ira.  
— Tu consultes quelqu'un, pour parler de tout ça ?  
— Non, mais je crois que je vais bientôt le faire.  
Elle a hoché la tête.  
— Je pense que ce serait une bonne idée.

— Dans le fond, je sais que je dois passer par là, mais j'ai envie de continuer à vivre encore un peu dans le déni.

— C'est vachement populaire, le déni.

J'ai souri et je me suis penchée vers elle :

— Je comprends très bien pourquoi. On y retourne ?

De la cuisine, je pouvais voir Becca avec Henry : ils étaient dans leur monde, bavardaient en tête à tête, mais je ne voulais pas la laisser seule trop longtemps. Pour elle, comme pour moi.

— Bien sûr, on y va, a-t-elle répondu. C'est réglé alors ?

J'ai acquiescé en me glissant au bas du tabouret.

— Totalement.

Je l'ai serrée dans mes bras avant de regagner le salon.

## DIMANCHE 10 AVRIL 2011

Je suis descendue en entendant la voix de Lewis. Il m'avait à peine quittée d'une semelle depuis mon retour à la maison, mais la veille, je l'avais obligé à passer la nuit chez lui. J'étais une grande fille et, même si je n'aimais pas dormir seule, il le fallait. Les choses revenaient doucement à la normale. En apparence en tout cas. Les gens marchaient encore sur des œufs avec moi, mais moins qu'au début. J'arrivais à rester aux toilettes tranquillement sans que l'on se lance à ma recherche.

Le visage de Lewis s'est éclairé quand il m'a vue et mon cœur a bondi dans ma poitrine. Mes sentiments pour lui étaient identiques, mais quelque chose avait changé. *Moi*. Je n'étais plus celle dont il était tombé amoureux. Il m'assurait que ça n'avait aucune importance, qu'il m'aimait autant qu'avant, peut-être plus. Nous faisons de notre mieux et, tant qu'il était partant, je l'étais aussi.

— Salut.

Il m'a enlacée et a enfoui la tête dans mes cheveux, puis il m'a embrassée dans le cou. C'était plus intime que d'habitude et, même s'il m'avait promis qu'il attendrait le temps qu'il faudrait et resterait même chaste jusqu'à la fin de nos jours – ce qui était ridicule, quel mec ferait ça ? –, je me sentais coupable de ne pas le désirer.

— Salut. T'as vu ? J'ai survécu, ai-je plaisanté.

Je ne savais même pas ce qu'il redoutait qui puisse m'arriver pendant la nuit s'il n'était pas là. Je dormais, c'est tout.

Il a incliné la tête sur le côté et ses yeux se sont illuminés.

— Ravi de l'entendre. Je ne t'ai pas manqué, alors ?

— Tu veux savoir si les coups de coude dans les côtes m'ont manqué ?

Absolument pas, non.

— Merci, je me sens apprécié.

J'ai affiché un large sourire. C'était tellement *normal* de se taquiner comme ça.

— Allez, dehors.

Il a plissé le front, abasourdi.

— Tu veux te battre ?

— Non, imbécile, bar... be... cue, ai-je articulé lentement.

— En avril ?

J'ai haussé les épaules.

— Il fait doux et mon père a du steak à revendre.

Fallait vraiment une excuse pour faire un barbecue ? Après avoir passé sept mois et demi enfermée dans une cave, j'adorais passer du temps à l'extérieur. Au début, c'était presque douloureux ; mes yeux me faisaient mal, je me sentais trop exposée. Mais à présent, je n'arrivais plus à me passer de cette liberté... même si je ne voulais plus jamais me retrouver seule à l'extérieur.

— T'as raison.

— J'ai parlé à Michael aujourd'hui.

Lewis s'est immobilisé et son visage s'est assombri.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? C'était au sujet de ce salopard ?

Pour Lewis, Trèfle ou Colin, quel que soit le nom qu'on utilise pour évoquer ce malade, c'était uniquement « ce salopard ».

— Oui, ai-je murmuré en ignorant son expression furieuse. Apparemment, il réagit bien au traitement.

— Hum, a grogné Lewis. Et tu le crois ?

— Je pense que les médecins le croient.

Trèfle était intelligent et très doué pour donner l'illusion d'être un type normal. Je ne doutais pas qu'il soit capable d'emboîter ses thérapeutes. Ça ne l'aiderait de toute façon pas beaucoup : il ne serait jamais libéré.

— Ça va ? Tu sais que, quoi qu'il arrive, il ne t'approchera plus jamais, hein ?

— Bien sûr, ai-je déclaré avec plus d'assurance que je n'en ressentais.

J'ai souri et je me suis dirigée vers le jardin. Lewis m'a suivie et m'a serré la main très fort, comme s'il avait peur que personne ne puisse me venir en aide, si Trèfle sortait. J'étais convaincue que s'il réussissait à s'évader ou s'il était relâché un jour, même si c'était censé ne jamais se produire, il tenterait de

nous récupérer. Pour lui, nous formions une famille et il avait prouvé, à chaque fois qu'il kidnappait ou tuait quelqu'un, à quel point il était déterminé quand il s'agissait de protéger sa famille.

Pour l'instant, je ne m'inquiétais pas le moins du monde. J'allais manger du steak avec les gens que j'aimais et profiter de ce doux après-midi d'avril. L'espace de quelques heures, je ne devrais même pas faire semblant d'aller bien.

.....

**CE ROMAN  
VOUS A PLU ?**

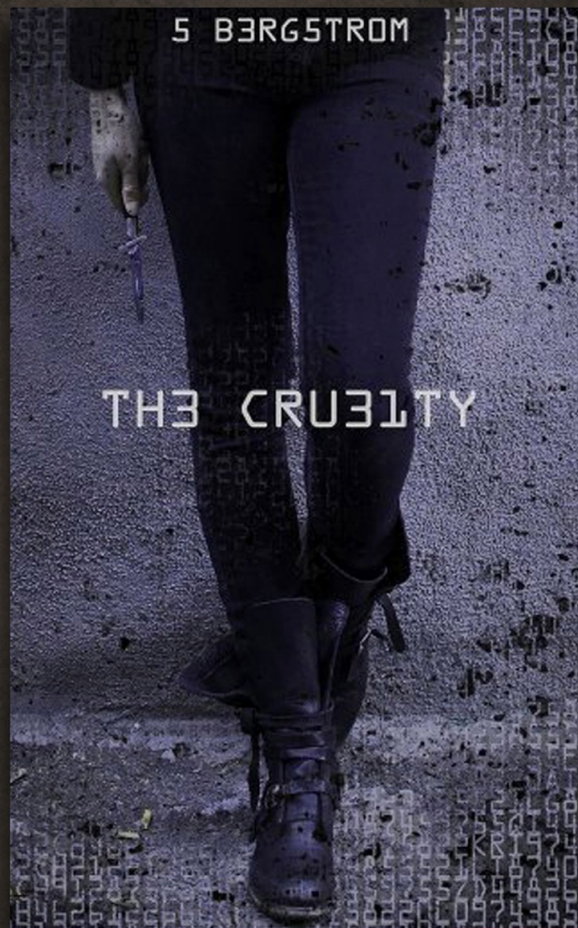
.....

Donnez votre avis et  
**DISCUTEZ-EN**  
avec d'autres lecteurs sur

**LECTURE**  
academy.com



DANS LA MÊME COLLECTION



RETROUVEZ DES EXTRAITS SUR **LECTURE**  
academy.com  
Votre communauté

SCOTT BERGSTROM

# THE CRUELTY

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Alice Delabre

hachette  
ROMANS

Couverture : © Scott Bergstrom.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Alice Delarbre.

L'édition originale de cet ouvrage a paru  
en langue anglaise chez Feiwel and Friends, sous le titre :  
THE CRUELTY

© 2017 by Scott Bergstrom.  
© Hachette Livre, 2017, pour la traduction française.  
Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

ISBN : 978-2-01-161314-1

*Pour Jana,  
l'intrépide*

« L'une des raisons de la laideur des adultes, dans le regard de l'enfant, tient à ce que celui-ci a en général les yeux levés, or, vus d'en dessous, peu de visages apparaissent sous leur meilleur jour. »

*GEORGE ORWELL*

NEW YORK

## UN

Les garçons attendent la décapitation. Assis sur leurs chaises, captivés, on dirait des chacals à l'affût, impatients de voir le couperet tomber. S'ils s'étaient donné la peine de lire le bouquin, ils sauraient que ça n'arrivera pas. Le livre se finit sans prévenir. Comme un film arrêté juste avant la dernière scène. Ou comme la vie, plutôt. On ne voit presque jamais arriver le coup fatal.

Notre prof, M. Lawrence, détache bien chaque mot et caresse son affreuse petite barbichette rase en arpentant la salle de cours. Le discret tambourinement de ses pieds sur le lino – talon-orteils, talon-orteils – donne l'impression qu'il cherche à prendre les mots par surprise, en arrivant par-derrière. *Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde.*

Les pas se suspendent quand M. Lawrence atteint la table de Luke Bontemp : il lui tape sur la tête avec le dos du livre. Luke, qui était en train d'écrire un texto, tente de planquer son téléphone sous sa veste.

— Range-moi ça ou je te le confisque.

L'appareil disparaît dans la poche de Luke.

— À ton avis, de quoi parle Camus dans ce passage ?

Luke lui décoche ce sourire qui le sort de toutes les situations. Le pauvre. Beau, naze et débile. Son arrière-arrière-grand-père aurait fait fortune en vendant du pétrole aux Allemands et de l'acier aux Anglais pendant la Première Guerre mondiale. Et aucun membre de sa famille, depuis, n'aurait eu à travailler. Ça vaudra aussi pour lui, alors pourquoi s'emmerder à lire Camus ?

— « La tendre indifférence du monde », répète M. Lawrence. De quoi s'agit-il, à ton avis ?

Luke gonfle ses poumons. J'entends presque les rouages encrassés de son cerveau grincer sous sa coiffure impeccable.

— L'indifférence, c'est... Peut-être qu'il veut dire qu'il s'en fout.

Vingt-huit élèves sur les vingt-neuf que compte la classe éclatent de rire, Luke compris. Je suis la seule à ne pas le faire. J'ai lu ce roman, *L'Étranger*, à quatorze ans. Mais je l'ai lu dans sa langue originale, en français, et lorsque M. Lawrence a inscrit sa traduction anglaise au programme du cours de « littérature étrangère », je n'ai pas eu envie de le rouvrir. C'est l'histoire d'un type qui s'appelle Meursault et dont la mère meurt. Ensuite, il tue un Arabe et est condamné à avoir la tête tranchée en place publique. Ça s'arrête là. Camus nous prive de la mise à mort.

Je me tourne vers la fenêtre, contre laquelle la pluie crépite toujours. Son bruit régulier plonge tout le monde dans une sorte de demi-sommeil. J'aperçois la silhouette des gratte-ciel sur la Soixante-Troisième Rue, les gouttes d'eau qui s'accrochent aux vitres les déforment, estompent leurs contours et les font ressembler à des souvenirs d'immeubles plutôt qu'à des vrais.

On a beau être en train d'étudier la fin de *L'Étranger*, ce sont toujours les premières lignes du roman qui m'obsèdent. *Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas\**<sup>1</sup>.

Moi, je sais. Je sais très exactement quand maman est morte. Ça fait dix ans aujourd'hui. Je n'avais que sept ans à l'époque et j'étais présente. Des images me reviennent parfois, vignettes ou petits extraits animés, par flashes. C'est rare que je me repasse la scène de bout en bout. La psy que je voyais à une époque disait que c'était normal, que ça deviendrait plus facile avec le temps. Elle se plantait.

— Qu'en dis-tu, Gwendolyn ?

J'entends la voix de M. Lawrence. Je comprends même la question. Mais mon esprit est parti beaucoup trop loin pour y répondre. Je suis sur la banquette arrière de la vieille Honda, les yeux mi-clos, la tête contre la vitre froide. bercée par les cahots de la voiture sur la piste en terre battue des faubourgs d'Alger, je m'assoupis. Soudain, je sens que le frottement des pneus sur la route s'atténue, la voiture ralentit et ma mère étouffe un cri. J'ouvre les yeux et je découvre des flammes derrière le pare-brise.

— Gwendolyn Bloom ! Ici la terre !

Je reviens brusquement à l'instant présent. M. Lawrence a placé ses deux



mains en porte-voix.

— Gwendolyn Bloom, ici la terre ! Peux-tu nous expliquer ce que veut dire Camus quand il parle de « la tendre indifférence du monde » ?

Même si une partie de mon esprit est toujours dans la Honda, je lui donne une réponse. Une réponse détaillée, et pertinente je crois. Bizarrement, il me regarde avec un petit sourire amusé. Ce n'est qu'après avoir parlé une vingtaine de secondes que je m'en rends compte : tout le monde est mort de rire.

— En anglais, s'il te plaît, dit-il avant de se tourner vers le reste de la classe, un sourcil haussé.

— Pardon, je m'empresse de dire en tirant sur la jupe de mon uniforme et en jouant avec une mèche de mes cheveux aussi rouges qu'un camion de pompiers. Je... quoi ?

— Tu parlais en français, Gwendolyn.

— Désolée, je devais... penser à autre chose.

— Tu es censée penser à la tendre indifférence du monde.

Une fille assise derrière moi lance :

— Mais quelle espèce de crâ-neu-se !

Elle étire le dernier mot pour bien enfoncer le clou. Astrid Foogle. On a le même âge, pourtant on lui donnerait au moins vingt et un ans. Son père possède une compagnie aérienne.

— Assez, cingle M. Lawrence.

Je la foudroie du regard. Astrid Foogle – dont la seule paire de boucles d'oreilles vaut plus que tout le contenu de mon appart – me traite, moi, de crâneuse ?

Et elle ne s'arrête pas là.

— C'est vrai, elle débarque il y a six mois, on ne sait pas d'où elle vient, elle se croit supérieure à tout le monde et maintenant, oh là là, elle parle français, et pas anglais comme ces abrutis d'Américains. Elle se prend pour qui, franchement ?

— Tais-toi, lui intime M. Lawrence. Immédiatement.

Une poignée d'élèves hochent la tête pour signifier qu'ils partagent l'avis d'Astrid, d'autres rient. Je sens les tremblements monter, et mon visage rougir. Chacune des synapses de mon cerveau cherche à combattre cette réaction

instinctive, mais elle est plus forte que moi. Pourquoi la colère ressemble-t-elle autant à l'humiliation ?

Le voisin d'Astrid, Connor Monroe, s'affale contre le dossier de sa chaise en souriant.

— Matez un peu ! Elle pleure, bouhouhou...

Ce qui est faux. Sauf que ces mots vont remplacer la réalité dans l'esprit des autres élèves. *Mdrmdrmdr gwenny bloom a chialé en cours #craneuse #ausecours*

La sonnerie dans le couloir produit alors un phénomène pavlovien : tout le monde se rue vers la porte. M. Lawrence brandit son exemplaire du roman dans une tentative ridicule pour rétablir l'ordre et hurle :

— On poursuit demain ! À la même heure !

Puis il ajoute à mon intention :

— Et tu prendras la parole en premier, Gwendolyn. Ça te laisse toute la soirée pour méditer sur la tendre indifférence du monde. Alors j'attends quelque chose d'élaboré. Et en anglais, *por favor*.

J'acquiesce en hochant la tête et rassemble mes affaires. Astrid Foogle est devant son casier, entourée comme toujours de sa cour. Elle est en train de m'imiter, lancée dans un monologue en pseudo-français, épaules voûtées, index pressé contre son nez pour l'aplatir.

Yeux baissés pour bien marquer ma déférence, je passe devant elle et ses amis dans l'espoir de rejoindre mon propre casier sans m'attirer d'ennuis. Malheureusement Astrid m'a repérée. Je le sais parce qu'elle se tait, et avec elle toute sa bande. J'entends les talons de ses chaussures – des Prada, évidemment – se rapprocher, ils claquent de plus en plus vite. Elle est suivie de près par ses amies.

— Hé, Gwenny, j'ai une question de traduction pour toi. Comment on dit « le suicide n'est pas une solution » en français ?

L'ignorant, je continue ma route, priant pour une mort subite – la sienne ou la mienne, peu importe. La chaleur irradie de mon visage, la colère vire à la rage, qui vire... à un sentiment plus violent que la rage. Il n'y a pas de mot pour le décrire, je me contente de l'imaginer. Je croise mes bras tremblants sur ma poitrine.

— Sérieux, insiste-t-elle, une fille comme toi pense forcément au suicide de temps en temps. Et qui pourrait te le reprocher, hein ? Alors, *s'il te plaît\**, on dit comment, Gwenny ? *En français\** ?

Je fais volte-face et les mots m'échappent dans une explosion :

— *Va te faire foutre\** !

Astrid se fige et, l'espace d'une demi-seconde – non, ça ne dure pas aussi longtemps –, la peur transparaît sur son visage. Presque aussitôt elle se rappelle où elle est, dans son royaume, entourée de renforts, et elle reprend ses esprits. Ses sourcils soigneusement épilés s'arquent. L'une de ses amies, Chelsea Bunchman, sourit et lui traduit ce que je viens de lui balancer. La bouche d'Astrid s'arrondit de surprise et j'entends un cri lui échapper.

— Espèce de petite raclure, dit-elle en faisant un pas dans ma direction.

Je vois la gifle avant de la sentir. Je la vois, mais je ne fais rien pour l'arrêter. Non, je me contente de me recroqueviller, de rentrer la tête dans les épaules. La claque est violente – Astrid y met tout son cœur – et mon visage pivote sur le côté sous la force du geste. Un de ses ongles se plante dans ma peau et m'égratigne.

Une foule s'est formée. J'aperçois les sourires de Luke Bontemp et Connor Monroe, et peut-être une dizaine d'autres élèves qui m'observent avec de grands yeux ronds, moins surpris que réjouis de ce qui se déroule devant eux. Ils forment un demi-cercle autour d'Astrid et moi, on se croirait dans une arène. Ils sont au spectacle, en fait. Et la scène est parfaitement codifiée. J'ai bien remarqué qu'Astrid ne m'avait pas donné un coup de poing ou un coup de pied, qu'elle ne m'avait pas tiré les cheveux. Non, elle m'a très calmement et très délibérément giflée. La Maîtresse, avec une majuscule, qui humilie la servante, avec une minuscule.

Au lieu de lui rendre sa claque – et à qui je voudrais faire croire que Gwendolyn Bloom en est capable ? –, je ferme les yeux. L'humiliation me rappelle les vents du Sahara, brûlants, violents et qui durent plusieurs jours. Une voix d'adulte ordonne à tout le monde de se disperser et je rouvre les yeux sur un professeur d'une cinquantaine d'années dont je ne connais pas le nom. Il a les mains dans les poches. Son regard circule d'Astrid à moi, puis se repose sur elle.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lui demande-t-il.

— Elle m'a dit d'aller... Je ne peux pas répéter le mot. C'est un gros mot, explique-t-elle d'une voix timide, blessée.

— Vraiment ? s'étonne-t-il en me dévisageant.

J'ouvre la bouche, prête à balancer Astrid pour sa gifle.

— Oui, je réponds à la place.

*L'Étranger*, voilà le titre du roman qu'on étudie en cours. Il me définit à la perfection : l'étrangère. Techniquement, je suis américaine. C'est ce qui est écrit sur mon passeport. Mais je ne suis pas née ici et, jusqu'à la rentrée dernière, en septembre, je n'avais vécu aux États-Unis que dix-huit mois en tout, juste après l'assassinat de ma mère. On s'est installés, mon père et moi, à New York pour qu'il puisse occuper un poste aux Nations unies, dont le siège n'est pas très loin de mon lycée, Danton Academy.

Mon père n'aurait jamais pu me payer un endroit pareil tout seul. Jamais. Mais il travaille pour le département d'État en tant que diplomate, ce qui s'accompagne de certains avantages – une inscription en école privée pour les « diplogosses » par exemple. Dans certains pays, ce genre d'établissement est le seul correct à des kilomètres à la ronde et on se retrouve dans la même classe que le fils ou la fille d'un président, d'un roi ou d'un horrible dictateur. Ça m'est arrivé une fois. Le trouduc de fils d'un trouduc de président était assis à côté de moi en cours de maths. Il portait des chaussures sur mesure, fabriquées pour lui à Vienne et qui coûtaient cinq mille dollars la paire, alors que dans la rue, à quelques mètres de là, des gamins mouraient de faim.

Non que les choses soient très différentes à Danton. Ici aussi les élèves sont les enfants de présidents, de rois et de dictateurs – sauf qu'ils dirigent des entreprises et pas des pays. La plupart de ceux que je croise en cours ont toujours été riches. En général, la seule personne pauvre qu'ils connaissent, c'est le jeune étranger qui vient leur livrer leurs courses ou leur rapporter leurs vêtements du pressing. Si dans le reste du monde, le salaire de mon père ferait de nous des gens aisés, comparés aux élèves de Danton, on est fauchés.

Assise devant le bureau de la directrice adjointe, je triture ma jupe – bon sang, ce que je peux détester ça –, je tire sur l'ourlet pour qu'elle descende plus bas sur mes collants noirs, je lisse les plis. Les uniformes sont là pour niveler les différences entre les élèves, sans doute... En revanche, côté chaussures, aucune restriction. Du coup, on affiche aux pieds sa richesse, et le clan auquel on appartient : escarpins Prada ou moccassins Gucci pour les fortunes anciennes, ballerines Louboutin et baskets Miu Miu pour les nouveaux riches. Je suis l'un des deux membres du clan des Doc Martens – hors de propos à Danton. Les miennes sont rouges et éraflées. Celles de l'autre, un mec discret, fils d'artiste et toléré par les autres parce qu'il est une source fiable d'amphétamines, sont noires et bien brillantes.

Enfin, même si je débarquais subitement en Prada, ça ne changerait rien. Je

ne ressemble pas à Astrid Foogle, ni à aucun d'entre eux, à vrai dire. Trop grande. La taille trop épaisse, le nez trop épaté, la bouche trop large. En résumé tout est un peu trop chez moi. Mon père et mon médecin disent que je suis très bien comme je suis – ils attribuent ça aux hormones, aux muscles développés par des années de gym. Personne n'est bâti de la même façon, il ne faut pas accepter une définition unique de la beauté, etc. etc. etc. C'est leur boulot de débiter ce genre de platitudes. Voilà pourquoi je me colore les cheveux à domicile avec la teinture la moins chère du supermarché du coin, que j'enfile mes Doc tous les matins et que je prétends que je m'en fous.

La directrice adjointe finit par sortir de son bureau, tout en sourires condescendants et fausses inquiétudes. Mme Wasserman, c'est son nom, baigne en permanence dans des effluves de parfum et flotte sur un petit nuage rose. On dirait qu'elle s'attend à voir, d'une seconde à l'autre, un oiseau de dessin animé surgir de nulle part et venir se poser sur son doigt.

— Comment on va aujourd'hui ? me demande-t-elle au moment de me faire entrer dans son bureau.

— Formidable, je dis en m'enfonçant dans le siège rembourré au cuir couleur sang. Parfait.

Mme Wasserman joint ses mains par le bout des doigts devant elle, signe que nous allons entrer dans le vif du sujet.

— J'ai entendu dire que tu rencontrais des problèmes relationnels avec une de tes camarades de classe.

Je dois rassembler toute ma volonté pour ne pas lever les yeux au ciel devant un tel tas de conneries. Il faut savoir que ce bahut est fréquenté à 95 % par des élèves très friqués et très bourges. Les 5 % restants sont des boursiers ou ont des parents employés par les Nations unies. Les autres n'aiment pas les « 5 % ». Ce qui ne nous empêche pas de contribuer à entretenir les Mme Wasserman de ce monde dans l'illusion que Danton Academy n'est pas qu'une usine à ordures élitistes.

Elle ouvre un dossier posé sur son bureau.

— Comment te fais-tu appeler, ma grande ? Gwen ou Gwendolyn ?

— Gwendolyn. « Gwen » est réservé à mon père.

— Gwendolyn, dans ce cas, dit-elle avec un sourire à faire fondre une tablette de chocolat. Et ce que je lis ici est vrai, Gwendolyn ? Tu parles couramment... mon dieu ! Cinq langues étrangères ?

Je hausse les épaules.

— On a souvent déménagé.

— C'est ce que je vois. Moscou, Dubai... Il n'empêche que tu as... un sacré don.

Elle lit une ligne du dossier, en la suivant du bout du doigt.

— Ça ne doit pas être facile d'avoir un beau-père au département d'État. Une nouvelle ville tous les deux ans, un nouveau pays...

— Vous pouvez dire « père » tout simplement.

— Je te demande pardon ?

— Ce n'est pas mon beau-père. Il m'a adoptée quand il a épousé ma mère. J'avais deux ans.

— Ah, oui. Père, si tu veux.

Elle secoue la tête en notant quelque chose sur une feuille.

— Bien, venons-en à la raison de ta présence ici : Danton est un havre de paix, Gwendolyn, et nous avons une politique de tolérance zéro en matière de grossièretés.

— Oui, c'est écrit dans le règlement.

— Cela inclut le fait d'injurier un enseignant ou un élève, ce qui signifie qu'en insultant une de tes camarades tu as commis une infraction.

— J'ai parlé en français. Astrid n'aurait rien compris si Chelsea Bunchman n'avait pas traduit.

— Ce qui compte, c'est que tu as dit quelque chose de blessant, Gwendolyn. Que tu aies parlé en français ou en swahili n'a aucune importance.

— Ça fait quand même une différence qu'elle n'ait pas compris.

— Simple question de sémantique. Tu connais ce mot, Gwendolyn ?

— C'est l'étude de la signification des mots. Ce qui semble bien être le sujet ici.

Je vois les muscles de son visage se crispier. Elle serre tellement son stylo que je ne serais pas étonnée de le voir se briser entre ses doigts.

— Je suis consciente que c'est l'anniversaire de la mort de ta mère et j'en suis désolée, reprend-elle d'un ton radouci.

Je vois bien que ça la met mal à l'aise, qu'elle hésite sur l'attitude à adopter avec moi. Me punir pour mes *problèmes relationnels* alors que c'est *l'anniversaire de la mort de ma mère* ? Mme Wasserman tousse dans sa main puis poursuit :

— Normalement, tout élève ayant injurié un de ses camarades est sanctionné par un jour d'exclusion. Toutefois, compte tenu des circonstances, je suis prête à passer l'éponge si tu présentes, par écrit, tes excuses à Mlle Foogle.

— Vous voulez que je demande pardon à Astrid ?

— Exactement.

Le choix n'est pas difficile, et j'opte évidemment pour la solution de facilité. Me laissant aller contre le dossier de ma chaise, j'essaie de sourire.

— Non, merci. Je préfère l'exclusion.

Il pleut encore, le genre de pluie glaciale qui pourrait bien tourner à la neige. Mars ne nous a pas gâtés cette année, pas un seul rayon de soleil et pas la moindre trace de printemps. Rien qu'un ciel couleur d'acier et la puanteur de New York avec sa bouillie d'ordures qui coule dans les caniveaux. De grosses voitures noires sont garées le long du trottoir – les bus scolaires version Danton Academy. Les élèves les plus riches montent à bord de ces minilimousines privées qui viennent les chercher après les cours, afin de leur éviter l'affront d'avoir à rentrer chez eux à pied ou en métro.

Je prends la direction de la station à quelques rues de là. N'ayant pas de parapluie, je rabats la capuche de ma vieille veste militaire. Elle appartenait à ma mère à l'époque où elle était lieutenant, bien avant ma naissance. À l'occasion d'un de nos derniers déménagements – de Dubai à Moscou, je crois, les deux derniers postes de mon père avant New York –, je l'ai trouvée dans un carton. En me voyant avec, il a eu les larmes aux yeux. Du coup j'ai voulu la retirer, mais il m'a dit qu'elle m'allait bien, que je pouvais la garder si je voulais.

Ma mère. J'ai évité d'y penser toute la journée et ça a plutôt pas mal marché jusqu'au cours de littérature étrangère. Difficile de faire l'autruche quand on passe une heure à causer de justice en Algérie.

La pluie qui tambourine sur mon visage m'apaise. Sur Lexington, juste devant la station de métro, un type avec un keffieh noir et vert autour du cou s'abrite sous l'auvent de son stand. Je lui commande un kebab en arabe – avec tous les suppléments possibles, et qu'il ne lésine pas sur la quantité de viande.

Avec un sourire surpris, il m'observe en plissant les yeux. Je me demande s'il m'a comprise. Mon arabe est méchamment rouillé et je connais la version littéraire, que personne ne parle vraiment, sauf à la télé.

— Égyptienne ? me lance-t-il en se munissant d'une pince pour glisser des

morceaux d'agneau à l'intérieur d'une pita.

— Non... américaine.

Je suis habituée à ce qu'on s'interroge sur ma nationalité. J'ai les yeux noisette et le teint pâle mais cuivré. Quant à savoir d'où je viens réellement... Je n'en ai pas la moindre idée. Je ne peux pas poser la question à ma mère, et l'homme que je considère comme mon père, parce qu'il joue ce rôle aux yeux de la loi, et dans tous les autres sens du terme (sauf un), n'en sait rien. Le nom de mon père biologique ne figure même pas sur mon certificat de naissance émis en Allemagne à Landstuhl, l'hôpital militaire américain où j'ai vu le jour.

— Un kebab spécial pour Cléopâtre, dit-il en ajoutant des oignons avant d'arroser le tout de cette sauce blanche amère dont je raffole (j'en consommerais des louches au quotidien si je pouvais).

Sur le quai du métro, je dévore mon sandwich. Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais aussi affamée. C'est peut-être à cause de ma gifle publique. J'aimerais que mon train pour le Queens arrive. J'aimerais qu'il arrive pour que je puisse m'éloigner de Manhattan et des souvenirs exhumés par Camus.

Pile à cet instant, comme si j'avais ce pouvoir, la rame entre dans la station et s'arrête dans un crissement de freins sinistre. Après avoir lancé l'emballage graisseux du kebab dans une poubelle, je monte à bord.

La plupart des gens détestent le métro, pas moi. C'est une chose étrange et merveilleuse d'être seule au milieu d'une centaine d'étrangers. Je sors un livre de mon sac à dos et m'adosse à la porte alors que le train file dans le tunnel sous le fleuve. Je lis une dystopie pour ados, peu importe les détails, elles se ressemblent toutes. Une pauvre héroïne obligée de partir en guerre alors qu'elle rêve surtout de s'enfuir avec un mec sublime et de vivre d'amour et d'eau fraîche. Des mondes de papier où les héros sont bien réels.

Alors que les wagons filent dans le noir, oscillent sur les rails au point de donner l'impression qu'ils pourraient, d'une seconde à l'autre, s'envoler, je suis soudain incapable de suivre l'histoire ou même de transformer la succession de signes sur la page en mots. Les souvenirs ne vont pas me laisser tranquille cette fois. Ils réclament mon attention avec autant de force que la gifle d'Astrid.

C'est l'anniversaire de mon père aujourd'hui. Le pire jour du monde pour un anniversaire. Ou plutôt, le pire jour du monde à cause de son anniversaire. Il y a dix ans jour pour jour, tout est arrivé au retour d'un dîner de fête organisé par ses collègues de travail dans un restaurant d'Alger.



Il faut bien y penser de temps à autre, non ? On se rend malade à force de refouler des choses... D'accord. Fini de résister. Retourne là-bas, Gwendolyn. Revis ce moment, Gwendolyn. Sois courageuse pour une fois. Il y a dix ans, jour pour jour...

Ma mère étouffe un cri au détour de la route, c'est ce bruit qui me tire du sommeil. J'ai sept ans, donc. Derrière le pare-brise je découvre des flammes. Je distingue des visages éclairés par l'incendie d'un fourgon de police. Des hommes, douze, vingt. Presque tous barbus, presque tous jeunes. La lueur du feu colore leur peau en orange. Nous sommes tombés sur un affrontement qui ne nous concerne pas. Et qui a tourné au désavantage de la police militaire. Notre arrivée excite la curiosité de la foule qui scrute les vitres de notre voiture, cherchant à deviner la nationalité des passagers.

Ma mère hurle à mon père de reculer. Il enclenche la marche arrière et regarde par-dessus son épaule avant de faire rugir le moteur. La Honda bondit puis pile brusquement. Il y a des gens sur la route ! crie mon père. Écrase-les ! crie ma mère.

Mais il s'y refuse. Ou peut-être pas, peut-être qu'il n'a simplement pas le temps. Pas le temps parce qu'une bouteille de verre se brise sur le toit et qu'un feu liquide dégouline sur sa vitre. Un cocktail Molotov. Une bouteille remplie d'essence dans le goulot de laquelle on a fourré un tissu enflammé. La grenade du pauvre.

On apprend aux diplomates à ne surtout pas s'arrêter si un cocktail Molotov explose, à fuir le danger le plus vite possible, le plus loin possible. Les voitures ne brûlent pas comme dans les films. Elles n'explorent pas tout de suite. Ça prend du temps. Et le temps, c'est ce qu'il faut gagner si on veut rester en vie.

Sauf que la foule se rapproche et quelque chose arrive, quelque chose qui nous fait caler. Mon père met le contact, le moteur tourne dans le vide et ne redémarre plus. La portière de ma mère s'ouvre et elle invective le responsable. Elle hurle littéralement. À croire que s'attaquer à sa voiture et ouvrir sa portière sont les pires des impolitesses, à croire qu'elle va exiger de parler à un responsable sur-le-champ.

Je ne vois pas la suite parce que mon père se retourne vers moi pour détacher ma ceinture. Il me soulève comme une poupée de chiffon. Je me souviens de la brutalité de ses gestes, de la douleur quand il me fait passer entre les deux sièges avant. Il me serre contre son torse mais ça n'a rien de

tendre et sort de la voiture par la même portière que ma mère, celle qui n'est pas en feu.

Une pluie de massues et de battes s'abat sur lui. Je sens la force de l'attaque à travers l'onde de choc dans son corps. Il encaisse les coups pour moi, la plupart en tout cas. Trois ou quatre m'atteignent aux jambes, qui dépassent sous ses bras. Je veux crier de douleur et n'y parviens pas, tellement il me presse contre lui.

Il ne s'arrête qu'une fois qu'il a échappé à la foule. Il m'a posée en travers de son épaule et il se retourne pour une raison qui m'échappe. Il se retourne et court à reculons. Je suis brusquement assourdie par les détonations de son pistolet. J'ai l'impression que la fin du monde se produit à quelques centimètres de ma tête. Il tire encore et encore, et encore, et encore... Mon champ de vision rétrécit au point de devenir quasiment inexistant et de se réduire à néant lorsque je m'évanouis.

Quatorze blessures à l'arme blanche, sur la poitrine et le cou. Voilà la cause officielle du décès de ma mère. Ce qui est écrit dans le rapport d'autopsie, ce que mon père m'a répondu quand j'ai été assez grande pour l'interroger sur le sujet. J'avais neuf ans, ou peut-être dix. Mais ce n'était pas tout, bien sûr. Il lui était arrivé certaines choses après avoir été sortie de force de la voiture et avant d'avoir été poignardée. Des choses dont mon père me parlerait, disait-il, lorsque je serais plus grande. Je n'ai jamais posé une seule question sur ces choses, pourtant, et il ne les a jamais mentionnées. C'est sans doute mieux pour lui de ne pas avoir à prononcer les mots, et mieux pour moi de ne pas avoir à les entendre.

On est arrivés dans le Queens maintenant, le métro est propulsé hors du tunnel. Il fait une embardée dans un virage et les roues poussent des cris démoniaques, protestant si fort que je m'entends à peine penser. Mes doigts se crispent sur la barre au-dessus de ma tête pour m'éviter de tomber. Mon corps est entraîné par le mouvement du train. Il finit par ralentir en couinant sur les rails mouillés. On est à Queensboro Plaza, un paysage de bâtiments industriels gris, d'immeubles neufs et de vitrines généreusement éclairées, vantant les mérites du loto, de marques de cigarettes et de bières.

Je hisse mon sac à dos sur mon épaule au moment où le train s'arrête et saute sur le quai, laissant les souvenirs se traîner en boitillant derrière moi. Je descends les marches deux par deux, puis trois par trois, une course vers la terre ferme. Dès que je l'atteins, je me faufile dans la foule de vieux qui

prennent leur temps pour rejoindre le tourniquet. Des types sur le trottoir, devant les boutiques, me sifflent. Ils adorent ça : l'uniforme scolaire, la fille de dix-sept ans qui montre ses jambes.

Je me mets à courir et ne m'arrête pas. Je traverse une rue sans regarder ; un taxi donne un coup de volant pour m'éviter et klaxonne. Je cours jusqu'à ce que mes muscles me brûlent, jusqu'à être trempée de pluie et de sueur. Je cours jusqu'à ce que la rage aveugle m'ait purifiée, débarrassée de tout espoir. Et pour la première fois de cet après-midi vibrant d'enseignes lumineuses et d'étoiles, j'ouvre mon cœur à la tendre indifférence du monde.

---

1. Les phrases ou expressions en italiques suivies d'un astérisque sont en français dans le texte. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

## DEUX

L'espace d'une fraction de seconde, je décris un arc dans les airs, loin de la terre ; je suis une flèche qui a quitté son arc et pas encore atteint sa cible. J'aimerais pouvoir prolonger ce moment indéfiniment, me libérer de la gravité, flotter.

Mais la terre ne veut rien entendre. Elle m'attire à elle après le flip arrière, sans ménagement ni grâce, comme le gros aimant débile qu'elle est au fond. Je suis trop rapide pour elle, malgré tout, et je l'empêche de tout gâcher. Mes mains reprennent contact avec la surface de la poutre. Une fine couche de daim recouvre le bois, et on peut facilement se rompre le cou si on ne fait pas attention. Puis mes jambes remontent au-dessus de mon corps, un, deux.

Quand on est en équilibre sur ses mains, le centre de gravité devient l'élément clé. La poutre est large de dix centimètres, ce qui ne laisse pas beaucoup de marge. Un léger décalage d'un ou deux centimètres, c'est déjà trop. Un ou deux centimètres, et au lieu de décrocher une médaille d'or aux jeux Olympiques on se plante dans le sol comme un javelot, de tout son poids. La gravité n'en a pas grand-chose à cogner. La gravité fait preuve d'une tendre indifférence.

Je change de prise, exécute une roue, repose les pieds, marque enfin une pause juste le temps de prendre une inspiration. Je place mes mains sur les arêtes de la poutre pour un nouvel appui renversé. Je vacille brièvement, ma jambe gauche s'agite alors que je commence à basculer. Je reprends aussitôt le contrôle et retrouve mon équilibre sans problème.

Pourtant une onde d'hésitation, qui naît dans mes bras et remonte dans ma poitrine, me fait pencher en avant. Je pousse les hanches en arrière pour corriger ma posture, mais j'ai exagéré le mouvement et maintenant mes jambes sont trop désaxées. Mon bras droit tremble et je vois le monde autour de moi se déformer et culbuter. J'essaie d'agiter les jambes pour interrompre

la chute... Il est trop tard. Ma poitrine percute le tapis en premier et ma cage thoracique comprime mes poumons : tout l'air qu'ils contenaient s'échappe par ma bouche.

Un gamin qui s'entraînait aux anneaux – un Ukrainien de Brooklyn que j'ai déjà aperçu plusieurs fois – se précipite vers moi.

— Ça va ? Appui renversé peut-être trop dur pour toi...

Il m'aide à me relever, me tend une serviette. Je ferme les yeux et la plaque sur mon visage.

— Pas grave, dit-il en posant une main sur mon épaule tremblante.

Je le remercie et m'éloigne en chancelant comme si j'étais ivre. Je suis lessivée et j'ai l'impression que quelqu'un a injecté du déboucheur dans mes muscles. Arrivée dans les vestiaires, je m'affale sur un banc et me cache la tête sous une serviette. Les coudes appuyés sur les genoux, j'ai une respiration si saccadée que l'air siffle en entrant et en sortant de mes poumons, laissant un vague goût de sang sur ma langue. Ça peut paraître bizarre mais j'aime ça, la douleur, le souffle précipité, le petit goût métallique. Ça me rappelle que j'ai un corps, que je suis un corps. Que je suis bien réelle et ne me limite pas aux pensées dans ma tête.

J'abandonne la serviette par terre et retire mon justaucorps. La douche met du temps à devenir chaude, pourtant je ne m'écarte pas du jet glacial. C'est une eau dure, qui sent le chlore et la rouille, qui coule fort. Elle martèle ma peau, des milliards de petites aiguilles qui me piquent.

Je me suis mise à la gym à la mort de ma mère. Pendant un ou deux mois après ce drame, je suis restée dans mon lit, roulée en boule, recroquevillée sur moi-même, hurlant de toutes mes forces dans un oreiller gorgé de larmes et de morve. Mon père me serrait dans ses bras, bien sûr, mais il pleurait aussi. Nos deux tristesses se sont alimentées l'une l'autre pendant un temps, jusqu'à ce qu'elles s'assèchent. Juste après notre déménagement d'Alger à Washington.

Un samedi, on est allés dans une boutique d'électronique parce que mon père avait fait tomber son portable dans le lavabo en se rasant et qu'il lui en fallait un neuf. Un gymnase jouxtait le magasin. On est restés plantés devant la vitre un moment, à regarder un garçon sur un cheval-d'arçons, qui se balançait d'un côté à l'autre comme si la gravité n'avait aucune prise sur lui, comme s'il faisait exception à la règle qui veut que tout finisse par s'écraser au sol. Une prof est venue nous voir, une Asiatique. J'ai cru qu'elle allait nous demander de partir, au lieu de quoi elle nous a proposé d'entrer jeter un œil.

J'étais déjà accro. Le déménagement suivant m'a permis de découvrir que la plupart des pays possèdent des centres d'entraînement olympiques dans leur capitale – où se trouvait bien sûr l'ambassade de mon père. Les meilleurs entraîneurs étaient toujours partants pour prendre une nouvelle élève américaine, surtout si elle payait en dollars.

Personne n'a jamais tenté de me faire croire que j'avais l'étoffe d'une championne olympique. Trop grande, trop lourde, ils le disaient tous. Et aucune grâce. Tout en puissance brute. Une chaîne bien plus qu'un fouet. Mais ce n'était pas pour prendre part aux jeux Olympiques ou à n'importe quelle compétition que j'avais commencé la gym. Et ce n'était pas pour ça que je continuais. Je recherchais ces fractions de seconde passées dans les airs, ces instants à tromper la gravité, cette drogue qu'on appelle liberté. Et quelle importance si ce trip – faire le vide dans sa tête – ne durait qu'un dixième de seconde ? Quelle importance si la cruauté des autres, l'isolement et les souvenirs m'attendaient sur la terre ferme ? Je pouvais toujours remonter sur la poutre...

Dehors, la pluie a cessé et, dans l'obscurité du début de soirée, les rues paraissent lavées. Toutes les surfaces brillent, Manhattan sent l'eau propre et froide, et non plus les ordures et l'essence, pour la première fois depuis des mois. Je traverse la Troisième Avenue puis descends la Seconde, avant de prendre à gauche. Premier arrêt à la boulangerie de l'angle, où il me faut dix minutes pour choisir deux cupcakes : un au chocolat avec un glaçage rouge, un autre au citron avec un glaçage rose. Le boulanger les range dans une petite boîte.

À quelques immeubles de là, les lumières de la papeterie Atzmon sont toujours allumées. Je sonne et une silhouette émerge de l'arrière-boutique en traînant les pieds. Le bourdonnement électrique de la porte m'invite à entrer.

— *Guten Abend, Rotshuhe !* s'exclame Bela Atzmon à l'autre bout du magasin.

*Bonsoir, Chaussures Rouges !* Ce sont mes Doc qui me valent ce surnom. Bela est hongrois de naissance, mais il parlait allemand à l'école.

Je navigue entre les étagères de bois sombre qui contiennent des piles et des piles de papier à lettres, dans tous les grains et couleurs possibles. Des lampes en laiton à abat-jour verts baignent les lieux d'une lumière chaleureuse et démodée, à croire que cette boutique n'a pas changé depuis un siècle. J'aimerais qu'elle ne disparaisse jamais, mais qui écrit encore des lettres ?

À l'avant du magasin se trouve un présentoir vitré rempli de stylos. Bela m'y rejoint, m'observant par-dessus la monture de ses lunettes. Malgré ses quatre-vingts ans bien sonnés, peut-être même quatre-vingt-dix, il conserve une grande force physique. Il m'a raconté un jour qu'il était garçon de ferme autrefois, dans un petit village très loin de ce qu'on pourrait appeler une grande ville.

— C'est aujourd'hui le grand jour, Chaussures Rouges ? me demande-t-il avec un accent aussi poisseux que du beurre de cacahuètes.

En plus de la papeterie, Bela et sa femme, Lili, possèdent les appartements au-dessus. Avec mon père, on occupe celui du troisième. Eux celui du quatrième. On est devenus amis quasiment dès notre emménagement et on dîne chez eux au moins deux fois par semaine. Bela oblige toujours mon père à boire une eau-de-vie hongroise, la palinka. On s'assied tous les quatre et on discute. De politique. De religion. De leurs vies passées – d'abord en Hongrie, puis en Israël, où ils ont posé leurs valises trente ans avant de venir aux États-Unis. Bela agite sa quatrième, sa cinquième ou même sa sixième palinka de la soirée comme un chef d'orchestre sa baguette à mesure que les anecdotes deviennent plus sombres. Lili finit par le gronder. En général, au bout d'un moment, je descends faire mes devoirs. Bela et Lili m'embrassent toujours sur la joue en me pressant la main quand je pars. J'imagine que c'est ce que font les grands-parents. Ils me regardent comme si j'étais précieuse.

Il me faut une minute pour fouiller toutes les poches de ma veste et remettre la main sur l'enveloppe que j'ai embarquée ce matin. Elle contient dix billets de vingt dollars que j'étale sur le comptoir. Bela secoue la tête en claquant la langue.

— Beaucoup trop, petite. Tu n'as pas vu le panneau en vitrine ? Aujourd'hui, et aujourd'hui seulement, il y a cinquante pour cent de remise pour toutes les jeunes filles portant des chaussures rouges.

— Ce n'est pas juste pour vous.

Bela me rend la moitié de l'argent.

— Si le monde était juste avec moi, je roulerais en Bentley et vivrais dans une immense baraque à Beverly Hills.

Il sort une petite boîte en plastique d'un tiroir sous le comptoir.

— Mais alors, je vivrais en Californie, et toi, tu devrais payer le prix fort.

Il pose la boîte sur un petit tapis en velours avant de l'ouvrir. Le stylo à plume – noir laqué, avec les mots *Pour papa, ta G.* gravés en cursives sur un



côté – luit autant que s’il était mouillé. Je retire son capuchon et le fais tourner dans ma main, scrute la pointe argentée qui prend la lumière comme la lame d’un scalpel.

Je gravis les trois volées de marches qui mènent à notre appartement. Il n’y en a qu’un par étage, traversant. Dès que je franchis le seuil, j’entends Miles Davis jouer tout bas un morceau mélancolique et élégant, une trompette esseulée dans une pièce obscure, qui se console : *ce n’est pas si grave, non, pas si grave*. Mon père dit que ça lui remonte le moral de savoir que quelqu’un, à une époque, a su aborder la tristesse avec une telle grâce.

Je retire mes chaussures et traverse la cuisine. Sur la petite table, dans le coin, j’aperçois des récipients en carton de notre restaurant indien préféré.

— Papa ? C’est quoi cette bouffe indienne ? Tu as oublié les spaghettis à la Gwendolyn ?

Depuis que j’ai huit ans, je lui prépare des spaghettis pour son anniversaire. Il était trop triste pour aller au restaurant l’année suivant la mort de ma mère, et c’est devenu une sorte de tradition par la suite.

Étendu sur le canapé, son corps forme une ligne presque parfaite à l’exception de son cou, légèrement recourbé pour lui permettre d’apercevoir l’écran de son ordinateur portable, posé en équilibre sur son torse. La plupart du temps, il est comme ça quand il rentre du travail : épuisé, abattu après une journée à se débattre héroïquement avec les notes de service et les rapports. Son titre, spécialiste des affaires politiques, peut paraître prometteur, mais il ne fait, à le croire, que brasser des papiers et assister à des réunions. Les papiers en question sont classés top secret, en tout cas d’après lui, et les réunions l’envoient parfois à Nairobi ou Singapour, du jour au lendemain. Enfin ça reste des papiers et des réunions... rien de bien passionnant, si ?

— Salut, la même !

Il me sourit, l’écran de son ordi se reflète dans les verres de ses lunettes. Il a perdu du poids récemment, son visage s’est allongé et étreint. *Le stress, m’a-t-il répondu la semaine dernière lorsque je lui ai fait part de mon inquiétude. Le stress est la solution pour garder la ligne.*

Je m’assieds en tailleur au pied du canapé.

— Joyeux anniversaire, le vieux.

Il me considère d’un air interloqué comme s’il n’avait pas la moindre idée qu’aujourd’hui on fête sa naissance. J’ai droit au même numéro tous les ans. Il

me caresse le sommet du crâne.

— Désolé pour l'indien, j'en avais assez des pâtes. Je voulais essayer quelque chose de nouveau ce soir.

— L'indien n'a rien de nouveau.

— Bon... Tu préfères la soupe végétarienne du restau hipster ? Ça me va aussi.

Je souris et repousse sa main. Je n'arrive pas à lire ce qui est écrit sur son écran, mais mes yeux sont attirés par la photo d'un gros au crâne rasé, les yeux écarquillés, un point noir de la taille d'une pièce de monnaie au centre du front. Il me faut une seconde pour comprendre que ce point noir est un impact de balle.

— Bah ! La vache ! C'est qui ?

Mon père rabat le couvercle de son ordi.

— Viktor Zoric. Abattu par un flic il y a deux jours, chez lui, à Belgrade, précise-t-il en se levant. Ce sera dans les journaux demain. *Un caïd de la pègre serbe tué lors de son arrestation.*

— Qu'est-ce qu'il avait fait ?

— De très vilaines choses, lâche-t-il en se dirigeant d'un pas lourd vers la cuisine.

Je le suis.

— Quel genre de vilaines choses ?

— Les pires.

— Ça ne répond pas à ma question.

Il dévisse le bouchon d'une bouteille de vin rouge bon marché, le renifle, puis se sert un verre.

— Aucune importance. Contente-toi d'être une adolescente, Gwen.

Je lui prends son verre des mains et avale une gorgée. On a conclu un marché, lui et moi. Je suis autorisée à accompagner mon dîner d'un verre de vin, un seul, quand les adultes boivent.

— Alors, l'arrestation de Viktor Zoric... Tu as joué un rôle dedans ?

Il sort deux assiettes et me les tend.

— J'ai déplacé quelques papiers et rédigé un rapport. Cette fois, quelqu'un s'est donné la peine de le lire.

Je pose les assiettes sur la table, l'une en face de l'autre.

— C'était quoi ? Un assassin ? Un magnat de la drogue ? Quoi ?

— Assez, Gwen.

— Je lis la presse, papa. J'ai vaguement conscience que le monde n'est pas uniquement composé d'arcs-en-ciel et de papillons.

— Tu veux savoir ? Très bien.

Il me tend un verre à pied.

— Meurtres, drogues, j'en passe et des meilleures. Sa vraie spécialité, c'était le trafic d'armes et d'êtres humains. Pour la prostitution. Des femmes. Des enfants.

Je fronce le nez.

— OK. J'ai pigé...

— Essentiellement envoyées en Europe, mais aussi à Abou d'Abi, Shanghai... Dans des conteneurs maritimes. Voilà comment il les a expédiées à Los Angeles.

— Merci, maintenant j'ai l'image dans la tête.

Je remplis les assiettes de riz et de vindaloo.

— Entassées dans une boîte en métal avec un peu de nourriture, d'eau et un seau en guise de toilettes, poursuit-il. Elles étaient mortes quand la douane les a découvertes. Quatorze filles, russes et ukrainiennes.

— Tais-toi, papa ! Je te signale qu'on est à table !

— Tu voulais une réponse, la voilà.

Il me montre ma chaise.

— Profites-en le plus longtemps possible, Gwen. Tu n'as pas encore besoin de savoir à quel point le monde est merdique.

Je m'assieds et il me sert du vin avec un geste aussi grandiloquent qu'un serveur dans un grand restaurant.

— *Votre vin, mademoiselle\**.

— *Merci\**.

J'enfourne une bouchée de vindaloo.

On mange en silence pendant quelques minutes, on n'entend plus que les bruits de mastication, le bourdonnement du réfrigérateur et les palpitations de Manhattan derrière les fenêtres. La ville est toujours là pour vous rappeler à

coups de klaxons, de sirènes et de cris que même lorsqu'on est seul, on est seul au beau milieu d'une ruche contenant un milliard d'autres abeilles.

— Au fait... il s'est passé un truc aujourd'hui. Un truc au bahut. J'ai besoin de ta signature.

Mon père hausse les sourcils tout en essuyant la sauce sur son menton avec une serviette en papier. Je vais récupérer, dans ma veste suspendue à un crochet près de la porte, le formulaire d'exclusion de Mme Wasserman.

Mon père déplie la feuille et l'étudie un instant.

— Qu'est-ce que tu as fichu, Gwen ?

— C'est juste pour un jour.

— *Juste* pour un jour ? Ça n'est pas rien.

J'inspire profondément avant de répondre.

— Je sais. Pardon.

— Comment c'est arrivé ?

— Astrid Foogle, elle a dit des... choses. Alors je l'ai insultée en français, un prof m'a entendue et... j'ai écopé d'une exclusion. Tu peux signer, s'il te plaît ?

— Elle a dit quoi, exactement, cette Astrid Foogle ?

— Des trucs pas sympas, d'accord ? On peut changer de sujet ? S'il te plaît ?

— Ce qui me chagrine, Gwen, c'est que tu ne tombes pas dans ce genre de piège, normalement. Il suffit de les ignorer, ce n'est pas plus compliqué.

Une sorte de brouillard électrique s'abat sur moi. Je détourne le regard, agrippe le rebord de ma chaise. Rien ne me ferait plus plaisir que lui raconter la gifle d'Astrid, mais alors il serait déçu que je ne me sois pas défendue. Ou que je ne l'aie pas, au moins, dénoncée.

— En plus ce n'est pas la première fois, Gwen. Il y avait ce garçon à Dubai, tu te souviens ? Comment il s'appelait ? Et cette fille à Moscou, Sveta. Exactement la même histoire, d'ailleurs.

— Tu vas signer à la fin ?

Les mots m'échappent avant que j'aie pu les retenir. Je me lève, l'oxygène se coince dans ma gorge quand j'essaie de respirer. Je prends la direction de ma chambre. Il m'appelle et me suit. Je lui claque la porte au nez.

Il frappe poliment, veut savoir si je vais bien. Oui, je réponds. Très bien. *Qu'est-ce qui ne va pas, Gwen ?* Cette fois, je garde le silence. J'aperçois

l'ombre de ses pieds à travers le petit interstice sous la porte. Il patiente une seconde, hésitant entre deux options : me laisser tranquille ou insister. Il finit par s'éloigner.

Ce qui ne va pas ? Ce qui ne va pas c'est que je déteste cet endroit. Je déteste Danton et tous les gens qui s'y trouvent. Je déteste ce boulot aux Nations unies et tout ce qui s'y rattache. Il y a des gens de mon âge qui ont passé toute leur vie dans la même maison. Il y a des gens de mon âge qui ont les mêmes amis depuis la maternelle. Qui ont un chien, un petit jardin, et qui ont envoyé une balle de tennis sur leur toit l'année de leurs dix ans.

Je fouille le tiroir de ma table de nuit à la recherche de mon flacon de Lorazépam. J'attends d'avoir accumulé assez de salive dans la bouche pour avaler l'un des minuscules comprimés. Il y a plusieurs années que je prends cet anxiolytique. À *la demande*, précise l'étiquette. Mais j'arrive au bout de mes réserves parce que la « demande » a été beaucoup plus forte depuis notre installation à New York. Le médicament commencera à agir d'ici une vingtaine de minutes, recouvrira mes épaules d'une couverture chaude, me dira qu'Astrid Foogle, sa gifle et l'humiliation n'ont pas autant d'importance que je me le figure. Une sorte de meilleure amie que l'on met dans sa bouche.

À côté du flacon se trouve mon autre anxiolytique, un paquet de cartes. Je les sors de leur boîte en carton abîmée et me mets à les battre. Sans m'arrêter. Le contact régulier, rythmé du papier plastifié sur la peau de mes doigts et de ma paume m'apaise, bizarrement, à la façon d'un toc. Une habitude contractée en observant des escrocs dans les rues du Venezuela, qui plumaient les touristes avec des « jeux » qui étaient en réalité des arnaques. Je suis devenue douée pour des tas de tours au fil des ans, et aujourd'hui les cartes remplissent une fonction thérapeutique le temps que les premiers effets du Lorazépam se fassent ressentir.

Des sirènes de pompiers me parviennent à travers la fenêtre close, de grosses voix retentissantes. Quelque part, il y a un incendie. Rassemblant les cartes pour les battre à nouveau, j'identifie le sifflement des freins à air d'un autobus, puis le klaxon d'un taxi. Un ivrogne dans la rue beugle : quelqu'un lui a pris son argent et le bon Dieu va revenir. Ce que je voudrais dégager d'ici ! Je repousse cette pensée pour me concentrer sur mes cartes, mes doigts recréant sans relâche un monde de plastique ordonné où règnent la chance et les probabilités, un univers de gagnants et de perdants.

Je me réveille à 23 h 36 – foutu Lorazépam... L'anniversaire de mon père

est presque terminé. Je sors du lit.

Assis sur le canapé, il a mis ses lunettes, et son ordinateur est ouvert. Je me faufile dans la cuisine et sors du frigo la boîte de la pâtisserie. Le cupcake au glaçage rouge s'est renversé sur le côté et ne ressemble plus à grand-chose. Ce sera le mien. J'explore les tiroirs et finis par mettre la main sur des allumettes et une bougie d'anniversaire – un cinq, que nous avons utilisé à Moscou pour mes quinze ans et que nous avons gardé pour une raison qui m'échappe. L'attachement sentimental de mon père pour ce genre de détails est déroutant.

Je reste plantée sur le seuil du salon, avec le plat contenant les deux cupcakes jusqu'à ce qu'il relève la tête et m'aperçoive. Il referme son ordinateur et range ses lunettes dans sa poche.

— Désolée pour l'anniversaire foireux, je dis en m'asseyant au bord du canapé, à côté de lui.

— Tu ne chantes pas ?

— Hors de question. Fais un vœu.

Une seconde s'écoule le temps qu'il réfléchisse, puis il souffle la bougie. D'un geste très précautionneux, il soulève son gâteau et mord dedans.

— Citron, dit-il. Tu n'as pas oublié.

Je remarque un livre de poche sur le canapé, à moitié caché par son ordinateur.

— Qu'est-ce que tu lis ?

Il me le montre. *1984*, de George Orwell. Une vieille édition qui a bien vécu.

— Je ne le lis pas, je le prête à un ami, explique-t-il. Tu l'as lu ?

— Non.

— Tu devrais. Ça se passe dans un futur dystopique. À moins que ce soit un présent...

Je pense brusquement au cadeau. Je furète dans mon sac à dos jusqu'à remettre la main sur la petite boîte.

— Je t'ai acheté quelque chose cette année.

Il ferme à demi les yeux et fronce le nez.

— C'est... une canne à pêche ?

— Arrête.

— Non ! Une nouvelle voiture !

— Arrête ! Ouvre !

Il soulève le couvercle de quelques millimètres, comme si le cadeau risquait de le mordre. Puis il se décompose.

— Gwendolyn Bloom, qu’as-tu fait ? lance-t-il d’un ton de colère feinte.

Il laisse tomber la boîte sur ses genoux et tient le stylo avec autant de délicatesse que s’il s’agissait d’un poussin. Je sors un carnet de mon sac à dos.

— Tiens, essaie-le.

Il griffonne quelque chose qui ressemble à une signature, sauf qu’il n’y a pas d’encre au début, juste la trace invisible formée par la plume sur le papier. Enfin, l’encre se met à couler, un bleu élégant, un bleu roi. *J’adore !* écrit-il.

— Vraiment ? Tu promets ?

— Je ne l’adore pas, j’en suis dingue. J’ai l’impression d’être un vrai... *aristocrate*, dit-il avec une piètre imitation d’accent british.

J’éclate de rire et il m’enlace. La tête posée sur son épaule, j’entends son cœur qui bat lentement et régulièrement. Alors j’oublie le pavillon de banlieue, la tripotée de potes qui m’auraient trahie un jour ou l’autre de toute façon, et... Même à deux, une famille reste une famille. Ça me suffit. C’est ce que je m’apprête à lui dire, et ça a beau être ultra cucul, je compte le clamer haut et fort. Sauf qu’il me coupe l’herbe sous le pied.

— Je l’emporterai en voyage, demain, pour ma réunion. Tout le monde va être jaloux.

Demain ? Je me redresse.

— Tu vas où ?

Il fait la grimace comme toujours quand il a oublié quelque chose.

— Je comptais t’en parler, mais tu t’es endormie. Je suis attendu à Paris.

Mes épaules s’affaissent.

— C’est juste pour deux jours. Je décolle demain matin, j’ai une réunion demain soir et le surlendemain je serai rentré avant que tu te couches.

## TROIS

C'est toujours le même message. *Ne mange pas n'importe quoi. Je te laisse quarante dollars au cas où. Bela et Lili sont là si tu as besoin de quelque chose.* Sauf que cette fois, les mots ont été élégamment griffonnés à l'encre bleu roi. Je m'adosse au strapotin du métro qui file vers le sud de Manhattan et retourne le morceau de papier. Au verso, j'ai noté l'adresse du disquaire d'occasion de St Mark's Place.

Sur presque tout ce qui touche à la musique, on est en désaccord, mon père et moi. À l'exception du jazz. Il m'emmenait parfois dans des clubs à l'étranger. Je me pinçais le nez pour ne pas sentir les odeurs de tabac et écoutais attentivement deux sets d'affilée. C'était devenu une sorte de rituel, essayer de dégoter les clubs les plus petits, les plus inattendus, et les enregistrements les plus rares. Dommage que sa platine soit arrivée à New York en mille morceaux. Je lui en offrirai une belle un jour, quand je serai riche.

Il est un peu avant midi, et j'ai déjà gaspillé ma matinée à manger les restes de nourriture indienne, froids, devant la télé. Mais j'ai bien l'intention d'exploiter au mieux le reste de cette journée sans cours. Je descends donc à Astor Place et me dirige vers St Mark's Place avec ses bars hipsters, ses salons de tatouage, son restaurant mexicain devant lequel est installé un mannequin coiffé d'un sombrero. Je devrais peut-être me faire tatouer.

Mon père m'a raconté que sa famille s'est installée dans un immeuble de ce quartier il y a plus d'un siècle. Ils étaient douze dans une seule pièce ou un truc aussi absurde. À l'époque, la plupart des Juifs fraîchement émigrés vivaient dans ces conditions. Sa famille est lituanienne. À la descente du bateau, à Ellis Island, Blumenthal est devenu Blum, puis un peu plus tard Bloom. Théoriquement, ce ne sont pas mes ancêtres, puisque je ne partage pas le même sang. J'ai envie de dire qu'on s'en fout.



Mon père est fils unique et ses deux parents sont morts avant ma naissance. Accident de voiture à San Diego, où il a grandi. Les seuls vrais parents que je possède – du point de vue de l'ADN – sont la sœur de ma mère et sa fille. Ma tante a épousé un rabbin au Texas. Je ne les ai vus qu'une seule fois, juste après l'assassinat de ma mère, et je ne me souviens même pas à quoi ils ressemblent.

Il y a une petite cloche au-dessus de la porte de la boutique, qui signale mon arrivée. Derrière le comptoir, un type au crâne rasé, le lobe troué par un écarteur d'oreille, lève la tête. Ça sent bon, un mélange de poussière, de vinyle et d'ozone. Des rangées de bacs courent sur toute la longueur du magasin.

Je sors quelques disques : *Bitches Brew*, de Miles Davis, *Ellington at Newport...* Soudain, mes yeux se posent sur des mains qui fouillent dans le bac à côté du mien, puis remontent jusqu'à un visage.

Ce sont les vêtements qui me déroutent. Je suis habituée à le voir dans son uniforme de Danton, en chemise blanche et cravate rayée. Aujourd'hui, il porte un col roulé rouge et un pantalon en coton bien repassé – on dirait qu'il sort tout droit d'une séance photo pour une pub Ralph Lauren. Sa peau, d'un brun foncé, parfaitement lisse, possède un éclat particulier, comme si une lanterne l'illuminait de l'intérieur. À Danton, il ne se mêle pas aux autres, mange seul, n'adresse la parole à quasiment personne. Il s'appelle Terrance mais les élèves le surnomment le Boursier – l'administration lui aurait déroulé le tapis rouge à cause de ses talents en informatique.

— Salut...

Il relève la tête.

— Salut, me répond-il.

— Terrance, c'est bien ça ?

— Ouais.

— Moi, c'est Gwendolyn.

— Je sais.

Un silence gênant s'étire. Un silence si gênant que je me rappelle pourquoi je n'adresse jamais la parole aux garçons. Puis Terrance sourit.

— Tu n'es pas censée être en cours ?

— Et toi ?

— Trois jours d'exclusion pour avoir trafiqué le registre de présence. Aucun sens de l'humour, dans ce lycée. Et toi ?

— Un jour d'exclusion, pour avoir dit à Astrid Foogle d'aller se faire

foutre.

Il hausse un sourcil, l'air sincèrement impressionné.

— Courageux. T'as trouvé quoi ?

J'observe bêtement l'album entre mes mains et remarque que celles-ci tremblent.

— Sonny Rollins. Mais je suis juste ici pour jeter un œil.

— Sonny est cool. Charlie Parker est meilleur.

— Évidemment ! C'est de la triche, je te laisse une seconde chance...

Il hausse les épaules.

— J'ai toujours été un fan de Coltrane.

Je souris malgré moi.

— Moi aussi, je suis fan.

Il rit et je deviens aussi rouge que son pull.

— Désolé, je ne voulais pas... Alors comme ça, tu aimes le jazz. On doit être les deux seuls.

Je désigne d'un large geste la boutique.

— À Danton, je veux dire.

Il baisse les yeux, joue avec les bretelles de son sac à dos.

— Je... j'ai rien prévu de particulier cet aprèm, ajoute-t-il. Alors si tu veux... je ne sais pas si toi, tu...

— Avec plaisir, je dis avant de réfléchir.

Une fois dehors, on constate que le soleil a disparu, remplacé par des nuages d'un violet sombre qui s'accumulent au-dessus des buildings de la ville. Personne ne nous attend, ni l'un ni l'autre, et c'est tant mieux. Il semble aussi content que moi d'être là. On remonte deux blocs d'immeubles. Manhattan serait-il anormalement désert aujourd'hui, ou n'ai-je simplement pas prêté attention aux autres ?

On parle de la musique et des livres qu'on aime, des élèves de Danton qu'on déteste. Il me croyait « grecque ou un truc dans le genre ». Je le détrompe. Passeport américain, mais fille de diplomate. Il trouve ça cool.

Nos pas nous conduisent de l'autre côté de l'Avenue A, dans le parc de Tompkins Square. On s'engage sur une allée pavée sous les branches dénudées

des arbres. Un SDF dort sous des cartons aplatis. Ses mains, ses chaussures et des ballots de vêtements sales sont visibles sur les côtés, on dirait un sandwich qui déborde.

— Alors... tu as une bourse ?

Il plisse les yeux.

— Quoi ?

— Ton surnom. Les autres t'appellent le Boursier.

— Ils m'appellent comme ça parce que je suis noir. Conclusion...

— Conclusion quoi ?

— Conclusion : comment je serais entré à Danton sinon ?

Il secoue la tête. Un geste de mépris pour eux. Pour moi aussi peut-être.

— Les seuls moments où j'existe, c'est quand ils ont besoin d'herbe. Mais qu'ils aillent se faire foutre. Je refuse de jouer ce rôle. Ma vie n'a rien à voir avec le film cliché dans lequel ils veulent me caster.

Ma main effleure la sienne accidentellement.

— Fais-toi le tien. Tu peux choisir ton rôle.

Un sourire frémit sur ses lèvres, l'idée paraît lui plaire.

— Tu joues quel rôle dans le tien ?

— Dans mon film ? Je n'en ai pas vraiment... Ça ressemble plutôt à une succession de scènes prises au hasard.

— N'empêche, c'est toi l'héroïne.

— L'héroïne ?

— Tu sais bien ce que je veux dire. Tu te bats contre les méchants, tu sauves le monde, le tout avec classe.

Il s'amuse à donner des coups de poing dans le vide. C'est un compliment, enfin on dirait : Gwendolyn Bloom, sauveuse du monde. Gwendolyn Bloom, la classe. Je lui souris.

— Tu as raison.

Terrance vient de s'arrêter pour observer deux gosses à côté de l'enclos pour chiens. Sur un carton retourné, ils ont installé un bonneteau. Un jeu de rue qui n'en est pas réellement un mais en a l'apparence. L'arnaque est là, justement. L'un des gosses mélange les trois cartes faces retournées et crie aux joggeurs et aux employés de bureau en pause déjeuner :

— Elle est où la dame, elle est où la dame ?

Autrefois, ce jeu était présent dans tout New York, d'après mon père. Je suppose que ça a changé : Terrance n'en a jamais vu. Moi, j'ai assisté à des tas de parties autour du globe. J'adorais regarder les escrocs plumer les touristes. À l'aide de vidéos sur YouTube, j'ai même appris le truc, et je me suis entraînée avec mon père contre des billets de Monopoly.

Pendant que l'un des gosses manipule les cartes, l'autre fait semblant de gagner. Il a une grosse liasse de dollars dans la main.

— On essaie ? me propose Terrance.

— C'est une arnaque. Tu ne peux pas gagner.

— L'autre gagne.

— C'est son boulot, il sert de rabatteur. Ils sont de mèche.

Terrance ne se laisse pas décourager et s'approche d'eux. Il sort un billet de vingt dollars et le pose sur le carton. Après l'avoir pris, le manipulateur lui montre les cartes, une dame et deux valets, légèrement pliées dans le sens de la longueur pour les attraper plus facilement. Puis il les retourne et les change de position, faisant passer la dame à gauche, à droite, au milieu.

Au début c'est fastoche, et c'est voulu. Le truc, le cœur de l'arnaque, c'est de réunir la dame avec une autre carte, puis de reposer ostensiblement la seconde carte. Le joueur est dupé, convaincu que le manipulateur vient de placer la dame à tel ou tel endroit. Le gamin va si vite que je ne le vois même pas faire. Et maintenant Terrance suit la mauvaise carte.

Lorsque le manipulateur lâche les cartes, Terrance indique celle de gauche. Avec un petit sourire, le gosse la retourne. Valet de trèfle.

Un autre billet de vingt dollars sort de la poche de Terrance, mais on lui dit qu'il doit doubler sa mise s'il veut continuer. Il joue donc quarante dollars, et le tour d'après quatre-vingts.

— Comment tu savais ? me demande-t-il quand on finit par s'éloigner.

— YouTube. Et des heures d'entraînement avec un paquet de cartes. Au bout de dix mille parties, j'étais aussi douée qu'eux.

— Dans ce cas, on devrait monter notre propre stand. Toi et moi.

On s'enfonce au cœur du parc, au-delà du terrain de basket bondé, et on dépasse une affiche manuscrite, scotchée à un poteau, qui signale la disparition d'un cochon d'Inde, Otto. On trouve un banc propre, ou plutôt pas trop sale,

sous des arbres squelettiques, et on s'assied.

— Alors c'est ton père qui bosse pour les Affaires étrangères ou ta mère ?

— Mon père.

— Et ta mère, elle fait quoi ?

J'envisage de mentir. En général, le malaise s'installe une fois que j'ai dit la vérité. Mais cette fois, sans que je puisse me l'expliquer, je n'esquive pas.

— Elle est morte. Il y a dix ans.

— La mienne aussi. Il y a huit ans. Accident de voilier.

J'ouvre la bouche pour lui préciser les circonstances dans lesquelles la mienne a disparu et il m'interrompt en posant sa main sur la mienne.

— Tu n'es pas obligée d'en parler.

— Merci.

Un silence s'installe, parfaitement détendu. Personne ne fait une histoire de cette réalité, personne n'en fait un drame.

— Alors, tu veux aller où ? me lance-t-il.

— Je suis bien, ici.

— Non, je parle de la fac.

— Je n'y ai pas vraiment réfléchi encore. Une université où il fait chaud. Et toi ?

— Harvard. Mon père y a financé une chaire, alors...

— Une chaire ?

— Un poste d'enseignant, si tu préfères. La chaire Mutai pour l'étude de l'économie machin bidule chose. Je ne me souviens pas du nom complet.

Au fin fond de ma poche, mon téléphone se met à sonner. Je jette un coup d'œil à l'appareil : mon père. Au lieu de répondre, je coupe la sonnerie. Je le rappellerai plus tard, inutile d'interrompre ce moment, de briser la magie. L'horloge de mon téléphone indique 14 h 42. Je n'ai pas vu le temps filer. Le vent s'engouffre entre les lames du banc en bois. Je relève le col de ma veste militaire et croise les bras.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiète Terrance.

— J'ai froid.

— Tu veux bouger ?

— Non.

Il passe alors son bras autour de mes épaules et se serre contre moi. Mes muscles se contractent. Je sens la chaleur de son corps traverser sa veste puis la mienne. Est-ce que je suis censée dire quelque chose ? Non, Gwendolyn, ferme-la et laisse la situation évoluer d'elle-même. J'incline la tête et la pose sur l'épaule de sa veste en daim. Il sent le savon de luxe, le genre qu'on trouve dans les hôtels chics.

— Et après la fac ? je demande. C'est quoi, le plan ?

— Mon père dit que je peux choisir ce que je veux tant que ce n'est pas la même chose que lui. Les fonds d'investissement, précise-t-il en m'effleurant le bras. Mais je ferai sans doute... je ne sais pas. J'adore la programmation informatique, la précision mentale que ça exige. Il y a une forme de beauté là-dedans. L'art des maths. C'est bizarre... de parler d'art pour les maths ?

Un éclat de rire m'échappe.

— La musique des maths.

— Quoi ?

— La musique des maths. C'est débile, je sais, c'est comme ça que j'appelle les duos entre Dizzy et Charlie Parker, entre Coltrane et un autre. On dirait n'importe quoi, alors que c'est de l'algèbre.

— La musique des maths. Ça me plaît.

Son bras me serre un peu plus fort et je me rapproche de lui, centimètre par centimètre.

Une grosse goutte de pluie s'écrase sur mon genou. Une autre sur ma main. Elles éclatent et crépitent tout autour de moi, obscurcissant le trottoir comme des projections de peinture marron. On sait aussi bien l'un que l'autre qu'on devrait aller se mettre à l'abri – d'ici une minute il tombera des cordes –, pourtant aucun de nous ne bouge. Un grondement sourd se transforme en coup de tonnerre tonitruant. Au loin, un nuage violet au-dessus des buildings s'éclaire brièvement, on dirait qu'une ampoule s'est allumée à l'intérieur.

— Les dieux se sont ligués contre nous, je dis.

— On ferait mieux d'y aller.

On file à travers le parc, le ciel se déchaîne au-dessus de nos têtes, lâchant des rideaux de pluie ondulants qui évoquent des fantômes furibonds. Si je croyais en Dieu, ça pourrait presque ressembler à une punition pour ces quelques heures volées avec un inconnu si fascinant. De l'autre côté de

l'Avenue A, on trouve refuge sous le porche d'un immeuble. Il n'y a pas beaucoup de place et on doit se plaquer contre la porte en acier noir pour échapper aux ricochets des gouttes de pluie.

— Tu trembles, viens là, me dit-il.

Je ne m'en étais pas rendu compte. D'ailleurs, je n'ai plus froid, ce qui ne m'empêche pas de me blottir contre lui. Il m'enlace.

— Alors si j'ai bien compris, c'est la chaire Mutai machin bidule chouette d'économie...

Il rit et je sens son torse bouger contre ma joue.

— Pour être précis, c'est la chaire Terrance Mutai III.

— La troisième chaire ?

— Non, mon père est le troisième du nom. Ce qui fait de moi Terrance IV.

C'est à mon tour de rire. J'espère qu'il ne le prendra pas mal.

— Ton nom comporte un chiffre ? Tu as du sang royal ou quoi ?

— Non, je viens juste d'une lignée de snobs prétentieux.

— Aucun problème. Moi aussi.

Le sort s'acharne soudain contre moi. Contre toute probabilité – je rappelle qu'on est à New York en pleine averse –, un taxi se gare le long du trottoir et une femme en sort. J'aurais pu rester sous ce porche d'immeuble, avec Terrance, toute la journée, pour ne pas dire toute la semaine. Malheureusement, je n'ai pas le temps de protester, Terrance m'entraîne déjà vers la voiture.

Il indique au chauffeur de prendre la direction du nord, sur la Première Avenue, et lui donne mon adresse.

— Ensuite, on ira à l'angle de la Soixante-Douzième et de la Cinquième, au Madisonian.

Je ne suis peut-être pas new-yorkaise depuis longtemps, j'en sais assez pour reconnaître le nom de l'un des micro-quartiers les plus prestigieux de l'île de Manhattan. Ici, même les gens très riches habitent dans des immeubles comme le mien, dans des appartements trop petits et qui donnent sur des rues trop bruyantes. Terrance, lui, vit dans un bâtiment réservé aux grandes fortunes. La plupart des élèves de Danton seraient verts de jalousie s'ils découvraient son adresse.

Le taxi file dans les rues que la pluie a laquées en noir. Le chauffage est poussé à fond. Affalée sur la banquette, je remarque que j'ai les doigts rouges et engourdis. Il me prend les mains pour les frictionner.

On approche de ma destination et j'explique au chauffeur où s'arrêter. Alors qu'il ralentit, je plonge la main dans ma poche pour sortir de l'argent, mais Terrance ne veut rien entendre, la course est pour lui. Je tourne la tête pour le remercier et il est juste là, son visage à quelques centimètres du mien. C'est fini avant que je comprenne ce qui se passe, un rapide baiser chaste. Je me demande quelle tête je peux bien faire, parce qu'il éclate de rire.

— À plus, Gwen.

Mon esprit est déjà en surchauffe, décortiquant et analysant la moindre seconde de ces dernières heures, quand j'entre dans mon immeuble et m'engage dans l'escalier. Premier, deuxième, troisième, Terrance quatrième du nom.

Une fois chez moi, je prends le temps de fermer les deux verrous de la porte d'entrée et de mettre la chaîne. Terrance vient-il vraiment de m'embrasser ? Mon dieu, qu'est-ce qu'il faut en conclure ?

Pendant les heures qui suivent, je me débats avec mes devoirs. Demain, comme tous les vendredis, il y a interro en maths, et j'ai pris du retard même si je n'ai loupé qu'un cours aujourd'hui. J'ai besoin de tous mes neurones pour cette matière et c'est particulièrement difficile quand mon esprit se repasse en boucle le moment où Terrance a pris mes mains entre les siennes dans le taxi, des mains aux longs doigts fins, des mains d'aristocrate avec un chiffre dans son nom. C'était ça le plus important, non ? Pas le baiser. La façon dont il m'a frictionné les mains. Mince, Terrance est littéralement la seule chose de cette ville qui n'est pas douloureuse.

Je réussis, par je ne sais quel miracle, à venir à bout de mes devoirs, et à 23 heures je me prépare un sandwich. Après m'être versé le restant de vin dans un gobelet en plastique, je m'installe devant le feuilleton mexicain que je regarde pour entretenir mon espagnol.

Deux amants secrets dans une grande fête – elle en robe de soirée, lui en smoking. Ils se donnent rendez-vous dans le *cobertizo*. La cabane ? La baraque ? Non, pas dans un univers aussi raffiné. Une élégante maisonnette au bord de l'eau, abondamment pourvue en horloges en cuivre et fauteuils en cuir rondouillards, sans oublier le faucon empaillé sur une étagère. C'est dangereux de se retrouver ainsi, ils en conviennent, alors que la fête est juste à



côté, on peut même encore l'entendre. Tu m'aimes ? lui demande-t-il. *Sí, Emilio*, lui répond-elle, *siempre, siempre*. Pour toujours.

Le vin me réchauffe le ventre et une douce brume envahit mes pensées. Je m'allonge sur le canapé, ma tête s'enfonce dans un coussin moelleux. Je pense à Tompkins Square pour la millième fois de la soirée, à la pluie qui ressemblait à des gouttes de peinture sur le trottoir. Terrance est riche, je crois... Il l'est forcément pour habiter dans un endroit pareil. Et alors ? La façon dont il m'a serrée contre lui alors qu'on se protégeait de la pluie n'a pas de prix, elle.

Voilà ce que je suis en train de me dire au moment où mes paupières se ferment et où je me sens partir, glisser dans le sommeil, bercée par la chaleur réconfortante du vin. Le feuilleton n'est pas terminé. Une grosse dispute a lieu, entre Emilio et quelqu'un d'autre... Le père de l'héroïne ? Quelqu'un frappe à la porte aussi, mais Emilio et l'autre l'ignorent, parlent comme si de rien n'était. Zut à la fin, répondez !

J'ouvre brusquement les yeux. Ce n'est pas à la télé qu'on frappe. Non, c'est à la porte de mon appartement, des coups secs et insistants. *Venez tout de suite*, intiment-ils. Je m'approche de la porte, sonnée et pourtant sur mes gardes. Je colle mon œil contre le judas. C'est Bela, en robe de chambre. Derrière lui, deux silhouettes en costumes mal coupés. Une femme, avec une queue-de-cheval d'un blond terne. Elle est jolie, sportive, la quarantaine je dirais. L'autre, un brun qui doit approcher de la trentaine, a un épais visage rougeaud et une coupe militaire.

Je tire les deux verrous et ouvre la porte autant que la chaîne me le permet. Bela se tord les mains, mais ce n'est pas de nervosité. C'est autre chose.

— Ces personnes... doivent te parler, Gwendolyn.

— Tu peux nous laisser entrer, s'il te plaît ? me demande la femme.

Je referme la porte pour retirer la chaîne et leur ouvre. Elle avance la première et sort un portefeuille contenant un insigne ainsi qu'une carte d'identité avec sa photo.

— Bonsoir, Gwendolyn. Je suis l'agent spécial Kavanaugh, et l'agent spécial Mazlow m'accompagne. Nous appartenons au service de sécurité diplomatique.

C'est au tour de l'homme de produire son insigne et sa pièce d'identité. Je ne me donne même pas la peine de les regarder. Je les connais par cœur : pas ces deux agents en particulier, mais l'espèce à laquelle ils appartiennent, le genre

de boulot qu'ils font, la signification de leur présence ici. Je devine les mots qui vont sortir de leur bouche avant qu'ils ne les prononcent.

— Mon père, je dis d'une voix à peine plus forte qu'un murmure. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

L'agent Kavanaugh pose une main réconfortante sur mon épaule.

— On aimerait que tu nous suives, d'accord ? C'est possible, Gwendolyn ?

Je la repousse.

— Qu'est-ce qui est arrivé à mon père ? je répète plus fort, presque en criant. Il va bien ?

— Gwendolyn, me répond-elle. Ton père a disparu.